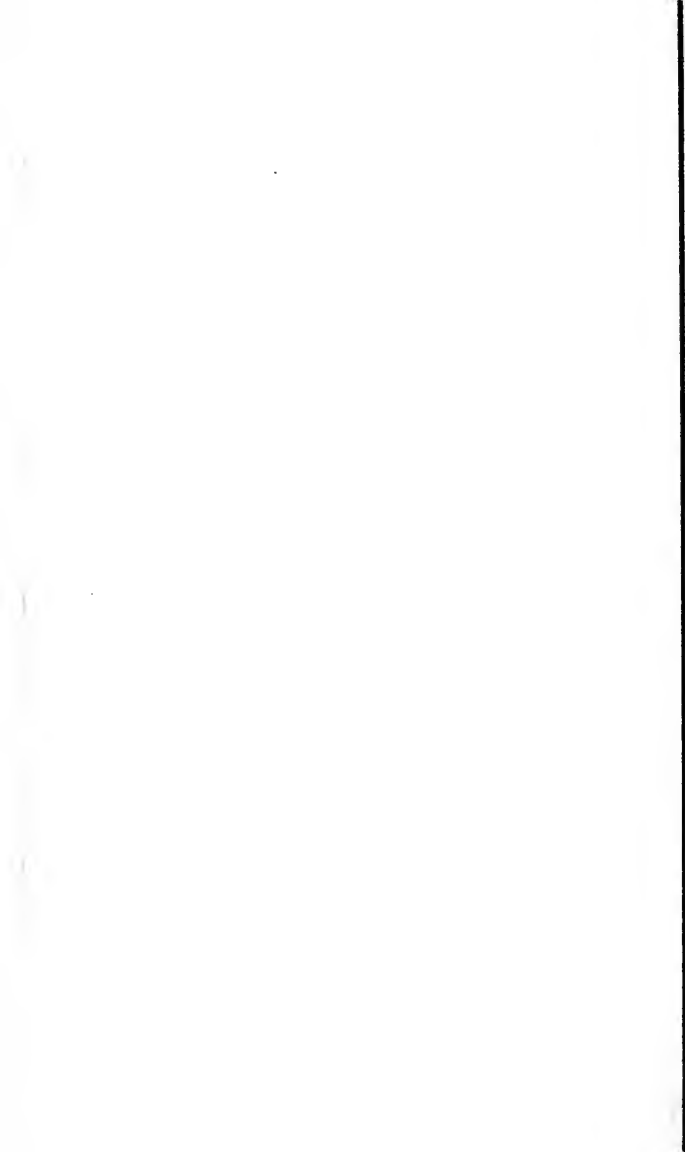


JAN 30 1969







UNIVERSITY OF OTTAWA

DC

Ramsay.

130

.T9R17

1771

v.4

coll.

spéc.

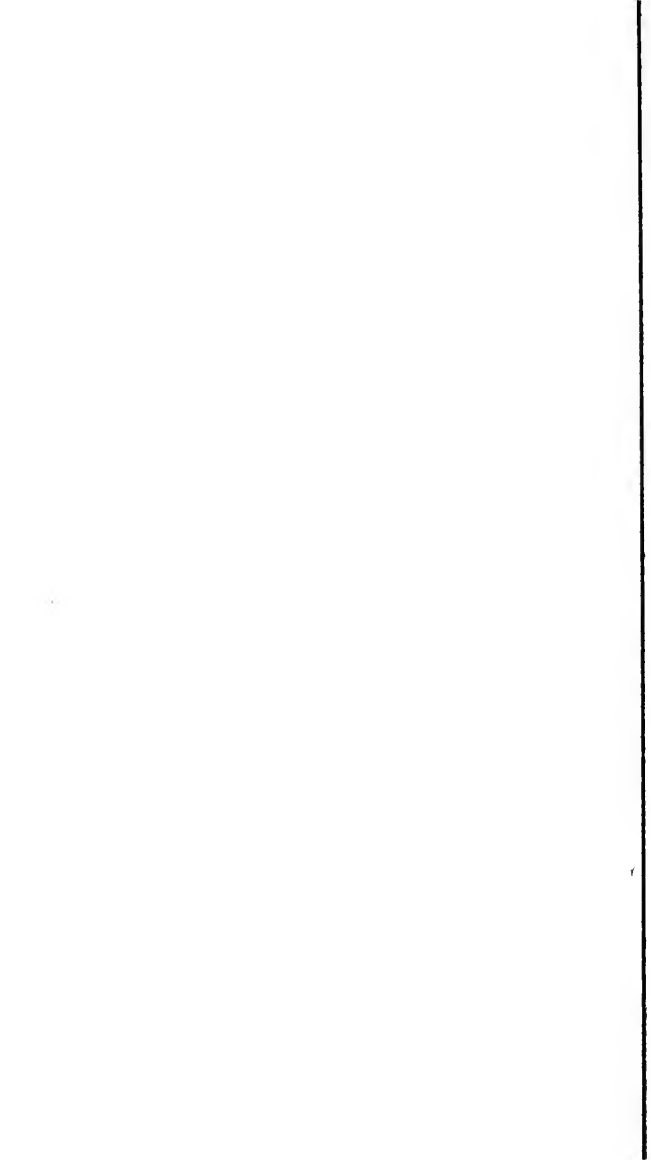
Histoire du vicomte de Turenne.

~~52268~~

Caution
Very Obedient / True

211

④ 8001-4/4



C E

HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE,

MARECHAL-GENERAL
DES ARMÉES DU ROI.

Enrichie des Plans de Batailles & des Sièges.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG;
Chez ARKSTÉE & MERKUS,
M D C C L X X I.

THE
OFFICE OF
THE
ATTORNEY GENERAL
WASHINGTON, D. C.



2011

DC

130

.T9 R17

1771

n. 4

PPP 1-

P R E U V E S
D E
L'HISTOIRE
D U
V I C O M T E
D E T U R E N N E.

SECONDE PARTIE,

C O N T E N A N T
P L U S I E U R S L E T T R E S,
B R E V E T S , I N S T R U C T I O N S
P O L I T I Q U E S , & A U T R E S
P I E C E S.

AVERTISSEMENT.

LEs hommes ne se peignent jamais mieux que par les Lettres qu'ils écrivent à leurs parens & à leurs amis, sans aucune intention de les rendre publiques; ils parlent alors sans précaution & sans déguisement; on y voit le fond de leur caractère, de leur esprit, & de leur cœur. C'est pourquoi l'Auteur a cru devoir placer au rang de ses Preuves plusieurs Lettres du Vicomte à sa Sœur & à sa Femme, qui montrent son âme à nud, sa simplicité, sa sensibilité, sa modestie, & sa religion. On verra dans les Instructions qu'il a dressées, par ordre du Roi, pour les Ambassadeurs de France dans les différentes Cours de l'Europe, la profondeur de son génie; & l'on sentira par ces Pièces, que ses qualités politiques égaloient ses talens militaires.



L E T T R E

D E

FRÉDÉRIC-MAURICE

DUC DE BOUILLON,

à

L A R E I N E.

MADAME,

Me voïant si malheureux que les plus re- No. 1.
spectueuses déférences que je pouvois rendre Liv. I.
à Vôtre Majesté, passioient pour desobéissance
& mépris, mes raisons pour fuites & délais,
& mes plus innocentes actions pour crimes &
cabales contre le service de S. M. & le bien
de l'Etat; je ne me suis pas trouvé capable de
consolation jusqu'à ce que je me sois retiré
en lieu où je puisse par mes actions détrom-
per V. M. des idées qu'on a pu lui inspirer
de moi, & d'où elle pût connoître que l'assu-
rance que je lui donne de ma fidélité, de mon
zèle pour son service, & d'une entière obéis-
sance à ses commandemens, ne procèdent

TOME IV. A

d'aucune contrainte ni considération intéressée, mais d'un pur sentiment de mon devoir, & d'une très ferme résignation à ses volontés. Je supplie très humblement V. M. d'être persuadée que lorsque je me suis sacrifié pour ses intérêts, je me donnai à elle sans réserve, avec une très forte résolution de demeurer toujours dans la même dépendance, & de lui soumettre ma vie & tout ce que j'ai. C'est ce que j'ose prendre la hardiesse de confirmer à V. M. afin qu'elle m'honore de ses commandemens, & connoisse par l'avenir comme elle a pu faire par le passé, que je n'ai jamais eu pour but que le service du Roi & celui de V. M. dans lequel je demeurerai inviolablement attaché, & l'obligerai par les miens très fidèles à ne me pouvoir dénier la qualité de son très humble & très obéissant serviteur & Sujet,

LE DUC DE ROUILLON.

A Nyon, le 5 d'Avril 1644.

A S. A. R. M. LE DUC D'ORLEANS.

MONSIEUR,

Me voyant accablé de tant de malheurs, dans le tems, j'ose le dire à V. A. R. que je devois tout espérer, & que malgré la droiture de ma conduite, j'étois exposé sans cesse aux faux rapports de mes ennemis; j'ai cru que pour leur ôter tout prétexte d'interpréter à mal mes plus innocentes actions, je devois me retirer dans un lieu où ils ne pourroient plus colorer leurs mauvais offices, & où la

sincérité de mes intentions pourra être reconnue par mes démarches. Je vous avoue aussi, Monseigneur, que je ne pouvois continuer de rester dans une Cour où l'on me donnoit continuellement des marques d'une défiance injurieuse à mon honneur, & contraire à mes sentimens. Ce qui augmentoit encore mes déplaisirs, étoit de paroître déchu de la bienveillance dont V. A. R. m'avoit fait l'honneur de m'assurer. Je ne puis imaginer ce qui a pu me causer ce mal, étant bien éloigné de croire, quoiqu'on ait voulu m'en persuader, que V. A. R. m'accuse d'avoir été le premier auteur du Traité d'Espagne, puisque je n'ai besoin pour me disculper, que de rappeler avec soumission & respect à V. A. R. le souvenir de ce qui s'est passé, & la supplier de vouloir bien me dire si j'avois aucun dessein lorsqu'elle m'envoia chercher en Province; si elle m'en fit communiquer aucun lorsque je la vis à Paris; si la résolution des siens n'étoit pas déjà prise avant mon arrivée, & si depuis je pris d'autres engagements que celui de servir V. A. R. lorsqu'elle me fit entrevoir une subversion d'Etat en cas de la mort du Roi, & celui de demeurer fermement attaché aux intérêts de la Reine, dans la conservation de Messieurs ses enfans qu'on vouloit lui ôter. Il me suffit pour ma justification de faire voir que je n'ai point d'autre crime que celui d'avoir été serviteur de V. A. R. Cette considération seule, Monseigneur, m'empêche de consentir à un échange, qui étant honteux laisseroit à V. A. R. quelque marque de crime; puisque je ne fus jamais accusé d'autre que de celui où vous étiez enveloppé. Quelque amour que j'aie pour mon bien & mes

dignités, je ne les ai pas considérés lorsqu'il s'agissoit du service de V. A. R. & des intérêts de l'Etat, je m'en suis dépouillé avec joie pour me sauver l'honneur & me donner le tems de faire voir mon innocence & la pureté de mes intentions. Comme je tâcherai toujours de les conserver par ma conduite à l'avenir, j'ose très humblement supplier V. A. R. de ne point dénier quelques marques de l'honneur de sa bienveillance à celui qui a toujours tâché de la mériter par ses très humbles services, & qui a cette satisfaction d'avoir montré à toute la terre qu'il a été sans aucune réserve, Votre très humble, très obéissant & très fidèle Serviteur,

LE DUC DE BOUILLON.

A Nyon, ce 5 Avril 1644.

LETTRES DU VICOMTE A SA SOEUR.

No. II. **M**A chère Sœur, plusieurs personnes me
Liv. II. mandent que l'on dit à Paris que je ne
& III. suis pas bien avec M. le Duc d'Enguien, &
que je ne suis pas bien aise de m'être joint à
lui. Je vous prie, si vous en ouïés parler,
de témoigner que je ne suis pas si impertinent
que cela, & que c'est un honneur que j'ai
toujours recherché extrêmement. Je vous as-
sure qu'il y a une très grande union dans cet-
te Armée; M. d'Enguien vit aussi bien avec
moi qu'il est possible; & il ne se rencontre au-
cune difficulté entre M. le Maréchal de Gui-
che & moi, n'ayant rien à démêler & étant
de tout tems fort bons amis. J'ai sujet aussi

d'avoir toute sorte de satisfaction de la façon que l'Armée Allemande vit avec moi, je n'y ai pas trouvé la moindre contestation dans les choses que j'ai désirées, & au contraire toute sorte d'obéissance. Après la fin de cette affaire, je vous écrirai plus amplement. Adieu, chère Sœur. C'est vôtre très humble & très affectionné Serviteur & Frère,

T U R E N N E.

*Au Camp devant Philisbourg,
ce 3 Septemb. 1644.*

AUTRE A LA MEME.

MA chère Sœur, je continue à être bien en peine de vôtre mal; & quand vous serés guérie, je serai dans une autre, de peur que vous ne soies fâchée contre moi de ne vous avoir pas écrit plutôt. Je vous avoue qu'au commencement, je ne pouvois me résoudre à vous rien écrire de mon malheur arrivé près de Mariendal, sachant à quel point cela vous toucheroit. J'en étois aussi honteux pour vous que pour moi. Et quoique ce soit une plaisante raison, je vous jure que je ne pouvois me résoudre de vous l'écrire moi-même. Si après un malheur qui m'est arrivé par compassion pour les Troupes qui étoient fort fatiguées, & trop de complaisance pour les Officiers, on se peut consoler en quelque chose; ce seroit que les Ennemis n'ont profité en rien de leur victoire. Les Troupes de M. Konigsmarc & de Hesse avec les miennes, qui toutes ensemble joindront M. le Duc d'Enghien, mettent les affaires en meilleur état

qu'on ne les eût jamais pu espérer. Je suis à deux mille hommes près, de ce que j'étois avant le combat. J'ai pris depuis trois ou quatre jours une petite Ville où il y avoit cent hommes de l'ennemi, qui ont pris parti avec moi. J'ai bien de l'obligation à Madame la Landgrave de Hesse d'avoir voulu envoyer ses Troupes si loin avec moi, & dans un tems que l'Ennemi pouvoit entrer dans son païs: je vous assure que, c'est une fort honnête personne. Je vous conjure de m'aimer toujours, étant la chose du monde qui peut me donner le plus de joie. C'est, ma chère Sœur, Votre très humble & très affectionné Serviteur & Frère,

T U R E N N E.

Au Camp, ce 4 Juillet 1645.

A U T R E.

MA chère Sœur, je vous dirai avant toutes nouvelles, que je ne vous crois aucunement changée pour m'avoir fait des réprimandes; & je vous jure que quand je suis négligent à vous écrire, c'est l'assurance entière que j'ai que vous m'aimerez toujours sans pouvoir changer.

On donna avant-hier près de Nordlingue la plus grande Bataille qui se soit vue depuis la guerre. La Cavalerie Françoisse avoit la droite, & moi la gauche avec ma Cavalerie. La droite a été entièrement défaite, comme aussi l'Infanterie Françoisse. Nous avons eu, Dieu merci, plus de bonheur à la gauche, & y avons gagné le champ de bataille, pris presque tout le canon des ennemis, & Gléen qui

commandoit l'aile droite des Bavarois y a été fait prisonnier. M. le Duc par le plus grand bonheur du monde, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, & un peu blessé au bras, s'en vint du côté où j'étois, un peu devant que le côté où il avoit résolu de se tenir fût rompu. Il témoigna être assés satisfait de ce que j'ai fait en cette occasion. Vous saurés par les Relations tous ceux qui sont morts & prisonniers. On a eu nouvelle de M. le Maréchal de Grammont, que les ennemis ont mené en Bavière, où leur Armée s'est retirée, c'est-à-dire sur le Danube, après avoir quitté le champ de bataille. Pour leur perte, elle a été plus grande que la nôtre, quoique l'Armée Françoisse ait été entièrement repoussée. Je suis bien assuré que l'on ne dira pas autrement à Paris, que la Cavalerie Allemande n'ait entièrement gagné la Bataille. M. le Duc m'a fait là-dessus plus de complimens devant toute l'Armée que je ne saurois vous dire, ni aussi exprimer ce qu'il a fait en cette occasion de sa personne, & de cœur & de conduite. J'avois quatre bataillons d'Infanterie, deux que commandoit M. de Chabot pour soutenir l'Armée de M. le Duc, & deux autres auprès de son Infanterie; mais la Cavalerie Françoisse en s'enfuiant a emporté tout cela, de sorte qu'il n'est resté que la Cavalerie Allemande & les Hessiens. M. le Duc ne sauroit assés se louer des Allemands, & en effet il leur a obligation de la vie & de la liberté. Il n'est pas croiable comme il me fait l'honneur de bien vivre avec moi. Je vous supplie de témoigner à Madame la Princesse & à Madame de Longueville, combien je lui en suis obligé.

Je suis très en peine de ce qu'on me mande que vous avés si souvent la fièvre. Je prie Dieu de tout mon cœur de vous vouloir conserver, n'ayant point de plus grande joie au monde que celle de vous savoir en bonne santé. Adieu, chère Sœur.

*Au Camp devant Nordlingue,
ce 8 Août 1645.*

A U T R E.

JE n'ai que le loisir de vous faire ce mot. J'ai reçu votre Lettre par laquelle vous me mandés de vous faire savoir comme quoi vous pourriés sortir de Paris, & quelle seroit ma pensée là-dessus. Je crois que si vous y pouvés trouver quelque sûreté, il n'en faut pas bouger : vous pourriés vous mettre plutôt chés quelqu'un de nos amis. Quand le chemin sera libre de l'Armée du Roi à Paris, je vous ferai savoir où vous pourrés venir. Je vous aime de tout mon cœur.

A Sully, ce 30 Mars 1652.

Il s'est passé quelque chose à Gergeau qui n'est pas de grande considération.

L E T T R E

DE L'ELECTEUR DE MAYENCE

au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

No. III.
Liv. II.

J'ai reçu ce matin de nouvelles assurées de

Munster, que, par la grace de Dieu, la paix si longtems espérée a été signée, souscrite & solennellement publiée à Munster & à Osna-brug le 24 de ce mois. Je n'ai voulu faillir d'avertir V. A. par la présente, & la supplier aussi que quand l'Armée du Roi sortira d'Allemagne, il lui plaise dans sa marche exempter mes Etats. J'ai de si bonnes preuves de l'affection & de la bonne volonté de V. A. que j'ose me promettre ce consentement; aussi je lui enverrai bientôt un des miens pour traiter de quelques affaires; & pour la remercier des graces que jusques ici elle m'a faites, la suppliant au reste de me faire l'honneur de me croire entièrement,

MONSIEUR,

DE VÔTRE ALTESSE

A Aschaffembourg,

le 29 Octobre

1648.

Le très humble & très
affectionné Serviteur,
JEAN-PHILIPPE,
Electeur de Maïence.

L E T T R E

DU DUC DE WIRTEMBERG

au Vicomte.

Monsieur mon Cousin,

Ayant ce matin reçu par un Courier exprès No. IV.
les avis de mon Député de Munster, qui m'a Liv. III.
assuré que la paix étoit souscrite le 24 du cou-

rant, je n'ai voulu manquer d'en commun-
quer les nouvelles A. V. A. vu que je m'a-
sûre qu'elles lui seront très agréables, & d'au-
tant que par ce moïen je me vois tantôt en li-
berté de pouvoir jouir de ce que les deux
Couronnes de France & de Suède ont bien
voulu desirer pour ma restitution. Je sai qu'
V. A. s'en réjouïra avec moi, & agira dans la
conjoncture présente de cette guerre finie
pour la conservation de mes Etats, avec le
même cœur & affection qu'elle a toujours té-
moigné par ci-devant pour un Prince qui est
Monsieur mon Cousin, Vôte très humble &
très affectionné Serviteur & Cousin,

EBERHARD, Duc
de Wirtemberg.

*A Stutgard, le 31 Octo-
bre 1648.*

LETTRES DE LA REINE-MERE
à M. de Turenne.

PREMIERE LETTRE.

MOn Cousin, quoiqu'il vienne d'arriver
un bruit de Paris que M. vôte frère a
pris parti avec le Parlement, qui est à présent
dans une rebellion toute déclarée; je ne puis
y ajouter de foi, quand je fais réflexion qu'il
savoit ce que j'ai résolu pour ce qui regarde
vôte établissement, & que je voulois faire
pour ses intérêts particuliers & pour ceux de
toute la famille. Mais quoi qu'il en soit, je
suis si assurée que non-seulement vous n'y

endrés aucune part, mais que vous détestez son action, si elle se trouvoit véritable, je ne vous fais ces lignes à autre fin que pour vous témoigner la confiance entière que j'ai en vous, & vous assurer de la continuation de mon affection; me remettant du surplus à mon cousin le Cardinal Mazarin, que je fais mieux que personne être le meilleur de vos amis. Cependant je demeure.

Votre bonne Cousine, ANNE.

*A S. Germain en Laye,
le 11 Janvier 1649.*

II. L E T T R E.

MOn Cousin, envoiant par-delà le Sieur Hervart pour des affaires qui regardent le Service du Roi Monsieur mon Fils; je vous envoie ces lignes pour vous prier d'avoir entière confiance & pleine créance en ce qu'il vous dira de ma part. Et s'il est besoin que pour le contentement des Officiers de l'Armée que vous commandés, il s'oblige en mon nom, de leur paier ce que vous conviendrés avec eux, ne faites point difficulté de garantir ce qu'il promettra, car je vous assure & vous donne ma parole que j'y satisferai à point nommé. Cependant je demeure,

Votre bonne Cousine, ANNE.

*A S. Germain en Laie,
le 12 Janvier 1649.*

III. L E T T R E.

MOn Cousin, la faute où est retombé
 tre frère le Duc de Bouillon, dans
 tems même qu'il savoit que j'avois fait ou
 solu tout ce qui pouvoit regarder ses avan
 ges & ceux de sa Maison, me touche prin
 cipalement pour le déplaisir que je sai qu'e
 vous causera; car pour le reste je suis tel
 ment persuadée de votre affection & de vô
 attachement aux intérêts du Roi Monsieur
 mon Fils & aux miens, que je suis certain
 que votre zèle augmentera plutôt dans
 conjonctures, qu'il n'est à craindre qu'aucu
 considération de proximité y puisse appor
 la moindre altération. Assurés-vous aussi q
 je redoublerai les effets de ma confiance &
 ma bonne volonté, & que votre considérati
 me sera toujours si recommandable, que
 ne ferai point de difficulté, quelque gra
 que soit le crime de votre frère, de faire po
 votre égard seul ce que vous pouvés souh
 ter pour les honneurs de la Maison; & r
 remettant à ce que j'ai chargé mon cousin
 Cardinal Mazarin de vous mander, je deme
 re avec beaucoup de tendresse,

Votre bonne Cousine, ANN

*A S. Germain en Laïe,
 le 28 Janvier 1649.*

IV. L E T T R E.

MOn Cousin, quoique je vous aïe dé
 mandé les bonnes intentions que j'

ur vous, & à votre considération pour toute votre Maison; j'ai voulu néanmoins, dans l'occasion du voyage du Sieur de Ruvigni par-là vous faire cette Lettre pour vous les exposer encore plus particulièrement. Je vous ai donc touchant les honneurs de votre Maison, que dès la première fois que je vous verrai, je vous ferai jouir sans autre délai des prérogatives dont il avoit été remis de parler à la majorité du Roi Monsieur mon Fils. L'égard de la Souveraineté de Sedan, & de ce qui concerne le Duc de Bouillon votre frère; quoique la faute soit aussi grande, elle se peut concevoir, d'autant plus qu'il n'ignore pas les intentions favorables que j'ai pour tout ce qui le pouvoit regarder; je ne me disposerai pas seulement à l'oublier, mais à la pardonner, pour l'amour de vous, dès qu'il rentrera en son devoir, mais pour la même raison je le ferai jouir dès-lors desdites prérogatives qui avoient été remises à la majorité. Et touchant l'échange de Sedan, il y a été traité aussi favorablement, & aux mêmes conditions qui avoient été arrêtées en dernier lieu. Vous devés prendre toutes ces avances pour une pure marque de l'affection que je vous porte, & être assuré qu'en toutes autres occasions où j'aurai lieu de vous obliger, je n'en recevres pas des effets moins solidement. Cependant je demeure,

Votre bonne Cousine, ANNE.

*A S. Germain en Laie,
le 29 Janvier 1649.*

BREVETS DU RO

En faveur de la Maison de Bouillon.

PREMIER BREVET.

No. V.

Liv. III.

AUjourd'hui vingtième du mois de Mars mil six cens quarante-sept, le Roi étoit à Paris; desirant témoigner sa bonne volonté à M. le Duc de Bouillon, & à M. de Turenne son frère, Sa Majesté, par l'avis de la Reine Régente sa Mère, en interprétation de sa Déclaration adressée à la Cour de Parlement de Paris, a déclaré que sa volonté & intention est, que lesdits Sieurs de Bouillon de Turenne, & leur descendans jouiront du rang & préséance appartenans à leur Maison à cause du Duché de Bouillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt & soient traités tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines. Pour témoignage de quoi, Sa Majesté m'a commandé de leur expédier le présent Brevet, qu'elle a voulu signer de sa main, & être contresigné par moi son Conseiller-Secrétaire d'Etat & des Commandemens & Finances.

Signé, LOUIS,

Et au-dessous, DE LOMENIE

II. B R E V E T.

AUjourd'hui deuxième du mois d'Avril mil six cens quarante-neuf, le Roi étant à S. Germain en Laie, bien mémoratif que par son Brevet du vingtième Mars mil six cens

arante-sept; Sa Majesté auroit déclaré que son intention étoit que M. le Duc de Bouillon & M. de Turenne son frère, & leurs descendans, jouissent du rang & préséance appartenans à leur Maison, à cause du Duché de Bouillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt; & soient traités comme les autres Princes issus de Maisons Souveraines; & voulant en conséquence de sa Déclaration donnée au mois de Mars dernier, pour faire cesser les mouvemens du Roïaume & établir un chacun dans ses honneurs & prérogatives, faire connoître sa volonté à l'égard desdits Sieurs de Bouillon & de Turenne, en sorte que personne n'en puisse douter; Sa Majesté, par l'avis de la Reine Régente sa mère, a confirmé & confirme entant que besoin sondit Brevet du 20 Mars 1647, & ce faisant a déclaré & déclare, qu'elle veut & entend que lesdits Sieurs de Bouillon & de Turenne, & leurs descendans, jouissent du rang & préséance qui appartiennent à leur Maison à cause du Duché de Bouillon, & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traités tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines habités en ce Roïaume. En témoin de quoi Sa Majesté a signé le présent Brevet de sa main, & a voulu être contresigné par nous ses Conscillers-Secrétaires d'Etat & de ses Commandemens & Finances. *Signé*, L O U I S.

plus bas, PHELIPEAUX, DE GUENEGAUD,
LE TELLIER, & DE LOMENIE.

III. B R E V E T.

Aujourd'hui vingt-sixième du mois d'Octobre 1649, le Roi étant à Paris, bien informé que les Ducs de Bouillon & Princes Souverains de Sedan, ont été compris & nommés entre les Princes & Etats, amis, alliés & protégés de cette Couronne, en plusieurs Traités de Paix, & autres généraux faits entre les Rois prédécesseurs de Sa Majesté, & les Empereurs, Rois d'Espagne, & autres Princes; que par les Traités particuliers de protection qui leur ont été accordés par les Rois prédécesseurs de Sa Majesté, même par celui du feu Roi, de glorieuse mémoire, que Dieu absolve, du 6 Août 1641, & spécialement par le Traité particulier fait le même jour, ils ont été qualifiés & reconnus Souverains du Duché de Bouillon & des Principautés de Sedan & de Raucourt; que par l'échange desdites Principautés contre des Domaines de Sa Majesté, proposé & résolu du vivant du feu Roi, comme chose très avantageuse à cet Etat, dont les conditions ont été arrêtées au nom de Sa Majesté avec Monsieur le Duc de Bouillon, & les Articles signés par Sa Majesté le 20 Mars 1647, confirmés par les Articles expédiés ensuite de la Conférence tenue à S. Germain en Laie le 30 Mars de la présente année 1649, & en exécution desdits Articles, par Brevet exprès de Sa Majesté du deuxième d'Avril de la présente année, signé de sa main, & contresigné des quatre Secrétaires d'Etat, ledit Sieur Duc & Monsieur de Turenne son frère, sont maintenus au rang & prééminences des Princes, & que d'ailleurs ils sont qualifiés tels, & traités
ainsi

nsi que ceux de cette qualité , & comme
ant nés Princes , en toutes les Cours , même par
Pape, l'Empereur, le Roi Catholique & au-
es Rois & Princes, ce qu'ils justifient par plu-
eurs Actes authentiques : Et Sa Majesté consi-
érant que pour les causes susmentionnées,
dits Sieurs de Bouillon & de Turenne n'ont
être compris dans le Brevet accordé le
ième du présent mois , à l'instance de plu-
eurs Gentils-hommes qui se sont trouvés à
aris , & qu'on n'a pu déroger à ce qui a été
solemnellement accordé & promis par les-
ts Traités : Sa Majesté, de l'avis de la Rei-
e Régente sa Mère, en confirmant autant
de besoin le Brevet qu'elle leur a accordé
dit jour deuxième Avril dernier, a déclaré
déclare que sa volonté & intention est que
dit Sieur Duc de Bouillon, & le Sieur de
urenne son frère, & leurs descendans, jouis-
nt du rang & des prérogatives & prééminen-
s appartenans à leur Maison, à cause dudit
uché de Bouillon & desdites Souverainetés
e Sedan & de Raucourt, & soient traités
ut ainsi que le sont les Princes issus de Mai-
ns Souveraines habitués en ce Roïaume,
ns que ledit Brevet dudit jour dixième du
ésent mois leur puisse aucunement nuire ni
éjudicier, m'aïant Sa Majesté, pour témoi-
nage de sa volonté, commandé de leur ex-
édier le présent Brevet qu'elle a signé de sa
ain ; & fait contresigner par moi son Con-
iller Secrétaire d'Etat & de ses Commande-
ens & Finances. Signé, LOUIS. Et plus
is, DE LOMENIE.

IV. B R E V E T.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre. A tous présens & avenir, Salut. Savoir faisons, qu'encore qu'à notre très cher & bien-ami Cousin Frédéric Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc Bouillon, Prince Souverain de Sedan & Raucourt, nous ait cejourd'hui par Contrat passé devant deux Notaires au Châtelet de Paris, cédé & transporté à titre d'échange, propriété desdites Terres Souveraines de Sedan & de Raucourt, & autres étans es environs d'icelles, à lui appartenans à cause dudit Duché de Bouillon : Nous n'avons néanmoins point entendu & n'entendons que cette cession & transport puisse ci-après nuire ni préjudicier en façon que ce soit, à lui, à ses héritiers, pour ce qui concerne le rang & préséance qui lui appartiennent, non-seulement à cause dudit Duché de Bouillon, mais aussi à cause desdites Terres Souveraines de Sedan & de Raucourt : au contraire avons jugé raisonnable qu'il y soit conservé & maintenu tout ainsi que s'il étoit encore en possession desdites Terres qu'il nous a cédées *comme une condition qui fait partie dudit Contrat d'échange, & que nous avons accordé par icelui.* A ces causes & autres bonnes considérations à ce nous mouvans, par l'avis de la Reine Régente, notre très honorée Dame & Mère, notre très cher & très-ami Oncle le Duc d'Orléans, de notre très cher & très-ami Cousin le Prince de Condé, & autres principaux Seigneurs de notre Conseil ; & de notre certaine science, pleine puissance & autorité Royale, avons déclaré & déclarons par ces présens

signées de nôtre main, que nôtre volonté & intention est, que nonobstant la cession & transport à nous fait desdites Terres, nôtre dit Cousin le Duc de Bouillon & les siens en ligne directe, tant mâles que femelles, jouissent des mêmes honneurs, séances, dignités, prérogatives & préséances appartenans tant audit Duché de Bouillon qu'auxdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, dont lui & les Ducs de Bouillon Seigneurs desdites Souverainetés ont jouï ou dû jouir tant dedans que dehors le Roïaume, auxquels nous voulons qu'ils soient conservés & maintenus, sans qu'à cause de ladite cession l'on puisse prétendre qu'ils aient dérogé *au rang qu'ils ont toujours eu ou dû avoir*, & que pour raison de ce on leur en puisse faire aucunes contestations; & que toutes les prétentions que nôtre dit Cousin peut avoir pour ce regard, demeurent en leur entier sans être en rien diminuées, comme s'il étoit en possession desdites Terres & Souverainetés par lui cédées. Déclarons en outre pour les considérations susdites, que nôtre intention est aussi que nôtre très cher & bien-ami Cousin Henri de la Tour Vicomte de Turenne, Maréchal de France, frère de nôtre dit Cousin le Duc de Bouillon, & ses enfans mâles & femelles, jouissent des mêmes honneurs, rangs & préséances dont il jouit & doit jouir comme fils & frère d'un Duc de Bouillon, & Prince Souverain de Sedan & de Raucourt; & en cas que nôtre dit Cousin le Duc de Bouillon vienne à décéder sans enfans, voulons & nous plaît que nôtre dit Cousin son frère, ses enfans mâles & femelles, jouissent des mêmes honneurs, rangs, préséances, dignités & pré-

rogatives, tant dedans que dehors le Roïaume, dont jouït à présent nôtre dit Cousin le Duc de Bouillon, & jouïra à l'avenir tant à cause dudit Duché de Bouillon, qu'en conséquence de ces présentes, comme si lorsqu'il y aura ouverture à la succession de nôtre dit Cousin le Duc de Bouillon son frère en sa faveur & de ses enfans, lesdits Principautés de Sedan & de Raucourt étoient encore en leur Maison, & qu'il y eût succédé par manquement d'héritiers de nôtre dit Cousin le Duc de Bouillon. Si donnons en mandement à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nôtre Cour de Parlement à Paris, que ces présentes ils fassent enregistrer, & du contenu en icelles jouïr nosdits Cousins pleinement & paisiblement, sans y faire ni souffrir être fait ou donné aucun trouble ou empêchement quelconque, & à nôtre Procureur Général de faire pour ce toutes les requisitions nécessaires. Car tel est nôtre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, nous avons fait mettre nôtre Scel à cesdites présentes. Donné à Paris au mois de Mars l'an de grâce mil six cens cinquante-un, & de nôtre Règne le huitième. *Signé, LOUIS. Et sur le repli* Par le Roi, la Reine Régente sa Mère présente. *DE LOMENIE. Visa, SEGUIER.* Et scellé du grand sceau de cire verte en lacs de soie rouge & verte.

V. B R E V E T.

Aujourd'hui 20 Mars 1651, le Roi étant à Paris, voulant témoigner sa bonne volonté à Monsieur le Duc de Bouillon & Monsieur de Turenne son frère, Sa Majesté

par l'avis de la Reine Régente sa mère, conformément à ce qui est promis dans le Contrat d'échange de Sedan, passé le même jour, & pour confirmer entant que besoin seroit les Brevets ci-devant expédiés, outre ce qui est porté par sa Déclaration adressée à sa Cour de Parlement de Paris, & en interprétation d'icelle, a déclaré que sa volonté & intention est, que lesdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs descendans, jouissent du rang & préséance appartenant à leur Maison à cause du Duché de Bouillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traités tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines: m'ayant sadite Majesté, en témoignage de sa volonté, commandé d'expédier le présent Brevet qu'elle a signé de sa main, & fait contresigner par moi son Conseiller-Secrétaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances.

Signé, LOUIS.

Et plus bas, DE LOMENIE.

VI. B R E V E T.

AUjourd'hui 15 du mois de Février 1652, le Roi étant à Saumur: desirant témoigner sa bonne volonté à Monsieur le Duc de Bouillon & à Monsieur de Turenne son frère; & considérant qu'il leur a été promis par le Contrat d'échange de la Principauté de Sedan du 20 Mars de l'année dernière, qu'ils seroient traités comme Princes, & que sans cette condition ils n'auroient point consenti audit échange; sachant en outre qu'ils ont été & sont traités

tés en tous lieux & en toutes occasions par les Rois, Princes, & Etats de la Chrétienté, comme étant nés Princes; Sa Majesté confirmant entant que besoin les Traités, Brevets & Lettres qui leur ont été ci-devant accordés sur ce sujet, & pour les raisons & causes y contenues, a déclaré & déclare que son intention & volonté est que lesdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs descendans, soient traités tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines habitués en ce Roïaume, sans qu'ils en puissent être distingués ni exceptés par aucuns Règlemens faits ou à faire par Sa Majesté ou ses successeurs Rois, & même en conséquence des propositions qui pourroient être faites & des résolutions qui pourroient être prises au préjudice de ce, aux Etats Généraux du Roïaume, ou autrement, en quelque manière que ce soit. En témoin de quoi, Sa Majesté a signé le présent Brevet de sa main, & l'a fait contresigner par moi son Conseiller-Secrétaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances.

Signé LOUIS.

Et plus bas, Lx TELLIER.

*EXTRAIT DES REGISTRES
DU CONSEIL D'ETAT.*

No. VI. **L**E Roi aiant vu la Requête présentée à Sa Majesté par Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, ci-devant Prince Souverain de Sedan & de Raucourt: contenant que l'échange desdites Souverainetés aiant été jugée utile au bien de son Etat, il y auroit consenti sur l'assurance que

lui auroit donnée Sa Majesté, que nonobstant le délaissement qu'il feroit desdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, lui, le Sieur de Turenne son frère & leurs enfans & descendans, retiendroient le rang & dignité de Princes & tous autres honneurs, prééminences & prérogatives dont lui & le défunt Duc de Bouillon leur père, & leurs prédécesseurs Ducs de Bouillon & Princes de Sedan & de Raucourt ont jouï ou dû jouïr, & en la même sorte & manière qu'il est pratiqué à l'égard des autres Princes issus de Maison Souveraine qui sont habitués en son Roïaume, *laquelle condition fait partie dudit Contrat d'échange, puisque sans icelle il ne se seroit dépouillé desdites Souverainetés* : Et bien que Sa Majesté par divers Actes tant particuliers que publics, spécialement par ses Lettres Patentes du mois d'Avril 1651, ait pleinement satisfaite à sa parole, & se soit expliquée suffisamment de ses intentions, & que ledit Sieur Duc de Bouillon se soit réservé par le Contrat d'échange le droit qu'il a sur le Duché de Bouillon; néanmoins la Dame de Vantadour, en qualité de Mère & Tutrice des Enfans du feu Sieur Duc de Vantadour, & les Sieurs Ducs d'Uzés, de Sully, de Brissac, d'Halvin, de Lesdiguières & de Saint Simon, se sont pourvus en son Parlement de Paris par Requêtes des & 26 Mars dernier, à ce que défenses lui fussent faites de prendre ladite qualité de Prince, ou sous prétexte d'icelle s'attribuer autres droits, prééminences & prérogatives que celles de Duc & Pair, sur laquelle Requête ladite Cour a ordonné que les Parties opposantes se pourvoiroient par-devers Sa Majesté; & d'autant que ladite opposition, quoique frivo-

le & non admissible, pourroit un jour servir de prétexte pour inquiéter lui ou les siens si elle demouroit indécise : Requéroit ledit Sieur Duc de Bouillon qu'il plût à Sa Majesté, faisant droit sur icelle, déclarer lesdits Sieur & Dame opposans non recevables, & mal fondés en leursdites oppositions ; ce faisant le garder & maintenir audit rang & dignité de Prince, & faire défense de le troubler à peine de desobéissance. Vu aussi le Traité fait par ledit Sieur Duc de Bouillon avec Sa Majesté le 20 Mars 1647, touchant l'acquisition des Souverainetés de Sedan & de Raucourt, & de la portion du Duché de Bouillon dont jouïssoit ledit Sieur de Bouillon : le Contrat d'échange du 20 Mars 1651 fait en exécution dudit Traité entre les Sieurs Le Fèvre d'Ormesson, de Loménie, Comte de Brienne, d'Aligre, Barillon & d'Estampes, Commissaires & Procureurs spéciaux de Sa Majesté d'une part, & ledit Sieur Duc de Bouillon d'autre : les Lettres patentes de Sa Majesté du mois d'Avril audit an 1651, contenant la ratification dudit Contrat d'échange, & adressées au Parlement de Paris ; Actes d'oppositions formées au Greffe de sondit Parlement de Paris du 25 Janvier 1652, par Dame Marie de la Guiche, veuve de Charles de Lévy Duc de Vantadour, au nom & comme Tutrice des Enfans mineurs dudit défunt & d'elle, touchant la qualité de Prince prise par ledit Contrat par ledit Sieur Duc de Bouillon : Copie de la Requête présentée en sondit Parlement le par Emmanuel de Crussol Duc d'Uzès, Maximilien-François de Béthune Duc de Sully, Louis de Coffé Duc de Brissac, & Charles de Schomberg Duc d'Halvin, Pairs de

France, à ce qu'ils fussent reçus opposant à l'enregistrement tant dudit Contrat que desdites Lettres, & ordonné que pour les Duchés qui ont été baillés en échange par ledit Contrat, ledit Sieur Duc de Bouillon auroit seulement rang & séance du jour du serment qu'il feroit pour lesdits Duchés & Pairies, & qu'il ne pourra prendre la qualité de Prince, ni à cause ou sous prétexte d'icelle s'attribuer aucuns droits, prééminences ou prérogatives plus grands que celle de Duc & Pair de France: Arrêt de sondit Parlement de Paris du 20 Février 1652, par lequel il a été ordonné que lesdites Lettres & Contrat d'échange seroient registrés au Greffe de ladite Cour, pour être exécutés aux charges & conditions portées par ledit Arrêt, & entre autres que les Pairies d'Albret & de Château-Thierry n'auroient leur effet & rang que du jour dudit Arrêt, en obtenant par ledit Sieur Duc de Bouillon Lettres de Sa Majesté d'érection d'icelles; & sur l'opposition desdites Dame de la Guiche audit nom, Ducs d'Uzés, de Sully, de Brissac & d'Halvin, qu'ils se pourvoiroient ainsi qu'ils aviseroient bon être: Autre Arrêt de son Parlement de Paris du 26 Mars audit an, par lequel sur une nouvelle Requête desdites Dame de la Guiche audit nom, Ducs d'Uzés, de Sully, de Brissac & d'Halvin, & par François de Bonne Duc de Lesdiguières, & Claude Duc de Saint Simon, à ce que défenses fussent faites audit Duc de Bouillon de prendre ladite qualité de Prince, ni sous prétexte d'icelle s'attribuer aucuns droits, prérogatives & prééminences plus grandes que celle de Duc & Pair, Acte a été donné aux dénommés en ladite Requête de leur opposi-

tion, & ordonné que sur icelles ils se pourvoiroient par devers sa Majesté: Lettres patentes expédiées audit mois d'Avril lors de la ratification dudit Contrat d'échange, par lesquelles suivant ledit Traité du 20 Mars 1647, Sa Majesté a ordonné que nonobstant le délaissement à elle fait desdites Souverainetés de Sedan, de Raucourt, & portion du Duché de Bouillon, ledit Sieur Duc de Bouillon & sa postérité, retiennent le rang & dignité de Prince, & les autres honneurs, prééminences, droits & prérogatives, dont lui & le défunt Duc de Bouillon son père & leurs Prédecesseurs Princes Souverains desdites Terres & Souverainetés de Sedan, de Raucourt & Bouillon, ont joui ou dû jouir par le passé. Et après que Sa Majesté a été pleinement informée desdits rangs, dignités & prééminences, que les Princes desdites Terres & Souverainetés, même ledit Sieur Duc de Bouillon, ont eu & tenu dans tous les Roïaumes & Etats de l'Europe; Sa Majesté étant en son Conseil, sans s'arrêter à l'opposition de ladite Dame de la Guiche audit nom, & desdits Sieurs Ducs d'Uzès, de Sully, de Brissac d'Halvin, Lefdiguières & Saint Simon, a ordonné & ordonne que lesdites Lettres du mois d'Avril 1651, & tous autres Actes par elle faits en faveur dudit Sieur Duc de Bouillon seront exécutés selon leur forme & teneur, & que suivant iceux ledit Sieur Duc de Bouillon, & le Sieur de Turenne son frère, étant *nés & reconnus Princes, leurs enfans & descendants auront & retiendront le rang & dignité de Prince avec tous les honneurs, prérogatives droit & prééminences qui en dependent, & dont jouissent ou pourront jouir les autres Princes ha*

itués en ce Roïaume. Fait au Conseil d'Etat
 u Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Corbeil
 le 25 jour de Mai 1652.

Signé, LE TELLIER.

*Ensuit la teneur de la Commission attachée sur
 ledit Arrêt.*

NOUS par la grace de Dieu Roi de Fran-
 ce & de Navarre : Au premier nôtre
 huissier ou Sergent: Voulant que l'Arrêt ce-
 jourd'hui donné en nôtre Conseil d'Etat, Nous
 étant, dont l'Extrait est ci-attaché sous le
 contre-scel de nôtre Chancellerie, soit exécu-
 selon sa forme & teneur: Nous te mandons
 commandons par ces présentes signées de
 ôtre main, que tu aies à signifier ledit Arrêt
 tous ceux qu'il appartiendra, & à faire pour
 dite exécution tous exploits requis & neces-
 ires; de ce faire te donnons pouvoir, com-
 ission & mandement spécial par cesdites pré-
 ntes, sans pour ce demander aucun congé,
 lacet, *Visa*, ni *Paratis*; Car tel est nôtre
 laisir. Donné à Corbeil le vingt-cinquième
 our de Mai, l'an de grace mil six cens cin-
 quante-deux, & de nôtre règne le dixième;
 signé LOUIS. Et plus bas: Par le Roi, LE
 TELLIER, avec grille & paraphe; & scel-
 sur simple queue du grand Sceau de cire
 une.

L E T T R E S

DE M. LE PRINCE DE CONDÉ

à M. le Vicomte de Turenne.

PREMIERE LETTRE.

No. VII. **L** Es obligations que je vous ai font si grandes, que je n'ai point de paroles pour vous témoigner ma reconnoissance. Je souhaite avec passion que vous me donniés lieu m'en revancher. Je vous jure que ce sera chose du monde que je ferai de meilleur cœur & que je ferai toutes choses pour vous servir. Je me remets à ce que je mande à ma Sœur pour les affaires, & je ne vous dirai ici autre chose si ce n'est que vous pouvés disposer absolument de mon service, & que vous êtes l'homme du monde que j'honore le plus, que j'aime avec le plus de tendresse & de passion,

LOUIS DE BOURBOURN

Je vous prie d'assurer Messieurs de Beaucourt, de Duras & de Grandpré de mon service, & Messieurs de Saint Romain & Sarasin, & tous les Officiers qui vous ont suivis.

Ce 20 Février 1651.

II. L E T T R E.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & vu celle que vous avez écrite à ma Sœur; je m'assure qu'elle vous

mande au long l'état de toutes choses. Je vous supplie de me faire savoir le plus souvent que vous pourrés ce qui se passera de delà, soit pour la Trêve soit pour la suspension d'armes. Les affaires ici n'ont pas encore pris l'affiette qu'on pourroit souhaiter, & nous y travaillons au mieux qu'il nous est possible; je vous en ferai savoir le détail au premier jour. Le Contrat de M. de Bouillon sera signé dans quelques jours à sa satisfaction. Il restoit un article que j'ai fait résoudre avant-hier, qui l'avoit arrêté jusques ici, & qui étoit très important: c'étoit pour faire jurer Monsieur votre frère foi de Prince, si bien que tout est à cette heure conclu. Pour vos intérêts particuliers, ma Sœur m'en a entretenu fort au long: j'y travaillerai comme je dois, & je vous jure qu'ils me seront plus chers toujours que les miens, & que je ferai toutes choses pour vous le témoigner. Nous vous envoieons quelque argent; mandés-nous librement ce dont vous aurés besoin, & nous y pourvoirons à l'heure même. Assurés-vous, je vous conjure, de mon extrême amitié, & continués-moi la vôtre, puisque je suis plus qu'homme du monde,

MONSIEUR,

Votre très affectionné
Serviteur, LOUIS
DE BOURBON.

A Paris, ce 18 Mars

1651.

III. L E T T R E.

L'Embarras des affaires, ainsi que vous l'avez déjà appris par Monsieur votre frère, m'empêche de vous pouvoir répondre bien positivement sur l'affaire de la paix : aufaut-il attendre le retour de celui qu'on a envoié à Bruxelles pour savoir si l'Archiduc peut le faire. Mais il me semble que vous avez déjà assez de sujet de prendre vos mesures avec les Espagnols, pour vous retirer. Monsieur votre frère s'est chargé de vous faire savoir tous nos sentimens là-dessus, nous en avons eu une longue conférence avec ma Sœur ensemble; cependant je vous supplie de m'en faire savoir à peu près le tems auquel il faudra que je tienne mon monde prêt pour entrer à Sténai, & comme on en usera pour la Ville & les choses qu'il faudra mettre dans la Place, soit pour les munitions de bouche, soit pour celles de guerre. J'en ai donné le Gouvernement à M. de Marsin, je croi que vous ne le désapprouverés pas le choix que j'en ai fait. Vous voies qu'il est nécessaire que je fasse ces choses-là un peu de bonne heure, crainte d'être surpris. Je donnerai ordre au-plutôt pour vous faire avoir satisfaction pour vos troupes, mais je n'ai pu encore le faire. Monsieur & moi ne voians pas encore le Roi. Vos autres intérêts me sont plus chers & plus considérables que les miens & je ne vous fais pas un compliment quand je vous assure que je vous le ferai paroître.

de telle manière que vous le souhaiterés. Je
suis,

MONSIEUR,

Votre très affectionné
Serviteur, LOUIS
DE BOURBON.

A Paris, ce 18 Avril
1651.

L E T T R E S

D U V I C O M T E

à

LA VICOMTESSE DE TURENNE.

P R E M I E R E L E T T R E.

J'Envoie le Sieur de Mardaillan, qui vous No. VIII.
dira que la Ville d'Ypres a capitulé. Il est Liv. IV.
certain que je reconnois une grande bénédic-
tion de Dieu sur tout ce que j'entreprends:
j'en suis quelquefois un peu plus homme de
bien, souvent aussi cela va fort mal; je vous
dis sincèrement comme l'affaire est.

On fit la Cène ici Dimanche passé, M. Bre-
vin prêcha très bien. Il faudroit en deve-
nir plus homme de bien, qui seroit le princi-
pal, mais on a de la peine à y parvenir; &
quand on se consulte au fond, il me semble
que l'on ne change guères. En parlant sur ces
paroles, *sortés de Babylone*, il me fit compren-
dre qu'il ne s'en seroit pas allé si vite que les
Réformateurs. C'est un esprit qui a beaucoup
de connoissance & point d'aigreur: il est tom-

bé! d'accord avec moi que l'on n'instruit point les gens de bonne-foi dans les deux Religions, & que chacun de son côté fait voir la Religion de l'autre pour en donner de l'aversion, de même que dans une Ville où il y a deux cabales, vous ne trouvez de naïveté de pas un côté. Je sai ce que ma Sœur & vous pensés là-dessus sur mon sujet. Vous croiés qu'une personne qui ne donneroit pas tant dans mon sens que M. Brevin, me tiendrait l'esprit plus ferme, mais vous vous trompés. Il prêcha sur ce que Nôtre Seigneur dit en donnant la Cène à ses Disciples, & ne dit pas un mot de controverse. On voit bien qu'il a fort lu les Anciens, & qu'il y accorde son style.

A 2pres, ce 10 Décembre 1658.

II. L E T T R E.

Monsieur le Duc d'Yorck est ici déguisé. Il y avoit beaucoup de bruit en Angleterre. On avoit pris les armes pour le Roi Charles dans la Province de Chester, mais le Corps qui s'y étoit assemblé a été entièrement défait par les Troupes du Parlement commandées par Lambert. J'eusse rendu à la Maison Roiale de Stuart un service fort considérable, si l'affaire eût un peu duré: j'avois même fait quelques avances pour cela, dont vous verres les parties; si je ne suis remboursé par la Cour, il ne faut pas parler de cela. Mais cette defaite renverse pour le présent toutes mes vues..... Remettés-vous un peu dans l'esprit toutes mes leçons, & fuiés l'abattement, c'est le plus dangereux de tous les maux. Il faut tâcher de se changer dans le fond, & se faire

faire des plaisirs desintéressés du monde; à moins de cela il faut le quitter. Je suis plus difficile aux personnes que j'aime qu'aux autres; mais en faisant des réprimandes, je ne laisse pas de bien voir mes défauts.

A Calais, ce 10 Décembre 1659.

III. L E T T R E.

JE vous dirai naïvement sur le Livre du Port-Royal que je viens de lire, je souscrirai à l'article dont je vous ai écrit. Quand on ne veut point se préoccuper, on voit souvent par les grands discours que l'on fait contre les Catholiques qu'on cherche noise, & pensant réformer on va bien loin au-delà de la charité. Il faut avoir extrêmement bonne opinion de soi, pour ne pas croire que l'éducation & les discours continnels ne nous tirent pas d'un côté; & vous savés le nom que l'on mérite quand on ne s'attache point l'esprit aux bonnes raisons pour en juger, & les comparer aux autres choses, mêlant nos recherches avec de l'humilité & de la devotion.

Pour vous montrer comme vous êtes bien informée: un Etranger qui est de nôtre Religion m'assure qu'en beaucoup de lieux de la Grèce il y a des Couvens de mêmes Ordres qu'en France. Cet homme m'a nommé toutes les Villes où ils sont. Faites un peu de réflexion sur la pensée que vous avés de ne vouloir pas croire un homme de nôtre Religion qui a bon sens, qui vient d'un Païs, & que l'on interroge sans préoccupation.

Je viens de recevoir la Lettre de ma Sœur & de la vôtre. Je vois fort bien que Mada-

me d'Elbeuf a le cœur bien blessé. Vous deux qui vous recriés tant qu'il y a de la peine à gagner l'esprit d'une jeune femme, en prenez-vous les bons moïens? Je vous réponds que l'on éloigne les jeunes gens par la sécheresse & la sévérité. L'habilité est d'aller à ce qui fait parvenir à sa fin: plus on passe par-dessus les petites choses qui se rencontrent en chemin, plus on est capable. Il faut que le jugement applique cette maxime à chaque chose, & croire tant les uns que les autres qu'en devenant vieux on n'en est pas plus habiles, mais beaucoup plus grands raisonneurs. Je veux avant que de tourner cette page, vous dire qu'il me semble que je dis cela un peu trop séchement: je vous en fais mes excuses.

J'avois envoyé un Gentilhomme qui parle bon Anglois à Monck, pour savoir un peu ses sentimens en arrivant à Londres: il n'en a pas d'autres que de suivre ses intérêts, tâcher d'avoir du bien, & s'opposer à toute grandeur qui lui seroit contraire. Ce Gentilhomme a examiné l'état de la Religion dans ce païs, & y a ouï plusieurs Prêches dans l'un desquels le Ministre ayant pris son Texte sur le passage des Enfans d'Israël dans le Désert, dit, que comme Dieu les y voulut faire marcher quarante ans, quoiqu'il eût pu leur faire faire ce chemin en moins de tems: ainsi il menoit son peuple d'Angleterre par tant de traverses: & leur promit qu'après toutes ces divisions où ils sont présentement, le Général Monck les mèneroit dans une Terre décollante de lait & de miel. On voit par-là & par toutes les Sectes qui abondent en Angleterre, que par trop d'indépendance d'esprit, quoiqu'avec bon-sens & peut-être de la

dévotion, on a si fort défiguré la Religion, que chaque personne fait une Secte à sa mode, & que chaque personne qui lit la parole de Dieu & veut l'expliquer à sa fantaisie, va bien plus loin que l'on ne pense. Vous sentés bien dans le fond de vôtre conscience que l'on tourne un peu plus les esprits dans la jeunesse du côté de la dispute, que de la vraie dévotion; dont j'avoue que je m'acquitte très mal: mais je vois assés bien les motifs qui font agir les personnes.

A Amiens, ce 12 Février 1660.

IV. L E T T R E.

ON m'a donné ici un Livre d'un nommé M. Martin, Ministre qui a changé de Religion: j'en ai lu peu de choses, & il me paroît de bon sens. Je vous dirai franchement que beaucoup de Ministres à qui j'ai parlé, me paroissent pleins de préjugés, & n'ont point cette naïveté qui persuade: c'est qu'ils ont accoutumé de voir des gens qui se contentent de termes, & ne savent pas que pour satisfaire l'esprit il vaut beaucoup mieux avouer son tort que d'esquiver une raison. Nous voïons ici la plus belle amitié qu'il est possible dans un nouveau mariage. Le Roi comte à tous momens les complaisances de sa femme; elle n'a pas la moindre pensée même sur ce qui regarde le Roi son père, qu'elle ne vienne aussi-tôt la dire au Roi son mari. Je suis persuadé que le mari & la femme s'aiment fort.

J'ai été quelque tems à entendre ce que vous vouliez me dire par un trait que vous

tirés contre moi : je ne le mérite pas, & dans une amitié comme la nôtre, les petites égratignures ne valent rien. Devant Dieu, toutes choses sont criminelles ; mais devant les hommes, je n'ai assurément rien à me reprocher. Je sai bien que m'aimant comme vous faites, vous serez extrêmement affligée de ce que je suis si sensible à vos reproches. Mais n'ayant Dieu merci pas besoin de remontrances, j'aime mieux m'en décharger un peu le cœur avec vous que de l'y garder trop, quand il est question de choses qui vous touchent de si près que la Religion. Je vous dis simplement mes pensées, & elles vous blessent : cela à dire vrai me fait regarder le grand chagrin que vous avés, d'une autre façon que je ne ferois, si je vous avois trouvée bien ingénue à reconnoître de certaines vérités, que je crois claires comme le jour. Il faut que chacun agisse selon sa conscience ; alors ma Sœur, vous & moi, serons tout aussi bons amis qu'auparavant.

J'ai lu ce matin un Livre que je trouvai chez M. Duplessis Secrétaire d'Etat : c'est un Recueil en François fait au Port-Roïal, de ce que les Pères des premiers siècles ont dit de l'Eucharistie (1) : il y a les passages entiers avec les discours qui les précèdent & ceux qui suivent, & rien de l'Auteur du Livre. Si cela n'est pas vrai, on peut le contredire ; mais je vous assure que ce n'est pas ce que nous disons. Je pense que tous les discours que je fais dans mes Lettres, m'ont attiré un peu les reproches que vous me faites ; mais rien ne peut altérer ma tendresse pour vous.

(1) La Perpétuité de la Foi.

me servirai néanmoins de vos remontrances, & je vous prie de croire que je fais bien comme vous m'aimés : cela me touche beaucoup. Croïés aussi que ce qui est naturel & qui regarde le mouvement des esprits, je le vois très bien : pour ce qui est au-dessus de nous, j'ai la soumission qu'il faut avoir : quoique non pas encore au degré qu'elle doit être. J'ai pensé déchirer cette Lettre, mais la fin vous confirmera mon amitié toute entière,

T U R E N N E.

A S. Jean de Luz, ce 11 Juin 1660.

L E T T R E

D U L A N D G R A V E D E H E S S E

au Vicomte de Turenne.

M O N S I E U R,

Ces lignes ne serviront que pour témoigner à Votre Altesse, comme la nouvelle de cette fameuse levée du siège d'Arras, dont l'heureux succès est dû principalement à votre courage & conduite, n'est pas si-tôt venue jusques à moi, que j'en ai conçu une joie d'autant plus parfaite, que vous connoissés de longue main l'intérêt que je prens à ce qui vous touche, & particulièrement à la gloire que vous acquérés par vos belles actions. Je prie Dieu, Monsieur, que les suites qui les doivent couronner soient également heureuses, & qu'elles continuent d'être aussi avantageuses pour le bien des affaires de votre Roi,

No. IX.

que glorieuses à vous-même & à tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir. Je me dis de ce nombre par la qualité,

MONSIEUR,

DE VÔTRE ALTESSE,

Le très humble & très
affectionné Cousin &
Serviteur, LANDGRA-
VE DE HESSE.

*A Cassel, ce 4 Septem-
bre 1654.*

L E T T R E

DU DUC FRANCOIS DE LORRAINE

au Vicomte.

M O N S I E U R,

No. X. Je croi qu'après la part que j'ai promis à Votre Altesse de prendre à tous ses intérêts, il est superflu de lui témoigner ma joie pour les bons succès de ses glorieuses entreprises, puisqu'elle en doit être persuadée d'ailleurs, & qu'à moins que je voulusse renoncer à moi-même, je ne saurois que je ne ressentie comme miens propres tous ses bonheurs. J'ai su avec quel avantage vous en avés voulu rendre participant mon fils, & la générosité avec laquelle vous en avés usé à son endroit: mais je vous supplie aussi de croire que j'en ai tous les sentimens que je dois, & que V. A. ne

pouvant obliger personne qui lui soit plus véritablement acquise que nous, je ferai gloire en mon particulier de me faire paroître toujours comme je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble Serviteur, LE DUC FRANÇOIS DE LORRAINE.

LE T T R E

DU DUC DE WIRTEMBERG

au Vicomte.

MONSIEUR,

Si Votre Altesse témoigne avoir satisfaction de l'honneur qu'elle me fait de continuer les marques de son amitié, c'est bien la raison que je reçoive le plus grand contentement d'un tel bonheur, & que je le reconnoisse en toutes les occasions, comme aussi je ne manquerai point de le faire partout où je pourrai donner à V. A. des preuves de cette vérité. Les nouvelles de la paix ou de la continuation de la guerre, ont, je pense, déjà rempli tout le monde, & on attend avec impatience l'issue, que je souhaite être pour le bien de toute la Chrétienté. De quelque côté que l'affaire rompe, je prierai V. A. de se souvenir toujours d'un bien que j'estime surtout, qu'elle me promet de continuer à m'aimer, & d'être persuadée entièrement que c'est

autant ou plus de cœur que de bouche que
je suis,

MONSIEUR,

DE VÔTRE ALTESSE.

Le très humble & très
affectionné Cousin &
Serviteur, LE DUC
DE WIRTEMBERG.

*A Stutgard, le 22 d'A-
vril 1659.*

L E T T R E .

DE L'ELECTEUR DE MARENCE

au Vicomte de Turenne.

M O N S I E U R ,

J'ai été ravi de voir par la Lettre de Vôte
Altesse les marques de son souvenir, & de la
constante affection dont elle m'a voulu favo-
rifer, en me donnant à même tems part de
l'heureux accomplissement de ce qu'on avoit
concerté l'année passée. Ce bonheur de la
paix que le Roi a donnée à son Roïaume, n'a
pas seulement réjouï les Peuples de France,
mais elle a encore causé nôtre paix de l'Alle-
magne par celle qui se vient de faire à Olive
proche de Dantzic; desorte que nous en som-
mes tous redevables aux soins de Sa Majesté
Très-Chrétienne & de Monsieur le Cardinal,
comme encore à la sage conduite des armes
victorieuses de V. A. qui nous ont procuré ce
bien; ce que Sa Majesté même a déclaré hau-

tement, lorsqu'elle a honoré vôtre mérite par la Charge de Maréchal Général, dont j'ai eu un contentement extrême, souhaitant à V. A. qu'elle en puisse jouir longtems avec la même gloire qu'elle s'est acquise jusques-ici par ses généreuses actions. Si la guerre se fût rallumée en Allemagne, je sai que V. A. y auroit commandé les Armées du Roi; aussi n'auroit-il su faire un choix plus digne: mais à présent que nous espérons bientôt une tranquillité générale, il se présentera quelque autre occasion de voir V. A. au voïage sur les frontières dont elle fait mention dans sa Lettre. Je souhaite cet honneur avec passion, qui suis & serai toujours,

MONSIEUR,

DE VÔTRE ALTESSE,

Le très humble & très
affectionné Serviteur,
JEAN-PHILIPPE,
Archevêque &c.

A Maïence ce 15 Mai 1660.

P R O V I S I O N

*De la Charge de Maréchal-Général des Camps
& Armées du Roi pour M. de Turenne,
du 5 Avril 1660.*

LOUIS par la grace de Dieu Roi de Fran. No. XL
ce & de Navarre, à tous ceux qui ces
présentes Lettres verront, Salut. Nous trou-
vant obligés pour la conservation de nôtre
Etat, ainsi que pour sa gloire & pour nôtre
réputation, de maintenir sur pied aussi-bien
durant la paix que durant la guerre, un grand

nombre de troupes, tant Infanterie que Cavalerie, lesquelles soient toujours prêtes & en état d'agir pour retenir nos peuples dans l'obéissance & le respect qu'ils nous doivent les faire jouir du repos & de la tranquillité que nous leur avons acquis par la paix, & assister nos Alliés selon le besoin. Et comme pour faire servir utilement ces troupes & les employer aussi avantageusement qu'il convient dans toutes les occasions qui s'en peuvent offrir dedans & dehors notre Roïaume, il est nécessaire & à propos de pourvoir à la Charge de Maréchal-Général de nos Camps & Armées, comme une des plus importantes de celles de la guerre, encore que depuis plusieurs années elle soit demeurée vacante; nous avons résolu de la remplir d'une personne capable de la soutenir avec fermeté, & qui la puisse exercer avec tout l'éclat & la dignité convenable; & après avoir murement délibéré sur ce choix, nous avons estimé que nous n'en pouvions faire un meilleur ni qui reçût plus d'applaudissement & d'approbation générale, que de notre très cher & très aimé Cousin le Vicomte de Turenne Maréchal de France, Gouverneur & notre Lieutenant-Général en notre Province de Limosin, pour l'estime & la réputation universelle que les recommandables qualités qui sont en sa personne, & les grands & signalés services qu'il nous a rendus & à cet Etat, lui ont acquises, aiant donné des témoignages publics de sa grande capacité, de sa vigilance extraordinaire, de son courage, de sa valeur & de sa prudence, ainsi que de son expérience consommée en la guerre par les grands exploits, les conquêtes mémorables, & les fameuses victoires qu'il a rem-

portées sur nos ennemis par-tout où il a commandé nos Armées, soit en Allemagne, soit en Flandre, dans lesquels Païs il a exercé longuement les charges de nôtre Lieutenant-Général, commandant en Chef nos Armées qui y ont agi; aiant aussi une confiance toute entière en sa fidélité & affection singulière à nôtre service: Savoir faisons, que nous pour ces causes & autres à ce nous mouvans, avons nôtre dit Cousin le Vicomte de Turenne fait, créé, ordonné & établi, faisons, créons, ordonnons & établissons par ces présentes signées de nôtre main, Maréchal-Général de nosdits Camps & Armées, pour en icelles départir les quartiers, postes & logis de nos gens de guerre tant de cheval que de pied, & de nôtre artillerie, vivres, & munitions, es lieux qu'il verra être les plus propres & commodes à l'assiette de nosdits Camps & Armées, & selon qu'il estimera plus à propos pour nôtre service & ledit Etat; & ladite Charge lui avons donné & octroïé, donnons & octroïons par ces présentes, pour l'avoir, tenir, & dorénavant exercer, en jouir, & user aux honneurs, autorités, prérogatives, prééminences, pouvoirs, fonctions & droits qui y appartiennent, & tout ainsi & en la même forme & manière qu'en ont jouï par le passé ceux qui en ont été pourvus, & aux gages, états, & appointemens qui lui seront par nous ordonnés, & ce tant qu'il nous plaira. Si donnons en mandement par césdites présentes à tous Chefs, Capitaines, & Conducteurs de nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, & à tous autres nos Justiciers, Officiers & Sujets qu'il appartiendra, que nôtre dit Cousin

le Vicomte de Turenne duquel nous avons pris & reçu le serment en tel cas requis & accoutumé, & icelui mis & institué en possession de ladite Charge, ils aient à le reconnoître & lui obéir, & entendre tout ainsi que nôtre propre Personne, es choses touchant & concernant ladite Charge, & l'en laisser jouir & user pleinement & paisiblement sans aucun trouble ni empêchement. Mandons en outre à nos amés & féaux Conseillers, & Trésoriers de nôtre Epargne, & à tous autres nos Trésoriers, Receveurs & Comptables qu'il appartiendra, présens & à venir, qu'ils aient à paier, bailler, & délivrer dorénavant à nôtre dit Cousin le Vicomte de Turenne, chacun en l'année de son exercice, les gages, états, & appointemens qui lui seront par nous ordonnés à cause de ladite Charge: en rapportant par eux ces présentes ou copie d'icelles dûement collationnée pour une fois seulement, avec les quittances de nôtre dit Cousin sur ce suffisantes, nous voulons tout ce que païé & délivré lui aura été à l'occasion susdite, être passé & alloué en la dépense de leurs Comptes, déduit & rabattu de la Recette d'iceux par nos amés & féaux les Gens de nos Comptes, auxquels mandons ainsi le faire sans difficulté. Car tel est nôtre plaisir. En témoin de quoi nous avons fait mettre nôtre Scel à cesdites présentes. Donnée à Montpellier le cinquième jour d'Avril l'an de grace 1660, & de nôtre règne le dix-septième. *Signé, LOUIS.*
Et sur le repli, Par le Roi, LE TELLIER. Et scellées sur double queue du grand Sceau de cire jaune.

L E T T R E

DU VICOMTE DE TURENNE

au Comte d'Estrades, Ambassadeur
en Angleterre.

LE Roi a vu la Lettre que vous a écrit M. No. XII.
le Chancelier d'Angleterre, & m'a com- Liv. V.
mandé de vous faire savoir qu'il reçoit avec
beaucoup de satisfaction les assurances que le
Chancelier vous y donne du dessein qu'a tou-
jours eu le Roi son maître, de demeurer dans
une étroite liaison avec Sa Majesté : sur quoi
vous pouvés l'assurer qu'elle est dans les mê-
mes sentimens, & que Sa Majesté Britannique
doit être persuadée que le Traité qu'on achè-
ve avec les Hollandois, est une preuve de l'a-
mitié du Roi, loin d'être une preuve qu'il a
des pensées contraires.

Pour reprendre l'affaire de plus haut : Dès
que les Ambassadeurs des Provinces-Unies ar-
rivèrent ici, & qu'ils montrèrent qu'ils avoient
un plein pouvoir pour faire une Alliance gé-
nérale de garantie de tout ce que le Roi &
eux possédoient, Sa Majesté crut qu'il étoit
du bien de son Etat d'aider ses Alliés à ren-
trer dans les anciens privilèges par lesquels ils
s'étoient maintenus & remis dans l'état où ils
sont présentement, & ne fit nulle difficulté de
leur faire connoître qu'il leur garantiroit gé-
néralement tous les droits, tant sur Mer que
sur Terre, dont ils jouissent présentement.
Messieurs les Ambassadeurs des Provinces-U-
nies se tinrent assurés de cet article ; commen-
cèrent à demander la révocation de certains
impôts sur le *fret*, & beaucoup d'autres chô-
ses dont on étoit en différend ; ce qui engagea

beaucoup de conférences des Ministres du Roi & tira les choses en longueur. Durant ce tems, le Roi aiant bien vu que le Roi d'Angleterre seroit plus satisfait si le mot de *pêche* n'étoit pas mis dans le Traité de garantie, essaya par toutes sortes de moyens de faire omettre ce mot, en se relâchant sur divers articles qui regardent le fret, & en ne continuant point beaucoup de demandes qu'il leur avoit faites sur le trafic des Indes, & de beaucoup d'autres choses qu'il paroïsoit qu'on pouvoit requérir pour conclure le Traité. Mais sachant de très bonne part que les Ambassadeurs de Hollande ne passeroient pas outre sans y mettre ce mot, Sa Majesté a cru qu'il n'étoit pas seulement de son intérêt, mais de celui du Roi d'Angleterre, de ne pas laisser retourner ces Ambassadeurs sans achever le Traité; étant bien avertie que se voyant hors d'espérance de se lier étroitement avec la France, ils chercheroient tous autres engagemens que celui d'Angleterre: & je ne doute pas que l'on ne soit bien instruit où vous êtes, des fortes instances que doivent faire en Hollande l'Ambassadeur d'Espagne & le Délégué de l'Empereur.

Vous pouvez faire comprendre à M. le Chancelier, si l'on doit trouver étrange que le Roi, faisant un Traité avec un Etat, lui garantisse tous les droits dont cet Etat a joui paisiblement, & qu'il n'y a rien en tout ceci qui puisse choquer le Roi d'Angleterre; lequel connoîtra dans la suite & par la manière dont le Roi vivra avec Messieurs les Etats, qu'il ne prétend point leur servir d'appui en rien, qui soit au préjudice de Sa Majesté Britannique, mais seulement les obliger à concourir

aux choses qui sont de l'intérêt commun des Rois d'Angleterre & de France, ce que la rupture de ce Traité auroit empêché : & certainement la révocation de leurs Ambassadeurs fait bien voir que ces peuples-là vouloient entrer dans les maximes & des alliances avec l'Espagne, dont jusques-ici ils avoient été si éloignés. De plus, comme le Roi d'Angleterre avoit fait savoir par le sieur Dowinig à Messieurs les Etats, qu'il ne les troubleroit pas dans aucun des droits dont ils étoient en possession, & qu'il leur fit connoître que cela regardoit le droit de pêche, le Roi par son Traité crut pouvoir le leur garantir. Les deux Rois demeurant unis comme ils sont présentement, prendront ensemble des conseils pour diriger autant qu'il se pourra les résolutions de Messieurs les Etats, afin qu'elles tendent au bien commun des deux Roïaumes. C'est de quoi vous pûvès assurer bien positivement M. le Chancelier de la part de Sa Majesté.

I N S T R U C T I O N

DU VICOMTE DE TURENNE

*à Hasset son Secrétaire qu'il envoïoit
en Portugal.*

HAsset s'en allant en Portugal dira à M. No. XIII de Schomberg, que je lui fais faire ce Liv. V.
voïage exprès afin qu'il le voïe, & apprenne par lui l'état au vrai des affaires du païs ; quelle est la manière dont le Portugal veut soutenir la guerre pour les années suivantes ; quel secours il attend d'Angleterre ; quel est le pouvoir du païs pour continuer la guerre ; & quelle est l'idée des Ministres de vouloir entrer en

accommodement avec l'Espagne qui ne peut, quelque beau semblant qu'il y ait dans les commencemens, que tendre à la fin à réunir le Portugal à l'Espagne, & ainsi le remettre dans la situation d'où il s'est tiré.

Je ne veux point mettre ici ma pensée au long sur un mariage qui est le principal sujet du voiage de Hasset. Mais M. de Schomberg peut ajouter foi à ce qu'il lui dira. Je ne nomme rien dans cet Ecrit : il connoit la personne, & qu'elle a plus de quinze millions de bien ; & peut tirer toutes les conséquences qu'apporteroit l'alliance. Si l'on a cette vue en Portugal, il faudroit qu'elle fût très secrette, qu'elle ne fût connue que de M. de Schomberg & moi, qu'il n'y eût que la fille intéressée qui le fut ; & que la conclusion de la chose fût prompte, parce que c'est un grand hazard que les affaires qui doivent être secretes réussissent dès qu'elles traînent. L'on voit bien comme il seroit avantageux au Roi de Portugal de se marier en France, & la chose ne se peut aisément faire qu'en prenant une personne qui soit maîtresse d'elle & de son bien, comme celle-là ; parce que l'on ne veut pas contrevenir ici ouvertement aux articles de la paix.

Qui que ce soit, ni la fille même (1), ne fait rien du mariage que je propose. Je ne m'amuse point à faire de longs discours pour le persuader : je suis assuré que M. le Comte de Leuve qui est très habile homme, & M. le Comte de Sande, approuveront fort cette pensée-là, & ne perdront point de tems à me faire savoir par

(1) C'étoit Mademoiselle, Princesse de Montpensier, fille de Gaston.

par Hasset ce qu'on en pense en Portugal; car je ne commettrai en rien mal à propos la personne du Roi Alphonse.

INSTRUCTION DU VICOMTE DE TURENNE

à M. le Marquis de Ruvigny.

Monsieur de Ruvigny allant en Angleterre pour y voir l'état de la Cour de Londres, & la situation des esprits qui la composent, il est bon qu'il sache ce qui s'est passé jusques-ici. Quand M. d'Estrades étoit en Angleterre il n'avoit eu aucune habitude en ce pays, ni affaire à traiter, qu'avec M. le Chancelier Hyde (1) qui faisoit alors tout sous le Roi, qui commença & acheva la vente de Dunkerque & le mariage avec l'Infante de Portugal. Dupuis ce tems tout est changé: Bennet & Mylord Bristol ont formé une cabale contre le Comte de Clarendon & toutes ses mesures. Il est certain qu'on a eu divers avis de Flandre, que depuis quelque tems il sembloit que le Roi d'Angleterre ne s'éloigneroit pas d'entrer en quelque Traité avec le Roi d'Espagne. Et sur-tout depuis que M. Bennet est augmenté en croïance auprès de son Maître, & que le Chancelier n'est plus écouté seul comme auparavant, la Reine d'Angleterre dont le mariage fût fait par le Chancelier, semble n'être plus fort agréable au Roi: c'est ce qui pourroit éloigner ce Prince des pensées de maintenir le Portugal, & le rapprocher des Espagnols. Mais comme les raisonnemens de loin ne sont pas sûrs, & que

No.

XIV.

Liv. V.

(1) Mylord Clarendon.

les différentes cabales peuvent fort bien s'opposer aux sentimens les uns des autres, sans avoir d'autre but que de se détruire, & sans avoir un dessein foriné de rompre avec la France, ou de se lier avec l'Espagne; & que souvent aussi la négligence & le peu d'application aux affaires du dehors produisent l'inaction: le Roi veut que M. de Ruvigny tâche d'approfondir les sentimens du Roi d'Angleterre, pour savoir si c'est faute de moïens qu'il ne secourt plus le Portugal; ou s'il craint l'agrandissement de la France par l'abaissement de l'Espagne, ou enfin s'il croit le Portugal en si mauvais état qu'il est inutile de le secourir. Pour le premier, qui est le manque de moïens, il faut faire voir au Roi d'Angleterre que s'il continue son alliance avec le Portugal, les Espagnols n'oseront jamais mettre une Flotte devant Lisbonne & qu'on trouvera le moïen d'envoïer de l'Infanterie pour défendre les Places. Pour le second, je ne peux pas comprendre, qu'ayant une femme Portugaise, le Roi d'Angleterre ne voie pas que l'alliance avec le Portugal ne lui soit fort utile pour s'agrandir dans les Indes; & qu'au contraire la grandeur de l'Espagne lui sera fort nuisible. Pour le mauvais état du Portugal, il est aisé de faire voir que son union avec la France rétablira bientôt les affaires, & fera changer incessamment les choses de face. Le principal but de M. de Ruvigny doit être de démêler les inclinations secrètes du Roi de la Grande-Bretagne, pour savoir s'il n'a point changé de maximes, s'il n'est point jaloux de la grandeur du Roi de France, & si dans cette vue il ne veut point abandonner le Portugal, à quoi le dégoût de sa femme pourroit contribuer.

MEMOIRE DU VICOMTE

Présenté au Roi sur l'Alliance à faire avec les Anglois, ou avec les Hollandois.

LE Roi veut que l'on dise les raisons qu'il No. XV.
y a des deux côtés pour se déclarer pour Liv. V.
les Hollandois, ou pour ne le pas faire. An.

Je crois que quand même le Roi n'auroit point 1665.
de Traité avec les deux partis, qu'il devoit travailler pour ses propres intérêts à la paix; témoigner vouloir être pour celui qui y donnera les mains aux conditions les plus raisonnables; faire faire ses offices fortement auprès du Roi d'Angleterre, comme il le fait par ses Ambassadeurs; solliciter les Rois de Suède & de Dannemarc de se joindre à la médiation de Sa Majesté pour la paix; & s'unir aux Hollandois, si les Anglois usoient mal de leur victoire, ou refusoient constamment de terminer la guerre. Il y a cependant beaucoup de raisons qui doivent empêcher le Roi de prendre d'autre parti que celui de Médiateur, & de se déclarer pour l'un ou pour l'autre, dont voici les principales.

Le Roi en se desunissant d'avec le Roi d'Angleterre, s'en feroit un ennemi, même après la paix avec les Hollandois, qui ne desirant que l'augmentation de leur Commerce, ne demeureroient unis qu'avec celui qui les y aideroit le plus. Au contraire, une rupture ouverte faite avec les Hollandois susciteroit des ennemis puissans au Roi, qui s'opposeroient à toutes ses prétentions sur la Flandre, & ne lui aideroient jamais. Les Anglois pourroient se joindre aux Espagnols; & par quelque accommodement secret attirer dans leur parti les

Portugais qui haïssent fort les Hollandois, à cause qu'ils leur ont pris depuis peu toutes les Côtes proche de Goa, qu'ils tiennent souvent investi. Les Hollandois voulant avec empressement faire déclarer le Roi en leur faveur, font bien paroître qu'ils voudroient mettre la France & l'Angleterre en guerre, trouver par-là une paix prompte pour eux-mêmes, & chercher ensuite leur avantage dans la desunion des deux Couronnes. Si le Roi déclaroit la guerre, il seroit obligé d'équiper une Flotte: or les Hollandois ne souhaitant pas qu'il se lève une troisième Puissance sur mer rivale du Commerce, s'entendront peut-être avec les Anglois pour l'abattre; de manière que le Roi aura un ennemi assuré dans le Roi d'Angleterre, & des amis jaloux dans les Hollandois, tant pour la Flandre que pour le Commerce éloigné.

Quelques-uns croient que le Roi devoit appréhender que les Anglois & les Hollandois ne s'unissent, quand les derniers verront que le Roi ne se détermine point; mais je crois que tant que M. De Witt conduira les affaires, la liaison entre l'Angleterre & la Hollande ne sera point assés forte pour donner des soupçons au Roi. Ils pourront peut-être s'entendre pour le Commerce; c'est ce qui se fera, soit que le Roi se déclare pour eux, ou qu'ils obtiennent la paix par sa médiation.

Je crois qu'il est de la dignité & de la grandeur du Roi de faire connoître le chemin qu'il veut tenir, quoique contre ses intérêts; & ce seroit de proposer au Roi d'Angleterre des conditions de paix qu'il croiroit justes; & de déclarer à Messieurs les Etats que si le Roi d'Angleterre les agréé, il est d'avis qu'ils les ac-

ceptent; en les faisant ressouvenir qu'ils ont commencé cette guerre par leurs hostilités dans les Indes & l'Afrique; & en les assurant que si le Roi d'Angleterre n'accepte point ces conditions, qu'alors il se déclarera pour eux. Il ne faudroit pourtant pas faire part à Messieurs les Etats des conditions qu'il veut offrir, de peur qu'ils ne protestassent contre, & ne regardassent sa médiation comme une feinte, pour les engager à accorder des conditions trop avantageuses aux Anglois.

Il est bon que l'on voie que le Roi se détermine ainsi à faire la paix parmi ses Alliés, ou à faire exécuter les Traités quand ils ont besoin d'être soutenus par des Déclarations vigoureuses.

MEMOIRE DU VICOMTE

Présenté au Roi sur les résolutions que S. M. devoit prendre en cas de la mort du Roi d'Espagne.

LE Roi d'Espagne étant assés mal, & l'In-^{No XVI.}
fant n'étant pas en trop bonne santé, le ^{Liv. V.}
Roi desire que l'on dise sa pensée dans les trois ^{An.}
cas; de la mort du Roi d'Espagne seul, de ^{1665.}
la mort du fils seul, ou de la mort de tous
les deux.

Pour le premier, qui est le plus apparent, il faut voir ce qu'il y auroit à faire avec les Princes voisins, & ensuite la disposition où le Roi se mettroit pour parvenir à l'acquisition des Provinces des Pais-Bas sur lesquelles il a des prétentions, par les armes ou par la négociation. La guerre entre l'Angleterre & les Hollandois, & le Traité que le Roi a a-

vec les derniers, semble lui avoir ôté le moïen de faire un plan à son choix, & imposer une certaine nécessité de suivre des intérêts auxquels le Traité oblige. Il ne faut donc pas raisonner en cas que la guerre continue, sur ce qu'il y a à faire, puisque le Roi est résolu d'assister les Hollandois; mais il faut parler des autres Princes qui peuvent s'intéresser dans cette guerre de Flandre, ou dans la négociation par laquelle le Roi prétend obtenir ce qui lui écheroit par la mort du Roi d'Espagne. Sa Majesté est bien persuadée que de faire continuer la guerre en Portugal, ou de faire conclure la paix avec la garantie de Sa Majesté, est le meilleur moïen après la mort du Roi Catholique de faire négliger les affaires de Flandre. Il faut donc faire passer la Flotte du Roi sur les côtes de Portugal, & jeter l'ancre à Lisbonne ou dans quelque autre port de ce Roïaume, sous prétexte de ne pas approcher de la Manche à cause des Anglois, pourvu que la Flotte du Roi soit supérieure à celle que les Espagnols ont devant Lisbonne: il obligera par-là la Flotte d'Espagne à se retirer dans ses ports, & pourra prendre alors ses mesures pour empêcher que le Portugal ne se lie trop étroitement avec les Anglois, & ne s'accommode avec les Espagnols. Il faut donc que le Roi, par sa Flotte ou par l'envoi de quelque personne de créance, soutienne les Portugais contre tout ce que leur feront insinuer les Anglois en faveur de l'Espagne. Rien ne peut tant servir ou nuire aux prétentions du Roi en Flandre, que de disposer ainsi des conseils du Portugal, ou de négliger de le faire.

○ Les affaires d'Allemagne paroissent se brouil-

ier si fort par les levées de l'Evêque de Munster, par les Suédois qui passent en Allemagne, & par la guerre des Electeurs de Mayence, & Palatin, qu'il est mal-aisé de dire qui le Roi pourra avoir pour ami. M. de Furstemberg m'en a entretenu: mais c'est dans la supposition que MM. les Electeurs Ecclesiastiques & les Princes voisins du Rhin n'auroient point de guerre; mais si elle commence une fois entre eux, on ne pourra prendre de mesures que selon l'état où les choses seront quand la mort du Roi d'Espagne arrivera. Il seroit donc prématuré de rien dire sur l'Allemagne, la Suède & le Dannemarc, ni même sur la Lorraine où il y a des mesures à prendre. Je reviens à l'état auquel le Roi doit se mettre par rapport aux troupes & aux munitions.

Je ne fais pas ce que le Roi pourroit mettre d'Infanterie ensemble, sans compter ses Gardes, en laissant une quantité de troupes raisonnable dans les garnisons, où je crois qu'on peut se passer de peu de gens. Il faut faire là-dessus un calcul exact; faire une provision de salpêtre & de boulets; faire connoître aux Marchands qu'on aura bien-tôt besoin d'eux; donner ordre promptement aux fontes, de travailler au canon, s'il n'y en a pas assez; & pour les munitions de guerre, faire deux magazins, l'un à Amiens & l'autre à Reims: il est plus aisé de les avancer quand on en a besoin, que de les transporter d'une Place à une autre, sur-tout dans le pays entre la Sambre & la Meuse, qui est fort difficile pour le charroi; & ce transport seroit fort dangereux à faire dans le tems de la guerre.

Pour la Cavalerie, le Roi fait le nombre qu'il en a: on s'est toujours servi dans le com-

mencement des guerres, de levées en Allemagne, & peut-être que les Alliés du Roi pourront lui en fournir; mais il est certain que quoique le Roi en entretienne beaucoup plus depuis la paix des Pyrénées que pendant les paix précédentes, il seroit cependant nécessaire d'en avoir plus que le Roi n'en a présentement pour entrer en Flandre.

Si l'Allemagne étoit paisible, je suis persuadé que les Electeurs Ecclésiastiques & les Princes voisins pourroient, de crainte de s'attirer la guerre, faire entrer la Maison d'Autriche dans la cession de quelques villes en Flandre; mais la guerre étant en Allemagne, il n'y a aucun fondement à faire là-dessus. On croit que Dom Juan auroit une grande cabale contre l'Infant d'Espagne; l'on pourroit peut-être tenir quelqu'un auprès de lui pour le ménager.

Le cas arrivant de la mort du Roi d'Espagne & de son fils, ce seroit un si grand changement à la Monarchie, qu'il seroit trop vaste d'en raisonner ici: mais il me semble que d'avoir plus de troupes que le Roi n'en a présentement, & de faire un magasin en Picardie & un en Champagne, de vivres, d'armes & de munitions de guerre, est plus nécessaire dans ce cas que dans l'autre; l'occasion étant bien plus propre de faire quelque chose de grand pour sa Majesté en divers endroits; comme du côté de la Franche-Comté & de la Bourgogne. Je pense aussi que le Roïaume de Naples seroit bien ébranlé; & Sa Majesté sait que j'ai toujours cru que le Cardinal de Retz y pourroit agir avec beaucoup d'habileté, pour plusieurs raisons. Pour l'Etat de Milan, je trouve qu'il seroit plus mal-aisé d'y réussir, à

cause des secours qu'il tire facilement de l'Empereur : mais peut-être que M. de Savoie & les autres Princes d'Italie pourroient espérer avec le secours du Roi de s'y accommoder de quelque chose ; & ainsi le Roi feroit une diversion sans engager beaucoup de troupes.

En cas de la mort de l'Infant seul, le Roi d'Espagne survivant, on verroit sa mort si prochaine, que tous les préparatifs & toutes les négociations ne pourroient pas être inutiles.

Dans tous ces cas, l'augmentation des vaisseaux & des galères du Roi est d'une utilité aussi grande que les Armées de la terre, tant à l'égard de ce que le Roi d'Espagne a dans les Indes, dans l'Italie & dans la Sicile, qu'à l'égard de l'Espagne même, dont l'entrée seroit belle par le moyen du Portugal.

I N S T R U C T I O N

dressée par le Vicomte de Turenne pour M. de S. Romain.

LE Roi, malgré l'envie qu'il avoit d'en- No.
voier quelqu'un en Portugal, jugea plus XVII.
à propos d'attendre M. de Sande, lequel de-Liv. V.
voit venir il y a longtems : mais aiant appris An.
la mort du Roi d'Espagne, il a jugé nécessaire-1665.
re de faire choix d'une personne de mérite &
d'expérience dans les négociations. Et com-
me c'est M. de S. Romain, & qu'il n'est pas
instruit de ce qui s'est passé en Portugal à l'é-
gard de la France, il doit en être informé,
afin que connoissant le secret des affaires, il
les puisse mieux disposer à ce que le Roi sou-
haite qu'il fasse dans sa négociation.

Le Roi depuis la mort du Cardinal Mazarin, & incontinent après, donna pour le secours des Portugais deux cens mille écus au Roi d'Angleterre, pour contribuer à l'envoi de trois mille hommes de pied & de mille chevaux qui furent conduits par Morgan sous Mylord Inchiquin, lesquels, quoique promis par le mariage du Roi d'Angleterre avec la Princesse de Portugal, ne seroient pas partis sans cette somme: depuis ce tems, le Roi a donné diverses sommes, tant pour retirer des vaisseaux de guerre, que pour faire des levées des régimens François d'Infanterie & de Cavalerie, & cinquante mille francs pour une recrue de mille Anglois l'année passée, qui furent levés à Londres, & les bateaux pour leur passage loués aux dépens du Roi. Il a été aussi fourni par Sa Majesté l'argent pour l'entretien du Corps François & d'un régiment Allemand, qui a monté par an à deux cens mille écus, que le Marquis de Sande a rapportés d'extraordinaire, & qui ne sont point entrés dans la somme du paiement des troupes. Il y a eu plusieurs autres dépenses moins considérables, dont je ne fais ici aucune mention.

Après la paix des Pyrénées, M. de Schonberg passa en Portugal avec deux ou trois cens hommes, dont il commença à former le Corps François: ensuite le Roi trouva bon que M. de Turenne envoiât à Lisbonne son Secrétaire Haffet, pour proposer le mariage de Mademoiselle avec le Roi de Portugal, sans néanmoins avoir fait convenir Mademoiselle à l'accepter; mais dans la pensée, ou qu'elle l'agrèroit, ou du moins que cela romproit les mariages que l'on proposeroit au Roi de Po

gal, & lui feroit tourner la vue du côté de France pour se marier. Le mariage de Mademoiselle aiant été longtems négocié sans pouvoir réüssir, M. le Marquis de Sande traita ensuite pour celui de Mademoiselle de Nemours; & comme l'on croïoit qu'il pourroit conclure, le Roi trouva bon qu'il vînt inconnu en France, où il a demeuré sept ou huit mois chés le Vicomte de Turenne, où sans une maison à la campagne: mais des difficultés s'étant trouvées dans cette affaire, à cause des engagemens de cette Princeesse avec le Prince Charles de Lorraine, & une Consultation d'Écclésiastiques n'aïant pu décider nettement sur la nullité de ce mariage, M. de Turenne proposa, par ordre, celui de Mademoiselle d'Elbeuf. Après que le Portugal eut répondu qu'il ne vouloit point de cette dernière Princeesse, on recommença à parler de celui de Mademoiselle de Nemours; & on avoit levé toutes les difficultés, lorsque M. de Savoie l'épousa. Alors on proposa aux Portugais sa sœur Mademoiselle d'Aunale, avec quatre cens mille écus en mariage; & ils l'ont acceptée. M. de Sande devoit revenir pour achever le mariage, & l'emmener en Portugal cet Eté: depuis il a été retardé par la mort du Roi d'Espagne qui survint en ces tems-là. Voilà ce qui s'est passé jusqu'ici en France & le Portugal.

Pour ce qui est de la Cour de Lisbonne, l'état en est caché; & il y arrive tant de petits changemens, que l'on se tromperoit en voulant y asseoir un jugement assuré. Il est certain que le Roi est fort gouverné par le Comte de Castel-Melhor qui est un assés jeune homme, mais de qui la conduite paroît fort

honnête, & qui ménage affés bien tous les esprits des Grands du Roïaume: on le croit bien avec le Marquis de Marialve, & que le Marquis de Sande qui a été ici est bien avec lui. Pour celui-là, il est plus connu que les autres: il est très habile, patient quand il est nécessaire, quoiqu'affés prompt de son naturel; très affectonné à son païs, connoissant mieux qu'aucun les affaires étrangères, témoignant beaucoup d'inclination pour la France haïssant fort les Hollandois. S'il est encore à Lisbonne quand M. de S. Romain arrivera je crois qu'il aura grande part à la négociation.

Je pense qu'il faut que M. de S. Romain arrivant à Lisbonne, descende chés M. Grevier qui le mènera chés M. de Castel-Melhor à qui il dira que le Roi aiant appris la mort du Roi d'Espagne, & ne doutant point qu'il ne soit fait diverses propositions à la Cour de Portugal de la part du jeune Roi d'Espagne l'a envoié pour assurer le Roi son maître de l'affection de Sa Majesté Très-Chrétienne, qu'elle veut continuer de l'assister & le seconder dans les occasions; l'assurant qu'elle prendra toujours part à ce qui pourra contribuer à l'établissement & à la sûreté du Portugal. Après ce premier compliment, il faudra entrer ensuite dans ce que le Roi desire sur la conduite qu'il veut que les Portugais tiennent, & ce qu'il a à désirer d'eux.

Je pense que si M. de S. Romain n'apprend pas que les Espagnols aient rien fait proposer aux Portugais pour une négociation, & que M. le Comte de Castel-Melhor ne lui dise rien, qu'il faut parler de la continuation de la guerre, & que le Roi leur donnera la m.

la somme qu'il a accoutumé, faisant valoir qu'ils toucheront les quatre cens mille écus du mariage : on verra bien s'ils répondront à cette proposition, comme des gens qui veulent tirer plus d'argent du Roi pour continuer la guerre, ou comme en étant las, & songeant à faire la paix en ne pressant pas trop le Roi de leur donner de l'argent, de peur que cela ne les engageât. Il y a grande apparence que la chaleur qu'ils témoigneront à achever le mariage du Roi, ou les longueurs qu'ils y apporteront, fera connoître s'ils entendent en négociation avec les Espagnols qui commencent par vouloir rompre le mariage avec une Françoise.

S'ils négocient comme ne faisant point de difficulté sur le mariage, & comme voulant demeurer en guerre avec les Espagnols, M. de S. Romain les pressera d'envoier querir la Reine, demeurera pour voir tous leurs mouvemens, avertira le Roi des projets qu'ils feront pour la Campagne, & suivra les choses de près, afin qu'il ne se fasse point de négociation dont il ne soit averti. Il leur fera toujours bien connoître que ce n'est que la foiblesse des Espagnols qui les obligera à rechercher le Portugal; que ce Roïaume n'a point de sûreté plus grande que de demeurer uni indissolublement avec la France, ou en guerre, ou en paix.

Si les Portugais ont quelque envie de faire la paix, il est bon que le Roi leur témoigne qu'il prétend alors leur être fort utile, afin qu'ils ne cachent pas leurs négociations à Sa Majesté. Comme on ne fait pas de quelle manière l'Espagne leur en fera les ouvertures, il faut que M. de S. Romain tâche d'en avoir.

communication, en leur faisant connoître que le Roi entrera dans tous leurs intérêts & soutiendra leur avantage; & comme apparemment si les Espagnols leur offrent la paix; ils voudront rompre toute communication avec la France & empêcher le mariage, il faudra que M. de S. Romain leur montre qu'ils auront grand sujet de soupçonner la mauvaise foi de l'Espagne quand ils voudront les séparer d'avec le Roi, & que si la Cour d'Espagne vouloit agir de bonne foi & laisser les Portugais paisiblement dans la possession du Royaume, elle devroit laisser achever les Alliances que le Portugal projette avec la France, & même rendre le Roi caution de la paix. Si les Espagnols vouloient au contraire négocier hors de ces termes, il faut s'y opposer autant qu'on peut, par toutes les raisons qui sont aisées à trouver dans une affaire si claire.

Quant à l'Angleterre, il y a grande apparence que l'Ambassadeur d'Angleterre, qui est présentement à Madrid, & qui a été longtemps à Lisbonne avec de la réputation, y aura conservé des habitudes & de la créance. Et si les Espagnols entrent en négociation avec le Portugal, ce sera par son moïen. Il faut donc que M. de S. Romain fasse connoître que les Anglois n'agissent présentement en faveur des Espagnols, que par opposition pour la France qui va se déclarer contre eux pour les Hollandois: mais qu'aussi-tôt que cette guerre sera terminée, le Roi rentrera dans ses anciennes liaisons avec l'Angleterre; & qu'ainsi le Portugal demeurera sans assurances du côté de la France & d'Angleterre, & n'aura plus d'amis que les Espagnols, auxquels ils connoissent bien qu'ils ne se peuvent jamais fier. Il leur

fera aussi voir bien clairement, qu'il n'y a aucune sûreté pour eux ni dans la guerre ni dans la paix, qu'en ne se séparant jamais d'avec la France, laquelle aura toujours un grand intérêt à leur conservation, & ne peut pas changer de maximes sur cet article. Que par le Traité des Pyrénées, le Roi ne devoit plus les assister; qu'ils ont vu néanmoins comment il s'y est porté; qu'il n'y aura jamais un tems où ils dussent si peu attendre de secours qu'à présent; & qu'ils peuvent être persuadés cependant qu'ils seront continués & qu'ils deviendront plus grands à l'avenir, soit par les assistances que le Roi leur enverra, soit par les diversions que les intérêts du Roi l'obligeront peut-être à faire. M. de S. Romain a ici une belle matière à s'étendre, en leur montrant que le Roi ne peut s'empêcher de souhaiter & de contribuer à leur agrandissement, puisqu'il doit chercher toujours la diminution de la puissance des Espagnols qui est si suspecte à la France, & dont on voit toujours des effets funestes au moindre desordre qui arrive dans notre Roïaume.

M E M O I R E

*du Vicomte de Turenne sur le passage
du Rhin.*

L'Empereur ne pouvant envoyer une Armée dans l'Alsace, la Lorraine, le Luxembourg & le Pais Bas, sans qu'elle passe le Rhin, il est nécessaire de savoir son cours depuis sa source jusqu'à ce qu'il se perde dans la Mer d'Hollande, & de faire connoître quels sont les Princes & les Etats qui le continent,

No.
XVIII.
Liv. V.
An.
1666.

pour juger de la nécessité de leur alliance, suivant leur situation & leur puissance.

Le Rhin, en sortant des montagnes de Suisse, commence à trouver une plaine aux Villes Forêtières dont le Roi en a gardé trois, Seckingen, Waldshut & Rhinfeld, qui lui ont été rendues par la paix. Il faudroit que l'Armée de l'Empereur pour y venir passât dans le Cercle de Souabe & traversât les montagnes de la Forêt-noire, qui est une marche très difficile. La plus grande sûreté du Roi seroit de proposer à tous les Princes de ce Cercle & à M. de Bavière, de s'unir pour empêcher l'Empereur de passer dans ce Cercle, pendant que l'Armée du Roi passeroit le Rhin pour attaquer les terres de la Maison d'Inspruck: ce n'est pas que cette entrée des Villes Forêtières, quand même les Princes du Cercle de Souabe ne s'uniroient pas, ne fût très difficile à l'Empereur, parce qu'il faut passer des montagnes presque impraticables avant que d'entrer dans le País de Montbéliard & dans le Comté de Bourgogne: & si l'Empereur vouloit, après avoir passé le Rhin aux Villes Forêtières, entrer en Alsace, quoiqu'il y rencontrât un bon país, il n'auroit pas une grande ville pour lui. Il faudroit cependant que le Roi, sans l'union des Princes du Cercle de Souabe, tint dans l'Alsace un petit Corps de troupes outre les garnisons du país en cas que Sa Majesté eût guerre avec l'Empereur.

Le Rhin descend depuis Rhinfeld par Bâle, Brisac & Strasbourg jusqu'à Philisbourg. Les montagnes de la Forêt-noire s'étendent dans cet intervalle, qui est de trente lieues le long du Rhin, à la distance quelquefois de quatre

ou cinq lieues, un peu plus un peu moins. La Maison d'Autriche tient quelques lieux entre ces montagnes & le Rhin, comme Fribourg & Lauffembourg; le reste est à divers Princes & Seigneurs particuliers: les Princes de Bade & Dourlach y ont beaucoup de terres & de petites villes. Au-delà de ces montagnes est le païs de Wirtemberg, qui occupe avec quelque peu de villes Impériales & de bien de la Noblesse presque toute la distance de Bâle à Philisbourg; de sorte qu'il peut y avoir dix ou douze lieues du Rhin au païs du Duc de Wirtemberg, qui étant dans l'union du Cercle de Souabe, couvriroit l'abord du Rhin: d'ailleurs le Rhin fait tant d'Iles, & son abord est si incommode, qu'il n'y a aucune apparence qu'une Armée de l'Empereur pense à passer le Rhin entre Bâle & Philisbourg. Le païs au dessous de Philisbourg, en descendant trois ou quatre lieues, commence à être plus ouvert, & le Rhin descend à Manheim qui est une grande Place appartenante à M. l'Electeur Palatin, à l'endroit que le Neckre entre dans le Rhin, lieu très aisé à y faire un pont. Il y a dans cet endroit de grandes plaines au-delà & en-deçà du Rhin, & l'Armée de l'Empereur, pour y arriver, ne passeroit point sur les terres du Duc de Wirtemberg, laisseroit la Bavière bien loin à gauche; & après avoir passé le fleuve, entreroit en Lorraine ou dans le païs de Luxembourg sans résistance, à moins que le Roi ne fût assuré de l'Electeur Palatin, & que Sa Majesté ne tint une Armée considérable en-deçà du Rhin: car au-delà depuis la Bohème jusqu'au Bas-Palatinat, on ne passe sur les terres d'aucun Prince puissant qui oseroit s'opposer à la marche de

l'Armée de l'Empereur ; ce païs étant mêlé de petites villes Impériales, de terres des Comtes de l'Empire, & des biens de l'Ordre Teutonique.

L'Electeur Palatin tient aussi une ville en-deçà du Rhin, nommée Franckendal, qui n'en est distante que d'une demi-lieue, qui donneroit un grand avantage pour le passage des troupes Impériales : il a encore Oppenheim qui est une petite ville sur le Rhin, où l'on a souvent fait des ponts dans les guerres précédentes. Dans l'espace depuis Manheim jusqu'à Maïence, qui est de douze ou treize lieues, il y a la grande ville Impériale de Wormes ; & entre Philisbourg & Manheim est la ville de Spire en-deçà du Rhin. Tous ces lieux sont dans la plaine & de fort bon païs, où l'Armée de l'Empereur passeroit aisément s'il n'y avoit personne pour s'y opposer ; & de là elle iroit au païs de Trèves pour entrer dans le Luxembourg sans résistance, si les Electeurs de Maïence & Palatin consentoient à son passage.

Plus bas que Maïence il y a une petite ville à M. l'Electeur de Maïence, nommée Bingen, qui est en-deçà du Rhin, où il y auroit encore un passage, & de-là jusqu'à Hermentheim, qui est une Place forte sur le Rhin à l'endroit où la Moselle y entre, il y a de plus divers Châteaux en-deçà du Rhin qui appartiennent à différens Princes, & où l'on ne pourroit passer le Rhin ; comme Baccarach à M. l'Electeur Palatin, S. Genest au Landgrave Ernest qui a été à Paris, & Obervesel à M. de Schomberg : mais pour passer dans ces endroits, il faudroit que l'Armée de l'Empereur passât nécessairement par la Franconie.

Si M. l'Electeur de Maïence pouvoit faire enforte que ce Cercle, dans lequel il a l'Evêché de Wurtzbourg qui en compose une bonne partie; pût faire une union comme celui de Souabe, pour empêcher qu'aucune Armée n'y passât; sous prétexte de se garantir des François & des Suèdois aussi-bien que des Impériaux; cela couvriroit le Rhin jusqu'à la Moselle, c'est-à-dire jusqu'à Hermensheim. Cette ville appartient à l'Electeur de Trèves, dont la ville & l'Evêché sont si exposés aux armes du Roi, que je ne doute pas qu'il n'entre dans les mêmes sentimens que les autres Electeurs Ecclesiastiques. Son inclination est pour l'Empereur; mais l'intérêt de son Evêché & l'exemple des Electeurs de Cologne & de Maïence l'obligeroient apparemment à se joindre avec eux.

Le Rhin descend à Cologne, qui est à dix ou douze lieues de Hermensheim. Le païs de Berg au-delà du Rhin de ce côté-là appartient au Duc de Neubourg: au-delà sont les terres du Prince de Darmstadt, & la Hesse n'en est pas loin. Si M. l'Electeur de Cologne & M. de Neubourg étoient unis, les troupes de Hesse-Cassel, de Darmstadt & de Brunswick se pourroient joindre pour empêcher le passage de l'Empereur. De plus, si M. l'Electeur de Brandebourg étoit affermi dans les intérêts du Roi, il pourroit se trouver de ce côté-là un très grand Corps qui s'opposeroit depuis Maïence jusqu'à Wesel à tout ce qui viendrait pour passer le Rhin. Le païs de la Marck au-de là-du Rhin appartenant à l'Electeur de Brandebourg, & se joignant au païs de Berg qui est à M. de Neubourg, & au Duché de Westphalie que possède l'Electeur

de Cologne, il est capital de gagner ces trois Princes avec le Duc de Brunswick & le Landgrave de Hesse qui couvrent tout l'Evêché de Munster, qui étant en guerre avec les Hollandois nos Alliés, l'Empereur tâcheroit d'y faire une jonction : mais il faut que le Roi commence à forcer cet Evêque à faire la paix & par-là on mettroit à couvert tout le cours du Rhin.

M E M O I R E

du Vicomte de Turenne sur les Suédois.

N'y aiant présentement rien à craindre du côté d'Angleterre ; & n'y aiant pas d'apparence que la Hollande se mêle dans ce qui concerne la Flandre sans être appuïée de l'Empire, il est nécessaire de pourvoir promptement aux moïens par lesquels on puisse empêcher l'Empereur d'envoïer un Corps d'Armée en Flandre. Après les précautions qu'on a déjà prises, il est certain qu'aucun Prince d'Allemagne ne s'intéressera ouvertement pour les affaires de la Flandre, quand elle sera attaquée ; & qu'il n'y a rien à craindre, sinon que l'Empereur se serve de leur neutralité pour le passage de ses troupes, & n'en gagne quelques-uns, qui facilitent & le passage de ces troupes, & le moïen de les fortifier dans leur passage. Tout ce que le Roi peut espérer des Princes qui lui seront les plus affectionnés, c'est de tâcher d'obtenir de l'Empereur que son Armée ne passe point dans leurs terres, & de faire connoître que puisqu'il ne s'agit que des affaires de Flandre, ils croient n'être pas obligés à se joindre à l'Empereur, qui n'agit pour secou-

rir la Flandre que comme Prince de la Maison d'Autriche, & point comme Empereur. Dans cette diversité d'inclinations, de sentimens & d'intérêts qui règne parmi les Princes d'Allemagne, l'Armée de l'Empereur marchera toujours, passera le Rhin & arrivera en Flandre; de sorte qu'il n'y a que l'Armée Suédoise qui puisse faire un Corps en Allemagne pour résister aux forces de l'Empereur, ou pour empêcher leur passage, ou pour fortifier l'Armée du Roi, en cas qu'elle eût besoin de troupes, celles de l'Empereur étant passées; ou même pour donner telle jalousie à l'Empereur, que demeurant à l'Evêché de Brèmen, il n'osât envoyer de Corps considérable en Flandre, & aimât mieux attaquer les Suédois en Allemagne, ce qui feroit toujours la même diversion, & empêcheroit les troupes de l'Empereur de venir en Flandre. Le seul & grand inconvénient que causeroit l'Armée de Suède, c'est qu'elle obligeroit beaucoup de Princes à se lier à l'Empereur; & c'est ce qu'il faut éviter; de sorte que je pense qu'il seroit bon que le Roi pût s'assurer par un Traité avec les Suédois, qu'ils tiendroient douze mille hommes dans l'Evêché de Brèmen, pour agir quand le Roi le desireroit, contre les troupes Impériales, sans se mettre en action, que lorsque l'Empereur feroit marcher une Armée en Flandre: car il est de grande conséquence au Roi, qu'il ne paroisse pas qu'il veuille troubler le repos de l'Empire par les Suédois; mais pourvu que l'Empereur commence le premier à se mettre en campagne, & à faire marcher des troupes en Flandre, les Alliés du Roi en Allemagne pourront faire difficulté d'accorder le passage,

étant soutenus des Suédois. Je crois donc qu'il est nécessaire que le Roi apporte de la facilité au Traité, par lequel il pourra s'assurer que douze ou quinze mille Suédois demeureront dans l'Evêché de Brèmen, & agiront du côté de Flandre, suivant les mouvemens de l'Armée de l'Empereur, & le desir du Roi.

S E N T I M E N T

du Corps de Messieurs les Maréchaux de France.

No. XX. **Q**uelques uns de Messieurs les Maréchaux
Liv. V. de France nous aiant consultés pour
savoir nôtre sentiment, touchant l'obéissance
qu'ils doivent rendre aux commandemens absolus qu'ils ont reçus du Roi de prendre le
mot du Vicomte de Turenne, Maréchal de
France; nous disons & déclarons qu'après les
très humbles remontrances qui ont été faites
à Sa Majesté, persistant dans sa volonté,
Messieurs les Maréchaux doivent se soumettre
à cet ordre, nulle raison ne pouvant ni ne
devant nous empêcher d'obéir aux commandemens absolus de Sa Majesté: c'est-là nôtre
sentiment, & comme nous le disons & déclarons, nous le signons très volontiers. Ainsi
signé à l'original.

GRAMMONT, PLESSIS-PRASLIN,
VILLEROI & D'ALBERT.

EXTRAIT DES LETTRES
DE MADAME DE SEVIGNÉ,

sur la mort du

VICOMTE DE TURENNE.

LETTRE CC.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher Comte, (1) pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France; c'est la mort de M. de Turenne: si c'est moi qui vous l'apprends, je suis assuré que vous serez aussi touché & aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles. Le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte du plus grand Capitaine, & du plus honnête homme du monde. Toute la Cour fut en larmes, & M. de Condom pensa s'évanouir. On étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau; tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté si sincèrement; tout Paris & tout le peuple étoit dans le trouble & dans l'émotion; chacun parloit & s'attroupoit pour regretter ce Héros. Je vous envoie une très bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours de sa vie. C'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, & que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire & de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'Armée ennemie devant lui; & le vingt-sept qui étoit samedi, il alla sur une petite hau-

(1) M. de Grignan.

teur pour observer leur marche : il avoit dessein de donner sur l'arrière-garde, & mandoit au Roi à midi que dans cette pensée, il avoit envoieé dire à Brisac qu'on fit les prières de quarante heures : il a mandé la mort du jeune d'Hocquincourt, & qu'il enverra un courier apprendre au Roi la suite de cette entreprise ; il cachete sa lettre, & l'envoie à deux heures : il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes ; on tire de loin à l'avanture un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps, & vous pouvés penser les cris & les pleurs de cette Armée. Le courier part à l'instant ; il arriva lundi, comme je vous ai dit, de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le Roi eut une lettre de M. de Turenne, & la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un Gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les Armées sont assés près l'une de l'autre ; que M. de Lorges commande à la place de son oncle, & que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette Armée.

A Paris, le Mercredi 31 Juillet 1675.

LETTRE CCI.

JE pense toujours, ma fille (1), à l'étonnement & à la douleur que vous aurés de la mort de M. de Turenne : le Cardinal de Bouillon est inconsolable. Il apprit cette nouvelle par un Gentilhomme de M. de Louvigni, qui voulut être le premier à lui faire son compliment : il arrêta son carrosse, comme il re-

(1) Madame de Grignan.

venoit de Pontoise à Versailles : le Cardinal ne comprit rien à ce discours ; comme le Gentilhomme s'apperçut de son ignorance il s'enfuit. Le Cardinal fit courre après, & fut cette terrible mort : il s'évanouit, on le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs & des cris continuels. Madame de Guénégaud & Cavoie l'ont été voir, qui ne sont pas moins affligées que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon ; je lui dis par avance vôtres affliction, & par son intérêt, & par l'admiration que vous aviez pour ce Héros : n'oubliez pas de lui écrire, il me paroît que vous écrivés très bien sur toutes sortes de sujets ; pour celui-ci, il n'y a qu'à laisser aller sa plume. On paroît fort touché dans Paris & dans plusieurs maisons, de cette grande mort. Nous attendons avec transissement le courier d'Allemagne ; Montécuculli qui s'en alloit, sera bien revenu sur ses pas, & prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les Soldats faisoient des cris qui s'entendoient de deux lieues : nulle considération ne les pouvoit retenir ; *ils crioient qu'on les menât au combat, qu'ils vouloient venger la mort de leur père, de leur Général, de leur protecteur, de leur défenseur* ; qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien sa mort ; qu'on les laissât faire, qu'ils étoient furieux, & qu'on les menât au combat. Ceci vient d'un Gentilhomme qui étoit à M. de Turenne, & qui est venu parler au Roi : il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis, & la mort de son maître, à tous ses amis. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps : vous pouvés penser s'il tomba & s'il mourut ;

cependant le reste des esprits fit qu'il se tra-
na la longueur d'un pas, & que même il ser-
ra la main par convulsion, & puis on jetta
un manteau sur son corps. Le Bois-Guilot
(c'est ce Gentilhomme) ne le quitta point
qu'on ne l'eût porté sans bruit dans la plus
proche maison. M. de Lorges étoit à une
demi-lieue de là; jugés de son desespoir; c'est
lui qui perd tout, & qui demeure chargé de
l'Armée & de tous les évènements, jusqu'à
l'arrivée de M. le Prince, qui a vingt-deux
jours de marche M. de Turenne
avoit dit à M. le Cardinal de Retz, en lui
disant adieu, & d'Hacqueville ne l'a dit que
depuis deux jours: Monsieur, je ne suis point
un diseur; mais je vous prie de croire sérieu-
sement que sans ces affaires-ci, où peut-être
on a besoin de moi, je me retirerois comme
vous; & je vous donne ma parole que si j'en
reviens, je ne mourrai pas sur le coffre, &
mettrai à vôtre exemple quelque tems entre
la vie & la mort.

A Paris, le Vendredi 2 Août.

LE T T R E C C I I I.

A la même.

VOilà donc nos pauvres amis qui ont re-
passé le Rhin fort heureusement, fort
à loisir, & après avoir battu les ennemis; c'est
une gloire bien complete pour M. de Lorges.
Nous avions tous bien envie que le Roi lui
envoîât le bâton, après une si belle action &
si utile, dont il a seul tout l'honneur. Il a
eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon
qui lui passa entre les jambes, il étoit à che-

ral sur un coup de canon; la Providence avoit bien donné sa commission à celui-là, aussi bien qu'aux autres. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action. La perte des ennemis a été grande: de leur aveu, ils ont eu quatre mille hommes de tués; nous n'en avons perdu que sept ou huit cens. Le Duc de Sault & le Chevalier de Grignan se sont distingués, & les Anglois sur-tout ont fait des choses romanesques; enfin voilà un grand bonheur. On dit que Montécuculli (1) après avoir témoigné à M. de Lorges la douleur qu'il avoit de la perte d'un si grand Capitaine, lui manda qu'il lui laisseroit repasser le Rhin, & qu'il ne vouloit point exposer sa réputation à la rage d'une Armée furieuse, & à la valeur des jeunes François à qui rien ne peut résister dans leur première impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, & les troupes qui nous ont attaquées ont été défaites.

Parlons un peu de M. de Turenne il y a longtems que nous n'en avons parlé. N'admirés-vous point que nous nous trouvons heureux d'avoir repassé le Rhin; & que ce qui auroit été un dégoût s'il étoit au monde, nous paroît une prospérité parce que nous ne l'avons plus? voyés ce que fait la perte d'un seul homme. Ecoutez, je vous prie, une chose qui me paroît belle; il me semble que je lis l'Histoire Romaine. Saint-Hilaire, Lieutenant-Général de l'Artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne, qui avoit toujours galoppé, pour lui faire voir une batterie; c'étoit comme s'il eût dit: Monsieur, arrêtons un

(1) Le Comte de Montécuculli, Généralissime des troupes de l'Empereur.

peu, car c'est ici que vous devés être tué. Le coup de canon vient donc, & emporte le bras de Saint-Hilaire qui montrait cette batterie, & tue M. de Turenne. Le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, & se met à pleurer & à crier. Taisés-vous, mon enfant, lui dit-il, voïés, en lui montrant M. de Turenne roide mort, voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable; & sans faire nulle attention sur lui, se met à crier & à pleurer cette grande perte. Monsieur de la Rochefoucault pleure lui-même en admirant la noblesse de ce sentiment.

A Paris, le Vendredi 9 Août 1675.

LETTRE CCIV.

A la même.

JE viens de voir le Cardinal de Bouillon; il est changé à n'être pas connoissable: il m'a fort parlé de vous, il ne doute pas de vos sentimens. Il m'a conté mille choses de M. de Turenne qui font mourir. Son ame apparemment étoit en état de paroître devant Dieu, car sa vie étoit parfaitement innocente. Il demandoit à son neveu à la Pentecôte, s'il ne pourroit pas communier sans se confesser; il lui dit que non, & que depuis Pâques apparemment il avoit offensé Dieu: il lui conta son état, il étoit à mille lieues d'un péché mortel; il alla pourtant à Confesse pour la coutume: il disoit, Mais faut-il dire à ce Religieux comme à M. de Saint Gervais? est-ce tout de même? En vérité, une telle ame est bien digne du Ciel; elle venoit trop droit de Dieu pour n'y pas retourner, s'étant si pos-

âtée par la corruption du monde. Il aimoit tendrement le fils de M. d'Elbeuf; c'est un prodige de valeur à quatorze ans. Il l'envoia l'année passée saluer M. de Lorraine; qui lui dit: Mon petit cousin, vous êtes trop heureux de voir & d'entendre tous les jours M. de Turenne: vous n'avez que lui de parent & le père; baisés les pas par où il passe, & vous faites tuer à ses pieds. Le pauvre enfant se meurt de douleur; c'est une affliction de raison & d'enfance, & l'on craint qu'il n'y résiste pas. Cavoie est affligé par les formes. Le Duc de Villeroi a écrit ici des lettres dans le transport de sa douleur, qui sont d'une telle force qu'il les faut cacher: il met au premier rang de toute la fortune d'avoir été aimé de ce Héros, & déclare qu'il méprise toute autre sorte d'estime après celle-là: sauve qui peut. M. de Marillac s'est signalé en parlant de M. de Lorges, comme d'un sujet digne d'une autre récompense que celle de la dépouille de M. de Vaubrun: jamais rien n'auroit été d'une si grande édification & d'un si bon exemple, que de l'honorer du bâton après un si grand succès.

A Paris, le Lundi 12 Août 1675.

L E T T R E C C V I.

A la même.

JE voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une Oraison funèbre. Vraiment votre stile est d'une énergie & d'une beauté extraordinaire; vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croiés point, ma

filles; que son souvenir fût fini ici quand votre lettre est arrivée: ce fleuve qui entraîne tout; n'entraîne pas si-tôt une telle mémoire elle est consacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chés M. de la Rochefoucault, M. le Premier y vint, Madame de Lavardin, M. de Marillac, Madame de la Fayette & moi: la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable Héros; tous les yeux étoient baignés de larmes, & vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte étoit profondément gravée dans les cœurs: vous n'avez rien par-dessus nous, que le soulagement de soupirer tout haut, & d'écrire son panégyrique. Nous remarquons une chose c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur; l'étendue de ses lumières & l'élévation de son âme: tout le monde en étoit plein pendant sa vie, & vous pouvez penser ce que fait sa perte par dessus ce qu'on étoit déjà. Enfin ne croiez point que cette mort soit ici comme les autres: vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que vous ayez une dose de douleur plus que les autres. Pour son amour (c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avoit pour lui) il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état: on ne sauroit comprendre que le mal & le péché pussent être dans son cœur; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il étoit plein, sans faste & sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbatio

des hommes ; une charité généreuse & chrétienne. Les Anglois ont dit à M. de Lorges, qu'ils acheveroit de servir cette Campagne pour le venger ; mais qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant obéir à d'autres qu'à M. de Turenne. Il y avoit de jeunes soldats qui s'impatientoient un peu dans des marais, où ils étoient dans l'eau jusqu'aux genoux. & les vieux soldats leur disoient : „ Quoi !
„ vous vous plaignés ? on voit bien que vous
„ ne connoissés pas M. de Turenne : il est
„ plus fâché que nous quand nous sommes
„ mal, il ne songe à l'heure qu'il est qu'à
„ nous tirer d'ici, il veille quand nous dor-
„ mons ; c'est nôtre père : on voit bien que
„ vous êtes jeunes ” ; & ils les rassuroient ainsi. Tout ce que je vous mande est vrai ; je ne me charge point des fadaïses dont on croit faire plaisir aux gens éloignés ; c'est abuser d'eux ; & je choisis bien plus ce que je vous écris, que ce que je vous dirois si vous étiez ici. Je reviens à son ame : c'est donc une chose à remarquer, que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçue à bras ouverts, comme une des plus belles & des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains. Médités sur cette confiance générale de son salut, & vous trouverez que c'est une espèce de miracle qui n'est que pour lui ; enfin personne n'a osé douter de son repos éternel : vous verrez dans les Nouvelles les effets de cette perte Ecoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avoit fait connoissance avec un berger qui savoit très bien les chemins & le país, il alloit seul avec lui, & faisoit poster ses troupes selon la connoissance que cet homme lui donnoit ; il ai-

moit ce berger, & le trouvoit d'un sens admirable, & disoit que le Colonel Bec étoit venu comme cela, & qu'il croïoit que ce berger feroit sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer à loisir ses troupes, il se trouva content, & dit à M. de Roës: *Tout de bon, il me semble que cela n'est pas trop mal, & je crois que M. de Montécuculli trouveroit assez bien ce que l'on vient de faire.* Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté.

A Paris, le Vendredi 16 Août 1675.

L E T T R E C C V I I I.

A la même.

LE corps du Héros n'est point porté à Turenne, comme on me l'avoit dit; on l'apporte à S. Denis, au pied de la sépulture des Bourbons: on destine une Chapelle pour les tirer du trou où ils sont; & c'est M. de Turenne qui y entre le premier. Pour moi, je m'étois tant tourmentée de cette place, que ne pouvant comprendre qui peut avoir donné ce conseil, je crois que c'est moi: il y a déjà quatre Capitaines aux pieds de leurs Maîtres; & s'il n'y en avoit point, il me semble que celui-ci devroit être le premier. Par-tout où passe cette illustre bière, ce sont des pleurs & des cris, des presses, des processions qui ont obligé de marcher & arriver de nuit; ce sera une douleur bien grande s'il passe par Paris.

A Paris, le Lundi 19 Août 1675.

L E T

L E T T R E C C I X.

A la même.

LE Premier Président de la Cour des Aides à une Terre en Champagne: son Fermier lui vint signifier l'autre jour, ou de la rabaisser considérablement, ou de rompre le bail qui en fut fait il y a deux ans. On lui demande pourquoi, & que ce n'est point la coutume: il répond, que du tems de M. de Turenne on pouvoit recueillir avec sûreté, & compter sur les terres de ce païs-là; mais que depuis sa mort tout le monde quittoit, croiant que les ennemis y vont entrer. Voilà des choses simples & naturelles, qui font son éloge aussi magnifiquement que les Fléchiers & les Mascaronis.

A Livry, le Mercredi 21 Août 1675.

L E T T R E C C X.

A la même.

NE croiés pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait passé ici aussi vîte que les autres nouvelles; on en parle, & on le pleure encore tous les jours.

Tout en fait souvenir, & rien ne lui ressemble.

On peut dire ce vers pour lui. Heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention sur cette perte: celle qui s'est faite depuis, a bien renouvelé les éloges du Héros.

A Paris, le Lundi 26 Août 1675.

L E T T R E C C X I.

A la même.

VRaiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf qui demeure pour quelques jours chés le Cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction. Madame de la Faïette y vint : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu : les yeux ne nous séchèrent pas. Elle avoit un portrait divinement bien fait de ce Héros, & tout son train étoit arrivé à onze heures : tous ces pauvres gens étoient en larmes, & déjà tous habillés en deuil. Il vint trois Gentilshommes qui pensèrent mourir en voyant ce portrait : c'étoient des cris qui faisoient fendre le cœur ; ils ne pouvoient prononcer une parole. Ses Valets de chambre, ses Laquais, ses Pages, ses Trompettes, tout étoit fondu en larmes & faisoit fondre les autres. Le premier qui put prononcer une parole, répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il vouloit se confesser, & en se cachotant il avoit donné les ordres pour le soir, & devoit communier le lendemain qui étoit le dimanche. Il croïoit donner la bataille & monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé. Il avoit bien des gens avec lui ; il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller : il dit au petit d'Elbeuf, *Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnoître.* Il trouva M. d'Hamilton près de l'endroit où il alloit, qui lui dit, *Monsieur, venez par ici, en tirera par où vous allés.*

Monsieur, lui dit-il, *je m'y en vais, je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde.* Il tournoit son cheval, il aperçut S. Hilaire qui lui dit le chapeau à la main: *Monsieur*, jettés les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là: il retourna deux pas, & sans être arrêté, il reçut le coup qui emporta le bras & la main qui tenoit le chapeau de S. Hilaire, & perça le corps après avoir fracassé le bras de ce Héros. Ce Gentilhomme le regardoit toujours; il ne le vit point tomber: le cheval l'emporta où il avoit laissé le petit d'Elbeuf; il n'étoit point encore tombé, mais il étoit panché le nés sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête; il tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux & la bouche; puis demeure tranquille pour jamais. Songés qu'il étoit mort, & qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Hamilton fit cesser le bruit, & ôter le petit d'Elbeuf qui s'étoit jetté sur ce corps, & qui ne le vouloit pas quitter & se pâmoit de crier. On jette un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit; un carosse vient, on l'emporte dans sa Tente: ce fut là où M. de Loges, M. de Roës & beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur; mais il falut se faire violence, & songer aux grandes affaires qu'il avoit sur les bras. On lui a fait un Service militaire dans le Camp, où les larmes & les cris faisoient le véritable deuil: tous les Officiers pourtant avoient des écharpes de crêpe; tous les tambours en étoient couverts, qui ne battoient qu'un coup; les piques trainantes & les mousquets renversés: mais ces cris de toute une Armée ne se peuvent pas

représenter, sans que l'on en soit tout ému. M. de Roës tout blessé s'y fit porter, car cette Messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre Chevalier (1) étoit bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son Armée, ç'a été encore une autre désolation : par-tout où il a passé, ç'a été des clameurs ; mais à Langres ils se font surpassés : ils allèrent tous au-devant de lui, habillés de deuil, au nombre de deux cens, suivis du peuple, tout le Clergé en cérémonie : ils firent dire un Service solennel dans la ville, & en un mot se cottisèrent tous pour cette dépense qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, & voulurent défraier tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arrive à S. Denis ce soir ou demain : tous ses gens l'alloient reprendre à deux lieues d'ici. Il sera dans une Chapelle en dépôt : il y aura un Service en attendant celui de Nôtre-Dame, qui sera solennel. Que dites-vous du divertissement que nous eumes ? Nous dînâmes comme vous pouvez penser, & jusqu'à quatre heures nous ne fîmes que soupiner . . .

M. de Barillon soupa hier ici, on ne parla que de M. de Turenne : il en est très véritablement affligé. Il nous contoit la solidité de ses vertus ; combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu par elle-même, combien par elle-seule il se trouvoit récompensé ; & puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, & être touché de son mérite, sans en être plus hon-

(1) de Grignan,

nête homme. Sa société communicoit une horreur pour la friponnerie & pour la duplicité, qui mettoit tous ses amis au-dessus des autres hommes. Dans ce nombre, il nomma fort le Chevalier qui étoit fort aimé & estimé de ce grand homme, & dont aussi il étoit adorateur. Bien des siècles n'en donneront pas un pareil. Je ne trouve pas qu'on soit tout-à-fait aveugle en celui-ci; au moins les gens que je vois. Je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie.

Voici ce que l'on me conta hier. Vous connoissés bien Pertuis (1), & son adoration & son attachement pour M. de Turenne. Dès qu'il a su sa mort, il a écrit au Roi & lui mande: Sire, j'ai perdu M. de Turenne: je sens que mon esprit n'est point capable de soutenir ce malheur; ainsi n'étant plus en état de servir Vôte Majesté, je lui demande permission de me démettre du Gouvernement de Courtrai. Le Cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendît cette Lettre: mais craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au Roi l'effet du desespoir de Pertuis. Le Roi entra fort bien dans cette douleur, & dit au Cardinal de Bouillon qu'il en estimoit davantage Pertuis, & qu'il ne songeât point à se retirer; qu'il étoit trop honnête homme pour ne pas faire toujours son devoir en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce Héros. Au reste il avoit quarante mille livres de rente de partage; & M. Boucherat a trouvé que toutes ses dettes & ses legs païés, il ne lui restoit que dix mille livres de

(1) Il avoit été Capitaine des Gardes de M. de Turenne.

rente. C'est deux cens mille francs pour tous les héritiers, pourvu que la Chicane n'y mette pas le nés. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service.

A Paris, le Mercredi 28 Août 1675.

LETTRE DE LOUIS XIV.

aux Abbé & Religieux de S. Denis.

No. XXII. **C**Hers & bien aimés, Les grands & signalés services qui ont été rendus à cet Etat par feu nôtre Cousin le Vicomte de Turenne, Liv. VI. & les preuves éclatantes qu'il a données de son zèle, de son affection à nôtre service, & de sa capacité dans le commandement de nos Armées que nous lui avons confié avec espérance certaine des heureux & grands succès que sa prudence consommée & sa valeur extraordinaire ont procuré à nos armes, nous aiant fait ressentir avec beaucoup de douleur la perte d'un aussi grand homme, & d'un Sujet aussi nécessaire & aussi distingué par sa vertu & par son mérite; nous avons voulu donner un témoignage public, digne de nôtre estime & de ses grandes actions, en ordonnant qu'il fût rendu à sa mémoire tous les honneurs qui peuvent marquer à la postérité l'extrême satisfaction qui nous reste, & le souvenir que nous voulons conserver de tout ce qu'il a fait pour la gloire de nos armes & pour le soutien de nôtre Etat. Et comme nous ne pouvons en donner des marques plus publiques & plus certaines qu'en prenant soin de sa sépulture; nous avons voulu y pourvoir en telle sorte, que le lieu où elle seroit fût un témoin

gnagne de la grandeur de ses services, & de nôtre reconnoissance. C'est pourquoi aiant résolu de faire bâtir dans l'Eglise de S. Denis une Chapelle pour la sépulture des Rois & des Princes de la Branche Roïale de Bourbon; nous voulons que lorsqu'elle sera achevée, le corps de nôtre dit Cousin y soit transféré, pour y être mis en lieu honorable, suivant l'ordre que nous en donnerons; & cependant nous avons permis à nos Cousins le Cardinal & le Duc de Bouillon ses neveux, de mettre son corps en dépôt dans la Chapelle de S. Eustache, & d'y élever un monument à la mémoire de leur oncle, suivant les desseins qui en ont été arrêtés. C'est de quoi nous avons bien voulu vous donner avis, & vous dire en même tems que nous voulons que vous exécutiés ce qui est en cela de nôtre volonté, en faisant mettre ledit corps dans la cave de ladite Chapelle, & en laissant la liberté aux ouvriers de travailler audit monument jusqu'à son entière perfection: si n'y faites faute, car tel est nôtre plaisir. Donné à S. Germain en Laïe, le vingt-deuxième jour de Novembre 1675, Signé LOUIS, & plus bas, COLBERT. Et sur le répli; A nos chers & bien amés les Abbé, Prieur & Religieux de l'Abbaïe Roïale de S. Denis en France.

On a cru que le Public seroit peut-être bien aise de voir les Eloges suivans du Vicomte de Turenne par trois personnes célèbres, l'une dans la République des Belles-Lettres, l'autre dans la

Magistrature, & la troisième dans l'Eglise.

E L O G E

de M. le Vicomte de Turenne, par

S. EVREMONT.

JE ferois tort à la naissance de M. de Turenne, si je songeois à instruire le Public d'une Maison aussi illustre & aussi considérable dans l'Europe, que la sienne. Je ne m'amuserai point à dépeindre tous les traits de son visage : les caractères des grands hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles femmes ; mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque chose d'auguste & d'agréable, quelque chose en sa physionomie qui faisoit concevoir je ne sai quoi de grand en son ame & en son esprit : on pouvoit juger à le voir, que par une disposition particulière, la Nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait. Né d'un père aussi autorisé dans le Parti Protestant que M. de Bouillon l'étoit, il en prit les sentimens de Religion, sans zèle indiscret pour la sienne, sans aversion pour celle des autres ; précautionné contre une séduction secrète qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaisance pour son opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la guerre, il passa par les plus petits, par les médiocres ; toujours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toujours distingué par sa naissance, la seule distinction de ses services l'a fait monter par degrés au commandement des Armées ; & l'on peut dire sans exagérer, que pour ar-

river aux postes qu'il a eus, jamais homme n'a tant dû à son mérite & si peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ses actions, me bornant à quelques particularités peu connues qui contribueront à former son caractère. Tant qu'il a servi avec M. le Prince en Allemagne, ce Prince lui a donné l'honneur de tout ce qu'on y faisoit; & l'estime qu'il avoit pour lui alla si loin, que s'entretenant avec quelqu'un des Généraux de son tems, „ Si j'avois à me changer, dit-il, je „ voudrois être changé en M. de Turenne, „ & c'est le seul homme qui me puisse faire „ souhaiter ce changement-là”. On ne sauroit croire l'application qu'avoit M. le Prince à l'observer, cherchant à profiter non-seulement de ses actions, mais encore de ses discours.

Il me souvient qu'il lui demandoit un jour, quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre: „ Faire peu de sièges, répondit M. de Turenne, & donner beaucoup de „ combats, quand vous aurés rendu votre „ Armée supérieure à celle des ennemis, par „ le nombre & par la bonté des troupes; ce „ que vous avés presque fait à la bataille de „ Rocroi. Quand vous êtes bien maître de „ la campagne, les villages vous valent des „ Places; mais on met son honneur à prendre difficilement une Ville forte, bien plus „ qu'aux moïens de conquérir aisément une „ Province. Si le Roi d'Espagne avoit mis „ en troupes ce qu'il lui a coûté d'hommes & „ d'argent, à faire des sièges & à fortifier des „ Places, il seroit aujourd'hui le plus considérable de tous les Rois”.

La première maxime de M. de Turenne

pour la guerre, est celle qu'on attribue à César, qu'il ne falloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. A peine Philisbourg avoit capitulé, qu'il se détacha avec ses troupes, pour tomber sur le petit Corps que Savelli Colorado commandoit : il y tomba, il le défit ; il marcha à Spire, à Wormes, à Maïence, qui se rendirent ; & tout cela fut exécuté en six ou sept jours. Il considéroit plus les actions par leurs suites, que par elles-mêmes. Il estimoit plus un Général qui conservoit un païs après avoir perdu une bataille, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit su en profiter.

Venons à nos guerres civiles, c'est là qu'on a mieux connu M. de Turenne, pour avoir été plus exposé aux observations des Courtisans. On fait qu'il a sauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de M. le Prince à Gien. Il a conservé l'Etat, quand on le croïoit perdu : il en a augmenté la gloire & la grandeur, lorsqu'à peine on osoit en espérer la conservation. Il trouva la Cour si abandonnée, qu'aucune ville ne la vouloit recevoir : les Parlemens étoient déclarés contre elle ; & les peuples prévenus d'une fausse opinion du bien public, s'attachoient aveuglément à leurs Déclarations. M. le Duc d'Orléans étoit à la tête des Parlemens ; M. le Prince à celle des troupes : Fuensaldagne s'étoit avancé jusqu'à Chauni avec vingt mille hommes, & M. de Lorraine n'en étoit pas éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour, malheureuse, quand M. de Turenne après quelques sièges & quelques combats, dont je laisse le récit aux Historiens ; quand M. de Turenne, dis-je, la ra-

mena à Paris, où la Reine ne fut pas si-tôt, que son rétablissement dans la Capitale fit reconnoître son autorité par tout le Roïaume. La sûreté du Roi bien établie au dedans, M. de Turenne fit sentir sa puissance au dehors; & réduisit l'Espagne à demander une paix qui fut son salut, ne pouvant continuer une guerre qui étoit sa ruïne.

Revenons des faits de M. de Turenne à une observation plus particulière de sa conduite, de ses qualités & de son génie. Aux bons succès, il pouvoit les avantages aussi loin qu'ils pouvoient être poussés; aux mauvais, il trouvoit toutes les ressources qu'on pouvoit trouver. En toutes choses, il préféroit la solidité à l'éclat: moins sensible à la gloire que ses actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'Etat en recevoit. Le bien des affaires alloit devant toutes choses. On lui a vu essuier les mauvais offices de ses ennemis, les injures de ses ennemis, les dégoûts de ceux qu'il servoit, pour rendre un véritable service.

Modeste en tout ce qu'il faisoit de plus glorieux, il rendoit les Ministres vains & fiers avec lui par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait; sévère à lui-même, il comptoit tous ses malheurs pour des fautes; indulgent à ceux qui avoient failli, il faisoit passer leurs fautes pour des malheurs.

Il semble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les évènements; & comme on vouloit un jour le convaincre par son propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occasions, on lui dit qu'il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Mariendal & à Rhétel, cependant qu'il avoit perdu ces deux combats

pour avoir été malheureux. „ Je suis content de moi, répondit-il, dans l'action; „ mais si je voulois me faire justice un peu „ sévèrement, je dirois que l'affaire de Mariendal est arrivée, pour m'être laissé aller „ mal-à-propos à l'importunité des Allemands „ qui demandoient des quartiers; & que celle „ de Rhétel est venue pour m'être trop fié à „ la Lettre du Gouverneur qui promettoit de „ tenir quatre jours, le jour même qu'il se „ rendit. A quoi il ajouta: Quand un homme se vante de n'avoir point fait de fautes „ à la guerre, il me persuade qu'il ne l'a pas „ faite longtems”.

Il ne perdit jamais le souvenir de l'importunité de Rosen à demander des quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit eue à les accorder. Cette réflexion & quelques autres de même nature, lui firent changer de conduite à l'égard des Officiers: il continua les bons traitemens qu'il avoit accoutumé de leur faire; mais il ne voulut plus se trouver en état d'en être gêné pour le service.

Le premier embarras dont il se défit, fut celui des disputes de l'Infanterie: cette vieille habitude fondée sur une apparence d'honneur, étoit comme un droit que tous les Corps vouloient maintenir: l'opposition fut grande; mais le Général en vint à bout, & Puiségur, le plus intelligent & le plus difficile des Officiers, Puiségur ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre son régiment, & de se retirer avec sa capacité incommode, à sa maison.

Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille, ne furent plus observés: c'est ce que l'on vit

à la bataille de Dunkerque, où M. de Turenne choisit le Marquis de Créqui pour commander l'aile opposée à M. le Prince, sans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans-Généraux.

Après avoir changé ces vieilles coutumes, il changea, pour ainsi dire, le génie des Nations: il fit prendre aux Etrangers une civilité qui ne leur étoit pas naturelle; il fit perdre aux François la légèreté & l'impatience que leur Nation avoit toujours eue: il fit souffrir la fatigue sans murmurer; il fit oublier la Cour aux Courtisans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de M. de Turenne pour les Officiers: voyons son procédé à l'égard de M. le Cardinal.

Dans le tems que Mazarin étoit le plus malheureux, que ses amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner, & ses ennemis des occasions pour le perdre, M. de Turenne eut pour lui les mêmes déférences, les mêmes respects qu'on avoit eus dans la plus haute fortune. Quand son Eminence eut rétabli son pouvoir, il garda plus de dignité avec lui qu'il n'en avoit gardé dans ses malheurs. Ce fut le premier qui osa faire sa Cour au Roi, toutes les personnes considérables aiant leur application entière à M. le Cardinal.

Il ne sollicita point de graces, & les avantages qu'il obtint parurent des effets du service rendu à l'Etat, sans attachement au Ministère. Jamais les vertus des particuliers n'ont été si bien unies avec les qualités des Héros, qu'en la personne de M. de Turenne: il étoit facile dans le commerce, délicat dans la conversation, fidèle dans l'amitié.

On l'a accusé de ne s'emploier pas assez fortement pour ses amis à la Cour; mais il ne s'y emploioit pas davantage pour lui-même: une gloire secrète l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas sûr d'obtenir, il faisoit tout le plaisir qu'il croïoit pouvoir faire. Les amis d'ordinaire pensent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

M. de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour; sa vertu n'étoit point de ces vertus sèches & dures, qu'aucun sentiment de tendresse n'adoucit: il aimoit plus qu'il ne croïoit lui-même, se cachant autant qu'il lui étoit possible une passion qu'il laissoit connoître aux autres.

Si les singularités sont des espèces de défauts dans la société, M. de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens: un desintéressement trop grand, lorsqu'on voïoit régner un esprit d'intérêt universel; & une probité trop pure, dans une corruption générale.

Son changement de Religion fut sensible aux Protestans; ceux qui l'ont connu, ne l'ont attribué ni à l'ambition ni à l'intérêt. Dans tous les tems, il avoit aimé à parler de Religion, particulièrement avec M. d'Aubigni, disant toujours que les Réformés avoient la doctrine la plus saine; mais qu'ils ne devoient pas se séparer, mais la faire prendre insensiblement aux Catholiques. Quand on avoue qu'on a eu tort de sortir d'une Eglise, reprit M. d'Aubigni, on est bien prêt d'y rentrer; & si je survis à Madame de Turenne, je vous verrai dans la nôtre. M. de Turenne sourit; & ses souris n'expliquoient pas assez si c'é-

soit pour se moquer de la prédiction de M. d'Aubigni, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toujours au bien: Huguenot, il n'avoit rien d'opposé à l'intérêt des Catholiques: converti, il n'avoit point de zèle préjudiciable à la sûreté des Huguenots.

Ceux qui l'ont suivi dans ses dernières Campagnes, disent qu'il avoit une vigueur plus vive qu'aux précédentes; qu'il étoit plus hardi à entreprendre & à se commettre qu'auparavant; & un coup de canon finit une vie si glorieuse: mort desirable (puisque'il faut mourir) à un si grand homme. Sa perte fut pleurée de tous les François, regrettée de tous les indifférens; sa personne louée des ennemis; sa vertu admirée de tout le monde. Le Roi qu'il avoit si bien servi, voulut qu'il fût enterré à S. Denis, avec les Rois ses prédécesseurs; se croiant aussi obligé à celui qui lui avoit conservé son Roïaume, qu'à ceux qui le lui avoient laissé.

E L O G E

DE M. DE TURENNE,

*Par M. le Président DE LA MOIGNON,
dans sa Harangue à l'ouverture du Parle-
ment, en l'année 1675.*

LE grand homme dont la France pleure la perte encore toute récente, combien a-t-il formé de Capitaines? Ce n'est pas à dessein de renouveler de si justes regrets, & de faire voir ici l'extrême vénération que nous avons pour sa mémoire, que nous rappellons aujourd'hui la triste idée de cette perte; notre

douleur particulière fait place ici à des devoirs plus importants. Pendant que tout le monde parle de sa gloire, & que la voix publique fait par-tout son éloge; ce lieu, où l'on fait particulièrement rendre au mérite ce qui lui est dû, demeurera-t-il dans le silence?

On ne doit pas trouver étrange si nous nous dispensons des règles ordinaires de ce discours, en nous étendant sur les louanges d'un homme qu'on ne peut jamais trop louer. Tant de qualités héroïques éclatèrent en sa personne, & sa vie est un modèle si parfait, que parmi le grand nombre d'actions vertueuses dont elle est remplie, chacun peut trouver des vertus à imiter.

Mais sur-tout il eut au souverain degré le desintéressement, la probité, le zèle pour le bien public & pour la gloire de son pays. Son cœur, insensible au gain & aux récompenses n'aimoit qu'à rendre les autres heureux: loin d'amasser des trésors dans le commandement des Armées, il a souvent emprunté des sommes considérables pour les distribuer aux Soldats; tandis qu'oubliant son intérêt particulier, il renonçoit à des droits que l'usage de la guerre a rendu légitimes.

Cependant sa modération seule a pu fournir à ses bienfaits, & lui donner moyen d'être libéral sans commettre d'injustice ni de bassesse. L'Histoire, qui ne laisse rien perdre des personnages illustres, dira de lui les mêmes choses que Plutarque rapporte de Scipion. Ce Vainqueur de Carthage & de Numance, qui avoit enrichi Rome des dépouilles de l'Afrique, n'augmenta ni ne diminua son patrimoine, & ne laissa chés lui en mourant que trente-trois

marcs

marcs d'argent & deux marcs d'or. Le grand homme dont nous parlons n'a laissé précisément que la même somme en argent comptant.

Peut-on avoir un témoignage plus certain de son desintéressement ? qualité rare en nos jours, & qui n'est point, comme au tems de Scipion, la vertu du siècle. Le nôtre ne laissera pas de l'admirer : on lui donnera beaucoup d'éloges, mais elle aura peu d'imitateurs ; d'autant plus inimitable, qu'elle venoit en lui d'une noblesse de cœur, & non pas d'un fond d'orgueil & d'une fausse magnanimité.

Tout étoit sincère dans ses mœurs, dans ses sentimens ; l'aversion pour les flatteries, le mépris même des véritables louanges, plus difficile aux grands hommes que celui des biens, furent encore son principal caractère. Il mérita tous les honneurs sans les rechercher, toujours humble dans les plus grands évènements, & comme importuné du bruit de son nom ; ce nom fameux, la terreur de l'Empire & de l'Espagne, l'amour des Soldats, & l'admiration de toute l'Europe.

Au retour de ces dernières Campagnes, qui ont fait le comble de sa gloire, où il mena battant les Princes confédérés depuis la Moselle jusques dans le fond du Nord, il fit repasser le Rhin à des Nations formidables qui partageoient en idée les meilleures Provinces de la France ; il rabaissoit lui-même la grandeur de ses exploits. Ennemi de l'éclat en toutes choses, semblable en apparence aux personnes du moindre rang, il ne se distinguoit des autres Courtisans que par une extrême modestie.

Cette vertu qui lui étoit si naturelle, ne le

quittoit pas même à la tête des Armées, il n'étoit fier qu'aux ennemis : mais il montrait une intrépidité sans faste au milieu du péril ; & quand l'occasion le demandoit, jamais Général n'a plus exposé sa personne, jamais Capitaine ne s'est montré plus Soldat.

Dans la plus grande chaleur d'une action, il jugeoit à l'instant de l'évènement du combat, par les différens mouvemens des combattans ; & comme il voïoit tout de sang-froid & d'un clin d'œil, il profitoit de tous les mouvemens, & des moindres fautes que l'on faisoit devant lui.

Néanmoins ses résolutions ne partoient point d'une impétuosité téméraire, ni d'une sagesse trop lente : il ne faisoit ni ne disoit rien d'inutile ; mais il n'oubloit rien de nécessaire ; & sa profonde intelligence paroïsoit encore plus dans ses actions que dans ses discours : ses ordres étoient clairs, toujours exécutés avec courage, & plutôt par affection que par crainte, parce qu'il étoit exact sans être rigoureux. Il savoit que l'amour des troupes envers leur Chef nourrit l'obéissance, & que la discipline conserve en elles la confiance & la valeur.

Aussi les Soldats étoient tellement assurés de vaincre sous lui, qu'ils ne considéroient ni le nombre des ennemis, ni la force des lieux, ni les dangers où ils s'exposoient ; persuadés que leur Chef pourvoïoit à tout comme un père de famille ; qu'il ne se donnoit aucun repos sans assurer le leur ; & que s'il se réservoir quelque avantage sur eux, c'étoit de prendre la principale part aux peines & aux périls.

Par de tels charmes, il a su se faire obéir & se faire aimer ; par cette sage économie,

avec une poignée de gens, on l'a vu arrêter & détruire plusieurs Puissances conjurées, subsister longtems en des pais ruinés, entretenir ses forces, & les rétablir : il ne hazardoit rien aveuglément dans la bonne fortune; mais il ne desespéroit de rien dans la mauvaïse, & trouvoit des ressourcés à tout; en des conjonctures où l'on croïoit sa défaite assurée.

Contre des ennemis rusés, il se ménageoit avec une prudence qu'on ne pouvoit surprendre: s'il les faloit prévenir, il marchoit avec une rapidité prodigieuse; lorsqu'il a voulu se dérober d'eux, il a échapé à leur vigilance, & les a laissés, pour ainsi dire, dans les filets qu'ils lui avoient tendus, tirant de la disposition des lieux tout l'avantage qu'on en pouvoit tirer, & ne laissant rien faire au hazard que ce que la prudence ne pouvoit faire.

Et certes, pour savoir le nombre de ses victoires, il ne faut que compter toutes les Campagnes qu'il a faites: les actions les plus heureuses & les plus connues ne sont pas toujours les plus admirables; car il n'a pas moins vaincu lorsque les ennemis n'ont osé se présenter devant lui, que quand il les a défaits en bataille rangée, si ce n'est que cette façon de vaincre est moins périlleuse & plus utile à l'Etat.

Quelque ardeur qu'il eût pour sa gloire, il en régla tous les mouvemens par un attachement indispensable à son devoir, & par les maximes d'une solide piété. Au-lieu de souhaiter la guerre pour accroître sa considération, il ne desiroit rien tant que le repos public & la félicité des peuples: l'esprit infiniment élevé au-dessus des sentimens ordinaires; il songeoit moins à rendre son nom éclatant,

qu'à servir solidement un Prince digne d'être servi par de tels Héros, & autant élevé au-dessus de tous les Rois de l'Univers, que le grand homme dont nous parlons étoit élevé au-dessus de leurs Capitaines.

Il y a sujet de s'étonner que sa santé ait pu répondre toujours à la grandeur de son courage; car quelle jeunesse a paru plus vigoureuse que ses dernières années? Quelqu'un dans la fleur de son âge a-t-il moins épargné sa personne, & fourni plus gaiement aux fatigues d'une longue Campagne? On l'auroit cru comme insensible à tous les travaux de la guerre, à toutes les injures des saisons, si le soin continuel qu'il prenoit pour les épargner aux autres n'eût fait voir qu'il les ressentoit.

N'a-t-il pas donné des marques admirables de cette constance à ce Chef (1) fameux des Armées Impériales, qui emploïoit contre lui toutes les ruses & les stratagèmes de l'art? Après l'avoir poussé peu à peu de défilé en défilé, à la fin content du poste où il l'avoit comme renfermé, & de la marche surprenante qu'il avoit faite, tout prêt de recueillir les fruits d'une victoire qu'il avoit amenée de si loin; lui qui ne se flattoit jamais; il alloit, disoit-il, chasser les troupes de l'Empire bien loin de nos frontières, & peut-être forcer les ennemis à demander la paix, sous des conditions glorieuses à la France; lorsqu'un coup fatal trancha tous ses desseins avec le cours d'une si belle vie.

Projets humains, espérances trompeuses, est-ce ainsi que vous vous dissipés; & que la tête la plus illustre, de même que la plus or-

(1) Montecuculi.

dinaire, est sujette aux atteintes de la mort ? Mais en cessant de vivre, ce grand homme ne cessa pas de vaincre ; son esprit & ses ordres encore présens aux yeux de toute l'Armée, causèrent le gain du combat qui précéda ses funérailles ; & tous les Soldats animés de la juste douleur de sa perte, firent des actions incroyables pour la venger.

Si ce que vous venés d'entendre vous donne de la vénération pour ce grand homme, & quelque amour pour les vertus extraordinaires, souvenés-vous que les mêmes siècles qui ont produit les grands Capitaines, ont produit ordinairement les grands Orateurs ; & dans un tems où l'on trouve des Scipions & des Alexandres, faites voir qu'on peut trouver aussi des Cicérons & des Démosthènes.

O R A I S O N F U N E B R E
D U V I C O M T E D E T U R E N N E,
Par M. l'Abbé FLECHIER Evêque de Nîmes.

Fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, & lugebant dies multos, & dixerunt : Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israël ? I. Mach. c. 9.

Tout le peuple le pleura amèrement ; & après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant, qui savoit le peuple d'Israël ? I. Macc. c. 9.

JE ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles & expressifs dont l'Ecriture sainte se sert pour louer la vie ; & pour déplorer la mort du sage & vaillant Machabée. Cet

homme qui portoit la gloire de sa Nation jusqu'aux extrémités de la Terre; qui couvroit son camp du bouclier, & forçoit celui des ennemis avec l'épée; qui donnoit à des Rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, & réjouissoit Jacob par ses vertus & par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle. Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domtoit l'orgueil des enfans d'Ammon & d'Esau; qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres Autels les dieux des Nations étrangères. Cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie; & qui après avoir défait de nombreuses Armées, déconcerté les plus fiers & les plus habiles Généraux des Rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes, les ruïnes du Sanctuaire, & ne vouloit autre récompense des services qu'il rendoit à sa Patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Ce vaillant homme poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel & demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émuës: des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitans: ils furent quelque tems saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long & morne silence; d'une voix entrecoupée de sanglots, que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent: *Comment est mort cet homme puissant, qui savoit le peuple d'Israël?* A

ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du Temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël?*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelés-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnoissés-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? Et ne mettés-vous pas dans votre esprit à la place du Héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler? La vertu & le malheur de l'un & de l'autre sont semblables, & il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'Esprit divin, esprit de force & de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives & naturelles qui représentent la vertu, & qui la persuadent tout ensemble; de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, & quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes & glorieuses?

Quelle matlere fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave & solide éloquence, que la vie & la mort de très haut & très puissant Prince HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, VICOMTE DE TURENNE, Maréchal-Général des Camps & Armées du Roi, & Colonel-Général de la Cavalerie légèrè? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire; conduites d'Armées, sièges de Places, prises de Villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés

& consummés par une sage & noble patience ? Où peut-on trouver tant & de si puissans exemples , que dans les actions d'un homme sage , modeste , libéral , désintéressé , dévoué au service du Prince & de la Patrie ; grand dans l'adversité par son courage , dans la prospérité par sa modestie , dans les difficultés par sa prudence , dans les périls par sa valeur , dans la Religion par sa piété ?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes & plus touchans , qu'une mort soudaine & surprenante , qui a suspendu le cours de nos victoires , & rompu les plus douces espérances de la paix ? Puissances ennemies de la France , vous vivés , & l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes , recevoir la paix que malgré vos pertes vous avés tant de fois refusée ; & dans l'abondance de vos larmes , éteindre les feux d'une guerre que vous avés malheureusement allumée ! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin ! Les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivés ; & je plains en cette Chaire un sage & vertueux Capitaine , dont les intentions étoient pures , & dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue & plus étendue.

Retenons nos plaintes , Messieurs ; il est tems de commencer son éloge , & de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'Etat par sa valeur , des passions de l'ame par sa sagesse , & des erreurs & des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours , pardonnés un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai peut-

être quelquefois le Général d'Armée, le Sage, le Chrétien : je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes : j'adorerai le Dieu des Armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes ; & j'attirerai par-tout vôtres attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la vérité & par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

N'attendés pas, Messieurs, que je suive la coutume des Orateurs, & que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêteroie sur la grandeur & la noblesse de sa Maison ; & si son portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de ses ancêtres : mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance ; & la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne & illustre Maison de la Tour d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des Rois & des Empereurs ; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princesses à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines mêmes à la France.

Mais que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'Hérésie des derniers tems l'avoit infectée : il recevoit avec ce beau sang, des principes d'erreur & de mensonge ; & parmi ses exemples domestiques, il trouvoit celui d'ignorer & de combattre la vérité. Ne faisons donc pas la matière de son éloge ; de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence ; & voyons les voies d'honneur & de gloire que la Providence de Dieu lui ouvrit

dans le monde, avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition, & de l'égarment de ses pères.

Avant sa quatorzième année, il commença de porter les armes : des sièges & des combats servirent d'exercice à son enfance, & ses premiers divertissemens furent des victoires. Sous la discipline du Prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat ; & ni l'orgueil, ni la paresse ne l'éloignèrent d'aucun des emplois, où la peine & l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice, ne refuser aucune fatigue, & ne craindre aucun péril ; faire par honneur ce que les autres faisoient par nécessité, & ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, & par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençoit une vie, dont les suites devoient être si glorieuses : semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, & qui portent enfin partout où ils coulent, la commodité & l'abondance. Depuis ce tems, il a vécu pour la gloire & pour le salut de l'Etat : il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme & agissant, quand il se trouve dans un corps robuste & bien constitué : il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins, selon les termes de l'Ecriture ; & comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse & dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oïveté & dans la foiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas

essenti les effets de sa valeur ? & quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire ? Il passe les Alpes ; & dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la Route de Quiers, il se signale par son courage & par sa prudence ; & l'Italie le regarde comme un des principaux instrumens de ces grands & prodigieux succès, qu'on aura peine à croire un jour dans l'Histoire. Il passa des Alpes aux Pyrénées, pour assister à la conquête de deux importantes Places (1) qui mettent une de nos plus belles Provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au-delà du Rhin les débris d'une Armée défaite : il prend des villes, & contribue au gain des batailles. Il s'élève ainsi par degrés & par son seul mérite au suprême commandement ; & fait voir dans tout le cours de sa vie, ce que peut pour la défense d'un Roïaume, un Général d'Armée qui s'est rendu digne de commander en obéissant, & qui a joint à la valeur & au génie l'application & l'expérience.

Ce fut alors que son esprit & son cœur agirent dans toute leur étendue : soit qu'il falût préparer les affaires, ou les décider ; chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience ; soit qu'il falût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes & les jalousies des Alliés par la prudence ; soit qu'il falût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre ; son ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face : heureux sans orgueil, malheureux avec dignité ; & presque aussi admira-

(1) Perpignan & Colioure.

ble, lorsqu'avec jugement & avec fierté il fau-
voit les restes des troupes battues à Marien-
dal, que lorsqu'il battoit lui-même les Impé-
riaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes
triomphantes il forçoit toute l'Allemagne à
demander la paix à la France.

On eût dit qu'un heureux Traité alloit
terminer toutes les guerres de l'Europe, lors-
que Dieu dont les jugemens, selon le Pro-
phète, sont des abîmes, voulut affliger &
punir la France par elle-même, & l'abandon-
na à tous les déréglemens que causent dans
un Etat les dissensions civiles & domestiques.
Souvenés-vous, Messieurs, de ce tems de des-
ordre & de trouble où l'esprit ténébreux de
discorde confondoit le droit avec la passion,
le devoir avec l'intérêt, la bonne cause avec
la mauvaise; où les Astres les plus brillans
souffrirent presque tous quelque éclipse, &
les plus fidèles Sujets se virent entraînés
malgré eux par le torrent des Partis, comme
ces Pilotes qui se trouvant surpris de l'orage
en pleine mer, sont contraints de quitter la
route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner
pour un tems au gré des vents & de la tem-
pête. Telle est la justice de Dieu; telle est
l'infirmité naturelle des hommes: mais le Sage
revient aisément à soi; & il a dans la Politi-
que comme dans la Religion, une espèce de
pénitence plus glorieuse que l'innocence mê-
me, qui répare avantageusement un peu de
fragilité par des vertus extraordinaires, & par
une ferveur continuelle.

Mais où m'arrétai-je, Messieurs? Votre
esprit vous représente déjà, sans doute, M.
DE TURENNE à la tête des Armées du Roi.
Vous le voyés combattre & dissiper la rebel-

on; ramèner ceux que le mensonge avoit
 éduits; rassurer ceux que la crainte avoit
 ébranlés, & crier comme un autre Moïse, à
 toutes les portes d'Israël: *Que ceux qui sont au
 Seigneur se joignent à moi.* Quelles furent
 lors sa fermeté & sa sagesse ! (1) Tantôt sur
 les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre
 d'Officiers & de domestiques, il court à la
 défense d'un pont, & tient ferme contre une
 armée; & soit la hardiesse de l'entreprise,
 soit la seule présence de ce grand hom-
 me, soit la protection visible du Ciel, qui
 rendoit les ennemis immobiles, il étonna
 par sa résolution ceux qu'il ne pouvoit arrê-
 ter par la force, & releva par cette prudente
 & heureuse témérité l'Etat penchant vers sa
 ruïne. (2) Tantôt se servant de tous les
 avantages des tems & des lieux, il arrête avec
 peu de troupes une Armée qui venoit de vain-
 cre, & mérite les louanges mêmes d'un enne-
 mi, qui dans les siècles idolâtres auroit passé
 pour le Dieu des batailles. (3) Tantôt vers
 les bords de la Seine, il oblige par un Traité
 un Prince étranger, dont il avoit pénétré les
 plus secrètes intentions, de sortir de France,
 & d'abandonner les espérances qu'il avoit con-
 çues de profiter de nos desordres.

Je pourrois ajouter ici des Places prises,
 des Combats gagnés sur les rebelles; mais
 dérobons quelque chose à la gloire de nôtre
 Héros, plutôt que de voir plus longtems
 l'image funeste de nos misères passées. Parlons
 d'autres exploits, qui aiant été aussi avanta-
 geux pour la France, que pour lui-même, &

(1) Pont de Gergeau.

(2) Affaire de Bléneau.

(3) A Villeneuve Saint George.

dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

Je me contente de vous dire qu'il appaisa par sa conduite, l'orage dont le Roïaume étoit agité. Si la licence fut réprimée, si les haines publiques & particulières furent assoupies, si les Loix reprirent leur ancienne vigueur; si l'ordre & le repos furent rétablis dans les Villes & dans les Provinces, si les membres furent heureusement réunis avec leur Chef; c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'est à Dieu, qui tire quand il veut des trésors de sa Providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instrumens visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes le calme & la tranquillité publique; pour relever les Etats de leurs ruïnes, & réconcilier quand sa justice est satisfaite, les Peuples avec leurs Souverains.

Son courage, qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa Patrie; sembla s'échauffer dans les guerres étrangères, & l'on vit redoubler sa valeur. N'entendés pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, indiscrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expose sans fruit, & qui n'a pour but que la réputation & les vains applaudissemens des hommes: je parle d'une hardiesse sage & réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui dans le péril même pourvoit à tout, & prend tous ses avantages; mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, & ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hazard, de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser, quand le conseil est inutile; & prête à mourir dans la victoire,

ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse : je ne puis les décrire toutes, & je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible & raccourci de la Flandre & de l'Allemagne ? Je marquerois sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand Capitaine, & vous dirois en abrégé, selon les lieux : (1) Ici il forçoit des retranchemens, & secouroit une Place assiégée ; là, il surprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne. (2) Ces Villes où vous voïés les Lys arborés, ont été ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté & par son courage. (3) Ce lieu couvert d'un bois & d'une rivière, c'est le poste où il rassuroit ses troupes effraïées, après une honorable retraite. (4) Ici, il sortoit de ses lignes pour combattre ; & d'un seul coup prenoit une ville, & gagnoit une bataille. (5) Là, distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siège, (6) & il alloit en faire lever un au même tems.

Je recueillerois ensuite tant de succès, & vous ferois souvenir de ces mauvaises nuits que le Roi d'Espagne avoua qu'il avoit passées, (7) & de cette paix recherchée par des Traités

(1) Le secours d'Arras.

(2) Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, &c.

(3) Retraite de Valenciennes.

(4) Bataille des Dunes, & prise de Dunkerque.

(5) Saint Venant pris.

(6) Ardres secouru.

(7) Paix des Pyrénées.

& des Alliances, sans laquelle, Flandre ; théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques ; triste & fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'Armées qui te dévorent, tu aurois accru le nombre de nos Provinces ; & au-lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrois, Messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que sur les bords de l'Escaut & de la Sambre. (1) Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivières & des défilés passés à la vue des ennemis : des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la Chaire n'est pas propre au récit des combats & des batailles : la langue d'un Prêtre destinée à louer JESUS-CHRIST, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un Art qui tend à leur destruction ; & je ne viens pas vous donner des idées de meurtre & de carnage devant ces autels, où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des Armées, mais au Dieu de miséricorde & de paix une victime non sanglante.

Quoi donc, n'y a-t-il point de valeur & de générosité chrétienne ? L'Ecriture qui commande de sanctifier les guerres, ne vous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes ? Viens-je condamner une profession que la Religion ne condamne pas, quand on en fait modérer la violence ?

Non,

(1) A Ensheim, Sintzheim, Mulhausen, &c.

Non ; Messieurs , je sai que ce n'est pas en vain que les Princes portent l'épée ; que la force peut agir , quand elle se trouve jointe avec l'équité ; que le Dieu des Armées préside à cette redoutable justice que les Souverains se font à eux-mêmes que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la Société , & que les guerres sont permises pour assurer la paix , pour protéger l'innocence , pour arrêter la malice qui se déborde , & pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sai aussi que la modération & la charité doivent régler les guerres parmi les Chrétiens ; que les Capitaines qui les conduisent sont les ministres de la providence de Dieu , qui est toujours sage , & de la puissance des Rois , qui ne doit jamais être injuste ; qu'ils doivent avoir le cœur doux & charitable , lors même que leurs mains sont sanglantes , & adorer intérieurement le Créateur , lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

C'est ici que j'atteste la foi publique , Messieurs , & que parlant de la douceur & de la modération de M. de Turenne , je puis avoir pour témoins de ce que je dis tous ceux qui l'ont suivi dans les Armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire , à ceux même qu'on regarde & qu'on traite comme ennemis ? Où a-t-il laissé des marques terribles de sa colère ou de ses vengeances particulières ? Laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accabloit , ou des morts qu'il laissoit sur le champ de bataille ? Quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt ou pour sa propre réputation ? Quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un Su-

jet du Prince, & une portion de la République? Quelle goutte de sang a-t-il répandue, qui n'ait servi à la Cause commune?

On l'a vu dans la fameuse bataille des Dunes arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le tems force de dissimuler, de souffrir & de faire. Il savoit qu'il y a un Droit plus haut & plus sacré que celui que la fortune & l'orgueil imposent aux foibles & aux malheureux; & que ceux qui vivent sous la Loi de JESUS-CHRIST doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, & ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchoit à soumettre les ennemis, non pas à les perdre: il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, & réduire au droit & à la justice, ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence; en fin il s'étoit fait une espèce de Morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute passion, que l'affection pour la gloire du Roi, le desir de la paix, & le zèle du bien public: il n'avoit pour ennemi que l'orgueil l'injustice & l'usurpation: il s'étoit accoutumé à combattre sans colère, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, à ne suivre pour règle de ses actions que la vertu & la sagesse c'est ce que je dois vous montrer en cette seconde Partie.

La valeur n'est qu'une force aveugle & impétueuse qui se trouble & se précipite, si elle n'est éclairée & conduite par la probité & par la prudence; & le Capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien.

& l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un Camp, celui qui ne sait régler ni son esprit, ni sa conduite? & comment saura-t-on calmer ou émouvoir selon ses desseins dans une Armée tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes? Aussi l'Esprit de Dieu nous apprend dans l'Ecriture, que l'homme prudent l'emporte sur le courageux, que la sagesse vaut mieux que les armes des gens de guerre; & que celui qui est patient & modéré est quelquefois plus estimable, que celui qui prend des villes & qui gagne des batailles.

Ici vous formés sans doute, Messieurs, dans votre esprit des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous lever au dessus de vous-mêmes; & le seul avantage que j'ai, c'est que je ne dirai rien que vous ne croiés, & que sans être flatteur je puis dire de grandes choses. Y eut-il jamais homme plus sage & plus prévoiant, qui conduisit une guerre avec plus d'ordre & de jugement, qui eût plus de précautions & plus de ressources, qui fût plus agissant & plus retenu, qui disposât mieux toutes choses à leur fin, & qui laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience? Il prenoit des mesures presque infailibles, & pénétrant non-seulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient dessein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais surpris. Il distinguoit le tems d'attaquer, & le tems de défendre: il ne hazardoit jamais rien, que lorsqu'il avoit beaucoup à gagner, & qu'il n'avoit presque rien à perdre. Lors même qu'il sembloit céder, il ne laissoit pas de se faire crain-

dre ; telle enfin étoit son habileté, que lorsqu'il vainquoit on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à sa prudence ; & lorsqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenés-vous, Messieurs, du commencement & des suites de la guerre qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. Tout se déclare contre la France : on soulève les Etrangers ; on débauche les Alliés ; on intimide les amis ; on encourage les vaincus ; on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires, & des défiances artificieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée, & les Traités méprisés. Il falloit, je l'avoue, pour résister à tant d'Armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes, & des Capitaines aussi expérimentés, que les nôtres : mais rien n'étoit si formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand & vaste Corps, composé de tant de Peuples & de Nations différentes, déployer tous ses étendarts, & marcher vers nos frontières pour nous accabler par la force, après nous avoir effraîés par la multitude.

Il falloit opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme & assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience consommée, qui soutint la réputation, & qui ménageât les forces du Roïaume ; qui n'oubliât rien d'utile & de nécessaire, & ne fît rien de superflu ; qui fût selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes ; qui fût tantôt le bouclier, & tantôt l'épée de son païs capable d'exécuter les ordres qu'il auroit reçus, & de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous sâvez de qui je parle , Messieurs ; vous sâvez le détail de ce qu'il fit , sans que je le dise. Avec des troupes , considérables seulement par leur courage & par la confiance qu'elles avoient en leur Général , il arrête & consume deux grandes Armées , & force à conclure la paix par des Traités , ceux qui croïoient venir terminer la guerre par nôtre entière & prompt défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés , & rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au-delà de leurs rivières ; & les arrête toujours par des coups hardis , quand il faut rétablir la réputation ; par la modération , quand il ne faut que la conserver.

Villes que nos ennemis s'étoient déjà partagées , vous êtes encore dans l'enceinte de nôtre Empire : Provinces qu'ils avoient déjà ravagées dans le desir & dans la pensée , vous avés encore recueilli vos moissons : Vous durés encore , Places que l'Art & la Nature a fortifiées , & qu'ils avoient dessein de démolir ; & vous n'avés tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée , qui comptoit le nombre de nos soldats , & qui ne songeoit pas à la sagesse de leur Capitaine.

Cette sagesse étoit la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des soldats avec leur Chef , qui rend une Armée invincible : elle répandoit dans les troupes un esprit de force , de courage & de confiance , qui leur faisoit tout souffrir , tout entreprendre , dans l'exécution de ses desseins : elle rendoit enfin des hommes grossiers , capables de gloire. Car , Messieurs , qu'est-ce qu'une

Armée? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir, pour la défense de la Patrie : c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un Chef, dont ils ne savent pas les intentions : c'est une multitude d'ames, pour la plupart viles & mercénaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des Rois & des Conquérans : c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance; de lâches, qu'il faut mener au combat; de téméraires, qu'il faut retenir; d'impatiens, qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire & réunir au seul intérêt public tant de vues & de volontés différentes? Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï, & bien souvent abandonné? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, & relâcher de la discipline nécessaire?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéramens, que ce Prince que nous pleurons? Il attacha par des nœuds de respect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices, & se fit rendre par sa modération une obéissance aisée & volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles; il commande, chacun avec joie suit ses ordres; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des Rois confédérés avec sa seule maison, comme un autre Abraham; que ceux qui le suivent sont ses soldats & ses domestiques, & qu'il est Général & père de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne surmontent; point de dif-

sicilité qu'ils ne vainquent; point de péril qui les épouvante; point de travail qui les rebute; point d'entreprise qui les étonne; point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient-ils refuser à un Capitaine qui renonçoit à ses commodités, pour les faire vivre dans l'abondance; qui pour leur procurer du repos, perdoit le sien propre; qui soulageoit leurs fatigues, & ne s'en épargnoit aucune; qui prodiguoit son sang, & ne ménageoit que le leur?

Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés? par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, & donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes; par ce desintéressement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'Etat, à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même; par cette justice qui dans la distribution des emplois ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite; par cette noblesse de cœur & de sentimens qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, & par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime & le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs & dans les circonstances de ses actions! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si régulière & si uniforme; un mérite si éclatant, & si exempt de faste & d'ostentation; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands; une droiture universelle qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, & à les réduire tous à leurs fins justes & naturelles; & une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être! Mais

il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime; & il étoit réservé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens & toutes les inclinations intérieures.

Pour récompenser tant de vertus par quel que honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand Roi qui crût ignorer quelque chose, & qui fût capable de l'avouer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les Rois naissent habiles, & que les autres le deviennent; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu qui les crée, toutes sages & intelligentes; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'apprentissage; qu'ils sont vertueux sans travail, & prudents sans expérience. Nous vivons sous un Prince qui, tout grand & tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander; qui dans la route de la gloire a su choisir un guide fidèle, & qui a cru qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un Sujet d'accompagner son Roi, de lui servir de conseil, & si je l'ose dire, d'exemple dans une importante conquête? Honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part; qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu, & qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre.

Après cette glorieuse marque d'estime & de confiance, quels projets d'établissement & de fortune n'auroit pas fait un homme avare & ambitieux! Qu'il eût amassé de biens & d'honneurs, & qu'il eût vendu chèrement tant de travaux & de services! Mais cet hommage sage & désintéressé, content des témoignages de sa conscience, & riche de sa modération, trou-

ve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande & ne prétend rien: il ne desire, à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal & honnête entre la pauvreté & les richesses; & quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses desirs qu'à proportion de ses besoins, & se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fût capable de le toucher; ce fut de mériter l'estime & la bienveillance de son Maître: cette ambition fut satisfaite, & nôtre siècle a vu un Sujet aimer son Roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune; & un Roi aimer son Sujet, plus pour le mérite qu'il connoissoit en lui, que pour les services qu'il en recevoit.

Cet honneur, Messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sai quel remors m'arrête. Je crains de publier ici les louanges qu'il a si souvent rejetées, & d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie: mais accomplissons la justice & louons-le sans crainte, en un tems où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportoit-il quelque avantage? à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile; mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille? il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ses actions qui l'avoient rendu si célèbre? on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, & l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses Campagnes qui rendront

son nom immortel ? il suivoit les acclamations populaires , il rougissoit de ses victoires , il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies , & n'osoit presque aborder le Roi , parce qu'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce Prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, & se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, il s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses desirs, grand même dans les moindres choses, il se cache, mais sa réputation le découvre ; il marche sans suite & sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent : tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus & ses victoires qui l'accompagnent : il y a je ne sai quoi de noble dans cette honnête simplicité ; & moins il est superbe, plus il devient vénérable.

Il auroit manqué quelque chose à sa gloire, si trouvant par-tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle est l'injustice des hommes : la gloire la plus pure & la mieux acquise les blesse : tout ce qui s'élève au-dessus d'eux, leur devient odieux & insupportable ; & la fortune la plus approuvée & la plus modeste n'a pu se sauver de cette lâche & maligne passion. C'est la destinée des grands hommes d'en être attaqués, & c'est le privilège de M.

de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroissemens perpétuels d'honneur & de gloire: le mérite l'avoit fait naître; le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favorables, ont reconnu combien il étoit nécessaire à l'Etat: ceux qui ne pouvoient souffrir son élévation, se crurent enfin obligés d'y consentir: & n'osant s'affliger de la prospérité d'un homme qui ne leur auroit jamais donné la misérable consolation de se réjouir de quelqu'une de ses fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, & crurent qu'être son ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, si Dieu n'eût fait éclater sur lui la puissance de sa grace; & si celui dont sa Providence s'étoit si noblement servie, eût été l'objet éternel de sa Justice? Dieu seul pouvoit dissiper ses ténèbres, & il tenoit en sa puissance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ses vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où se rapportoit toute sa véritable gloire. Il entrevit des pièges & des précipices, que sa prévention lui avoit jusqu'alors entièrement cachés: il commença à marcher avec précaution & avec crainte dans ces routes égarées où il se trouvoit engagé. Certains raïons de grace & de lumière lui firent appercevoir qu'en-vain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'Histoire, si son nom n'étoit écrit dans le Livre de vie; qu'en-vain gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit son ame; qu'il n'y avoit qu'une foi & un JESUS-CHRIST, & une vérité simple & indivisible qui ne se montre qu'à ceux

qui la cherchent avec un cœur humble & une volonté desintéressée. Il n'étoit pas encore éclairé ; mais il commençoit d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis savans & fidèles ? Combien de fois soupirant après ces lumières vives & efficaces, qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à JESUS-CHRIST comme cet aveugle de l'Evangile : *Seigneur, faites que je voie ?* Combien de fois essaïa-t-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité ? Combien de fois remonta-t-il jusqu'à ces sources anciennes & pures que JESUS-CHRIST a laissées à son Eglise, pour y puiser avec joie les eaux d'une doctrine salutaire ?

Habitude, prétextes, engagemens, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le Chef & le Protecteur d'Israël, vaines & spécieuses raisons de la chair & du sang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ses liens, & le mettant dans la liberté de ses enfans, le fit passer de la région des ténèbres, au Roïaume de son Fils bien-aimé, à qui il appartenoit par son élection éternelle. Ici, un nouvel ordre de choses se présente à moi : je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible. Je parle désormais d'une sagesse que la véritable piété accompagne, & d'un courage que l'Esprit de Dieu fortifie. Renouvellez donc vôte attention en cette dernière partie de mon discours, & supplées dans vos pensées à ce qui manquera à mes expressions & à mes paroles.

Si M. de Turenne n'avoit su que combattre & vaincre, s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines ; si sa valeur & sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi & de

charité, je le mettrois au rang des Scipions & des Fabius; je laisserois à la vanité le soin d'honorer la vanité, & je ne viendrois pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avoit fini ses jours dans l'aveuglement & dans l'erreur, je louerois en-vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées; je répandrois des larmes inutiles sur son tombeau, & si je parlois de sa gloire, ce ne seroit que pour déplorer son malheur. Mais graces à JESUS-CHRIST, je parle d'un Chrétien éclairé des lumières de la foi, agissant par les principes d'une Religion pure, & consacrant par une sincère piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne retournent à Dieu qui en est la source; & comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue.

Que sa conversion fut entière, Messieurs, & qu'il fut différent de ceux qui sortant de l'hérésie par des vues intéressées, changent de sentimens sans changer de mœurs; n'entrent dans le sein de l'Eglise, que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse; & ne cessent d'être ennemis déclarés, qu'en devenant enfans rebelles! Quoique son cœur se fût sauvé des dérèglemens que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le régler: il crut que l'innocence de sa vie devoit répondre à la pureté de sa créance: il connut la vérité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistoit-il aux sacrés mystères! Avec quelle docilité écoutoit-il les instructions salutaires des Prédicateurs Evangéliques! Avec quelle soumission adoroit-il les œuvres de Dieu que l'esprit humain ne peut

comprendre ! Vrai adorateur en esprit & en vérité, cherchant le Seigneur, selon le conseil du Sage, dans la simplicité du cœur, ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition & incapable d'hypocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine, qu'il en devient le défenseur : aussi-tôt qu'il est revêtu des armes de lumière, il combat les œuvres de ténèbres : il regarde en tremblant l'abîme d'où il est sorti, & il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On diroit qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Eglise tous ceux que le schisme en a séparés : il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses expériences ; il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, & leur montre derrière lui, selon les termes de Saint Augustin, le pont de la miséricorde de Dieu, par où il vient de passer lui-même. Tantôt il allume le zèle des Docteurs, & les exhorte d'opposer au faîte du mensonge, la force de la vérité. Tantôt il leur découvre ces voies douces & insinuanes, qui gagnent le cœur pour gagner l'esprit. Tantôt il fournit, selon son pouvoir, les fonds nécessaires pour assister ceux qui abandonnent tout pour suivre JESUS-CHRIST qui les appelle. Vous le savés, Evêques confidens de son zèle ; tout occupé qu'il est dans le cours de ses dernières actions de guerre ; il concerte avec vous des entreprises de Religion, & n'oublie rien de ce qui peut contribuer, ou à instruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité & l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs : digne fils de cette Eglise, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de

celle de Dieu, & qui procure à ses enfans, outre l'héritage éternel, le soulagement même de leurs nécessités temporelles.

Telle étoit la disposition de son ame, Messieurs, lorsque la providence de Dieu permit que le Roi justement irrité, alla porter la guerre au milieu des Etats d'une République injuste & ingrate, & fit sentir la force de ses armes à ceux qui méprisoient ses bienfaits & qui vouloient s'opposer à sa gloire. Ce fut alors que nôtre Héros reprit les armes; & qu'à la suite de son Maître, & à la tête de ses Armées, il exposa son sang dans une guerre non-seulement heureuse, mais sainte; où la victoire avoit peine à suivre la rapidité du vainqueur, & où Dieu triomphoit avec le Prince. Quelle étoit sa joie, lorsqu'après avoir forcé des villes, il voïoit son illustre neveu plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir & réconcilier des Eglises! Sous les ordres d'un Roi aussi pieux que puissant, l'un faisoit prospérer les armées, l'autre étendoit la Religion; l'un abattoit des remparts, l'autre redressoit des autels; l'un ravageoit les terres des Philistins, l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Israël: puis unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux services que l'oncle rendoit à l'Etat, & l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'Eglise.

Suivons ce Prince dans ses dernières Campagnes, & regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage & des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière; réprimer l'impiété & les blasphèmes; protéger les personnes & les choses saintes

contre l'insolence & l'avarice des soldats; invoquer dans tous les dangers le Dieu des Armées; c'est le devoir & le soin ordinaire de tous les Capitaines. Pour lui il passe plus avant: lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de JESUS-CHRIST: il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le desir d'une heureuse paix, par les loix d'une discipline chrétienne: il considère ses soldats comme ses frères, & se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle, où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même & fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de Religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls & les obstacles; & qu'un guerrier est invincible quand il combat avec foi, & quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il toute entière, & ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! Il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat & les charge: le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est longtems douteuse; enfin le courage arrête la multitude; l'ennemi s'ébranle, & commence à plier. Il s'élève une voix, qui crie, Victoire! alors ce Général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, & d'un ton sévère: „Ar-
„ rêtés, dit-il, nôtre sort n'est pas en nos
„ mains,

„ mains, & nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise". A ces mots, il lève les yeux au Ciel, d'où lui vient son secours; & continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission entre l'espérance & la crainte, que les ordres du Ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, Messieurs, d'être victorieux & d'être humble tout ensemble ! Les prospérités militaires laissent dans l'ame je ne sai quel plaisir touchant, qui la remplit & l'occupe toute entière. On s'attribue une supériorité de puissance & de force; on se couronne de ses propres mains; on se dresse un triomphe secret à soi-même; on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, & qu'on arrose souvent de son sang: & lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, & qu'on pënd aux voûtes sacrées de ses Temples des drapeaux déchirés & sanglans qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur, des applaudissemens qu'on croit se devoir à soi-même; & qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels !

C'étoit en ces occasions que M. de Turenne se dépouillant de lui-même, renvoïoit toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement: s'il marche, il reconnoit que c'est Dieu qui le conduit & qui le guide: s'il défend des Places, il fait qu'on les défend en vain si Dieu ne les garde: s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte: s'il combat, il fait d'où il tire toute

sa force: & s'il triomphe, il croit voir dans le Ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les grâces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles: il ne compte plus les ennemis qui l'environnent, & sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le Prophète: „ Ceux-
 „ là se fient au nombre de leurs combattans
 „ & de leurs chariots; pour nous, nous nous
 „ reposons sur la protection du Tout-puif-
 „ fant”. Dans cette fidèle & juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, & commence une Campagne qui semble devoir être si fatale à l'Empire

Il passe le Rhin, & trompe la vigilance d'un Général habile & prévoiant: il observe les mouvemens des ennemis; il relève le courage des Alliés; il ménage la foi suspecte & chancelante des voisins; il ôte aux uns la volonté, aux autres les moïens de nuire: & profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands & glorieux événemens, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil & la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissait dans son Camp l'ennemi confus & déconcerté; déjà prenoit l'effor pour se sauver dans les montagnes, cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effraïé nos Provinces: ces foudres de bronze que l'Enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriser & pour précipiter cette retraite; & la France en suspens attendoit le succès d'une entreprise, qui, selon toutes les règles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas! nous favions tout ce que nous pouvions espérer, & nous ne pensions pas à ce

que nous devons craindre. La Providence divine nous cacheoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille : il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; & tout ce que nous pouvions gagner, ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposés & des vainqueurs & des victoires ! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés : vous immolés à votre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappés quand il vous plaît ces têtes illustres que vous avés tant de fois couronnées.

N'attendés pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique ; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées ; que je découvre ce corps pâle & sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, & que j'expose à vos yeux les tristes images de la Religion & de la Patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs ; & par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte : chacun trouve en soi la source de sa douleur, & rouvre lui-même sa plaie ; & le cœur pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, Messieurs : Turenne meurt ; tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne,

les bonnes intentions des Alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur, & ranimé par la vengeance: tout le Camp demeure immobile; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, & non pas aux blessures qu'ils ont reçues; les pères mourans envoient leurs fils pleurer sur leur Général mort; l'Armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; & la renommée qui se plaît à répandre dans l'Univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce Prince, & du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors! que de plaintes! que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte; l'autre qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des desordres & des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de JESUS-CHRIST pour l'ame de celui qui a sacrifié sa vie & son sang pour le bien public: là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie: tous entreprennent son éloge; & chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs & par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, & tremble pour l'avenir. Ainsi tout le Roïaume pleure la mort de son défenseur; & la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon ame en vôtre présence, & parler à vous, moi qui ne suis que poussière & que cendre;

pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses plus grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse ? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire ? Ce tems étoit-il arrivé où il devoit recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, & recevoir de vous la couronne de justice que vous gardés à ceux qui ont fourni une glorieuse carrière ? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance ; & vous nous défendés dans vos Ecritures de nous faire un bras de chair, & de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être est-ce une punition, de nôtre orgueil, de nôtre ambition, de nos injustices. Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières, dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes ; il sort du cœur des peuples des iniquités, dont vous déchargés les châtimens sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugemens, ni découvrir ces ressorts secrets & invisibles qui font agir vôtre miséricorde ou vôtre justice : je ne veux & ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste : vous nous affigés ; & dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans les dérèglemens de nos mœurs toutes les causes de nos misères.

Tirons donc, Messieurs, tirons de nôtre douleur des motifs de pénitence, & ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies & solides consolations. Citoïens, Etrangers, Ennemis, Peuples, Rois, Empereurs le plaignent & le révèrent ; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bon-

heur ? Son Roi même, & quel Roi ! l'honneur de ses regrets & de ses larmes : grande & précieuse marque de tendresse & d'estime pour un Sujet ; mais inutile pour un Chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit & dans la mémoire des hommes ; mais l'Écriture m'apprend que ce que l'homme pense, & l'homme lui-même, n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles ; mais il sortira de ce superbe monument ; non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres, ses cendres seront mêlées avec celles de tant de Rois qui gouvernèrent ce Royaume qu'il a si généreusement défendu ; mais après tout, que leur reste-t-il à ces Rois non plus qu'à lui, des applaudissemens du monde, de la foule de leur Cour, de l'éclat & de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, & une terrible attente des jugemens de Dieu sous ces marbres précieux qui les couvrent ? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines ; Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant par la miséricorde du Seigneur depuis longtems prévue ; combien de paroles édifiantes, combien de saints exemples nous as-tu ravis ? Nous eussions vu, quel spectacle ! au milieu des victoires & des triomphes mourir humblement un Chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ses derniers momens à pleurer intérieurement ses erreurs passées, à s'anéantir devant la Majesté de Dieu, & à implorer le secours de son bras, non plus contre des ennemis visibles, mais contre ceux de son salut ! Sa foi vive & sa charité fervente nous

auroient, sans doute, touchés, & il nous resteroit un modèle d'une confiance sans présomption, d'une crainte sans foiblesse, d'une pénitence sans artifice, d'une constance sans affectation, & d'une mort précieuse devant Dieu & devant les hommes.

Ces conjectures ne sont-elles pas justes, Messieurs? Que dis-je conjectures? C'étoient des desseins formés: il avoit résolu de vivre aussi saintement, que je présume qu'il fût mort. Prêt à jeter toutes ses couronnes au pied du trône de JESUS-CHRIST, comme ces vainqueurs de l'Apocalypse; prêt à ramasser toute sa gloire, pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'étoit déjà plus du monde, quoique la Providence l'y retint encore. Dans le tumulte des Armées, il s'entretenoit des douces & secrètes espérances de sa solitude: d'une main il foudroïoit les Amalécites; & il levoit déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. Ce Josué dans le combat faisoit déjà la fonction de Moïse sur la montagne; & sous les armes d'un Guerrier, portoit le cœur & la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairés les plus sombres replis de nos consciences, & qui voïés dans nos plus secrètes intentions, ce qui n'est pas encore, comme ce qui est; recevés dans le sein de vôtre gloire cette ame, qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de vôtre éternité; recevés ces desirs que vous lui aviés vous-même inspirés: le tems lui a manqué, & non pas le courage de les accomplir. Si vous demandés des œuvres avec ses desirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées, pour le soulagement & pour le salut de ses frères; voilà des ames égarées qu'il a rame-

nées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple; voilà ce sang de vôtre peuple qu'il a tant de fois épargné; voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour nous; & pour dire encore plus: voilà le sang que JÉSUS-CHRIST a versé pour lui.

Ministres du Seigneur, achevés le saint Sacrifice: Chrétiens, redoublés vos vœux & vos prières, afin que Dieu pour récompense de ses travaux l'admette dans le séjour du repos éternel, & donne dans le Ciel une paix sans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une sur la Terre, passagère à la vérité, mais toujours douce & toujours désirable.

E X T R A I T

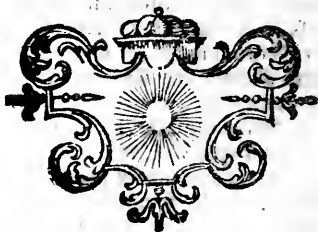
*de l'Oraison funèbre du Prince de CONDÉ,
prêchée par l'Abbé BOSSUET
Evêque de Meaux.*

C'A été dans nôtre siècle un grand spectacle, de voir dans les mêmes tems & dans les mêmes Campagnes, *deux hommes* que la voix commune de toute l'Europe égaioit aux plus grands Capitaines des siècles passés. Tantôt à la tête de Corps séparés; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre; tantôt opposés front à front, & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance, comme si Dieu, dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens! Que de belles marches! Que de

hardiesses ! Que de précautions ! Que de périls ! Que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus , avec des caractères si divers , pour ne pas dire si contraires ? L'un paroît agir par des réflexions profondes ; & l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent , plus vif , mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid , sans jamais rien avoir de lent ; plus hardi à faire qu'à parler , résolu & déterminé au dedans , lors même qu'il paroïsoit embarrassé au dehors , L'un , dès qu'il parut dans les Armées , donne une haute idée de sa valeur , & fait attendre quelque chose d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre , & vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre , comme un homme inspiré dès sa première bataille , s'égale aux Maîtres les plus consommés. L'un , par de vifs & continuels efforts , force l'admiration du Genre-humain , & fait taire l'Envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumière , qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin , par la profondeur de son génie & les incroyables ressources de son courage , s'élève au-dessus des plus grands périls , & fait même profiter de toutes les infidélités de la fortune : l'autre , & par l'avantage d'une si haute naissance , & par ces grandes pensées que le Ciel envoie , & par une espèce d'instinct admirable , dont les hommes ne connoissent pas le secret , semble né pour entraîner la fortune , & forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères , mais divers ; l'un emporté d'un coup soudain meurt pour son pays , comme un Judas le Machabée ;

l'autre le pleure comme son père, & la Cour & tout le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, & sa mémoire ne se flétrit point par le tems; l'autre élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu, & instruisant sa famille, & laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir & d'étudier ces deux hommes, & d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritoit l'autre !

Fin de la seconde Partie des Preuves.



P R E U V E S
D E
L'HISTOIRE
D U
V I C O M T E
D E T U R E N N E.

TROISIÈME PARTIE,

CONTENANT
L E S M E M O I R E S
D U
D U C D ' Y O R C K ,

depuis J A Q U E S I I . R o i d e l a
G r a n d e - B r e t a g n e .



P R É F A C E

DU CARDINAL DE BOUILLON (1)

LE Roi d'Angleterre Jaques II. m'ayant fait l'honneur de me raconter dans l'année 1695 plusieurs particularités & quelques actions considérables de la vie de feu M. de Turenne mon oncle, qui m'étoient inconnues, n'étant pas rapportées dans les Mémoires que j'ai de lui écrits de sa propre main; je pris la confiance de témoigner ce Prince, que j'étois bien fâché que mon profond respect pour lui ne me permit pas de le supplier très humblement de vouloir, par l'amitié qu'il conservoit pour feu M. de Turenne, mettre par écrit aux heures qui lui seroient les moins incommodes, ces particularités & ces actions dont n'avois aucune connoissance; & je lui ajoutai que je prendrois la liberté de demander cette faveur à tout autre qu'à Sa Majesté, que je devois encore plus respecter que la mémoire de feu M. de Turenne, que j'avois regardée jusqu'à présent comme la chose du monde qui m'étoit la plus chère. Sur quoi Sa Majesté, par un effet tout particulier d'une bonté & générosité sans égale, me dit qu'elle me feroit avec joie ce plaisir le plutôt qu'il lui seroit possible; en me confiant même, que comme elle avoit déjà écrit en Anglo

(1) Cette Préface se trouve au commencement des Mémoires du Duc d'York, écrite de la propre main du Cardinal de Bouillon.

Tes exactement par années les Mémoires de sa propre vie, elle en tireroit & traduiroit en François tout ce qui concerneroit les Campagnes qu'elle avoit faites dans l'Armée, de France, commandée par M. de Turenne, & de celles qu'elle avoit faites ensuite aux Pais-Bas dans l'Armée d'Espagne jusqu'à la publication de la paix des Pyrénées, & au rétablissement du Roi Charles II son frère sur le Trône de la Grande-Bretagne. Je fus agréablement surpris le vingt-septième du mois de Janvier de l'année suivante mil six cents quatre-vingt-seize, lorsqu'étant allé à S. Germain en laite rendre mes respects à ce grand & saint Roi, il me mena dans son cabinet, où il me dit qu'il m'avoit fait venir pour me tenir la parole qu'il m'avoit donnée l'année précédente, & me mit en même tems entre les mains ce présent Livre, dans lequel il m'assura qu'il avoit recueilli tout ce qu'il avoit remarqué dans ses Mémoires au sujet de feu M. de Turenne, depuis l'année mil six cents cinquante-deux inclusivement, jusqu'en mil six cents soixante; qu'il m'en faisoit un don avec plaisir, tant par rapport à la mémoire de feu M. de Turenne, qu'il me dit lui devoir être toute la vie très chère & très précieuse, parce qu'il le regardoit comme le plus parfait & le plus grand homme qu'il eût jamais connu, & le meilleur ami qu'il eût jamais eu; que par rapport à l'amitié dont il m'honoroit en particulier: il me recommanda cependant de ne donner jamais à qui que ce soit, durant son vivant, la lecture de ces Mémoires. Après avoir rendu à Sa Majesté très humbles actions de grâces de ce bienfait, je lui promis d'exécuter ce qu'elle venoit de m'ordonner; & je l'ai très fidèlement observé tant qu'il a vécu. Ce don de la main d'un si grand Roi me paroît si

considérable, & si honorable pour la mémoire de feu M. de Turenne, & pour toute notre Maison, que dès ce jour-là, comme j'eus l'honneur de le dire à Sa Majesté en recevant d'elle ce précieux don, je pris la résolution de le substituer un jour à perpétuité à l'aîné de notre Maison, & c'est ce que je fais aujourd'hui, étant à Rome le seizième du mois de Février de l'année mil sept cents quinze, y aiant par un effet de la Providence divine, retrouvé ce précieux Livre que je ne croïois jamais revoir. Signé, **LE CARDINAL DE BOUILLON**, Doyen du Sacre Collège.





MEMOIRES

DU

DUC D'YORCK.

LIVRE PREMIER.

DES GUERRES CIVILES EN FRANCE.

LE Duc d'Yorck étoit en France auprès de la Reine sa mère en 1652, lorsque le retour du Cardinal Mazarin aiant rendu la Cour irréconciliable avec les ennemis de ce Ministre ; ce Prince jugeant que la guerre alloit se rallumer avec beaucoup de violence, & aiant une extrême passion de se rendre capable de servir un jour utilement le Roi son frère, il résolut, s'il pouvoit obtenir sa permission & celle de la Reine, de faire la Campagne en qualité de Volontaire dans l'Armée du Roi de France. Le Chevalier Berkeley fut le seul qui ne s'opposa point à ce dessein à la première proposition qui en fut faite ; mais à force d'insister, on y consentit. Cependant il restoit une difficulté bien plus difficile à

1652.

1652. vaincre que la première: rien n'étoit si rare que l'argent: la Cour de France étoit alors à Angers, & dans une fort grande nécessité; tellement que sans le secours de trois cens pistoles que lui prêta un Gentilhomme Gascon, nommé Gautier, qui avoit servi en Angleterre, il lui auroit été impossible de se mettre en Campagne.

Avec cette petite somme on travailla à son équipage: le Roi son frère lui donna un attelage de six chevaux, que le Lord Crofts avoit amené de Pologne: ils étoient trop petits pour le carosse, & servirent à monter deux ou trois valets de pied & autant de palefreniers: on loua deux mulets pour porter jusqu'à l'Armée un lit de Camp & le petit bagage. Le Duc ne devoit être accompagné que du Chevalier Berkeley & du Colonel Werden; & il n'avoit pas un seul cheval de main, pour pouvoir en changer en cas de nécessité. Ce peu de préparatifs se firent aisément avec le secret qu'il falloit pour ne point être arrêté, comme il en auroit couru risque, si son dessein d'aller à l'Armée du Roi avoit été découvert; outre qu'il ne pouvoit pas avec bienséance prendre congé du Duc d'Orléans son oncle, pour aller servir dans le parti contraire au sien. Pour éviter cet inconvénient, ce Prince alla avec le Roi son frère à S. Germain en Laïe, sous prétexte de chasse; & après y avoir resté deux ou trois jours, il se mit en chemin le vingt-un d'Avril, pour aller joindre l'Armée.

Il passa au travers du Fauxbourg S. Antoine, & ne put aller la première nuit plus loin que Charenton. Le jour suivant il alla à Corbeil. En arrivant au fauxbourg, il y trou-

va quelques compagnies du régiment aux Gardes auxquelles les habitans de la Ville avoient fermé les portes. Le Duc d'Yorck étant fort incertain d'y être reçu lui-même, hazarda de s'y présenter : on lui fit beaucoup de difficultés ; mais à force de bonnes paroles, on lui permit d'entrer à pied, à condition qu'il laisseroit ses chevaux dans le fauxbourg. Ensuite aiant représenté aux Magistrats les dangers auxquels ils s'exposeroient, en continuant de refuser l'entrée aux troupes du Roi, ils se laisserent à la fin persuader ; quoiqu'il fût constant que s'ils eussent persisté, la Cour qui étoit alors arrivée à Melun, auroit eu bien de la peine à s'emparer de la Place, tant à cause de sa forte situation, que du voisinage de Paris ; & si le Roi par cette aventure imprévue ne s'en étoit rendu le maître, ses affaires en auroient beaucoup souffert ; au-lieu que ce poste lui fut dans la suite d'une très grande utilité en plusieurs occasions.

Aussi-tôt que la Cour fut informée que ses troupes étoient entrées dans Corbeil, elle quitta Melun pour s'y rendre : le Duc d'Yorck y étoit resté pour l'attendre, & son arrivée lui procura un petit secours d'argent dont il avoit grand besoin, n'aïant pas en arrivant dans cette Ville vingt pistoles de reste. Son équipage fut augmenté d'un cheval & de deux mulets. Il partit le même soir pour Châtres avec plusieurs Volontaires de la Cour qui l'accompagnoient, & il y trouva l'Armée, qui n'étoit arrivée que peu d'heures avant lui. Avant que de commencer la relation de cette Campagne & de celles qui la suivirent, il est nécessaire de reprendre d'un peu plus haut, pour expliquer l'état des affaires en France.

1652.

La Cour étoit réduite au commencement de cette année aux dernières extrémités : le nombre des Sujets fidèles à leur Roi étoit petit ; ceux même qui par leur intérêt devoient être le plus attachés au salut de l'État, étoient les principaux instrumens des troubles qui le déchiroient, sous le prétexte spécieux, qui a été dans tous les tems celui des rébellions, d'éloigner de la personne du Roi les mauvais Conseillers. Pour rendre cette plainte plus plausible, on déclamoit principalement contre le Ministre, en criant qu'il étoit honteux à la France de se laisser gouverner par un Etranger, pendant que tant de Princes du Sang étoient & plus propres & plus capables que le Cardinal de soutenir le Ministère. Ces Princes étoient à la tête des mécontens, suivis de la plupart des Seigneurs & des personnes les plus qualifiées du Roïaume : les Villes les plus considérables & la plupart des Parlemens s'étoient déclarés pour eux ; & quoique le Duc de Longueville n'eût pas pris ouvertement aucun parti, on savoit bien qu'il panchoit avec toute la Normandie du côté de celui des Princes, & qu'il n'affectoit la neutralité que pour se ranger sans péril du côté des plus forts : quelques propositions qu'on lui pût faire de la part du Roi, il trouva toujours des excuses pour les éluder, & pour se dispenser de le recevoir dans Rouen, lorsque les Villes les plus considérables ne vouloient lui ouvrir leurs portes, & que les plus petites, comme Corbeil, suivoient le même exemple : tant le poison étoit universellement répandu dans le Roïaume.

Les Espagnols, toujours attentifs à profiter des desordres de la France, ne négligeoient

rien pour les fomenter, dans l'espérance de regagner en peu de tems les Places qu'elle leur avoit prises, & qui lui avoient coûté tant d'années, tant de travaux, de sang & d'argent. Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils avoient de plus vastes desseins, & qu'ils se flattoient d'accabler entièrement cette Monarchie, ou au moins de l'affoiblir à un point qu'elle ne seroit pas capable de les attaquer de longtems : mais ils prirent de fausses mesures, & leurs précautions toujours outrées firent échouer tous leurs projets. Outre l'argent & les promesses magnifiques qu'ils répandoient parmi les Chefs des mécontents, ils envoièrent de Flandre pour fortifier l'Armée des Princes, des troupes sous le commandement du Duc de Nemours, qui étoit allé exprès à Bruxelles pour demander du secours. Elles entrèrent en France au commencement du Printems, au nombre d'environ sept mille hommes, Cavalerie & Infanterie, & passèrent la Seine à Mantès, dont le Duc de Sulli étoit Gouverneur, & qui auroit pu, s'il eût voulu, leur refuser passage, & retarder beaucoup leur jonction avec l'Armée des Princes assemblée aux environs de Montargis. Depuis cette jonction & la prise d'Angers par les troupes du Roi, il ne se passa rien de considérable jusqu'à l'affaire de Blesneau, excepté que M. de Turenne, que ces Mémoires regardent particulièrement, prévint le dessein que les ennemis avoient, de se rendre maîtres de Gergeau : ils s'étoient déjà saisis d'un bout du pont, & n'auroient point tardé à s'emparer de la Place, qui n'avoit pour toute défense qu'une porte & un fort petit nombre de soldats, si M. de Turenne n'y étoit arrivé fortuitement avec assez

1652

de troupes pour empêcher l'exécution de ce projet, dont le succès leur auroit été fort avantageux. Ils furent obligés de se retirer avec quelque perte, dont la plus considérable fût celle de M. Sirot, Lieutenant-Général, un de leurs meilleurs Officiers.

La Cour alla ensuite à Gien, où l'Armée passa la Loire, & prit des quartiers à l'entour de Blesneau. Celle des Princes s'avança à Lorris. Ce fut dans cet intervalle que le Prince de Condé partit secrettement de Guienne, où ses affaires étoient en mauvais état, pour venir à Paris, où sa présence étoit plus nécessaire. Il ne fut accompagné dans ce dangereux voiage que de quatre ou cinq personnes: à peine y fut-il arrivé, qu'il fut obligé de partir pour se mettre à la tête de l'Armée des Princes; & aiant été informé de l'état où étoient les troupes du Roi, il résolut de les attaquer dans leurs quartiers, qu'ils avoient été obligés d'étendre au large pour la commodité des fourages. M. de Turenne avoit les siens à Briare; & ceux du Maréchal d'Hocquincourt étoient à Blesneau. Ce dernier aiant eu avis que l'Armée des Princes venoit à lui, ordonna à ses troupes, en cas d'alarme, de marcher au rendez-vous qu'il leur avoit marqué entre les quartiers de M. de Turenne & les siens: il envoya en même tems des gardes avancées vers les ennemis, & posta des dragons dans un passage, par où, suivant toute apparence, ils devoient venir. M. de Turenne aiant aussi été informé de leur dessein, alla lui-même trouver M. d'Hocquincourt, qui étoit le plus exposé, pour l'en avertir.

Les dragons sur lesquels on s'étoit reposé,

& qu'on crut pouvoir arrêter l'ennemi au passage, le soutinrent mal; soit par lâcheté; ou par trahison, ils ne furent pas plutôt attaqués, qu'ils abandonnèrent le poste. M. le Prince poursuivant son avantage, tomba sur le quartier de M. d'Hocquincourt, qui ne résista pas longtems, & fut forcé, mais avec assés peu de perte de part & d'autre. Les troupes battues se sauvèrent à la faveur de la nuit, perdirent tous leurs bagages; & leur terreur fut si grande, qu'elles oublièrent le rendez-vous qu'on leur avoit donné: la nuit empêcha les ennemis de les poursuivre; mais ils comptoient de battre dès qu'il feroit jour M. de Turenne, qu'ils savoient être près d'eux, s'il ne se retiroit pas. Le Roïaume entier auroit été dans un péril extrême, si cette petite Armée eût été mise en déroute: le Roi pouvoit difficilement éviter de tomber avec toute sa Cour entre les mains des Princes: & tout étoit à craindre dans un tems où l'ambition de quelques Grands ne connoissoit point de bornes.

Aussi-tôt que M. de Turenne fut averti de l'approche des ennemis, il sortit de ses quartiers, marcha au rendez-vous, envoiant en même tems de petits Partis, qui ne tardèrent pas de l'informer que les quartiers de M. d'Hocquincourt avoient été forcés. La nuit fut si obscure, qu'il ne put pas bien connoître le poste qu'il avoit pris. Il étoit dangereux d'avancer, les ennemis étant si près; & la retraite n'étoit pas moins hasardeuse, parce qu'il ne connoissoit pas assés le país: il craignoit d'intimider ses troupes, & de les mettre en desordre: il prit le parti de rester où il étoit, dans l'espérance de donner par-là à ses troupes dispersées le tems de le rejoindre. A

1652. la pointe du jour, en découvrant les ennemis, il remarqua avec bien de la joie qu'il pouvoit occuper un poste très avantageux, où ils ne pouvoient le venir attaquer qu'en passant un défilé fort étroit.

Il mit derrière ce défilé sa petite Armée en bataille, aiant un bois d'un côté, & un grand étang de l'autre. Quelques Officiers lui proposèrent de poster le long du bois de petits Partis d'Infanterie, pour mieux défendre les passages. Il ne suivit point cet avis; parce que, comme il le dit depuis au Duc d'Yorck, l'Infanterie des ennemis étant de moitié plus nombreuse que la sienne, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à la chasser du bois, ce qui l'auroit obligé d'aller la secourir, & l'auroit si fort engagé qu'il n'auroit pu éviter la défaite entière de ses troupes. Il jugea plus à propos de laisser le bois dégarni, s'éloigna de plus de la portée du mousquet entre le bois & le défilé; & dans cette situation attendit l'ennemi, qui lui voyant prendre de si justes mesures, n'osa point l'attaquer. On demeura de part & d'autre en bataille, se contentant de s'observer & de se canonner; jusqu'à ce que M. de Turenne feignant de se retirer, l'ennemi crut trouver l'occasion de le charger, & marcha en bataille au défilé. Quinze ou vingt escadrons l'avoient déjà passé, quand M. de Turenne faisant volte-face, marcha à eux, & les obligea de se retirer avec d'autant plus de désordre & de précipitation, qu'ils n'avoient point d'autre parti à prendre pour éviter d'être entièrement taillés en pièces; & comme le gros de leur Armée s'étoit avancé auprès du défilé, l'Armée du Roi reprenant son premier poste fit avec son canon une terrible exécution

sur les ennemis, qui étoient en foule l'un dessus l'autre : cette canonnade dura tout le reste du jour. 1652.

Les troupes du Maréchal d'Hocquincourt arrivèrent enfin sur le soir, & joignirent M. de Turenne, qui étoit encore en présence des ennemis ; & la partie ne fut plus si inégale. On ne fait point qui se retira le premier. Quoiqu'il en soit, M. de Turenne dans cette action importante sauva par sa conduite & par sa fermeté l'Etat, qui n'avoit point de ressource si cette Armée eût été défaite, & qui au moins auroit souffert des secousses dont il se seroit difficilement relevé.

Après ce combat, le Prince de Condé quitta l'Armée pour aller à Paris, où il fut reçu avec de grands applaudissemens, son parti exagérant ses avantages fort au-delà de ce qui en étoit. Son absence préjudicia beaucoup aux intérêts de la cabale ; il ne resta personne pour commander l'Armée en chef ; M. de Tavannes ne commandoit que les troupes de M. le Prince, M. de Valon celles du Duc d'Orléans, & M. de Clinchamps les Espagnols : quoiqu'ils eussent tous trois également du courage & de la capacité, aucun d'eux n'avoit assez de tête pour conduire une Armée ; & il arriva ce qui arrive toujours lorsqu'on ne reconnoit point un Chef auquel toutes les troupes obéissent ; quoique l'intérêt fût commun, les vues étoient différentes, & la jalousie gâtoit tout. M. de Turenne étoit trop habile pour ne pas profiter de cette mesintelligence : quoique les Armées ne fussent point à une grande distance l'une de l'autre, il fut amuser les ennemis, & régler ses mouvemens si à propos, que faisant de grandes marches de

1652. concert avec la Cour, il se glissa adroitement entre eux & Paris; & quoiqu'il eût un grand tour à faire, sa diligence fut telle qu'il arriva à Châtres le vingt-quatrième Avril, que les ennemis n'étoient qu'à Etampes. La Cour alors pouvoit aller à Paris, comme il avoit été résolu; les personnes les plus considérables du parti du Roi dans cette Ville, & même le Cardinal de Retz, étoient de cet avis: mais soit que la Cour manquât de résolution, soit que les artifices des ennemis du Cardinal, qui vouloient l'effraïer, prévalussent, elle resta à Melun, & vint à Corbeil à peu près au même tems que M. de Turenne arriva à Châtres avec l'Armée, où le Duc d'Yorck le joignit.

Quelques jours se passèrent sans qu'il arrivât rien d'important: les Partis qu'on envoïoit vers Etampes amenoient souvent des chevaux qu'ils enlevoient au fourage, & des prisonniers, qui rapportèrent que toute l'Armée ennemie étoit en quartier dans la Ville & dans le fauxbourg. Mademoiselle envoïa un Trompette à M. de Turenne, lui demander un passeport pour aller à Paris: elle venoit d'Orléans, que sa présence & son crédit avoient fait déclarer pour les Princes, & ne pouvoit retourner à Paris sans passer au travers des deux Armées. M. de Turenne fit quelque difficulté de lui accorder le passeport sans la permission de la Cour, où il dépêcha un Exprès; mais avant son retour, aiant considéré qu'il pouvoit tirer quelque avantage de la demande que cette Princesse lui faisoit, & sachant le jour qu'elle devoit arriver à Etampes, il lui envoïa le passeport. On fut par des Partis que les ennemis n'avoient point

été au fourage depuis deux ou trois jours, d'où M. de Turenne conjectura qu'elle devoit voir l'Armée en bataille ce jour-là, qui étoit le troisième de Mai; que le lendemain elle partiroit pour Paris; que les ennemis n'allant au fourage que le quatrième, ils seroient obligés d'en faire un grand après l'avoir différé si longtems; que comme la plupart des Officiers Généraux ne manqueroient point d'accompagner Mademoiselle une partie du chemin, ce fourage se feroit sans beaucoup de précautions. Toutes ces circonstances aiant été considérées, il résolut avec M. d'Hocquincourt de marcher toute la nuit avec l'Armée: on ne laissa dans Châtres que cent chevaux & un régiment d'Infanterie, pour garder la ville & le bagage. En une heure de tems toute l'Armée fut en mouvement: on commença à marcher à huit heures du soir avec un grand silence & beaucoup d'ordre: le dessein étoit de se poster entre l'Armée ennemie & Orléans, pour couper les fourageurs qu'on crut trouver en campagne de ce côté-là.

On passa tous les défilés avant le lever du soleil; M. d'Hocquincourt menoit l'avant-garde, étant son tour. Il falut faire un petit circuit pour se mettre entre Etampes & Orléans; & l'Armée y étant arrivée, commençoit à se mettre en bataille, lorsque des coureurs qui avoient été envoyés à la découverte, rapportèrent que les ennemis, au lieu d'être au fourage, avoient à une lieue de-là leur Armée en bataille, dans une plaine au-dessus d'Etampes. On prit aussitôt le parti de marcher à eux, dans la résolution de les combattre; mais dès qu'ils apperçurent sur la hauteur

1652.

l'Armée du Roi, dont la marche leur avoit été jusques-là inconnue, ils commencèrent à se retirer dans la ville; on fit avancer la Cavalerie au grand trot, dans l'espérance de charger leur arrière-garde avant qu'elle pût être à couvert; & l'Infanterie & le canon eurent ordre de suivre avec toute la diligence possible.

Les ennemis au lieu d'aller ce jour-là au fourage, comme on l'avoit jugé, firent sortir leur Armée pour la faire voir en bataille à Mademoiselle, qui devoit partir le matin. Quand leurs Généraux apperçurent l'Armée du Roi, ils lui demandèrent son avis; elle répondit, qu'ils eussent à suivre les ordres de M. le Duc d'Orléans & du Prince de Condé, & se mit aussi-tôt en chemin. Ils firent rentrer l'Armée dans la ville avec tant de diligence, qu'avant que M. de Turenne & M. d'Hocquincourt eurent gagné la hauteur au-dessus de la ville, les ennemis étoient en sûreté. Cette retraite précipitée fit prendre une nouvelle résolution d'attaquer les faubourgs: on envoya ordre à l'Infanterie de s'y disposer en marchant, & de faire ses détachemens.

Etampes est située dans un fond; une petite rivière coule le long de ses murailles, & va tomber dans la Seine à Corbeil; le côté de la Ville & du faubourg qui est sur la droite en venant de Châtres, est commandé par une petite hauteur, dont toute la plaine se peut découvrir du haut d'une tour ronde des plus élevées qui se voient; les murailles sont flanquées de petites tours, qui ne sont point à l'épreuve du canon; elles ne sont entourées que d'un fossé sec du côté de Châtres; le faux-

bourg vers Orléans est environné de la rivière & d'un ruisseau qui se joignent à la porte d'Orléans; par laquelle seule la ville peut avoir communication avec ce fauxbourg. Les ennemis y avoient neuf régimens d'infanterie, entre autres ceux de Condé, de Conti, & de Bourgogne; les troupes auxiliaires des Pais-Bas, savoir, Berlo, Pleur, Vange, La Motte, Pelnitz, &c. & environ cinq cens chevaux. Ils s'y étoient retranchés à la faveur du ruisseau, qui couvroit tout un côté, à la réserve d'un petit espace près de la porte, où ils avoient élevé une bonne ligne.

L'Infanterie de l'Armée du Roi attaqua les ennemis, en arrivant, elle attendit à peine le canon, dont on tira deux ou trois coups contre les retranchemens, plutôt pour faire connoître qu'il étoit arrivé, que pour l'exécution qu'on en pouvoit attendre. L'Infanterie de M. d'Hocquincourt, qui avoit la droite, fit son attaque du côté du ruisseau: elle marcha jusqu'au bord, essuiant le feu des ennemis; mais des Officiers l'ayant fondé avec leurs piques, & trouvé plus profond qu'on n'avoit cru, on se retira en bon ordre, & on marcha un peu plus haut vers un moulin.

M. de Turenne fit attaquer par M. de Gagne, Lieutenant-Colonel du régiment de la Marine, près de la ville à la gauche, qui n'étant défendue que d'une ligne, fut emportée sans beaucoup de résistance. Il n'y eut que cet endroit qui fut mal défendu, quoiqu'il fût le plus de conséquence; car étant pris, il n'y avoit plus de communication entre la ville & le fauxbourg. On fit immédiatement après des barricades au travers de la rue, vis-à-vis la porte: M. de Turenne fit entrer par-là

1652.

toute son Infanterie, qui fit des passages à la Cavalerie, à la tête de laquelle entra le Maréchal d'Hocquincourt; mais il étoit venu avec tant de précipitation, qu'il oublia de donner ses ordres au reste de son aîle sur ce qu'elle avoit à faire, tellement qu'elle suivoit toute entière dans le fauxbourg, si M. de Turenne s'en étant apperçu, ne fût allé les arrêter rous, à la réserve de deux ou trois des premiers escadrons qui étoient déjà entrés. Il leur ordonna d'aller occuper la hauteur où sa Cavalerie étoit postée, parce qu'il en avoit dans le fauxbourg plus que suffisamment pour soutenir l'Infanterie; & s'il y en étoit entré un plus grand nombre, les ennemis qui étoient dans la ville en auroient pu prendre avantage, en sortant par l'autre porte, & tomber sur la Cavalerie qui étoit dehors: car, sans compter ce qu'ils avoient de troupes dans le fauxbourg, ils avoient dans la ville autant de Cavalerie & d'Infanterie qu'il y en avoit dans l'Armée du Roi.

Cependant le régiment de Picardie avec le reste de l'Infanterie de M. d'Hocquincourt, passa le ruisseau au moulin, attaqua les ennemis vigoureusement, qui se défendirent de même; & après avoir été forcés, firent ferme de muraille en muraille, & de poste en poste. D'un autre côté, l'Infanterie de M. de Turenne aiant achevé sa traverse contre la ville, tourna à droite, & attaqua en flanc le régiment de Bourgogne, qui défendoit la ligne; mais quoique l'attaque fût des plus violentes, & que le canon les désolât, ils disputèrent opiniâtement toutes les murailles qui servoient de clôtures aux jardins, dont les derrières aboutissoient à la ligne; ils y avoient fait des ou-

vertures pour passer six hommes de front, en marchant le long de cette ligne. Ce fut là où leur résistance fut si vigoureuse, qu'ils chassèrent les attaquans des murailles qu'ils avoient gagnées, les repoussèrent si loin & les mirent dans un si grand désordre, que sans le régiment de Turenne qui arrêta leur impétuosité, & donna le tems aux autres de se rallier, on couroit risque de perdre tout l'avantage qu'on venoit de gagner : mais l'effort des ennemis aiant été soutenu, on les poussa derechef de muraille en muraille, jusqu'à la dernière, où reprenant vigueur, ils repoussèrent une seconde fois les attaquans dans un enclos voisin, & en firent un grand carnage.

On les avoit poursuivi la dernière fois avec trop d'ardeur & si peu d'ordre, que les cavaliers & les fantassins étoient pêle-mêle. Les ennemis ne poussèrent pas plus loin leur avantage ; ils se contentèrent d'avoir conservé leur dernière muraille, pendant que les attaquans se raillèrent à l'abri de celle qui étoit la plus proche ; de sorte qu'il resta un enclos entre deux : on se contenta pour un tems de faire grand feu de part & d'autre. Le Duc d'Yorck, qui étoit présent à cette chaude attaque, y vit un Officier des ennemis, nommé Dumont, qui étoit Major de Condé, entreprendre une action capable d'arrêter le cours de cette victoire, s'il eût été soutenu : il sortit de son rang la pique à la main ; & s'avancant vingt pas, qui étoit la largeur de l'enclos, il s'exposa à tout le feu des attaquans : mais n'étant suivi de personne, il fut contraint de se retirer. Il fit jusqu'à trois fois cette dangereuse manœuvre, sans recevoir la moindre

1652. blessure; elle donna de l'émulation aux troupes du Roi. Il étoit dangereux d'aller droit à la brèche ou à l'ouverture, qui étoit défendue par tant de braves gens. Un Officier dont on a oublié le nom, sortit de l'ouverture de la muraille que les attaquans occupoient, & à la vue des ennemis s'avança jusques contre celle qu'ils défendoient: il fut suivi d'autant des siens qui purent se mettre à couvert du feu. L'enclos, comme il a déjà été remarqué, étoit étroit, & il n'y avoit plus qu'une muraille entre les deux partis: il se fit là une manière de combat singulière; la muraille étant bâtie de grosses pierres, on se les rouloit les uns sur les autres; & elle commençoit à diminuer considérablement, lorsque les troupes du Roi aiant reconnu une petite hauteur d'où on pouvoit battre les ennemis à revers, on tira sur eux si à propos, que se voiant attaqués en flanc & de front, & la place n'étant pas tenable, ils abandonnèrent leur dernière muraille, & se retirèrent dans une Eglise voisine, où le régiment de Picardie avoit aussi poussé ceux qu'il avoit attaqués. Ils ne pouvoient pas s'y défendre, & demandèrent quartier, qui leur fut accordé. Leur Cavalerie passa le ruisseau, & se sauva après avoir perdu le Baron de Briole qui la commandoit, & le Comte de Furstemberg, qui furent tués.

Pendant qu'on combattoit dans le fauxbourg, les ennemis qui étoient dans la Ville firent quelques sorties pour forcer la barricade, & poussèrent si vivement les troupes du Roi, que si M. de Turenne ne s'étoit avancé lui-même pour les soutenir avec un escadron de sa Cavalerie jusqu'à la portée du pistolet de la Ville, la barricade couroit grand risque d'é-

tre emportée. Tout dépendoit de ce poste , 1652.
 dont la perte auroit entraîné la défaite entière des troupes qui étoient actuellement aux mains dans le fauxbourg ; mais le secours que M. de Turenne donna si à propos , les munitions qu'il fit distribuer , & la fermeté de M. de Gadagne , rendirent inutiles les efforts des ennemis , qui firent encore deux autres sorties , où ils furent repoussés avec perte.

Des neuf régimens d'Infanterie que les ennemis avoient dans ces fauxbourgs , à peine se sauva-t-il un homme ; il y en eut neuf cens de tués , & dix-sept cens prisonniers. Les principaux de ces derniers furent Briol , Maréchal de Camp ; Montal , qui commandoit le régiment de Condé ; Dumont , Major du même régiment , que le Duc d'Yorck reconnut être le même qui s'étoit distingué avec tant de bravoure à l'attaque de la dernière muraille ; le Baron de Berlo , Maréchal de bataille ; Vange , Pleur , La Motte. L'Armée du Roi perdit au moins cinq cens hommes , parmi lesquels il n'y eut personne de remarque : le jeune Comte de Quincé reçut un coup de mousquet au travers du corps , & le Comte Carlo de Broglio un dans le bras , dont ils guériront tous deux.

Cette action fut également hardie & heureuse ; les Généraux ne l'auroient point entreprise s'ils eussent connu la foiblesse de leur Infanterie , qui ne montoit pas à deux mille hommes , au-lieu qu'elle devoit être au moins de cinq mille : la marche s'étant faite soudainement & dans l'obscurité , tous les soldats qui étoient en détachement ne purent joindre l'Armée que quand l'attaque fut finie. Les ennemis avoient trois mille hommes d'Infan-

1652.

terie dans la Ville, & un pareil nombre dans le fauxbourg, sans la Cavalerie; mais le désordre qu'on remarqua parmi eux en arrivant sur la hauteur, la confusion avec laquelle ils se retirèrent, & le peu de concert qu'il y a d'ordinaire où le commandement est divisé, déterminèrent probablement à les attaquer.

Si les ennemis avoient été attentifs sur les fautes de l'Armée du Roi, ils eussent pu profiter d'une belle occasion de la défaire dans sa retraite. M. d'Hocquincourt, sans se mettre en peine si M. de Turenne le suivoit avec l'arrière-garde, qu'il fut longtems à rassembler, à cause du grand nombre de soldats qui s'amu-soient à piller le fauxbourg, marcha avec l'avant-garde, sans faire aucune alte, droit à Etrechi: les ennemis pouvoient, sortant par la porte de Paris, se mettre entre l'un & l'autre, & les battre tous deux; mais ils se contentèrent d'attaquer l'arrière-garde, comme elle se retiroit du côté de la barricade, & la pressèrent si vivement, que M. de Turenne fut obligé d'y aller en personne avec de la Cavalerie, pour la dégager. En arrivant sur la hauteur, le Chevalier Berkeley l'avertit que l'avant-garde étoit partie; à quoi il répondit, en haussant les épaules, qu'il étoit trop tard d'y remédier, le danger étoit d'autant plus grand, qu'on avoit l'embarras des prisonniers qu'on amenoit. On marcha avec toute la diligence possible, & la crainte ne cessa qu'en arrivant à Etrechi. Le lendemain, toute l'Armée retourna à Châtres.

Ce succès releva considérablement les affaires du Roi & le courage du Cardinal, qui envoya ordre à M. de Turenne de bloquer les ennemis dans Etampes, où ils commen-
çoient

1652.
 goient à manquer de fourages. Avant que tout pût être prêt, ceux autour de Châtres étant entièrement consommés, il falut que l'Armée marchât à Palaifeau, où elle resta jusqu'au vingt-six, qu'elle vint camper près d'Etrechy, & le lendemain elle s'avança à une lieue d'Étampes. On travailla à une ligne de contrevallation à la portée du mousquet de la Place, sur la croupe de la montagne; aussitôt que les ennemis s'en apperçurent, ils firent de fréquentes sorties pour interrompre l'ouvrage, dans l'une desquelles ils coupèrent environ cent travailleurs avant que la garde pût être à cheval; mais ils furent vigoureusement repoussés par le Marquis de Richelieu qui la commandoit. Le lendemain les lignes furent presque achevées: elles ne purent être que médiocres à cause de la qualité du terrain fort pierreux, & du manque d'outils & de bois n'y en ayant point du tout aux environs.

On logea de l'Infanterie dans les ruïnes du fauxbourg, que les ennemis avoient brûlé quand ils furent qu'on retournoit les attaquer. L'Armée étoit campée plus près de la Place que la portée du canon, qui n'incommodoit point, parce qu'elle est dans un fond: mais les ennemis pouvoient découvrir du haut d'une tour fort élevée, dont on a déjà parlé, tout ce qui se passoit dans le Camp; ce qui leur étoit fort avantageux. On dressa un pont sur la rivière, pour les empêcher d'aller au fourage, & on se dispoisoit à en faire plusieurs autres, qui les auroient resserrés & affamés en peu de tems; lorsque le Duc de Lorraine vint rompre toutes ces mesures. Ce Prince avoit donné au Cardinal des assurances si positives de demeurer attaché à ses intérêts, qu'il

1652. envoïa ordre au Maréchal de la Ferté, Gouverneur de la Lorraine, de permettre au Duc de rassembler ses troupes, qui étoient dispersées; mais elles ne furent pas plutôt en Corps qu'il marcha droit en France, & se déclara pour les Princes, avec lesquels il avoit traité secrètement dans le même tems qu'il étoit en négociation avec le Cardinal.

Ce contretems obligea M. de Turenne à changer de dessein, & à attaquer Etampes de vive force, prévoyant que s'il ne la prenoit pas promptement, le Duc de Lorraine viendrait la secourir. On travailla dans cette vue avec toute la diligence possible à élever les batteries, les unes sur les lignes, & d'autres dans le fond, contre la porte d'Orléans, qu'on battit, & en même tems la muraille entre cette porte & la grande tour, dans le dessein d'insulter un ouvrage avancé, que les ennemis y avoient fait un peu plus près de la porte que de la tour. La nuit M. de Gadagne, avec mille hommes commandés, y donna l'attaque; & après quelque résistance s'en rendit maître sans perte considérable, quoique les murailles de la Place ne fussent qu'à la portée du pistolet. On avoit fait sortir du Camp de la Cavalerie, qu'on plaça entre la Ville & les lignes du côté de la hauteur, pour empêcher que M. de Gadagne ne fût surpris par derrière: on la fit rentrer à la pointe du jour mais aussitôt que le soleil fut levé, les ennemis sortirent le long du fossé pour attaquer l'ouvrage par derrière, pendant que de la Place on l'attaquoit de front. Quoique M. de Gadagne fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un bon Officier, il en fut chassé, & ne fit sa retraite qu'avec beaucoup de peine le long

du fossé, vers une barricade qu'il avoit fait faire devant la porte d'Orléans: on le crut perdu, parce qu'il ne revint pas d'abord avec ses gens; aussi n'échappa-t-il que par un grand bonheur, s'étant trouvé engagé au milieu de la Cavalerie des ennemis avec deux ou trois Sergens & autant de mousquetaires, qui ne l'abandonnèrent point, & l'aidèrent avec beaucoup de bravoure à se dégager. Il ne fut point blessé, quoiqu'il reçût plus de vingt coups d'épée & de pique dans son buffe, dont la bonté le préserva. M. de Turenne étoit allé au Camp quand cette affaire arriva, aiant été toute la nuit dans les lignes: dès qu'il entendit l'alarme, il fit marcher toute l'Infanterie de son quartier; & son régiment arrivant le premier, il lui ordonna de regagner l'ouvrage; ce régiment marcha aussi-tôt à la vue des deux Armées; & sans qu'on fit la moindre diversion, ni qu'on tirât un seul coup de canon pour favoriser l'attaque, il avança précédé de quelques soldats commandés de ceux qui avoient été chassés de l'ouvrage; mais un Capitaine de Picardie qui les conduisoit aiant été tué, ils s'enfuirent, & entraînérent avec eux une partie des mousquetaires de la gauche du régiment. Cet accident ne fût point capable de le rebuter. Les Capitaines prirent en main les drapeaux, & allèrent à la tête de leurs soldats sans tirer un coup, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au pied de l'ouvrage, qui étoit plein d'ennemis. Alors les attaquans firent une décharge de toute leur mousqueterie; & s'étant avancés à la longueur de la pique, ils chargèrent l'ennemi avec tant de résolution & de bravoure, qu'ils emportèrent l'ouvrage, & s'y logèrent; ils ne perdirent

1652.

rent qu'un Capitaine de leur régiment, un ou deux Officiers subalternes & peu de soldats, quoiqu'ils eussent longtems essuié le feu des ennemis que rien n'empêchoit de tirer juste, puisque pendant toute cette action on ne tira pas un seul coup de canon ni de mousquet du côté de l'Armée du Roi. Tous ceux qui furent témoins de cette action avouèrent qu'ils n'en avoient jamais vu une plus hardie & plus chaude: M. de Turenne lui-même & les Officiers les plus expérimentés crurent qu'il auroit été impossible de pousser si loin la bravoure, si les drapeaux n'avoient toujours été devant les yeux des soldats; & ce fut en partie ce qui ensuite détermina les régimens à en prendre de nouveaux, les vieux Corps aussi-bien que les autres aiant jusques-là affecté une gloire mal entendue d'avoir leurs drapeaux si déchirés, que le plus souvent il ne restoit que le bâton. Le régiment de Turenne étoit le seul qui en avoit alors de plus entiers, sans excepter les Gardes Françaises; car il n'y avoit point de Suisses dans cette Armée.

Il sembloit après cette affaire, qu'on dût être en repos le reste de cette journée; mais les ennemis se souvenant de la facilité avec laquelle ils avoient regagné l'ouvrage le matin, & en considérant l'importance, résolurent de l'attaquer une seconde fois, & d'insulter en même tems les lignes. L'après-midi sur les trois heures, ils sortirent avec vingt escadrons & cinq bataillons. M. de Turenne, qui heureusement se trouva dans les lignes, commanda aux troupes de marcher à leurs postes, & envoya ordre à toute l'Infanterie qui étoit au Camp de le venir joindre: cependant pour gagner du tems, il fit sortir des lignes

trois escadrons commandés par le Comte de Rennel, pour charger le premier Corps des ennemis qui approchoit; ce qu'il fit avec beaucoup de fermeté jusqu'à ce que ne pouvant plus soutenir une partie si inégale, il fut poussé jusques dans les lignes mêmes, dont le fossé étoit si peu considérable, que des Cavaliers qui ne purent point entrer par l'avenue, sautèrent par-dessus, & il y eut fort peu de chevaux qui y tombèrent. Le Comte de Schomberg, qui n'étoit alors que Volontaire, fut blessé au bras droit en faisant ferme dans l'avenue, à laquelle il n'y avoit point de barrière, parce qu'il ne s'étoit pas trouvé assés de bois dans le país pour en faire une. M. de Turenne, dans le tems qu'il fit sortir le Comte de Rennel, avança lui-même avec deux escadrons qui lui restoient vers l'avenue, croiant que l'ennemi y feroit ses principaux efforts. Les choses se trouvèrent dans un triste état; il ne venoit point de troupes au secours; l'ennemi approchoit avec trois bataillons & plusieurs escadrons; dont quelques-uns n'étoient qu'à la portée du pistolet, attendant l'Infanterie, qui n'étoit qu'à demi-portée du mousquet. Il n'y avoit dans les lignes pour se défendre que deux escadrons de Cavalerie, quelques sentinelles d'espace en espace, qui au lieu d'incommoder les ennemis faisoient voir beaucoup de foiblesse: il n'y avoit point de canoniers aux batteries, & point d'espérance d'aucun renfort considérable d'Infanterie qui pût arriver dans une nécessité si pressante, la plupart aiant été envoyée au fauxbourg d'Orléans à cause de l'action du matin. On se croioit enfin si près d'être attaqué que le Duc d'Yorck qui montoit un cheval d'am-

1652.

ble, ne crut point avoir le tems d'en charger, quoiqu'on lui en eût amené un de bataille, ni de prendre ses armes, qu'il se fit mettre étant à cheval. Il arriva dans le même moment deux cens mousquetaires du régiment aux Gardes; c'étoit tout ce qu'on avoit pu ramasser au Camp. M. de Turenne leur recommanda, sans s'amuser à tirer tous ensemble, de bien ajuster leurs coups; ce qu'ils firent si à propos, que jamais un si petit nombre de soldats n'a fait tant d'exécution: ils jettèrent bas à la première décharge tant d'Officiers & de cavaliers, & éclaircirent tellement les trois premiers escadrons, qu'ils jugèrent à propos de s'éloigner. Ils tirèrent ensuite sur l'Infanterie, qui avançoit toujours; mais par bonheur elle trouva en avançant un petit rideau qui la couvroit jusqu'à la tête, dont l'abri lui parut si agréable, que ni exhortation, ni coups, ni menaces ne furent point capables de la faire aller plus avant: elle se contenta de faire grand feu sur les lignes, jusqu'à ce que la Cavalerie des autres quartiers arrivant au secours des lignes, les ennemis songèrent à se retirer.

Ils ne furent pas plus heureux à l'attaque de l'ouvrage; car aiant plus de chemin à faire pour y arriver, ceux qui le gardoient eurent le tems de se préparer à les recevoir. M. de Traci qui commandoit la Cavalerie Allemande qui étoit au service du Roi de France, aiant été averti dans son quartier de ce qui se passoit, jugea à propos de marcher entre les lignes & la Ville, il rencontra ceux des ennemis qui alloient attaquer l'ouvrage: quoiqu'il n'eût que quatre escadrons, & qu'il fût fort inférieur en nombre, il les chargea si brusquement,

que les aiant arrêtés ; il donna le tems à d'autres troupes commandées par le Marquis de Richelieu, de le venir seconder. Avec ce renfort les ennemis furent chargés une seconde fois, & forcés de se retirer en grand desordre ; mais comme ils étoient près de la Ville, il auroit été dangereux de les pousser trop loin. La plupart des troupes du Roi arrivant aux lignes, & les ennemis se retirant, plusieurs Officiers pressèrent M. de Turenne de les poursuivre ; auxquels il répondit, que comme ils étoient trop près de leurs murailles, on ne pourroit pas leur faire grand mal, & qu'on s'exposeroit à perdre trop de monde, & au danger d'être forcé de se retirer en desordre.

Les ennemis furent si maltraités dans cette entreprise, où ils perdirent beaucoup de monde & plus de soixante Officiers, qu'il ne leur prit plus envie de se commettre davantage. On les pressa vivement du côté de la porte d'Orléans & de l'ouvrage avancé qu'on leur avoit pris ; & le Mineur étoit déjà logé à la muraille, quand on apprit que M. de Lorraine marchoit avec toute la diligence possible vers Paris, & qu'on lui préparoit un pont de bateaux un peu au-dessus de Charenton. Cette nouvelle obligea M. de Turenne à lever le siège, pour ne pas s'exposer à être enfermé entre deux Armées ennemies : on retira d'abord le canon des batteries qui étoient les plus proches de la Ville ; mais on étoit si mal fourni d'attelages, que quoique la Cour eût envoyé tous les chevaux de carosse qui s'y trouverent, jusqu'à ceux du Roi & de la Reine, on ne put faire marcher que la moitié de l'artillerie le jour avant qu'on décampa, & il falut

1652. attendre le retour des chevaux pour emmener l'autre.

On commença le sept Juin, l'Armée étant en bataille, à retirer les troupes qui étoient dans l'ouvrage avancé. M. de Navailles qui y commandoit, fit sa retraite en bon ordre, quoique l'ennemi le pressât assés vivement. Ensuite l'Armée se mit en marche, après avoir mis le feu aux huttes : pendant que la première ligne faisoit alte, la seconde avançoit environ cinq cens pas, après quoi elle faisoit volte-face vers la Ville; ensuite la première s'ébranloit, & marchoit à petit pas, jusqu'à ce qu'elle eût gagné les intervalles de la seconde ligne, & continuant jusqu'à ce qu'elle fût arrivée par-delà à la distance de cinq cens pas, elle faisoit alte & volte-face du côté de l'ennemi, comme avoit fait la seconde, qui recommençoit le même mouvement. De cette manière l'Armée se retira l'espace d'une lieue, & le spectacle en étoit fort beau. Les ennemis suivirent la première ligne dans son premier mouvement, escarmouchant en grand nombre; mais ensuite ils n'entreprirent rien qui pût donner de l'inquiétude. L'Armée étant arrivée à Etrechi, y resta deux ou trois jours; elle fut camper ensuite à Itterville près de Corbeil, & de là à Balancourt, où M. de Turenne aiant appris que le Duc de Lorraine étoit arrivé à Villeneuve S. George, il marcha promptement, dans le dessein de l'attaquer avant qu'il pût être joint par les ennemis qu'on avoit laissés dans Etampes. Le quatorze, l'Armée passa la Seine à Corbeil, & fit tant de diligence qu'elle surprit l'ennemi lorsqu'il s'y attendoit le moins. Ce fut sur les deux heures après

midi, qu'on se trouva en présence; mais on ne put point combattre; parce qu'il se trouva un ruisseau entre deux, qui tombe de la Brie dans la Seine: on le côtoïa sans perdre de tems, jusqu'à ce qu'on trouvât un passage. L'Armée marcha toute la nuit, & laissant les forêts sur la gauche, l'avant-garde arriva à la pointe du jour à Grosbois. Beaujeu, qui étoit employé par le Cardinal auprès du Duc de Lorraine, y vint avec Dagecourt, Capitaine des Gardes de ce Prince, trouver M. de Turenne, pour lui faire des propositions de sa part, dont la principale & la plus pressante étoit qu'il n'avançât point; mais il ne se laissa point surprendre à ses artifices: il continua sa marche; & aiant appris que le Roi d'Angleterre étoit arrivé la même nuit dans l'Armée du Duc, pour travailler à la négociation qui étoit sur le tapis entre lui & le Cardinal, il pria le Duc d'Yorck de l'y aller trouver; ce qu'il accepta d'autant plus volontiers, que le Roi son frère lui avoit fait dire qu'il seroit bien aise de lui parler, & qu'il avoit la parole de M. de Lorraine pour son retour.

Ce qui causa la venue du Roi d'Angleterre à l'Armée du Duc de Lorraine, fut la prière qu'il fit à Sa Majesté d'être le médiateur entre lui & la Cour de France, de vouloir être le garant du Traité qui étoit sur le point d'être conclu, & à cet effet de lui faire l'honneur de venir à son Armée, pour après l'affaire consommée le mener à la Cour, qui étoit à Melun. Le Roi d'Angleterre aiant reçu à Paris la lettre de M. de Lorraine, par laquelle il lui faisoit ces propositions, fit immédiatement les communiquer à la Reine sa mè-

1652. re, qui étoit à Chaillot : comme elle connoissoit que ce Duc agissoit rarement de bonne foi, elle ne fut point d'avis que le Roi fût sa caution; mais la passion qu'il avoit de contribuer à une affaire qui pouvoit être si avantageuse à la Cour, le détermina par-dessus toute autre considération. Il partit dans le même instant, prenant dans son carrosse les Lords Rochester, Jermin & Crofts : il apprit en arrivant à Charenton, que les deux Armées étoient en présence, & on croit qu'il y trouva un Exprès du Duc, pour le prier de se hâter. En arrivant à Villeneuve S. George, il trouva ce Prince fort intrigué & inquiet, à cause du voisinage importun de M. de Turenne. Ce fut alors que M. de Beaujeu & le Capitaine des Gardes lui furent envoyés avec les propositions. Cependant dans l'incertitude du succès du Traité, M. de Lorraine se prépara au combat; il se posta avec tout l'avantage que le terrain pouvoit lui donner; il fit faire pendant la nuit avec une diligence extrême cinq Redoutes, pour couvrir le front de son Armée, qui étoit d'environ cinq mille hommes de Cavalerie & trois mille d'Infanterie, avec un petit train d'artillerie; il mit la plus grande partie de son Infanterie dans les cinq Redoutes, & le reste en réserve derrière celle du milieu en un gros bataillon; la plupart de son canon étoit sur une hauteur au-dessus de la Ville, proche d'une Justice; sa Cavalerie étoit sur deux lignes derrière les Redoutes : il avoit un grand bois à sa droite, la Ville à sa gauche, par où on ne pouvoit point l'attaquer, parce qu'il y avoit une hauteur fort escarpée. Dans cette situation où il montra beaucoup d'expérience & d'habileté,

il attendit le combat, ou la conclusion du Traité. 1652.

Le Duc d'Yorck en arrivant à Villeneuve S. George fut trouver le Roi son frère, qui lui dit ce qui l'y avoit amené, & le pria de mettre tout en usage pour faire réüssir le Traité, de manière qu'il pût se tirer avec honneur d'une affaire si épineuse, étant fort embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre en cas que les deux Armées en vinssent aux mains: il ne lui convenoit point à la veille d'une bataille de se retirer sans en partager l'honneur; le Duc de Lorraine l'avoit invité à venir l'aider à faire son Traité avec la France; il lui avoit des obligations particulières, & se trouvoit dans son quartier, où il avoit logé une nuit: d'un autre côté, il étoit sous la protection du Roi de France, & dans ses Etats; il en recevoit pension, qui est le seul secours apparent qu'il eût dans cette conjoncture pour subsister. Mais la principale considération étoit qu'en combattant pour le Duc de Lorraine, il sembleroit soutenir la rebellion contre un Roi légitime; & pour cette même raison il n'y demeureroit qu'avec une extrême répugnance, connoissant le mauvais effet que cela pouvoit faire dans le monde: cependant il ne voïoit point comment il se pouvoit retirer avec honneur. Dans cette perplexité il demanda au Duc d'Yorck quelle proposition il apportoit. Le Duc lui dit en peu de mots, que M. de Turenne demandoit qu'on cessât immédiatement de travailler au pont que M. de Lorraine faisoit faire sur la Seine; qu'il s'engageât de sortir des terres de France dans quinze jours, & qu'en même tems il engageât sa parole de ne jamais donner aucun secours aux Princes:

1652.

qu'à l'égard du premier article, M. de Varenne, qui étoit venu exprès avec lui, avoit ordre d'en voir lui-même l'exécution, & que fans ce préliminaire M. de Turenne ne vouloit rien entendre. Le Roi, qui savoit les engagemens que M. de Lorraine avoit avec les Princes, répondit qu'il craignoit fort que ce Duc ne voudroit jamais signer des conditions si dures: le Duc d'Yorck repliqua, que M. de Turenne n'en démordroit assurément pas. Dans le même tems M. de Lorraine entra dans la chambre; le Duc d'Yorck lui présenta aussi-tôt le projet du Traité: il le reçut d'un air railleur, qui lui étoit ordinaire, mais qui étoit un peu forcé pour le coup: il consentit d'abord au premier article, & envoya sur le champ un Officier avec M. de Varenne pour faire cesser l'ouvrage du pont; mais pour les autres, il protesta que rien ne le pourroit obliger à se soumettre à des conditions si honteuses. Le Duc lui demanda s'il souhaitoit qu'il portât cette réponse: il répondit, qu'il n'en pouvoit point donner d'autre, & s'imaginant que ce jeune Prince avoit plus d'inclination pour une bataille que pour un accommodement, il pria le Roi d'Angleterre d'envoyer avec lui le Lord Jermin; pour essayer d'obtenir de M. de Turenne des conditions plus supportables.

M. de Turenne cependant ne perdoit point de tems, & avançoit avec tant de diligence que le Duc d'Yorck & le Lord Jermin trouvèrent à une lieue des Lorrains son Armée, qui marchoit toujours en bataille. Ce Prince lui rapporta la réponse de M. de Lorraine, & le Lord Jermin n'omit rien de ce qu'il crut capable de le faire désister de ce qui paroïssoit

trop rude dans ses propositions; mais il n'en voulut rien relâcher, & Jermin retourna porter au Duc le résultat de sa tentative. Il pria instamment le Duc d'Yorck de retourner avec lui, dans l'espérance de gagner du tems, & que M. de Turenne n'attaqueroit point qu'il ne fût revenu avec une réponse finale; mais il le refusa absolument, l'assurant que ce Général n'étoit pas capable de perdre son tems, puisqu'il savoit que l'Armée d'Etampes le suivoit de si près, qu'on craignoit à tout moment de la voir paroître de l'autre côté de la rivière; qu'ainsi il ne doutoit point que les Armées seroient engagées avant qu'il pût être de retour: il ajouta en souriant, que sa présence ne hâteroit pas le Duc de Lorraine à finir plutôt l'affaire, & que l'approche de M. de Turenne le détermineroit bien mieux à la conclure. Le Lord Jermin partit; & l'Armée continuant de marcher n'étoit pas plus éloignée des ennemis que la portée du canon, quand le Roi d'Angleterre vint lui-même trouver M. de Turenne pour faire les derniers efforts. Le Vicomte pria Sa Majesté de l'excuser, s'il insistoit toujours sur les mêmes conditions qu'il avoit envoiées, & ajouta qu'il étoit persuadé qu'elle s'intéressoit trop fortement au bien des affaires de son Roi, pour le presser davantage d'y rien changer. Les Armées étoient si proches, que tous les momens étoient précieux; c'est pourquoi le Roi Charles pria M. de Turenne d'envoier pour la dernière fois à M. de Lorraine; il y consentit, & M. de Gagne fut chargé de porter les conditions en écrit, & de lui dire qu'il falloit ou les signer, ou combattre. Il partit, & trouva M. de Lorraine sur la hauteur près de la Justice, où

1652. il avoit fait dresser des batteries. Ce Prince aiant lu le papier qu'il lui présenta, cria à ses canonniers de tirer; mais il parut bien qu'on leur avoit auparavant défendu d'obéir. M. de Gadagne lui dit nettement qu'ils n'oseroient point, & lui répéta ce qu'il lui avoit dit en l'abordant, qu'il falloit signer, ou qu'il alloit être attaqué dans l'instant: sur quoi M. de Lorraine signa enfin le Traité, & M. de Gadagne s'en retourna le porter à M. de Turenne, qui au moment qu'il le reçut, fit faire alte à son Armée, envoya demander des otages, & que le Duc fit marcher ses troupes: il donna M. de Ligneville; & M. Dagecourt son Capitaine des Gardes, pour garants de l'exécution du Traité, qui devoient être rendus aussi-tôt que M. de Vaubecourt, qui eut ordre de suivre les Lorrains, donneroit avis qu'ils seroient sortis des terres de France.

Le Roi d'Angleterre, après la ratification du Traité, fut voir l'Armée de M. de Turenne, alla ensuite prendre congé du Duc de Lorraine, & retourna à Paris. À peine fut-il parti, que les deux Généraux se rencontrèrent; après quelques complimens réciproquement froids, ils se séparèrent: M. de Lorraine fit immédiatement après marcher son Armée; pendant que celle de M. de Turenne resta en bataille: les Lorrains entrèrent à sa vue dans un long défilé fort étroit, où ils étoient à la discrétion des François; mais M. de Turenne étoit plus religieux observateur de sa parole que M. de Lorraine, dont les troupes ne furent pas plutôt dans le défilé, que l'Armée des Princes parut de l'autre côté de la Seine, laquelle aiant été informée de ce qui venoit de se passer, marcha à Paris.

M. de Turenne resta quelques jours à Villeneuve S. George; il en partit le vingt-un de Juin, marcha à petites journées à Lagni, où il passa la Marne le premier de Juillet, & fut camper à la Chevrette, à une lieue de S. Denis, où étoit la Cour. Le Maréchal de la Ferté avoit joint l'Armée à Gorges avec trois ou quatre régimens de Cavalerie & deux d'Infanterie, dont un étoit à lui, & l'autre celui de Wall; il avoit amené ces troupes de Lorraine.

Le Duc de Beaufort, grand favori de la populace de Paris, avoit été joindre M. de Lorraine à Villeneuve S. George avec cinq cens Parisiens à cheval, auxquels par le Traité il étoit permis de se retirer: mais n'étant point fait mention de leur Général, il ne se crut point en sûreté; & ne voulant point faire épreuve de la générosité de M. de Turenne, il prit un Trompette avec lui, passa la Seine, & courut à Paris, où pour irriter le peuple contre le Roi d'Angleterre, il fit entendre malicieusement que c'étoit à sa persuasion que le Duc de Lorraine avoit signé le Traité. Si Sa Majesté y contribua, comme il étoit de son intérêt, il n'en fut pas originalement la cause, puisque M. de Lorraine le pria instamment de venir l'aider à le conclure. Cependant ce bruit fit telle impression sur la multitude, que ni le Roi ni la Reine d'Angleterre, ni aucun Anglois de leur Cour n'osèrent pendant plusieurs jours sortir du Louvre, ni même regarder par les fenêtres, de peur de s'attirer quelque insulte, ou au moins quelques injures; & l'animosité du peuple augmenta à un point que Leurs Majestés furent contraintes de quitter la Ville secrètement, & de se

1652. retirer à S. Germain jusqu'à ce qu'elle fût apaisée.

L'Armée des Princes ne pouvant plus tenir la Campagne contre l'Armée du Roi, après avoir manqué sa jonction avec les Lorrains, fut camper près de S. Cloud derrière la Seine. M. de Turenne n'ayant plus d'autres ennemis sur les bras, résolut de les attaquer par-tout, & fit travailler à un pont de bateaux le même jour qu'il arriva à la Chevrette: comme la Seine y est fort large, il falut du tems pour le faire, & pour empêcher que les ennemis n'interrompissent l'ouvrage, les deux régimens d'Infanterie de M. de la Ferté furent postés dans une Ile, à la pointe de laquelle on vouloit passer. Les ennemis n'osèrent rien entreprendre; l'Armée du Roi avoit l'avantage du terrain de son côté, qui étoit plus élevé que l'autre: ils ne s'opposèrent ni à la construction du pont ni au passage. Il est vrai qu'ils firent d'abord quelque mouvement, comme s'ils eussent eu quelque dessein; ils logèrent environ cent soldats derrière un petit rideau, & firent avancer quelques escadrons pour les soutenir; mais le canon les fit éloigner bien vite: les soldats se croiant en sûreté restèrent dans leur poste, d'où ils faisoient feu sur les travailleurs. La Fite, Major du régiment de Cavalerie de La Ferté, hardi & bon Officier, trouva un endroit qui n'étoit point profond; & l'ayant passé à la nage avec cinquante maîtres, coupa la retraite aux cent fantassins, en tailla la plupart en pièces, embarqua dans un bateau le reste qu'il avoit fait prisonniers, & repassa sans perdre un homme, avant que les escadrons ennemis que le canon avoit éloignés à une distance

con-

considérable, pussent venir au secours de leurs gens. Depuis cette tentative, ils ne jugèrent pas à propos d'en faire d'autres; & pour leur en ôter l'envie, on fit passer dans l'Ile un renfort d'Infanterie; avec quelques pièces de campagne, M. le Prince desespérant d'empêcher le passage à l'Armée du Roi, dont le pont pouvoit probablement être achevé le lendemain, résolut de marcher à Charenton & de s'y poster derrière la Marne: pendant que sa Cavalerie passoit sur le pont de S. Cloud; son Infanterie passa sur un pont de bateaux qu'il avoit fait construire pour faire plus de diligence: il marcha au travers du bois de Boulogne; mais arrivant à la porte de la Conférence, les Parisiens lui refusèrent passage; il fut obligé de marcher autour de la Ville, comme il se l'étoit proposé, s'il ne pouvoit point passer au travers.

M. de Turenne aiant été promptement informé de toutes choses par un Exprès que les amis du Roi envoïèrent de Paris & qu'ils firent descendre dans un panier de dessus les murailles, parce que les portes étoient fermées; fit marcher l'Armée du Roi, fut trouver le Cardinal à S. Denis, avec lequel il fut résolu que l'Armée continueroit de marcher avec toute la diligence possible, pour attaquer M. le Prince avant qu'il pût gagner Charenton. On ne jugea pas à propos d'attendre ni le canon ni l'Infanterie de M. de la Ferté, qui étoit dans l'Ile, le moindre délai pouvant faire perdre une si belle occasion. En arrivant à la Chapelle on découvrit l'arrière garde des ennemis: M. de Turenne s'avança pour les reconnoître; & trouvant que pour favoriser leur retraite, ils avoient posté de l'Infanterie

1652. dans les moulins & dans de petites maisons à l'entrée du fauxbourg S. Denis, il fit avancer des mousquetaires, qui les chassèrent dans le moment, & donnèrent lieu à la Cavalerie de charger leur arrière-garde dans la rue même: elle se défendit d'abord avec assés de résolution, mais elle fut enfin mise en déroute; la plupart des Officiers furent tués ou prisonniers, entre autres Desmarais, Maréchal de Camp, qui avoit reçu quelques blessures, & le Comte de Choiseuil, Capitaine de Cavalerie. La perte fut si peu considérable du côté de l'Armée du Roi, qu'il n'y eut que le Marquis de Lisbourg, Lieutenant Colonel de Streff, blessé d'un coup de mousquet au travers du corps.

Après l'heureux succès de cette première attaque, on poussa les ennemis si vivement, qu'ayant atteint le reste de leur arrière-garde, qui étoit encore de deux ou trois cens chevaux, vers l'Hôpital de S. Louis, on en tailla la plus grande partie en pièces avant qu'ils pussent rejoindre le Corps de leur Armée qui se retiroit dans le fauxbourg S. Antoine.

Le Prince de Condé se trouva forcé de prendre ce parti, ne voyant point d'apparence de pouvoir gagner Charenton, attendu la vigueur avec laquelle on le poussoit: ce fut pour lui un grand bonheur dans une si grande extrémité, de trouver si à propos dans ce fauxbourg de bons retranchemens que les habitans y avoient fait depuis la guerre civile pour leur propre sûreté; sans quoi son Armée étoit perdue sans ressource. Il n'eut que le tems de poster ses troupes; tant il étoit suivi de près par celles du Roi, dont l'ardeur fut arrêtée par les barricades de la rue qui s'étoient trou-

vées toutes faites; & l'Infanterie ne pouvant pas être encore arrivée, donna le loisir aux ennemis de se mettre en bataille dans la grande rue.

Le Roi, le Cardinal & toute la Cour arrivèrent dans cet entretems sur la hauteur de Charonne, d'où, comme d'un amphithéâtre, ils furent les spectateurs de la suite de cette scène sanglante. Aussi-tôt qu'ils virent l'Infanterie arrivée, ils envoièrent ordre à M. de Turenne d'attaquer, quoique ni l'Infanterie de M. de la Ferté, ni le canon ne fussent point arrivés, & que l'on manquât de toutes choses nécessaires pour rompre les murailles, combler les retranchemens & enfoncer les barricades. M. de Turenne les fit prier inutilement de se donner patience, représentant que l'ennemi ne pouvoit lui échaper, si les Parisiens, dont on croïoit être assuré, ne lui ouvrieroient leurs portes; que le tems qu'il falloit pour avoir le canon n'en donneroit pas assez au Prince de Condé pour se fortifier davantage; qu'il étoit dangereux en attaquant sans les choses nécessaires, de recevoir un échec qui feroit avorter l'entreprise immanquable d'elle-même, quand le canon, les pioches & les autres instrumens à remuer la terre, qui ne pouvoient plus tarder longtems, seroient arrivés. Mais l'impatience de la Cour l'emporta sur toutes ces raisons: M. de Bouillon même, qui avoit nouvellement fait sa paix avec le Cardinal, pressa M. de Turenne son frère plus que personne, son sentiment étant qu'il valoit mieux suivre aveuglément les ordres de la Cour, que de s'exposer à la censure de certains Courtisans, capables de jeter dans l'esprit du Roi des soupçons qu'il voulût épar-

1652.

gner le Prince, quelque irréconciliables qu'ils fussent dans le fond, après ce qui s'étoit passé. M. de Turenne n'étoit pas encore assés bien dans l'esprit du Roi, & dans cette réputation de probité qu'il a acquise depuis, pour oser refuser d'obéir à des ordres qui n'étoient point de son goût; & il ne se fioit pas encore sur sa capacité & son expérience autant comme il fit dans la suite en plusieurs occasions.

Les Gardes Françoises & le régiment de la Marine, soutenus des Gendarmes du Roi & des Chevaux-légers, attaquèrent à la droite de tout la barricade d'une rue qui aboutissoit à la grande rue du fauxbourg, où est le Marché: le succès répondit à la bravoure des attaquans; quoique les murailles fussent bordées à droite & à gauche, & les maisons remplies de soldats, on emporta la barrière, & on chassoit les ennemis de maison en maison: lorsque l'ambition imprudente du Marquis de S. Maigrin, qui commandoit les Gendarmes & les Chevaux-légers, rendit ce premier avantage inutile. Il voulut partager la gloire de l'Infanterie; & craignant qu'il n'y en eût point pour lui de reste, il passa avec précipitation dans cette rue au travers des soldats, sans leur donner le tems d'achever de déloger les ennemis, & pénétra en poussant les fuyards presque jusqu'au Marché, où M. le Prince étoit en personne, qui remarquant la faute qu'avoit commise cette Cavalerie, se mit à la tête de vingt-cinq Officiers ou Volontaires qui se trouvoient auprès de lui, la chargea si brusquement qu'elle se mit en desordre, se renversa sur l'Infanterie & essuïa tout le feu que les ennemis faisoient des fenêtres. Ceux des troupes du Roi qui étoient entrés dans les

premières maisons, voyant ce desordre, les abandonnèrent; & les ennemis reprenant courage, les poursuivirent jusqu'à la première barricade, que la présence de M. de Turenne empêcha d'être reprise, comme l'avoient été toutes les autres.

1652.

S. Maigrin ne fut pas le seul qui païa par sa mort la peine de sa témérité; le Marquis de Nantouillet & plusieurs personnes de qualité y furent aussi tués sur la place; beaucoup d'autres moururent ensuite de leurs blessures, entre lesquels furent M. de Manchini, neveu du Cardinal, qui promettoit beaucoup, & Fouillou, Enseigne des Gardes de la Reine. Les deux régimens d'Infanterie avoient été si malmenés, que tout ce qu'on put en attendre fut qu'ils gardassent la première barricade qu'ils avoient prise.

Le régiment d'Infanterie de Turenne fut employé à l'attaque de quelques maisons & jardins que l'ennemi occupoit sur la gauche; les deux régimens d'Uxelles & de Carignan, qui ne composoient qu'un bataillon, insultèrent un peu plus loin; encore sur la gauche, les murailles d'un jardin qui aboutissoit à la grande rue; & sur la gauche de tout, le reste de l'Infanterie commandée par M. de Navailles, consistant dans les régimens de Picardie, Plessis-Praslin, Douglas & Bellecense, attaqua la barricade qui étoit du côté de la rivière proche le jardin de Rambouillet.

Les ennemis furent d'abord chassés de plusieurs postes par le régiment de Turenne; mais le mauvais succès de la droite l'empêcha de pousser plus loin, & il se contenta de conserver ce qu'il avoit gagné. Un escadron composé des régimens de Clare & de Richelieu,

1652. qui devoit le soutenir, surpris d'une grêle de mousqueterie des ennemis, qui d'une muraille voisine le prenoit en flanc, & lui tua beaucoup de monde, se mit en desordre & prit la fuite; mais les Officiers courant après les fuyards, les arrêterent, & en un moment les firent retourner à leur poste en bon ordre, où ils se comportèrent pendant tout le reste de l'action avec une bravoure extrême, & d'autant plus extraordinaire qu'il arrive très rarement que des troupes qui ont été une fois faibles de peur, fassent bonne figure le reste de la journée. Cet escadron fut si maltraité, qu'il n'y eut pas un Capitaine qui ne fût tué ou blessé; du régiment de Richelieu il ne resta en vie que La Loge, Capitaine-Lieutenant, blessé d'un coup de mousquet au travers du corps dont il guérit.

Les régimens d'Uxelles & de Carignan donnèrent de leur côté à peu près dans le même tems que se faisoient les autres attaques : les deux Lieutenans-Colonels furent tués d'abord; mais cela ne les empêcha point d'aller droit à la muraille, malgré le grand feu qu'on faisoit sur eux; ils se mirent dans les intervalles des trous au travers desquels les ennemis tiroient: il se renouvelloit dans cet endroit un combat à peu près semblable à celui de la dernière muraille des jardins du fauxbourg d'Etampes; les mousquets ne pouvant pas faire beaucoup d'exécution on se rouloit les pierres l'un sur l'autre, on tiroit les pistolets & on fourroit les épées au travers de ces trous, & le manque d'instrument à démolir la muraille fut cause que cette manœuvre dura longtems. Cependant la Cavalerie qui soutenoit cette attaque se tint vis-à-

vis de la grande rue, hors de la portée du mousquet, pour empêcher que les ennemis ne fortissent de la barricade qu'ils y avoient pour charger l'Infanterie qui étoit contre la muraille ; & on ne jugea pas à propos de rien entreprendre contre cette barricade, parce qu'étant défendue par les maisons voisines que les ennemis occupoient, il étoit difficile, & d'ailleurs inutile de la prendre, s'ils n'étoient auparavant chassés de ces maisons.

M. de Navailles de son côté emporta la barricade qui lui étoit opposée ; il n'y trouva pas beaucoup de résistance, & délogea les ennemis des maisons qui étoient aux environs. On s'étoit contenté d'abord de s'y maintenir, sans pousser plus avant, parce qu'on trouva que les ennemis avoient posté à l'opposite, dans une Place assés large, une partie de leur Cavalerie, & qu'il y avoit derrière des jardins & des maisons garnies d'Infanterie. Les ennemis jugèrent aussi qu'il y auroit eu de la témérité pour eux d'attaquer les troupes du Roi, & prirent le parti de se retirer derrière les maisons & les jardins que leur Infanterie occupoit. Mais M. d'Eclinvilliers, Maréchal de Camp, prenant leur retraite pour une fuite, passa au travers de la barricade gagnée avec la Cavalerie qu'il commandoit, pour les aller poursuivre : ils firent dans le même tems volte-face ; & sachant qu'on ne pouvoit venir à eux que deux à deux, ils la chargèrent avant qu'il pût escadronner, lorsqu'il n'avoit que la moitié de son monde passé, le battirent, le firent prisonnier, lui tuèrent plusieurs Officiers & Cavaliers ; & après avoir poursuivi le reste jusqu'à la barricade, ils se retirèrent au grand trot, essuïant un assés grand feu de

1652. l'Infanterie des troupes du Roi qui s'étoit em-
parée des maisons.

Le canon & l'infanterie de M. de la Ferté arrivèrent à peu près dans ce tems-là : les deux régimens eurent ordre aussitôt de relever les Gardes Françaises & la Marine qui avoient été si maltraités, & de garder les postes qu'on avoit gagnés de ce côté-là. Le canon dont il n'y avoit que six pièces fut conduit aux moulins, qui étoient un peu plus près que la portée du mousquet de l'entrée de la grande rue, où on commença à tirer avec beaucoup de succès sur les soldats & les bagages dont elle étoit remplie, & qui disparurent en un instant : ensuite on battit les maisons qui commandoient le passage à la barricade ; comme elles étoient légèrement bâties, chaque boulet passoit au travers : néanmoins les ennemis s'y maintinrent avec tant d'opiniâtreté qu'on ne put alors les en déloger, & firent toujours grand feu des fenêtres & des trous que le canon avoit percé.

Pendant cette canonnade on entendit subitement un grand bruit de mousqueterie qui venoit de l'attaque où commandoit M. de Navailles. M. de Turenne y courut ; mais l'affaire étoit finie avant qu'il y arrivât ; jamais il n'y en eut une plus chaude pour le tems qu'elle dura, ni un feu plus violent. Voici quelle en fut l'occasion. M. de Beaufort avoit employé presque tout le matin à haranguer les Parisiens, pour les exhorter d'ouvrir leurs portes à M. le Prince & à ses troupes ; son éloquence ayant été inutile, il sortit & ne put apprendre en arrivant au fauxbourg ce qui s'y étoit déjà passé, la chaleur de l'action où S. Maigrin avoit été tué, la bravoure avec laquel-

le M. le Prince & les personnes de qualité qui l'avoient accompagné s'étoient signalés, sans être animés d'une noble émulation. Il résolut de faire quelque chose d'aussi remarquable, & proposa à M. de Nemours avec lequel il étoit en querelle, de reprendre la barricade que M. de Navailles avoit emportée, comme une action de la dernière importance pour le Parti. M. de Nemours accepta la proposition, & on se mit aussi-tôt en état de l'exécuter. Tout ce qu'il y avoit de personnes de qualité qui étoient encore en état de combattre les suivirent: ils se mirent tous deux à la tête d'un bon Corps d'Infanterie, & marchèrent avec beaucoup de résolution & de bravoure à la barricade: le régiment de Picardie étoit posté derrière. Il y avoit une maison de chaque côté du passage par où les ennemis devoient venir; le régiment de du Pleffis-Praslin étoit dans l'une, & celui de Douglas dans l'autre: ils ne laissèrent pas de passer avec beaucoup d'intrépidité & de bravoure entre ces deux feux, qui furent violens & continus, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la barricade; mais ils y trouvèrent une si vigoureuse résistance, qu'ils ne purent s'en rendre maîtres; ils furent repoussés avec grande perte: M. de Nemours y reçut plusieurs blessures, & eut un doigt emporté d'un coup de mousquet, aiant la main sur la barricade; M. de la Rochefoucault reçut un coup au coin de l'œil, dont la balle sortit au dessous de l'autre, & courut risque de les perdre tous deux; M. de Guitaud reçut un coup de mousquet dans le corps. Il y eut plusieurs autres personnes de qualité blessées & tuées, dont les noms

1652. ont été oubliés : M. de Flamarin fut de ces derniers ; & une aventure trop remarquable ne permet pas de l'oublier. Des Diseurs de bonne-aventure lui avoient prédit qu'il mourroit la corde au cou ; ce qui est contre la coutume de France , où on coupe la tête aux Gentils-hommes qui y sont condamnés à mort : cependant il eut le malheur d'accomplir la prédiction , si on peut appeller ainsi les contes ridicules de cette sorte de gens , dont Dieu néanmoins peut bien se servir quelquefois pour punir des curiosités de cette nature , qui sont toujours criminelles. Ce Gentilhomme étant tombé d'un coup de mousquet , & aiant été laissé pour mort auprès d'une des maisons que les troupes du Roi occupoient , les soldats jugeant à la richesse de ses habits qu'il avoit la bourse garnie à proportion , avoient fort envie de l'aller dépouiller ; mais les ennemis qui étoient dans des maisons voisines , ne leur permettant point de le faire sans trop de danger , ils s'avisèrent d'attacher au bout d'une pique une corde , & y faisant un nœud coulant , ils la lui passèrent à l'entour de la tête , & l'attirèrent à eux de cette manière dans la maison , comme il expiroit.

M. de Turenne trouva en arrivant que l'ennemi avoit été repoussé , & que le poste étoit en bon état , il retourna à la batterie des moulins , malgré le feu de laquelle les ennemis tenoient toujours bon dans les maisons à la gauche de la barricade , à son égard. On découvrit un endroit qui n'étoit pas gardé , par où on pouvoit attaquer les maisons par derrière ; comme toute l'Infanterie étoit employée à l'attaque , M. de Turenne fit mettre pied à terre aux cavaliers , qui insultèrent les

maisons si à propos & avec tant de valeur, que de plus de cent hommes des ennemis qui les avoient si longtems défendus, il n'y en eut pas un qui ne fût tué ou pris.

Au même moment que les cavaliers commencèrent cette attaque, les deux régimens d'Uxelles & de Carignan, qui avoient toujours combattu la muraille des jardins d'une manière si bizarre, commencèrent à se rendre maîtres de quelques-uns des trous que les ennemis avoient défendus avec beaucoup d'opiniâtreté. On les avoit enfin beaucoup élargis sans autre secours que celui des mains, qu'il avoit falu faire suppléer au défaut de leviers & d'autres instrumens : sur quoi les ennemis jugeant qu'on avoit dessein de les forcer par ces ouvertures, abandonnèrent toute la muraille, quoiqu'il y eût dans le jardin un escadron pour les soutenir : les attaquans s'en étant apperçu, firent un feu si violent, que la Cavalerie suivant l'exemple des Fantassins, se mit en fuite; mais n'y aiant qu'un espace fort étroit pour se retirer, & chacun s'empressant à qui se sauveroit le premier, ils bouchèrent le passage, & y restèrent du tems entassés confusément Cavalerie & Infanterie, on fit grand feu sur eux; la muraille fut abattue; ils perdirent beaucoup de monde; & ceux qui étoient postés à la grande barricade à l'entrée de la grande rue, surpris de voir en même tems les jardins de leur gauche forcés, & le feu qu'on faisoit sur eux des maisons qui étoient à leur droite, prirent l'épouvante, & abandonnèrent la barricade, dont les troupes du Roi s'emparèrent. On ne jugea pas à propos de les poursuivre d'abord, parce qu'on avoit résolu de donner une attaque générale.

1652. de tous côtés : on prépara toutes choses pour cet effet, pendant qu'on donnoit le tems aux troupes de respirer, & de se remettre un peu des fatigues de tant d'actions, que la chaleur étouffante qu'il faisoit ce jour-là rendoit chaudes de toute manière.

Tout étant disposé en bon ordre, & le signal de trois coups de canon donné, on commença l'attaque; M. de la Ferté commandoit la droite, & M. de Turenne la gauche: ce dernier avançant avec un gros Corps de Cavalerie & d'Infanterie, avoit résolu de prendre un peu sur la gauche du côté de la Bastille, & d'attaquer un endroit où il espéroit ne point trouver de fortes barricades; mais comme on étoit près d'attaquer, la Bastille tira sur les troupes du Roi, au grand étonnement de tous ceux qui s'étoient flattés que Paris demeurerait neutre, & qu'elle ne donneroit point retraite aux ennemis. On avoit commencé de soupçonner, ce qui se trouva aussi-tôt après être véritable, que les Parisiens avoient ouvert leurs portes aux Princes; car en attaquant les barricades, les ennemis ne firent point mine de les vouloir défendre; ils se retirèrent de leurs postes en bon ordre, ne laissant à chacun que peu de soldats, qui à mesure qu'on avançoit à eux les abandonnoient, pour suivre leurs gens dans la Ville: on poursuivit les derniers jusqu'aux portes; & les Généraux ne voyant plus rien à faire, prirent le parti de retourner à la Chevrette, où ils avoient laissé leurs bagages, pour rafraichir les troupes; & on y fit conduire les blessés.

On ne peut pas dire exactement combien on perdit de monde dans ce combat: on croit

qu'outre les blessés, qui furent en grand nombre, il y eut entre huit ou neuf cens hommes de tués. Outre les personnes de qualité qui le furent, dont il a déjà été fait mention, il y en eut plusieurs autres dont on a oublié les noms, de même que des blessés: le Comte d'Estrées, Marechal de Camp; Pertuys, Capitaine des Gardes de M. de Turenne; le Colonel Worden, Gentilhomme du Duc d'Yorck; Lisbourg, Lieutenant-Colonel de Streff; le Chevalier de la Neuville, & plusieurs autres, guériront de leurs blessures. On a estimé que les ennemis eurent plus de mille hommes tués sur la place, parmi lesquels il y eut un grand nombre d'Officiers & de gens de qualité; de ces derniers, hors M. le Prince, le Duc de Beaufort, & le Prince de Tarente, il n'y en eut aucun qui ne fût ou tué ou blessé.

Le Prince de Condé n'avoit jamais mieux rempli les devoirs d'un grand Capitaine & d'un soldat intrépide, que dans cette occasion; jamais il ne s'étoit exposé à de si grands périls; & ce fut effectivement son courage qui sauva dans les commencemens de l'action son Armée d'une entière défaite. Il a depuis avoué au Duc d'Yorck, qu'il ne s'étoit jamais trouvé si longtems dans le danger. Mais ce qui rendit sa gloire plus éclatante c'est qu'il eut affaire à M. de Turenne, que tout le monde convient avoir été le plus grand Capitaine de son siècle, & qu'on peut avec justice comparer aux plus célèbres qui l'aient jamais précédé.

Ce qui détermina les Parisiens à refuser l'entrée aux troupes de M. le Prince, quand elles se présentèrent à la porte de la Confé-

1652. rence, furent les raisons suivantes, que les fidèles Sujets du Roi firent répandre par toute la Ville: Que quoiqu'on fût ennemi du Cardinal, & qu'on souhaitât sa perte, il seroit indigne de la gloire dont ils se piquoient d'être bons François, de souffrir qu'une Armée, composée en partie de troupes Espagnoles, entrât dans leurs murailles: Que ce seroit un spectacle odieux & capable d'exciter parini le peuple une sédition dangereuse, que les Croix de Bourgogne qu'on n'avoit coutume de voir que dans Nôtre-Dame, fussent portées en triomphe au milieu de leur Ville: Qu'il sembleroit qu'on se fût déjà soumis au joug des Espagnols, quand on ne verroit partout que des écharpes rouges, qui rappelleroient le souvenir honteux de les y avoir souffert pendant la rebellion, déguisée sous le titre spécieux d'une sainte Ligue: Qu'il étoit enfin contre l'intérêt de cette Capitale d'y recevoir une Armée, sous quelque prétexte que ce pût être.

Quand la bataille commença dans le fauxbourg S. Antoine, les harangues de M. de Beaufort ne purent rien obtenir. M. le Duc d'Orléans croiant que tout fût perdu, avoit fait fermer son Palais, & tenoit derrière ses jardins ses carosses prêts pour se sauver à Orléans: mais Mademoiselle pleine de courage & de résolution, considérant que la défaite de M. le Prince entraînoit la ruine de tout le Parti, fut à l'Hôtel de ville, & parla si vivement aux Magistrats qui y étoient assemblés, que ses raisons jointes aux clameurs & aux menaces de la populace qui l'avoit suivie, arrachèrent du Maréchal de l'Hôpital & du Prévôt des Marchands l'ordre à la Bour-

geoisie qui gardoit la porte S. Antoine, de l'ouvrir & de laisser entrer dans la Ville l'Armée de M. le Prince. Elle porta cet ordre elle-même, le voulut voir exécuter ; & entrant ensuite dans la Bastille , fit tirer sur les troupes du Roi. Ce fut ainsi que le courage de cette Princesse sauva le Prince de Condé & son Armée.

1652.

Il arriva deux jours après cette affaire un grand desordre dans Paris, à l'occasion d'un Conseil qui se tint dans l'Hôtel de ville, pour y faire déclarer le Duc d'Orléans Lieutenant-Général du Roïaume; pour y conclure une union qui fût indissoluble, jusqu'à ce que le Cardinal fût banni de France; pour rétablir le Duc de Beaufort Gouverneur de Paris, en la place du Maréchal de l'Hôpital; & pour déposer Le Fèvre de sa Charge de Prévôt des Marchands, & la donner à Broussel: mais ce qui devoit affermir la faction, fut une des principales causes de sa ruïne. Il se leva tout d'un coup une émotion si violente, qu'elle faillit à exterminer toute l'Assemblée. Une multitude composée de personnes de toutes sortes de conditions, vint avec impétuosité dans la Place de Grève, criant qu'ils vouloient que les affaires se terminassent au gré du Prince de Condé; qu'on leur livrât tous les partisans du Cardinal Mazarin: comme ils virent qu'on n'avoit pas beaucoup d'égard à leurs demandes, ils se mirent en devoir de forcer la Maison de ville; & le Maréchal de l'Hôpital secondé de quelques personnes résolues, en aiant défendu l'entrée, la populace mit le feu aux portes, qui s'étendit en peu de tems: ils tiroient sur tous ceux qui paroïsoient aux fenêtres, en tuèrent plusieurs; d'au-

1652.

tres appréhendant moins la fureur de ce peuple que l'horreur des flammes dont ils étoient menacés, & s'abandonnant à sa miséricorde, en furent impitoïablement massacrés, sans distinction de Parti: il confondoit le Frondeur avec le Roïaliste; & par un juste jugement de Dieu, il ne périt beaucoup plus des premiers que des derniers.

Tous ceux qui ont été soupçonnés d'avoir excité cette sédition, l'ont également desavouée, se la rejettant les uns sur les autres; & quoique le Prince de Condé ait toujours soutenu de n'y avoir point trempé, toute la haine en retomba sur lui & sur ses partisans, & personne ne crut M. le Duc d'Orléans capable d'y avoir eu aucune part. Ce desordre fut suivi d'un autre accident, qui fut encore d'un grand préjudice à la Fronde. Le Duc de Nemours fut tué en duel par le Duc de Beaufort, les liaisons du sang n'ayant pu appaiser la haine mortelle qu'ils se portoient depuis si longtems. Pendant que cette sanglante Tragédie se passoit dans le centre du Roïaume, les Espagnols se servant de l'occasion, reprirent en peu de tems plusieurs Places qu'ils avoient perdu les années précédentes. Ils entrèrent de bonne heure en campagne; & ne trouvant point de troupes capables d'arrêter leurs progrès, ils les poussèrent sans beaucoup de difficultés.

La Cour, qui demeura quelque tems à S. Denis, fut allarmée au dernier point d'apprendre que l'Archiduc, à la sollicitation des Princes, se dispoit à marcher en France au commencement de Juillet, avec une Armée de plus de vingt cinq mille hommes. Après plusieurs délibérations sur un danger si pressant,

Il fut résolu vers le quinzième de Juillet, que
 a Cour & l'Armée qui étoit trop foible pour
 résister à des forces si considérables, marche-
 roit dans deux jours pour se retirer à Lyon.

Le Duc d'Yorck & M. de Turenne vin-
 rent à S. Denis le même jour que cette ré-
 solution avoit été prise dans le Conseil. A-
 vant que d'aller à la Cour, ils furent chés
 M. le Duc de Bouillon, pour apprendre de
 lui ce qui avoit été arrêté: il dit à M. de
 Turenne, qu'il étoit d'opinion que la Cour
 ne pouvoit chercher son salut ailleurs qu'à
 Lyon; que les raisons qui l'avoient déter-
 minée à prendre ce parti, étoient, qu'il n'y
 avoit point d'autre Ville où le Roi pût être
 en sûreté, puisque c'étoit la seule grande Vil-
 le qui voulût le recevoir; que l'Armée Es-
 pagnoles, à laquelle on n'étoit pas en état de
 résister, venant en France, il étoit dangé-
 reux qu'elle n'enfermât la Cour & l'Armée
 entre elle & Paris; que tant que la person-
 ne du Roi seroit en sûreté, on pouvoit tout
 espérer, comme tout étoit à craindre si elle
 tomboit entre les mains des Princes ou des
 Espagnols; que Lyon étoit l'endroit de la
 France d'où on pouvoit le mieux faire tête
 aux ennemis, puisque tous les environs é-
 toient dévoués aux intérêts du Roi.

M. de Turenne au contraire trouva cet ex-
 pédient dangereux; il dit que la retraite de
 la Cour entraineroit infailliblement la perte
 de toutes les Places frontières de Picardie,
 Champagne & Lorraine qui tenoient pour le
 Roi; que ces Provinces se voyant abandon-
 nées, chacune ne songeroit qu'à s'accommo-
 der avec les Espagnols ou avec les Princes;
 que les uns ou les autres auroient tout le

1651.

1652. tems d'en retirer tout l'avantage qu'il leur
plairoit; qu'il étoit extrêmement dangereux
qu'une parçille situation d'affaires n'inspirât
aux peuples des pensées de diviser la France,
au moins cette partie dont ils se trouveroient
en possession; qu'après que les Princes se fe-
roient ainsi établis, leurs forces augmentant
en même tems que leur réputation, la Cour
perdroit l'un & l'autre, & seroit à la veille
d'être entièrement chassée du Roïaume. Il
conclut après plusieurs autres raisons, que le
parti le plus prudent & le plus sûr étoit, que
le Roi se retirât à Pontoise avec la Garde qui
avoit coutume de l'accompagner, qui suffiroit,
le poste étant aisé à garder, pour le mettre
à couvert des entreprises des Parisiens, qui
probablement n'en viendroient point à cette
extrémité, puisqu'ils gardoient des bienséan-
ces qui marquoient toujours du respect; que
la Cour étant ainsi en sûreté, il marcheroit
avec l'Armée à Compiègne, pour observer le
mouvement des Espagnols; & qu'il espéroit,
à la faveur de cette Ville & des rivières qui
l'environnent, retarder au moins leurs pro-
grès, s'il ne les arrêtoit point tout court. Il
ajouta, qu'il étoit sûr que les Espagnols, na-
turellement soupçonneux & sujets à des pré-
cautions outrées, le voïant avancer à eux,
ne manqueroient point avec les raffinemens
ordinaires de leur prudence, de s'imaginer
du mystère dans cette démarche, & de croi-
re qu'on n'oseroit point l'hazarder sans de
bons fondemens; & que l'opinion qu'ils ont
du tempérament de la Nation, leur feroit
craindre que les Princes ne négociaissent quel-
que Traité secret, dont ils seroient les victi-
mes. M. de Turenne ramena aisément son

frère à son sentiment : ils furent ensemble trouver le Cardinal, qui s'y rendit aussi, après en avoir péré & conçu la solidité. Le voyage de Lyon fut rompu ; & le dix-sept de Juillet, la Cour alla à Pontoise : l'Armée marcha en trois jours à Compiègne, & campa sous les murailles de cette Ville.

L'Armée Espagnole s'étoit avancée jusqu'à Chauni, où le Duc d'Elbeuf se laissa enfermer si mal à propos avec sept ou huit cens chevaux qu'il avoit assemblé dans son Gouvernement de Picardie, que quand il crut pouvoir se retirer à l'approche des ennemis, ils lui coupèrent les passages ; & la Place étant foible, il fut obligé de capituler après deux jours de siège, à condition que ses cavaliers sortiroient à pied, & qu'ils laisseroient leurs chevaux aux Espagnols.

M. de Turenne avoit sagement prévu que sa démarche arrêteroit les ennemis : après la prise de Chauni, où ils ne mirent point de garnison, ils n'entreprirent point d'autre siège de ce côté-là, où ils pouvoient en faire sans opposition, & se contentèrent de manger le pays. On a cru qu'ils jugèrent qu'il étoit bien plus de leur intérêt de reprendre les Places qu'ils avoient perdu en Flandre, que de faire des conquêtes dans la France : ils considérèrent que les Princes seroient assez forts avec les secours qu'ils pourroient leur envoyer, pour tenir tête au Roi ; au-lieu que s'ils les mettoient en état de l'accabler, ce Prince se trouveroit dans la nécessité de se mettre entre les mains des rebelles ; ce qui réunissant les forces des deux Partis, les obligeroit de lâcher prise, & de rendre tout ce qu'ils auroient conquis, qui seroit trop éloigné des

1652. Païs-Bas pour être secouru: ils craignirent de prendre l'ombre pour la chose. Si ce ne furent point-là leurs vues, leur conduite au moins donna lieu de le croire. Ils retournèrent en l'landre, y prirent plusieurs Places & laissèrent sur les frontières le Duc de Lorraine avec ses troupes & un détachement des leurs, commandé par le Duc de Wirtemberg, pour être à portée de secourir les Princes quand on le jugeroit à propos.

Aussi-tôt que les Espagnols furent retournés chés eux, M. de Turenne revint aux environs de Paris. L'Armée des Princes campoit sous ses murailles; elle n'étoit pas assés forte pour hasarder une bataille, & elle craignoit qu'en s'éloignant de cette Ville, le Parti du Roi, qui augmentoit tous les jours, ne vînt à prévaloir: l'animosité des Parisiens se ralentissoit; ils commençoient à ouvrir les yeux & à reconnoître qu'ils avoient été séduits; & ce qui contribuoit le plus à les faire rentrer dans leur devoir, fut la sortie du Cardinal hors du Roïaume. Il s'étoit disposé à cette retraite en arrivant à Pontoise, la jugeant nécessaire pour les intérêts du Roi & pour les siens particuliers: par-là il ôtoit tout prétexte à la rebellion; son établissement étoit certain, si les affaires de Sa Majesté reprenoient le dessus: il comptoit sur la fermeté de la Reine, que rien ne pouvoit ébranler; il savoit que sa parole étoit inviolable: jamais Princesse n'avoit montré plus de grandeur d'ame, plus de constance & de résolution dans les plus grands périls; elles étoient telles, qu'il ne s'en trouve point dans l'Histoire de plus héroïques. On a cru néanmoins que le Cardinal auroit couru grand risque de ne point

être rappelé, si M. de Bouillon avoit vécu plus longtems ; sa grande capacité jointe à celle de M. de Turenne, qui se trouvoit à la tête de l'Armée, pouvoit lui fraïer le chemin au Ministère. Il n'est pas sûr que les deux frères aient eu ce dessein ; mais il est constant qu'ils étoient les seuls capables de soutenir le poids des affaires dans une conjoncture si difficile. Quoi qu'il en soit, la mort de M. de Bouillon arrêta ces discours, & la crainte ou l'espérance d'un pareil changement.

L'Armée du Roi arriva à Tillet, à une lieue de Gonesse, vers le commencement d'Août ; elle y demeura jusqu'à la fin du même mois, M. de Turenne jugeant ce poste avantageux pour observer l'Armée des Princes, qui se tenoit toujours auprès de Paris, & pour empêcher la jonction des secours que les Espagnols pourroient envoyer. Il fut enfin averti que le Duc de Lorraine revenoit une seconde fois avec ses troupes, & le détachement d'Espagnols sous le commandement du Duc de Wirtemberg, & qu'il avoit pris le chemin de Champagne & de Brie, pour joindre l'Armée des Princes : il marcha aussitôt vers la Marne ; & aiant appris en Chemin que les Lorrains avançoient, l'Armée passa la rivière à Lagni, & campa au petit village de S. Germain près de Cressy en Brie. M. de Turenne reçut ordre de la Cour d'y rester jusqu'à nouvel ordre, & de ne rien entreprendre contre M. de Lorraine, à moins qu'il n'entreprît de marcher vers Paris, en décampant d'où il étoit, & qu'en ce cas il fît de son mieux pour empêcher sa jonction avec les Princes. Cet ordre étoit fondé sur ce qu'on étoit en négociation avec M. de Lorraine, qui avoit envoïé son Secrétaire pour le con-

1652. clure, avec promesse en même tems qu'il demeurerait où il étoit, & qu'il n'avanceroit pas jusqu'à ce qu'on fut convenu, ou que le Traité fut rompu. Il espéroit amuser la Cour, la tromper par ses artifices, & trouver l'occasion ou d'entrer dans Paris, ou de joindre les Princes sur le chemin, sans en venir à une bataille. M. de Turenne qui le connoissoit mieux que la Cour, ne donna pas comme elle dans le piège: il dit au Secrétaire de M. de Lorraine, qui en passant pour aller rendre compte à son Maître de l'état de la négociation, lui apporta lui-même l'ordre en question, *que les promesses de M. de Lorraine & rien étoient pour lui la même chose.* En effet, pour prouver la bonne opinion qu'il en avoit, il résolut de marcher le lendemain cinq de Septembre à Brie-Comte-Robert, pour être plus à portée de lui couper chemin en cas qu'il voulût marcher, comme il croïoit qu'il le feroit, & que suivant sa coutume, il manqueroit à sa parole: il dit confidemment au Duc d'Yorck, que quoique ses ordres fussent positifs de ne point quitter son poste, il étoit si persuadé que le Duc de Lorraine vouloit tromper la Cour, & qu'il étoit de l'intérêt du Roi son Maître que l'Armée marchât, qu'il aimoit mieux hazarder sa tête en desobéissant, que de donner lieu à M. de Lorraine d'aller à son but, & de le duper. L'Armée décampa le matin; & les Maréchaux des Logis arrivant à Brie-Comte-Robert, trouvèrent ceux des ennemis qui faisoient la même chose, leur Armée étant déjà en marche pour y venir camper la même nuit. Ils retournèrent dans le même moment pour en informer M. de Turenne, qui avec l'avant-garde de l'Armée avoit passé un défilé: il en envoïa

aussi-tôt avertir M. de la Ferté, qui ce jour-là menoit l'arrière garde, & le fit prier de le venir trouver pour consulter ensemble sur ce qui étoit à faire; & comme il ne venoit pas assez vite, il alla à sa rencontre, & le trouva au défilé: ils résolurent, au-lieu d'aller à Brie-Comte-Robert, de marcher directement à Villeneuve S. George. M. de Turenne prit les devants avec toute sa Cavalerie, ordonna à l'Infanterie de le suivre en toute diligence avec le canon, & pria M. de la Ferté d'en faire autant: il craignoit avec raison que M. de Lorraine, qui connoissoit l'importance du poste, ne le gagnât avant lui, & il ne doutoit pas que ses Maréchaux des Logis l'avertissant de la rencontre qu'ils avoient fait des siens, ne lui fissent prendre le même parti. Sa conjecture se trouva véritable: quelque diligence qu'il fit, l'avant-garde du Duc arriva plutôt que lui dans Villeneuve S. George; & il se crut si assuré du poste, qu'il envoya à M. le Prince une lettre datée du même lieu, pour l'informer qu'il s'en étoit rendu maître. Le Duc d'Yorck l'apprit ensuite de l'Officier qui l'avoit portée, étant avec M. de Turenne lorsqu'un Parti qui l'avoit fait prisonnier, le lui amena dans Villeneuve S. George; & cet homme fut si surpris d'y trouver l'Armée du Roi, qu'il ne pouvoit comprendre que cela fût possible.

Quoique les Lorrains eussent gagné les devants, qu'ils fussent maîtres de la Ville, & qu'une partie de leurs troupes eussent passé l'Yères, M. de Turenne arrivant avec son avant-garde sur la hauteur qui commande le Bourg & les rivières, les chassa & s'empara du pont: leur Armée étoit déjà si proche de l'autre cō-

1652.

té de cette petite rivière, qu'elle tira le canon sur les premiers escadrons des troupes du Roi, quand ils arrivèrent sur le haut de la montagne, dont l'avant-garde leur servit plus que la diligence. M. de la Ferté arriva sur le soir avec le reste de l'Armée; & les ennemis aiant manqué le poste, se retirèrent une lieue plus haut le long de la rivière, vis-à-vis le Château d'Ablon, où M. le Prince les joignit peu de jours après, aiant fait passer ses troupes sur deux ou trois grands bateaux qu'il trouva par hazard sur la rivière.

Ce fut alors que les ennemis étant plus forts de la moitié que M. de Turenne, comptèrent sur une victoire certaine, le tenant comme dans un cul-de-sac entre la Seine & l'Yères, où ils ne croioient pas qu'on pût leur échaper: ils savoient que n'aiant dans ses caissons que pour quatre ou cinq jours de pain tout au plus, & les fourages lui manquant, il ne pouvoit en tirer d'aucun endroit, tout le païs des environs étant ruiné; & ils espéroient de finir la guerre sans coup férir; mais M. de Turenne avoit eu le bonheur d'arrêter à Villeneuve S. George la nuit même qu'il y arriva, vingt-quatre ou vingt-cinq bateaux, qui furent le salut de l'Armée, parce qu'ils servirent à faire des ponts sur la Seine.

On ne perdit point de tems; le premier pont fut achevé en deux ou trois jours, avec des travaux de l'autre côté de la Seine pour le couvrir; & le second fut achevé peu de jours après. On surmonta des difficultés qui paroissoient invincibles: on n'avoit ni bois ni argent; l'industrie des Officiers d'Artillerie & la libéralité des Joueurs suppléèrent à l'un & à l'autre: ces derniers prêtèrent trois cens

pistoles, l'Intendant de l'Armée n'ayant pu fournir une si petite somme; les autres abattirent les maisons du Bourg pour en prendre les poutres & les planches. Cette communication de l'autre côté de la Seine donna du fourage à la Cavalerie, qui en avoit manqué dès le premier jour. Pour se mettre d'autant plus en état de maintenir ce poste, on se retrancha du côté de Limai, qui étoit le seul par où les ennemis pouvoient attaquer l'Armée; elle étoit couverte d'un bois sur sa droite; elle avoit la Seine à la gauche; l'Yères la garantissoit par derrière; ainsi n'ayant que son front à garder, qui étoit vis-à-vis de Limai & de Gros-bois, il ne falut que faire des lignes entre les cinq Redoutes que le Duc de Lorraine y avoit élevées, & qui étoient encore entières.

Pendant qu'on travailloit à ces retranchemens & à la construction des ponts, l'Armée ennemie décampa, après avoir mis garnison dans Ablon, & marcha du côté de Brie, dans le dessein d'y passer l'Yères, pour enfermer l'Armée du Roi de tous côtés. Lorsqu'elle fit ce mouvement, M. de Turenne trouva à propos de faire attaquer le Château d'Ablon, pour assurer la communication par eau avec Corbeil, d'où il espéroit tirer toute sorte de provisions: pour cet effet M. de Rennel fut envoyé avec un détachement de Cavalerie & d'Infanterie, & deux pièces de canon; mais avant qu'il fût arrivé au Château, M. de Turenne qui l'avoit vu passer, fut averti qu'on découvroit quelques escadrons des ennemis entre le bois & Limai. Il envoya ordre aussitôt à Rennel de revenir au Camp, & monta sur la hauteur pour reconnoître l'ennemi,

1652. croïant d'abord qu'il venoit à lui : en y arrivant, il apperçut l'Infanterie qui commençoit à paroître; & pour mieux juger si leur dessein étoit de l'attaquer immédiatement, il se mit avec le Duc d'Yorck parmi les escarmoucheurs, qui éloignèrent ceux des ennemis, & donnèrent lieu d'observer de plus près leur contenance. M. de Turenne qui ne voïoit pas bien de loin, ne se fiant point à ses propres yeux, pria le Duc d'Yorck de bien examiner ce qu'ils faisoient : ce Prince fut le premier qui l'avertit qu'ils se retanchoient; ce qui lui aiant été confirmé par plusieurs autres, il retourna au Camp fort satisfait de ce que les ennemis n'attaquoient point ses lignes, qui n'étoient pas encore perfectionnées. Il y fit travailler sans relâche, & ordonna de les palissader; ce qui aiant été exécuté en six heures de tems, on jugea à propos d'ouvrir les Redoutes en dedans, parce que de la manière que les Lorrains les avoient faites, il eût été difficile de les reprendre si les ennemis s'en fussent rendus les maîtres.

Dans le même tems que le Prince de Condé marcha avec son Armée à Limai, le Duc de Lorraine avec la sienne avança au haut de l'Yères entre Brie & l'Armée du Roi, qu'ils crurent tenir bloquée de sorte qu'elle ne pouvoit leur échaper dans peu de tems, ne doutant point ou de l'affamer, ou de la réduire à entreprendre quelque action desespérée. Après que M. le Prince eut achevé ses retranchemens, qui étoient fort profonds, & à la portée du canon de ceux de M. de Turenne, sa principale application fut de faire un pont de bateaux une lieue au-dessous des siens, pour interrompre ses fourageurs, & empêcher

la communication avec Corbeil de l'autre côté de la Seine, pendant que M. de Lorraine avoit des Partis continuellement en campagne pour l'empêcher du côté de Brie : mais avant que le pont des ennemis fût achevé, on se rendit maître du Chateau d'Ablon, qui rendit toutes leurs précautions inutiles, & assura par eau la communication avec Corbeil ; on fit aussi bonne provision de fourage, que l'on enleva à une bonne distance entre Juvifi & Paris.

Le pont des ennemis étant fini, les fourageurs ne purent sortir qu'avec de grosses escortes d'Infanterie & de Cavalerie, ce qui étoit d'autant plus pénible, qu'il falloit aller si loin qu'ils ne pouvoient revenir le même jour. Les Généraux s'avisèrent enfin d'un expédient, qui étoit & plus aisé & moins dangereux. Deux mille chevaux qui étoient venus à Corbeil après la prise de Montrond, eurent ordre d'y rester : on en détachoit tous les jours de petits Partis, qui rodoient en descendant de l'un & de l'autre côté de la rivière, & qui se rencontrant avec ceux du Camp qui faisoient la même chose en remontant, chacun retournoit de son côté, après s'être communiqué ce qu'ils avoient découvert ; & quand ceux du Camp rapportoient qu'il n'y avoit point de danger, on faisoit sortir les fourageurs, qui alloient par-delà Corbeil, y passaient la rivière d'Essone ; après quoi ils fourageoient à leur aise, passoient la nuit en sûreté, revenoient à la Ville, & retournoient au Camp de l'un ou de l'autre côté de la Seine, où ils étoient avertis qu'il n'y avoit point de risque.

Cette méthode fut suivie avec tant d'exacti-

1652. tude & tant de bonheur, qu'il n'arriva point d'accident à aucun des convois; & on peut dire avec vérité, que la Monarchie Françoisé étoit réduite à cette extrémité, que son salut dépendoit de chacun de ces convois, la perte d'un seul étant capable de causer celle de toute l'Armée.

Durant ce blocus, les petits Partis de l'Armée du Roi pouissoient leurs courses fort loin du côté d'Orléans, & alloient quelquefois jusqu'aux portes de Paris; ce qui incommodoit beaucoup cette grande Ville, dont le commerce étoit interrompu de ce côté-là, pendant que de l'autre les troupes des Princes ne la pilloient pas moins. Les Parisiens supportèrent quelque tems ce voisinage importun avec assés de patience, sur les promesses que leur faisoit le Prince de Condé de les en délivrer bientôt, & de terminer la guerre, en forçant M. de Turenne à se soumettre avec ses troupes; mais l'effet ne répondant point aux espérances dont on les repaissoit journellement, ils panchèrent plus que jamais du côté de la Cour, & reprirent des sentimens plus conformes à leur devoir: ils firent de sérieuses réflexions sur l'aveuglement avec lequel ils se laissoient dévorer par des étrangers, sans qu'il pût leur en revenir, ni à la Nation, aucun autre avantage que d'être les dupes de quelques esprits ambitieux, qui n'avoient en vue que de les engager dans leurs desseins d'usurper l'Autorité Roïale.

Les partisans de la Cour profitant de ces heureuses dispositions, fomentèrent adroitement la mesintelligence qui commençoit à naître entre les Parisiens & les Princes; le Cardinal de Retz n'omettoit rien de son côté pour

l'augmenter : on se souvenoit toujours du massacre de l'Hôtel de ville ; & plusieurs désordres qui arrivèrent faisant connoître l'inclination des peuples, les boute-feux qui les avoient si souvent mis en mouvement contre l'intérêt du Roi, perdirent tout crédit ; ce qui relevant le courage de ses Sujets fidèles, ils firent voir aux autres le précipice où l'ambition des Princes alloit les jeter.

La prudence des Généraux aiant assuré les fourages de l'Armée du Roi, & les retranchemens étant tels qu'il auroit été dangereux aux ennemis d'entreprendre de les forcer, il ne se passa rien pendant le blocus que de fréquentes escarmouches qu'on ne pouvoit éviter, à cause de la proximité des lignes de l'une & de l'autre Armée. Il y en eut une entre autres assez considérable, & qui pensa les engager, malgré les Généraux de part & d'autre. Le Duc d'Orléans étant venu voir celle des Princes, les jeunes gens de qualité qui l'avoient accompagné voulurent montrer leur bravoure, & sortirent des lignes pour faire le coup de pistolet contre les troupes du Roi, qui les voyant venir en grand nombre, sortirent aussi pour les combattre : la Cavalerie escarmouchoit dans la plaine, & les Fantassins se dispersèrent dans les vignes qui règnent depuis le bas du coteau jusqu'au haut de la montagne, pour faire la même chose. L'affaire devint si sérieuse, & les Volontaires de part & d'autre s'approchèrent de si près, que M. de Turenne fut obligé de détacher le Marquis de Richelieu, avec plusieurs petits pelotons de Cavalerie, pour aller les dégager. M. le Prince s'en étant aperçu, fit faire de son côté la même chose. Il y eut de part & d'autre plusieurs

1652. tués & blessés. Un Capitaine de Douglas, nommé Tivy, qui fut pris, s'échapa peu de jours après, & apporta à M. de Turenne la nouvelle que le Prince de Condé étant tombé malade, s'étoit fait porter à Paris, où les principaux de sa faction s'efforçoient toujours de la ranimer, par les espérances de la ruïne de l'Armée du Roi. S'ils le crurent ainsi, ils se trompèrent bien grossièrement; car plus elle resta à Villeneuve S. George, plus elle eut abondance de toutes choses qui lui venoient de Corbeil.

Il se fit dans cet entretems une très belle action par le Sieur Séguin, Capitaine de Cavalerie dans le régiment de Beauvau: il alloit souvent en Parti; & étant sorti cette fois avec cent maîtres, il se mit en embuscade pour surprendre les fourageurs de l'ennemi, & les aiant laissé arriver & se mettre à l'ouvrage, il alloit pour les enlever, lorsque découvrant fort près de lui un escadron sur la hauteur, il fut pour le charger, croiant qu'il fût le seul qui les escortoit; mais en approchant il en trouva quatre autres. Il prit immédiatement son parti, dit en peu de paroles à ses gens, qu'il étoit trop tard de songer à la retraite, & qu'il faisoit chercher son salut dans la pointe de l'épée: il les divisa en cinq petits corps, chacun sur deux rangs, & attaqua les ennemis avec tant de vigueur, qu'il les mit en déroute, en tua soixante sur la place, fit cinquante prisonniers, & défit ainsi, malgré une si grande inégalité, le vieux régiment de Wirtemberg, dont le Major & deux Capitaines furent du nombre des prisonniers.

La Cour, qui étoit à Pontoise ou à S. Germain, ménageoit toujours ses intelligences dans

Paris, d'où elle étoit bien informée de ce qui s'y passoit, & du mécontentement des Parisiens; de ce que les Princes entretenoient la guerre à leurs portes; & la négociation étant sur un bon pied, elle envoya demander aux deux Généraux, s'ils croïoient pouvoir dégager l'Armée du poste où elle étoit sans rien hasarder, & trouver le moïen de joindre le Roi, pour favoriser le Traité qui étoit sur le tapis avec les Parisiens.

1652.

On travailla aussi-tôt à disposer toutes choses pour décamper: on fit dresser douze ponts sur la petite rivière, sous prétexte de favoriser les fourages; & on envoya ordre aux troupes qui étoient à Corbeil de faire quelques Redoutes sur la hauteur qui est devant la Ville, pour persuader davantage aux ennemis qu'on ne songeoit qu'à assurer les fourageurs de tous côtés. Toutes ces choses étant exécutées, on commanda le quatrième d'Octobre, une heure avant le coucher du soleil, que toutes les troupes se préparassent à marcher: dès qu'il fut nuit, on fit passer les bagages vers Corbeil avec un grand silence, par le chemin le plus bas le long de la Seine; on avoit mis à la tête de la Cavalerie & des Dragons, avec ordre en arrivant près de la Ville, de se mettre en bataille sur la hauteur derrière les Redoutes.

Quand les bagages eurent passé les ponts, les troupes les suivirent en bon ordre: les gardes & les sentinelles ne furent relevées qu'après que toute l'Armée fut de l'autre côté de la petite rivière, & on rompit les ponts pour empêcher les ennemis de s'en servir & de suivre l'Armée du Roi, s'ils eussent découvert sa retraite; mais bien loin de la soupçonner,

1652.

ils avoient résolu ce même soir d'insulter le lendemain le régiment de Nettencour, qui étoit avec une garde de quarante chevaux dans l'ouvrage qui couvroit de l'autre côté de la Seine les têtes des deux ponts. Pour en venir mieux à bout, ils avoient préparé de grands trains de bois, qu'ils laissèrent dériver d'une lieue en-haut au milieu de la rivière, afin que le choc qu'ils donneroient contre les ponts les pût entraîner. La chose réussit; le régiment de Nettencour voulant passer, comme il en avoit reçu l'ordre, les trouva rompus; & M. de Turenne en aiant été averti, lui fit ordonner d'aller à Corbeil le long de la rivière, ne jugeant pas à propos de retarder pour cet accident la marche des troupes: il passa heureusement à Corbeil, & joignit l'Armée. Le lendemain un peu devant le jour, les soldats ennemis étant allés pour attaquer l'ouvrage, furent fort surpris de le trouver abandonné; mais ils le furent bien davantage de ne plus voir l'Armée du Roi: ils furent les premiers qui en avertirent leurs Généraux. Il étoit trop tard, & quand ils l'eussent su plutôt, ils ne pouvoient pas lui faire grand mal; parce qu'après qu'elle eut marché un peu plus d'une lieue, le terrain lui étoit si favorable, qu'elle n'avoit plus rien à craindre: elle étoit couverte d'un côté de la Seine, & de la forêt de Sennard de l'autre; l'espace entre deux n'étoit pas si large qu'elle ne pût le remplir, de sorte que les ennemis ne pouvoient la déborder ni l'attaquer en flanc; & plus on approchoit de Corbeil, plus le terrain se rétrécissoit. Toute l'Armée y arriva avant le lever du soleil: quoiqu'on ne dût y rester qu'une nuit pour se reposer, on fit des retranchemens palissadés,

pour

pour n'être point surpris, s'il prenoit envie aux ennemis de combattre. Le lendemain sixième au matin, on marcha à Chaume, où on arriva le soir, dans le dessein d'aller passer la Marne à Meaux, & de joindre ensuite la Cour ou à Pontoise ou à S. Germain. Cette journée fut pénible & dangereuse: les ennemis pouvoient attaquer l'Armée, s'ils eussent voulu. On marcha toujours de manière qu'en un quart d'heure de tems toute l'Armée pouvoit être en bataille: l'avant-garde alloit sur deux colonnes; le premier escadron à la tête de la colonne de la gauche étoit le premier de la première ligne, & celui à la tête de la colonne droite étoit le premier de la seconde ligne, suivant l'ordre de bataille, on observoit les distances ordinaires, comme si on avoit été prêt à combattre. L'Infanterie suivoit dans le même ordre la Cavalerie; la première ligne d'Infanterie suivoit la première de Cavalerie, & la seconde de même: les Gendarmes marchaient suivant leur poste entre les deux lignes d'Infanterie, & l'autre aîle de Cavalerie suivoit l'Infanterie dans le même ordre; de sorte que l'ennemi paroissant, l'Armée se trouvoit prête à le recevoir en tournant à gauche. L'artillerie & les caissons marchaient sur la droite de l'Infanterie, & les bagages sur la droite de tout. Les ennemis n'ayant rien entrepris ce jour-là, on marcha ensuite avec moins de contrainte à Presle, Tournam & Quincé; & le onze ayant passé la Marne près de Meaux, on campa le même soir à Boretz, de là on marcha à Montlévesque, & ensuite à Courteuil, où on étoit à couvert de la rivière qui y passoit.

Cette retraite surprenante pour les enne-

1652. mis, acheva de ruïner leurs affaires auprès des Parisiens, qui las de supporter le poids d'une guerre qui les accabloit, souhaitoient de plus en plus de la voir finir par le retour du Roi, dont les amis profitoient d'une si favorable conjoncture. Le Prince de Condé & le Duc de Lorraine jugèrent qu'il n'étoit pas de leur intérêt de demeurer davantage aux environs de Paris, puisqu'un plus long séjour acheveroit de leur faire perdre le peu d'amis qui leur restoit, & qu'ils ne pouvoient conserver qu'en s'éloignant; d'ailleurs l'Hiver avançoit, & le païs étoit si ruïné, qu'il eût été presque impossible d'y faire subsister leurs troupes.

Ces considérations & peut-être quelques autres qu'on ne fait pas, déterminèrent les Princes à quitter Paris: ils ne trouvèrent point de meilleur expédient que de faire hiverner leurs troupes en Champagne & en Lorraine, les Espagnols devant les joindre à Rhétel, pour les aider à prendre les Places qui seroient nécessaires pour couvrir & assurer leurs quartiers. A l'égard du Duc d'Orléans & de Mademoiselle, il fut arrêté qu'ils resteroient à Paris, & qu'ils emploïeroient leur crédit & leurs efforts pour empêcher cette Ville d'y recevoir le Roi. Toutes ces résolutions furent aussi-tôt mises en exécution; car l'Armée du Roi n'étant encore qu'à Courteuil près de Senlis vers le quatorze Octobre, celle des ennemis passa auprès, prenant le chemin de la Champagne.

La Cour crut qu'il étoit alors de son intérêt de retourner à Paris, & M. de Turenne alla exprès à S. Germain pour la déterminer à prendre ce parti: il en représenta la nécessité,

que l'occasion étant favorable il falloit en profiter, & ne pas donner le tems aux Parisiens de revenir du dégoût qu'ils avoient pour les Princes, que leur absence & l'éloignement de leurs troupes pouvoient dissiper : il fit concevoir pour appuier son opinion, qu'il n'y avoit point d'espérance de trouver des quartiers d'hiver pour les troupes, si le Roi ne se rendoit maître de Paris ; que sans cela on ne seroit point en état de faire tête la Campagne suivante aux forces des ennemis, qui seroient très nombreuses ; que si Paris refusoit de recevoir le Roi, toutes les autres Villes suivroient son exemple ; enfin il conclut en asurant que tout dépendoit du bon ou du mauvais succès de cette affaire. Ses raisons, qui ne sont ici touchées que légèrement, parurent si fortes au Conseil, qu'elles furent approuvées. La Cour partit de S. Germain, & étant arrivée au bois de Boulogne par le pont de S. Cloud, les autres étant rompus, il vint des personnes de Paris qui s'adressèrent à quelques Membres du Conseil, pour représenter que l'entreprise étoit dangereuse, & qu'on hazardoit témérairement la personne du Roi. Ces Messieurs prirent l'alarme, & furent au carrosse de la Reine dans lequel étoit le Roi, pour dissuader Leurs Majestés d'aller plus loin. Le carrosse arrêta : on appella M. de Turenne & le reste du Conseil, pour délibérer sur ce qui étoit à faire : tous étoient d'opinion qu'il falloit retourner à S. Germain ; il n'y eut que M. de Turenne qui persista dans la première résolution & dans les raisons qui l'avoient fait prendre, ajoutant, qu'après la démarche qu'on venoit de faire, le retour seroit également préjudiciable aux affaires du

1652. Roi & à son honneur ; qu'il marqueroit un manque de résolution qui rendroit la Cour méprisable, ôteroit le courage aux amis, relèveroit celui de ses ennemis ; que tout seroit à craindre d'un changement où il paroîtroit tant de timidité ; & qu'il regardoit ceux qui étoient venus apporter cet avis, ou comme des ennemis couverts, qui vouloient empêcher que le Roi n'entrât dans Paris, ou comme des esprits foibles, dont les sentimens ne devoient point être suivis.

La Reine qu'il étoit difficile d'effraier, & dont le courage étoit à toute épreuve, suivit l'opinion de M. de Turenne contre l'avis de tout le reste du Conseil : elle dit que dans une occasion si importante, il valoit mieux s'exposer elle & son fils aux dangers qu'il pouvoit y avoir, que de perdre leur réputation par une action aussi honteuse que seroit leur retour, qui ruineroit entièrement leurs affaires ; & qu'il ne falloit jamais espérer de rentrer dans Paris, si on perdoit cette occasion. Il fut résolu d'y aller : le Roi s'avança à la tête de ses Gardes, entra dans la Ville par la porte S. Honoré, & au lieu de l'opposition dont on avoit voulu lui inspirer la peur, il ne trouva par-tout que des acclamations qui marquoient la joie publique, & il fut accompagné jusqu'au Louvre par une foule de peuple, qui ne cessoit de crier *Vive le Roi*. Pendant que Sa Majesté entroit par une porte, M. le Duc d'Orléans sortit par une autre, & Mademoiselle qui étoit rentrée dans son appartement des Thuilleries, eut ordre de sortir de Paris, auquel elle obéit.

M. de Turenne retourna aussi-tôt à l'Armée, & sur la fin du mois se mit en marche pour

suivre les ennemis, qui s'étoient emparés de Château-Porcien & de Rhétel sur l'Aisne, où ils trouvèrent peu de résistance: de là ils furent attaquer Sainte Ménehoult, qui se défendit bien; mais elle fut enfin forcée de se rendre à discrétion: il n'y avoit outre la garnison ordinaire que quatre compagnies du régiment d'Yorck, qui s'y jettèrent avant qu'elle fût investie. Quand l'Armée des Princes quitta les environs de Paris, on envoya avec quelque Cavalerie des troupes de M. de la Ferté, le régiment d'Infanterie qui portoit son nom, & celui d'Yorck, avec ordre de marcher en toute diligence, & de se jeter dans Sainte Ménehoult & les Places du Barois. Le Maréchal alla lui-même à Nanci, pour défendre autant qu'il pourroit son Gouvernement, où il jugeoit, comme il arriva effectivement, qu'ils avoient dessein d'établir leurs quartiers d'hiver.

Dans la marche de l'Armée du Roi vers la Champagne, elle campa le deux de Novembre à Balieux, où elle fut obligée de rester un jour, à cause que les soldats trouvant dans le chemin une grande quantité de vins nouveaux, ils s'enivrèrent si généralement, qu'il n'en vint point au quartier suffisamment pour monter la garde ordinaire chés le Général & chés le Duc d'Yorck. Après les avoir rassemblés, on marcha le quatre à Dizy proche Epernai, où on passa la Marne le cinq pour se couvrir de cette rivière, les ennemis étant alors aux environs de Rhétel, où le Comte de Fuenfaldagne les avoit joints avec une partie considérable de l'Armée d'Espagne; ce qui obligeoit M. de Turenne de se tenir toujours à une distance raisonnable, & derrière quelque rivière ou quelque défilé, pour ne point

1652. courir risque d'être surpris. Le sixième l'Armée marcha à Cheppes, où après avoir campé trois ou quatre jours, elle repassa la Marne; & campa à Vitry le Brûlé. Le seize elle marcha à Vitry le François, réglant toujours ses mouvemens sur ceux des ennemis.

Ce fut pendant que l'Armée du Roi faisoit ces différens campemens, que Sainte Ménehoult fut prise, vers le treize Novembre: les ennemis y licentierent les troupes du Duc d'Orléans qui étoient dans leur Armée; & leur permirent de retourner en France, à condition qu'ils ne serviroient point le reste de cette Campagne, ni aucune autre, de ce côté-là: on les fit marcher vers les quartiers qui leur furent assignés en Picardie, & l'année suivante ils servirent dans les Armées sur les autres frontières de France.

Les ennemis furent ensuite assiéger Barleduc. M. de la Ferté y avoit envoyé un nommé Roussillon pour y commander, avec une garnison capable de défendre la Place plus longtems qu'il ne fit: il fut néanmoins assés vain pour refuser un renfort de cinq cens hommes que M. de Turenne avoit envoyé à S. Disier pendant le siège de Sainte Ménehoult, avec ordre d'aller à Barleduc, si le Gouverneur en avoit besoin; il remercia M. de Turenne du soin qu'il prenoit de lui, l'assura qu'il étoit en bon état, si l'ennemi osoit l'attaquer, ce qu'il réitéra quand il fut investi, avec promesse de rendre bon compte de la Place. Cette nouvelle fut apportée le dix-huit à M. de Turenne, qui étoit encore à Vitry le François: il décampa aussitôt pour l'aller secourir, avec toute la diligence possible; & pour empêcher que l'ennemi ne fût averti

de son approche, il repassa la Marne à Vitry, & côtoïant la rivière qui étoit à sa gauche, il arriva à la pointe du jour à S. Disier; il y fit halte pendant six heures pour reposer ses troupes, & dans le moment qu'on alloit se remettre en marche, il reçut avis que la Ville & le Château s'étoient rendus; ce qui fit arrêter l'Armée.

1652.

Cette nouvelle fut d'autant plus désagréable, qu'elle rompit le dessein qu'on avoit formé, non-seulement de secourir la Place, mais encore de battre les ennemis, ou de les forcer à une retraite si précipitée, qu'au moins ils y auroient perdu canon & bagage. Jamais entreprise n'avoit été plus judicieusement concertée; car quoique l'Armée du Roi fût beaucoup inférieure en nombre à celle des ennemis, le terrain étoit si avantageux du côté qu'on marchoit à eux, qu'on ne couroit point de risque le país étant couvert de bois.

M. de Turenne avoit six mille hommes effectifs d'Infanterie bien disciplinée: l'Armée avoit été renforcée de Cavalerie aussi bien que d'Infanterie qu'on avoit tiré des garnisons d'Artois, de Picardie & d'autres endroits qui pouvoient s'en passer depuis que les ennemis étoient sortis du cœur de la France. A la faveur des bois, & par la diligence de la marche, on tomboit sur les ennemis lorsqu'ils y songeoient le moins, & il leur auroit servi de peu d'en être avertis; car la situation de la Place est telle, & tel est le désavantage du poste pour les assiégeans contre une Armée qui vient secourir la Place, que les retranchemens y sont inutiles, & ne peuvent se défendre: les bois s'étendent en longueur à une lieue de la Ville; il y a entre le bois & le

1652. Château une plaine spacieuse, sur le niveau de laquelle est situé le Château, & la Ville haute est sur le bord d'une descente qui conduit à la basse Ville; dans le fond qui est étroit & entre deux collines, coule un petit ruisseau, & l'escarpe de chaque côté est rude & difficile; de sorte que les troupes du Roi n'auroient eu à combattre que contre les ennemis qui étoient de leur côté du ruisseau, & qui auroient fort mal passé leur tems entre l'Armée qui les auroit attaqué & le Château, & entre le bois & le Château; & leur retraite n'y pouvoit se faire qu'avec tant de confusion, qu'ils se seroient culbutés l'un l'autre.

Quand M. de Turenne forma ce dessein, il crut trouver toute l'Armée ennemie ensemble, & ne savoit pas comme il l'apprit depuis, que Fuensaldagne avec la plus grande partie de ses troupes s'étoit retiré, ne sachant point l'Armée du Roi aussi forte qu'elle étoit, & croiant que le Prince de Condé & le Duc de Lorraine étoient assez forts pour prendre le Barois & y établir leurs quartiers d'hiver. Un si beau coup fut manqué par l'indiscrétion de M. de Rouffillon, qui se laissa enlever les quatre meilleures compagnies de sa garnison dans la basse Ville, quoiqu'elle fût défendue d'une assez bonne muraille, & environnée d'un fossé plein d'eau: il pouvoit au moins soutenir jusqu'à ce qu'il y eût brèche; mais l'ennemi s'en étant rendu maître le même jour qu'il arriva devant la Place, & ne jugeant pas à propos de faire son attaque de ce côté-là, il éleva le lendemain une batterie du côté de la plaine contre le Château, & à peine commença-t-elle à tirer, que le Gouverneur, sans même attendre qu'il y eût brèche, demanda à

capituler, & convint de sortir le lendemain de la Place.

1652.

M. de Lorraine perdit à ce siège M. Fauge, Lieutenant-Général & le meilleur Officier de son Armée, qui fut tué la nuit après la prise de la basse ville; il soupoit avec le Prince de Condé dans une maison assés proche de la Ville haute, & faisant débauche il s'enyvra si fort, que dans l'accès d'une vaine bravoure, il sortit par une porte de derrière, une serviette autour de la tête, pour se faire mieux remarquer, & pour que les assiégés eussent à tirer sur lui: le Prince de Condé & le chevalier de Guise coururent après pour le faire rentrer; mais avant qu'ils pussent le joindre, il reçut un coup de mousquet qui le tua.

La prise si prompte de Barleduc donna le tems aux ennemis de s'emparer de Ligny, Voyd & Commerci; parce que M. de Turenne ne sachant point le départ de Fuensaldagne, n'osoit trop s'approcher de leur Armée: on resta pour cette raison deux ou trois jours à S. Disier, pendant lesquels ils firent ces nouveaux progrès; & ces trois Places n'aïant que de foibles garnisons, ne firent que peu ou point de résistance.

L'Armée du Roi avança de S. Disier à Stainville, où elle fut jointe par un renfort d'un régiment de Cavalerie de trois cens maîtres, & d'un régiment d'Infanterie de douze cens hommes des troupes du Duc de Longueville, du régiment de Cavalerie & de la compagnie d'ordonnance du Comte de Bristol. Quoique ces troupes, excepté la compagnie d'ordonnance, ne fussent que de nouvelles levées incapables de rendre de grands services, le nombre ne laissa pas de donner de la réputation,

1652. Ce ne fut qu'à Stainville & le vingt-cinq de Novembre, qu'on apprit le départ du Comte de Fuenfaldagne; sur quoi M. de Turenne résolut de livrer bataille aux ennemis, & en cas qu'ils voulussent l'éviter, les obliger à quitter les quartiers d'hiver, dans lesquels ils se croïoient si bien établis, qu'ils en avoient déjà fait la répartition. La suite va faire voir combien ils s'étoient trompés, car quand on avança à eux le lendemain, ils se trouvèrent si peu en état de s'y maintenir, que n'osant faire tête à M. de Turenne ils décampèrent subitement, passèrent la Meuse auprès de Voyd, où M. le Prince fut averti qu'on marchoit à lui, & laissant la rivière sur la gauche; avancèrent en toute diligence vers Luxembourg: on les suivit de si près, que le plus souvent l'Armée du Roi arrivoit à midi où ils avoient passé la nuit précédente. On les poussa ainsi jusqu'au trente, qu'on arriva le matin à S. Mihiel: on ne jugea pas à propos de les poursuivre plus loin, puisqu'étant à couvert de leur païs, ils étoient hors de danger.

M. de Turenne ne songea plus qu'à chercher les moïens de rafraichir son Armée, particulièrement l'Infanterie, que tant de marches pénibles avoient beaucoup harassée, & qui manquoit de pain: les ennemis qu'on avoit toujours suivis, avoient mangé le païs par-tout; les caissons étoient vuides, & il n'étoit pas possible aux Commissaires des vivres d'en fournir alors. Il envoya demander aux habitans de S. Mihiel, qui aiant fait difficulté d'obéir, sur une prétendue impossibilité d'en fournir une assez grande quantité en un jour, il se trouva obligé pour ne pas laisser périr de

faim son Armée, de faire entrer dans la Ville son Infanterie, les Gendarmes & le canon, & de distribuer sa Cavalerie dans les Villages aux environs : quoiqu'on y restât peu de tems, cela fit beaucoup de bien aux troupes. Mais M. de la Ferté en aiant été informé, vint lui-même de Nanci, qui en étoit éloigné de dix ou douze lieues, pour prier M. de Turenne de se retirer, se tenant si offensé qu'il eût pris des quartiers dans cette Ville-là, qu'il ne lui pardonna pas de longtems ; & cette mesintelligence fut dans la suite très-préjudiciable aux affaires du Roi. Il falut partir le lendemain de l'arrivée du Maréchal, dont la colère augmentant sur les plaintes que les habitants lui firent contre quelques soldats, il suivit la marche des troupes, accompagné de ses Gardes, à la tête desquels il chargeoit les traineurs, comme s'ils eussent été ennemis, & continuant ce manège jusqu'au quartier des Gendarmes, qui n'étoient point encore ni en ordre ni en marche, un de la compagnie du Comte de Bristol, nommé Manwaring, qui ne le connoissoit pas, voyant la violence avec laquelle il frappoit, crut que c'étoient les ennemis, & lui présenta le pistolet dans le ventre, dont l'amorce heureusement pour l'un & pour l'autre manqua : le pauvre Gendarme fut blessé de cinq ou six coups, & couché par terre ; mais il en guérit. Berkeley, Cornette de la même compagnie, en fut quitte à meilleur marché : le grand bruit que faisoit le Maréchal lui fit croire aussi bien qu'à Manwaring, que les ennemis étoient entrés dans la ville ; il avança le pistolet à la main au coin de la rue ; mais reconnoissant le Maréchal, il le baissa aussi-tôt, & le salua ; & comme il en étoit

1652. connu, il se tira mieux d'affaire que le Gendarme.

On arriva le soir à un petit Village, appelé Villotte; le lendemain on marcha à Tronville, entre Bar & Ligny: le même soir on envoya un détachement de Cavalerie & d'Infanterie avec du canon, & toutes les choses nécessaires pour attaquer cette dernière Place. On éleva d'abord la batterie plus près que demi-portée du mousquet des murailles; on fit des tranchées à droite & à gauche pour mettre l'Infanterie à couvert, & un épaulement pour la sûreté de la Cavalerie. Tous ces ouvrages furent perfectionnés avant le lever du soleil: les batteries commencèrent aussi-tôt à tirer; il y eut une brèche raisonnable avant la nuit. La difficulté étoit de passer le fossé qui étoit plein d'eau, profond & si large, que le débris de la brèche n'avoit pu le combler: on ne laissa pas de donner l'assaut, & à force de planches, d'échelles & de longues poutres, on passa le fossé, & on arriva à la brèche, que l'ennemi abandonna aussi-tôt pour se retirer dans le château, qui étoit plus fort. Le lendemain M. de Turenne marcha avec ses troupes à Barleduc, laissant M. de la Ferté avec les siennes au siège du Château de Ligni.

La même nuit qu'on arriva à Bar, on dressa une batterie contre la basse Ville, à la faveur de quelques maisons qui étoient presque sur le bord du fossé, n'y aiant qu'un très petit chemin entre deux: le canon tira dès le matin, & quoiqu'il fût petit & en petit nombre, n'y en aiant que deux de douze, un de huit & deux de six livres de balle; comme les pièces étoient renforcées, & qu'on pou-

voit leur donner double charge, M. de Champfort, Lieutenant d'Artillerie, en fit un si bon usage, qu'au coucher du soleil il y eut une bonne brèche.

Le régiment de Picardie devoit y donner l'affaut sous les ordres de M. de Tot, le plus ancien Lieutenant-Général de France, & le seul qui étoit dans cette Armée. La brèche étoit contre la porte à la droite en entrant, qui n'étoit flanquée que de deux petites tours rondes qui étoient à côté: on préféra de battre cet endroit à tout autre, pour n'avoir point l'embarras de combler le fossé, & parce qu'il auroit falu faire ailleurs une plus grande brèche, qui eût emporté plus de tems qu'on ne vouloit y emploier; au-lieu que par-là on avoit la facilité de passer le fossé sur le pont de la Place, & de sauter en-bas, où étoit le pont-levis du guichet, d'où on se pouvoit couler le long de la muraille pour aller à la brèche, qui n'étoit pas loin.

Tout étant ainsi disposé, M. de Turenne fit tirer deux ou trois décharges de son canon sur la tour de la porte, qui seule défendoit la brèche, & dont la ruine auroit rendu l'attaque plus aisée. M. de Tot qui eut ordre de la commencer, au-lieu de faire marcher d'abord les gens commandés, & de rester lui-même avec le Corps du détachement, comme il avoit bu, suivant sa coutume, un peu trop pour un Commandant, il suivit le Sergent qui menoit la tête de l'attaque; en sautant de la petite porte du guichet, il fut tué d'un coup de mousquet. Cette Place étoit fatale aux yvrognes: mais le Duc d'Yorck rend cette justice à la Nation, d'assurer que le pauvre M. de Tot a été le seul Officier François qu'il

1652.

ait jamais vu yvre dans les Armées. Cet accident ne retarda rien : les attaquans passèrent à la file par le guichet, & arrivant à la brèche malgré le feu des ennemis, que le canon ne put point déloger de la tour de la porte, ils emportèrent non-seulement la brèche, mais les chassèrent encore des barricades qu'ils avoient fait derrière & dans les rues ; les poursuivant jusqu'à la Ville haute.

Un accident qui arriva au Gouverneur, qui s'appelloit Despillar, contribua beaucoup à la prise de cette basse Ville : ne croiant pas qu'on voulut donner l'assaut ce soir-là, il étoit resté à la Ville haute ; mais le bruit de l'attaque l'ayant obligé d'y venir, & faisant marcher deux cens hommes pour fortifier ceux qui défendoient le poste, son cheval s'abattit en descendant à la basse Ville, & lui meurtrit si violemment la jambe, qu'il fut contraint de se faire porter en-haut. On ne perdit pas beaucoup de monde à cet assaut : il n'y eut personne de remarque, outre M. de Tot, que le Marquis d'Angeau, Volontaire, qui fut tué ; M. Poliac, premier Capitaine de Picardie, qui commandoit le régiment en l'absence des Officiers Majors, eut un coup de mousquet dans l'épaule ; & Godonviller, Capitaine au même régiment, en reçut un dans le ventre : ils en guériront tous deux.

Le Cardinal Mazarin arriva au Camp ce jour-là, & y amena un renfort de troupes qui avoient été tirées de diverses Places, & étoient commandées par le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont. Le Cardinal vit prendre la basse Ville, qui servit de peu pour la prise de la Ville & du Château, & qu'on n'attaqua que pour y mettre l'Infanterie à couvert, la saison

étant trop rigoureuse pour camper : on y trouva abondance de vin & de pain, dont on avoit grand besoin. Pour la Cavalerie, elle fut mise en de bons quartiers dans le païs, aux environs & assés près de la Ville. 1652.

Quoique la gelée fût violente, le Prince de Condé résolut de tenter le secours de la Place. On fut averti de bonne heure de sa marche, & il fut arrêté par le Cardinal & les Généraux, que M. de Turenne & M. de la Ferté marcheroient au-devant de l'ennemi avec la plupart de la Cavalerie, environ trois mille Fantassins & six pièces de campagne, & que le Cardinal les suivroit à quelque distance, pendant que Messieurs d'Elbeuf & d'Aumont avec le reste des troupes continueroient le siège.

On apprit que les ennemis venoient par le chemin de Vaubecourt, qui n'est éloigné que de cinq lieues de Barleduc. L'Armée du Roi marcha à eux. M. de Turenne conduisant l'avant-garde, avança jusqu'à Condit, qui n'est qu'à une lieue & demie de Vaubecourt : dans le moment que les premières troupes y entrèrent pour y prendre leurs quartiers, on eut avis par un Parti qui amena des prisonniers, que le Prince de Condé étoit nouvellement arrivé dans Vaubecourt, où il devoit rester la nuit, ne sachant point qu'on étoit si proche. M. de Turenne en envoya aussitôt avertir le Maréchal de la Ferté, & lui dire qu'il étoit de sentiment d'aller immédiatement attaquer les ennemis, qu'on trouveroit assurément en grand desordre ; que le quartier étant rempli de vin & de toutes sortes de provisions, les Commandans pourroient difficilement rassembler leurs troupes, & faire monter les cava-

1652. liers à cheval , & que leur surprise seroit si grande de se trouver attaqués dans le tems qu'ils croïoient l'Armée du Roi bien loin , qu'on obtiendrait une victoire aisée. Mais au lieu de consentir à cette proposition , il vint lui-même dire à M. de Turenne qu'il ne croïoit pas qu'il convînt d'entreprendre une affaire de si grande importance sans la participation du Cardinal , qui n'étoit pas loin ; & qu'il étoit d'avis qu'il falloit l'en avertir , pour recevoir son consentement avant de rien faire M. de Turenne fut obligé malgré lui de prendre ce parti : on dépêcha un Exprès au Cardinal , pour l'informer de vive voix de la belle occasion qui se présentoit ; il le renvoïa en diligence porter son consentement : mais quoiqu'il ne fût éloigné que d'une lieue ou deux tout au plus , l'occasion se perdit ; car dans le moment qu'on marchoit aux ennemis , un autre Parti rapporta qu'il y avoit lieu de croire que le Prince avoit décampé ; parce que le Bourg étoit tout en feu , & que la garde avancée ne paroïssoit plus. On reconnut en avançant que Vaubecourt brûloit effectivement ; & un autre Parti confirma que les ennemis se retiroient avec une extrême précipitation : sur quoi M. de Turenne rebroussa chemin pour ramener les troupes dans leur quartier , ne jugeant pas à propos d'avancer plus loin. Le lendemain on apprit par des habitans de Vaubecourt , que le Prince de Condé aiant été informé de l'approche de M. de Turenne , fit battre la générale & sonner à cheval , & que voyant le peu de diligence que faisoient ses troupes pour quitter un si bon gîte , il fit mettre le feu à chaque coin du Bourg , pour les faire déloger plus promptement. Ce danger échappé

chapé si heureusement, le rendit plus circonspect dans la suite; il ne jugea pas à propos de rester plus longtems dans ce païs-là, voyant que l'Armée du Roi étoit assés nombreuse pour continuer deux sièges à la fois, & venir en même tems avec la moitié des troupes à sa rencontre.

1652.

Quand on fut informé que les ennemis avoient tout à fait vuïdé le païs, M. de la Ferté retourna à Bar avec la plupart de l'Infanterie & une partie de la Cavalerie, & M. de Turenne mit le reste en quartiers à Contrusson, Revigny aux Vaches, & autres villages qui n'étoient qu'à quatre lieues de Bar. Le Cardinal prit son quartier dans le Village de Pains, à une lieue de la Ville; il y resta durant le siège, qui ne dura plus longtems après la retraite du Prince de Condé. Les assiégés souffrirent néanmoins qu'on fit deux brèches, avant de parler de se rendre; à la première qu'on crut insultable, les soldats trouvèrent en y montant à l'assaut, qu'il y avoit de l'autre côté une pique de profondeur qu'on ne pouvoit point sauter, ce qu'on n'avoit pu discerner de dehors. On fut obligé de dresser une nouvelle batterie du côté du Château, où après avoir fait une brèche assés considérable, les assiégés capitulèrent, rendirent la Ville haute & le Château, & demeurèrent prisonniers de guerre. Ceci arriva vers le quinze de Décembre. On peut tirer de l'inutilité de la première brèche dont on vient de parler, une leçon dont les Gouverneurs de Places peuvent profiter pour les défendre; l'art peut faire ce que fait ici la nature du terrain; car si une muraille est raisonnablement forte & a de bons fondemens, on peut

1652.

couper derrière l'endroit qui est battu et brèche, un fossé bien profond & escarpé, qui la rendra inutile aux assiégeans.

Il se trouva parmi les troupes que M. de Lorraine avoit mises en garnison dans Barleduc, un régiment Irlandois d'Infanterie, qui se voyant en danger de rester longtems prisonnier de guerre, leur Colonel étant mort le jour que la Place s'étoit rendue, le Lieutenant-Colonel qui se sauva, envoya offrir ses services au Duc d'Yorck, en cas qu'il obtînt du Cardinal la liberté du régiment: ce qui aiant été accordé, les deux compagnies dont il étoit composé, avec tous les Officiers, furent incorporés dans le régiment de ce Prince qui étoit à Ligny, où ils furent envoyés.

Après la prise de Barleduc, les troupes du Maréchal de la Ferté marchèrent à Ligny pour hâter la prise du Château, dont le siège avoit été poussé lentement pendant que l'autre duroit: on commençoit à battre en brèche mais avant qu'elle fût suffisante, les boulets manquans, les assiégés en fortifièrent le haut d'une forte palissade. Alors M. de la Ferté fit attacher le mineur au même endroit où les ruines de la muraille favorisoient son logement; en peu de tems la mine fut prête à jouer: les régimens d'Yorck & de Douglas furent commandés pour attaquer aussi-tôt qu'elle auroit fait son effet, & le régiment de la Ferté avoit ordre de les soutenir. Le Comte d'Estrées qui commandoit l'attaque, marcha, sans attendre que la fumée fût dissipée pour voir l'effet de la mine: on passa sur la glace le fossé qui étoit fort large; quand on vint à la brèche on s'aperçut, mais trop tard, que la mine n'avoit emporté la part

extérieure de la muraille que jusqu'à l'endroit que les assiégés avoient palissadé : il n'y avoit pas moïen d'avancer ; on fit retirer les troupes ; mais par surcroit de malheur, la glace rompit sous les pieds des soldats : la plupart tombèrent dans l'eau du fossé ; ce qui donna loisir aux assiégés de faire grand feu sur eux. Ainsi, faute d'un peu de patience pour reconnoître l'effet de la mine, le régiment d'Yorck perdit quatre Capitaines, quelques Lieutenans & Enseignes, & environ cent soldats ; & celui de Douglas, deux Capitaines & près de cinquante soldats, sans les blessés. On attachâ la nuit le mineur pour la seconde fois, & le lendemain vingt-deux le Château capitula, & se rendit aux mêmes conditions que Barleduc.

Le Cardinal, que ces succès mettoient en goût, souhaita de les pousser plus loin, & qu'on terminât la Campagne par la prise de Sainte Ménehault. Après avoir laissé de bonnes garnisons dans Ligny & Barleduc, & en avoir réparé les brèches autant que la saison le pouvoit permettre, l'Armée partit de Construſſon le vingt-sept ; & arriva le lendemain à Sommyeure, où elle resta jusqu'au trente. On étoit obligé durant cette marche de cantonner les troupes dans les Villages, la rigueur de l'Hiver ne permettant pas de camper. La gelée fut si violente le jour qu'on arriva à Sommyeure, que les cavaliers furent obligés de marcher à pied pour s'échauffer : trente ou quarante soldats périrent ce jour-là de l'excès du froid ; car aussi-tôt que quelqu'un de ceux qui n'étoient pas bien vêtus s'asseïoit pour se reposer, le froid le saisissoit, & il ne pouvoit plus se relever : le Duc d'Yorck

1652. en vit plusieurs gelés à mort , & il en seroit péri un bien plus grand nombre , sans le soin que prirent les Officiers de faire mettre sur des chevaux ceux qu'ils voïoient prêts à succomber , pour les porter jusqu'aux premiers Villages , où on en sauva plusieurs en leur donnant de l'eau de vie ou d'autres liqueurs. Ce qui rendoit ce froid plus vif & plus pénétrant , c'est qu'on marchoit dans ces vastes plaines de Champagne , où il n'y avoit aucun abri contre un vent de Nord-Est perçant , qui souffloit directement au visage : ce fut aussi ce qui empêcha le siège de Sainte Ménéhould.

M. de Turenne représenta au Cardinal les difficultés qu'il y avoit pour l'entreprendre dans un tems si cruel ; qu'on ne pouvoit pas y trouver comme à Bar & à Ligny où mettre l'Infanterie à couvert , ni du fourage aux environs pour la Cavalerie , puisqu'il n'y avoit point de fauxbourg , & que le país avoit été mangé par les ennemis ; que la Place étant bonne & munie d'une grosse garnison , il faudroit y mettre le siège dans les formes ; & qu'au-lieu de terminer glorieusement la Campagne , on hazardoit la ruïne entière de l'Armée , & de lever honteusement le siège.

1653. Le Cardinal se rendit enfin à de si fortes raisons : on marcha du côté de Rhétel par Miocour & de Grivy ; & le premier jour de l'année mil six cens cinquante-trois on passa la nuit à Attigny , qui est située sur la rivière d'Aisne , qu'on passa le lendemain pour venir à Saux aux Bois. On trouva l'entreprise de Rhétel presque aussi difficile que celle de Sainte Ménéhould ; ce qui fit prendre le parti d'attaquer Château-Porcien , deux lieues plus bas parce qu'on y trouvoit les mêmes facilités

qu'au siège de Barleduc, n'y aiant que le Château qui fût de défense, & la Ville qu'on comptoit d'enlever d'abord, pouvant contenir & mettre à couvert assés de troupes pour en faire le siège.

M. de Turenne arriva le six Janvier à Son, où il mit en quartier & dans les Villages circonvoisins la plupart de sa Cavalerie & une partie de son Infanterie: il n'y a qu'une lieue & demie de là à Château-Porcien, & c'étoit le poste le plus propre pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la Place. Le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont furent chargés du soin de ce siège. Le Maréchal de la Ferté établit les quartiers de sa Cavalerie à, pour empêcher aussi le secours, & le Cardinal logea à Balhan. Le Duc d'Yorck n'aiant pas été tout le tems à ce siège, il n'en fera point fait ici de détail, & on ne rapportera que ce qui se passa aux quartiers où le service fut rude, à cause de l'approche du Prince de Condé, qui vint pour tâcher de faire lever le siège. Pour l'en empêcher, toute la Cavalerie qui étoit cantonnée aux environs de Son, avoit ordre d'y marcher tous les soirs, d'y rester toute la nuit, & de rentrer dans ses quartiers après le lever du soleil: la Cavalerie du Maréchal de la Ferté faisoit la même chose, & cette manœuvre fatigante dura autant que le siège, qui heureusement ne fut pas bien long. La Ville aiant été prise d'abord, on ne tarda point à attacher le mineur au Château: quand la mine fut prête, le Gouverneur, qui s'appelloit Dubuiffon, capitula, & convint de rendre la Place dans quatre jours, si elle n'étoit pas secourue. Les ennemis qui en furent avertis, s'avancèrent jusqu'à Chaumont pour ten-

1653.

ter le secours: on crut le dernier jour qu'on en viendroit aux mains; les Partis rapportèrent qu'ils marchaient pour attaquer les troupes du Roi: on les mit en bataille dans le passage sur la plaine au-dessus du Château; elles y restèrent jusqu'à midi, qu'on apprit que l'ennemi s'étoit retiré; & une heure après le Château se rendit, suivant la capitulation, que la rigueur de la saison procura plus honorable à la garnison qu'elle n'eût été dans un autre tems: elle fit souhaiter d'avoir la Place à quelque prix que ce fût, toute l'Armée étant extraordinairement fatiguée; & le pays aux environs ruiné. L'Infanterie souffroit plus que le reste; on ne pouvoit lui fournir régulièrement le pain; le Commissaire des vivres n'avoit pu faire de magasins dans aucune des Villes voisines, & le Soldat étoit contraint de manger de la chair de cheval, d'autres méchantes nourritures, & particulièrement des troncs de choux, qu'ils appelloient le pain du Cardinal.

Cependant lorsqu'ils crurent entrer dans les quartiers d'hiver, après avoir passé l'Aisne le treize, & avoir été cantonnés à Poilcour & dans les Villages voisins, ensuite à Prouilli entre Reims & Fismes, où on demeura deux ou trois jours; le Cardinal ordonna que l'Armée retournât du côté de l'Aisne, qu'elle passât le vingt à Pont-à-Vère, pour aller reprendre Vervins, dont les Espagnols s'étoient emparés l'Eté précédent & y avoient mis garnison. La Place n'étoit pas assez forte pour soutenir un siège; mais le quartier étoit bon, & pouvoit incommoder le pays d'alentour, ce qui fit souhaiter au Cardinal qu'on ne quittât point la Campagne qu'elle ne fût prise. Ja-

mais soldats, ni Officiers même, ne marchèrent à une entreprise avec plus de répugnance & de murmures : après avoir supporté toute la rigueur de la gelée, on ne pouvoit soutenir que bien impatiemment la fatigue du dégel, au travers d'un país montueux, dont la terre glaise rendoit les chemins impraticables, particulièrement entre Pont-à-Vère & Laon, où les bagages restèrent dans la boue ; & quoiqu'après avoir surmonté ces difficultés on entrât dans un país plus ouvert, la continuation du dégel rendit les chemins également mauvais par-tout. Cette marche ruïna la plupart des équipages, & fit perdre beaucoup de bagages & de chevaux.

On arriva le vingt-cinq à Voulpaix, à une lieue de Vervins. Le Duc d'Yorck qui suivoit M. de Turenne par-tout, étant allé avec lui reconnoître la Place, & s'étant avancé fort près avec un Gentilhomme pour mieux faire ses remarques, il prit un petit Parti de Cavalerie de la Place pour être de l'Armée, & ne reconnut son erreur que quand les ennemis étant approchés à la portée du pistolet, ils tirèrent dans le moment qu'il alloit s'engager au milieu d'eux ; mais leur précipitation lui donna le tems, & au Gentilhomme qui l'accompagnoit, de se sauver.

Le lendemain, on détacha environ mille fantassins & deux cens chevaux pour commencer l'attaque de la Place, dont la garnison étoit de neuf cens hommes, six cens d'Infanterie & trois cens de Cavalerie. M. de Bassécour Colonel, & brave homme, en étoit Gouverneur. Les assiégeans se logèrent la première nuit à couvert des maisons & des jardins qui sont contre la ville ; le jour suivant on dressa une

1653. batterie sur le soir , ce qui obligea les ennemis de capituler , à condition de sortir de la Place avec armes & bagages.

Ce petit siège couta peu ou point de monde : quoiqu'il fût fort court, on murmuroit toujours de ce qu'après la prise de Château-Porcien on n'avoit pas envoieé les troupes directement en quartier d'hiver; & comme l'ennemi, suivant sa coutume , disoit des injures du haut des murailles de Vervins contre le Cardinal: les soldats, au-lieu de prendre son parti, ne répondirent jamais qu'*Amen* à toutes leurs imprécations. Le vingt-huit au matin, M. de Turenne aiant vu sortir Bassécour avec sa garnison, & aiant pris possession de la Place, fit marcher l'Armée à Creci-sur-Serre & de là à Laon, d'où toutes les troupes furent envoieées à leurs quartiers d'hiver; & le Cardinal, les Généraux & toutes les personnes de qualité prirent le chemin de Paris, où ils arrivèrent le trois de Février. C'est ainsi que finit cette longue Campagne, pendant laquelle M. de Turenne acquit une gloire immortelle, en sauvant plusieurs fois la Monarchie par ses conseils, par sa conduite & par sa valeur.

La Campagne précédente aiant été si pénible & si longue, celle de cette année ne put commencer que tard : l'Armée du Roi étoit entrée la dernière dans ses quartiers d'hiver, & la plupart des troupes avoient été distribuées dans le Poitou, l'Anjou, la Marche & dans d'autres Provinces aussi éloignées. Néanmoins elle prévint les ennemis, & fit le siège de Rhétel avant qu'ils fussent qu'elle étoit assemblée.

Cette ville est située sur la rivière d'Aisne

qui arrose une partie de la Champagne , & 1653.
 après avoir coulé dans ces plaines , les plus
 vastes qui soient dans cette partie de l'Europe,
 elle perd son nom en tombant dans la rivière
 d'Oise. La Place étoit considérable alors par
 l'entrée qu'elle donnoit aux ennemis dans toute
 cette Province ; & la facilité de pousser leurs
 courses jusqu'aux portes de Paris , & d'étendre
 fort loin les contributions. Quoique le Prince
 de Condé en eût confié le gouvernement au
 Marquis de Persan, fort brave Officier , & que
 la garnison parût suffisante, elle ne l'étoit pas
 à proportion de l'importance de la Place , &
 du danger où elle étoit d'être attaquée : mille
 hommes davantage en auroient rendu le siège
 plus difficile , & pouvoient au moins la faire
 tenir assés longtems pour donner celui de la
 secourir.

M. de Turenne profitant de cette faute , fit
 attaquer brusquement les dehors dès la pré-
 mière nuit , lorsque les ennemis s'y atten-
 doient le moins. Le Gouverneur & les Offi-
 ciers principaux qui y étoient, dans le dessein
 d'observer où les assiégeans feroient leurs ap-
 proches , furent si surpris de se voir insultés
 de tous côtés , & avec tant de vigueur , qu'ils
 ne purent pas faire grande résistance ; les de-
 hors furent emportés , & le Gouverneur pen-
 sa y être pris avant qu'il pût se retirer dans
 la Ville.

Quoique le fossé fût bon , & les ouvrages
 hauts , comme ils n'étoient que de terre , &
 que les palissades n'étoient plantées que sur
 le parapet où elles sont le moins nécessaires ,
 les assiégeans y marchaient plus volontiers ,
 parce que y étant une fois arrivés , l'avantage
 étoit égal de part & d'autre pour attaquer

1653. comme pour défendre, & le plus grand nombre l'emportoit; on y perdit cependant plusieurs soldats & quelques Officiers. Mais les assiégés dont toute l'espérance consistoit dans la défense des dehors, avoient perdu courage après en avoir été chassés. On éleva ensuite des batteries si près des murailles qui n'étoient point des plus fortes, qu'on y fit en peu de tems deux brèches, qui obligèrent les assiégés de capituler le huit de Juillet. Ils sortirent le lendemain avec armes & bagages, & furent conduits à la garnison Espagnole la plus proche. L'Armée resta deux ou trois jours pour réparer les brèches; & après avoir pourvu la Ville de toutes les choses nécessaires, & y avoir laissé une bonne garnison, elle marcha vers Guise, sur ce qu'on avoit été informé que les ennemis avoient marqué leur rendés-vous aux environs. Etant campée le onze auprès de Noircourt, on fut averti par un Exprès du Gouverneur de Rocroy, qu'une partie de leur Armée qui marchoit au rendés-vous, s'étoit cantonnée dans plusieurs Villages aux environs de Chimay, Glajon & Terlon; de l'autre côté des Ardennes. Les Généraux résolurent de marcher à eux avec toutes les troupes, & quelques pièces de campagne, ne laissant que cinq ou six cens hommes pour la garde des bagages. M. de Turenne qui conduisoit l'avant-garde fit toute la diligence possible; mais en arrivant à Nost presque au bout de la forêt, il fut par des prisonniers qu'un petit Parti lui amena, que les ennemis avoient été avertis de son dessein & de sa marche: ainsi on jugea à propos de retourner à Noircourt; & après avoir employé trois jours dans cette marche, on rejoignit les bagages le quatorze.

Toute l'Armée marcha le dix-sept à Haris, & de là à S. Algis, où le Roi de France & le Cardinal Mazarin la joignirent. Le vingt-cinq elle campa à Ribemont, & on apprit que l'Armée d'Espagne, forte au moins de trente mille hommes, avec une artillerie & des provisions proportionnées, s'étant assemblée auprès de l'Arbre de Guise, marchoit pour entrer en France. Il se tint un Conseil en présence du Roi & du Cardinal, pour délibérer sur la conduite qu'on devoit tenir contre une Armée si puissante, celle de Sa Majesté n'étant que de six mille fantassins & d'environ dix mille chevaux. Plusieurs opinèrent de mettre toute l'infanterie, à la réserve d'un détachement de mille hommes, dans les Villes frontières, avec quelque Cavalerie; & que le Corps de Cavalerie & le détachement d'Infanterie seroient toujours aux trousses des ennemis pour enlever leurs fourageurs, leur couper les vivres & les fatiguer en sorte qu'ils ne pussent point faire de siège. D'autres au contraire étoient de sentiment qu'il ne falloit point séparer l'Armée, avec laquelle on pourroit défendre le passage des rivières, s'ils avançoient dans le païs; qu'il seroit d'une dangereuse conséquence de leur laisser prendre le chemin de Paris, qui ne venoit que d'être réduit à l'obéissance du Roi, pendant que Bourdeaux étoit encore en rebellion.

M. de Turenne proposa un avis contraire à tous deux. Il jugeoit que le premier étoit dangereux; parce qu'en divisant les forces, les ennemis pouvoient aisément chasser le peu qu'on en auroit en campagne, faire tout à leur aise le siège qu'il leur plairoit, & se retrancher de sorte qu'avant qu'on pût avoir rassem-

1653. blé toutes les troupes , il ne seroit plus possible de les forcer : que la diversion qu'on entreprendroit de faire en attaquant une de leurs Places , deviendroit inutile , puisqu'ils auroient assés de tems pour achever leur siège , & venir secourir la Place que les troupes du Roi auroient attaqué , quelque peu considérable qu'elle pût être. A l'égard du second , qu'il n'étoit pas possible de défendre le passage des rivières contre une Armée si supérieure en Infanterie : que eette conduite intimideroit les troupes , qui craindroient d'être forcées dans leurs postes ; & qu'elle feroit encore un bien plus méchant effet dans Paris & dans les Provinces. Que son sentiment étoit qu'il faloit tenir l'Armée entière , & observer les ennemis d'aussi près qu'on pourroit , de manière qu'on pût éviter le combat : que par ce moïen on les empêcheroit de faire aucun siège de conséquence , parce qu'ils n'oseroient séparer leurs forces ; & qu'avant qu'ils pussent s'être retranchés & avoir fait leur pont de communication , on choisiroit par où les attaquer : qu'il ne croïoit pas qu'ils eussent dessein d'entrer bien avant dans le païs , parce que les troupes du Roi étoient en état de leur couper les convois , sans lesquels il leur seroit impossible de subsister. Ces conseils de M. de Turenne furent suivis , & la Cour s'étant retirée , on les mit aussi-tôt en exécution.

Les Espagnols avancèrent d'abord entre la Seine & l'Oise , & vinrent camper à Fonsomme & à Fervaques. Ils passèrent le premier jour d'Août à la vue de l'Armée du Roi , marchant vers Ham , la Somme à leur droite ; & aiant campé à S. Simon & à Clastres , ils emploïèrent un jour entier à passer les défilés.

M. de Turenne à leur approche fit mettre l'Armée en bataille; & voïant qu'ils passoient outre, il la fit marcher le long de la rivière auprès de laquelle elle étoit, jusqu'à Maïot proche La Fère. Le lendemain on travailla tout le jour à faire des ponts pour l'Infanterie, & des passages pour la Cavalerie, dans le dessein de passer cette rivière, si les ennemis avançoient davantage dans le païs: on fut le lendemain matin qu'ils marchaient toujours en avant. M. de Turenne voulut reconnoître lui-même quelle route ils prenoient, avant de passer la rivière; & s'étant avancé avec mille chevaux pour mieux pénétrer leur dessein, il envoya ordre ensuite à toute l'Armée de le suivre en marchant le long de la rivière. Elle campa le troisième Août à Fargnier, étant suffisamment couverte par des bois du côté des ennemis, & sur ce qu'on apprit qu'ils s'étoient avancés jusqu'à Roïe, elle marcha vers Noïon, où elle arriva le cinq. On y apprit que Roïe avoit été prise & pillée: il n'y avoit dedans que les Bourgeois, qui ne laissèrent point de se défendre, & ne se rendirent qu'après que les batteries furent dressées, & que le canon eut tiré. Le neuf on fit avancer l'Armée à Magny, où le païs étant fort couvert & ferré, il n'y avoit rien à craindre. De là on envoya M. de Schomberg avec les Gendarmes, au nombre de deux cens cinquante chevaux, & cent fantassins, pour se jeter dans Corbie. On mit aussi trois cens hommes dans Péronne, & ce furent les seuls détachemens qu'on envoya dans des Places pendant toute la Campagne.

On fut informé que les ennemis s'approchoient de Corbie, sur quoi on se posta le dix

1653.

à Eperville, proche de Ham: à peine y fut-on arrivé, qu'on eut avis que le Comte de Megen devoit sortir le lendemain de Cambray avec trois mille hommes pour conduire aux Espagnols, entre Péronne & Corbie, un grand convoi de vivres, des pionniers, & toutes les munitions nécessaires pour un siège. L'Armée décampa un peu avant le coucher du soleil, passa la Somme à Ham, & marcha toute la nuit dans le dessein d'intercepter le convoi. Pour faire plus de diligence la Cavalerie prit les devants, on n'en laissa que peu avec l'Infanterie, qui avoit ordre de suivre avec l'artillerie & les bagages. La Cavalerie arriva à Péronne à la pointe du jour: on en tira les trois cens hommes d'Infanterie qu'on y avoit jettés, & tous ceux dont la garnison pouvoit se passer, & continuant de marcher vers Bapaume on fit alte à deux ou trois lieues de cette Place, & on envoya des Partis, vers Cambray pour reconnoître la marche du convoi; mais à midi ils rapportèrent qu'il étoit rentré dans la Place, sur ce que, peu de tems après en être sorti, les ennemis avoient su que les troupes du Roi venoient à eux. On apprit en même tems que l'Armée Espagnole s'étoit avancée vers la Somme près de Bray, sur quoi on retourna joindre l'Infanterie au village de Manancourt, où coule un petit ruisseau qui passe par le Mont S. Quentin, & tombe dans la Somme proche de Péronne: on y campa la nuit, & aiant eu avis le lendemain douzième au matin que les ennemis jettoient des ponts sur la rivière, le long de laquelle ils campoient, on jugea à propos de se retirer un peu en arrière le long du même ruisseau, à Alesne près du Mont S. Quentin, dans la ré-

solution toutefois qu'en cas que l'ennemi passât la Somme, on posteroit l'Armée un peu au-dessus de Manancourt; dans un lieu que les deux Généraux avoient marqué pour la mettre en bataille dès que l'ennemi approcheroit. Quoique la chose eût été ainsi arrêtée par tous deux, elle fut changée par l'un sans attendre l'avis de l'autre. M. de Turenne, suivant sa coutume, sortit de son quartier le treize au lever du soleil, peu accompagné, pour visiter la garde de Cavalerie qui étoit de l'autre côté du ruisseau; & n'y recevant aucune nouvelle des Partis qu'il avoit envoiés la nuit pour lui rapporter ce qu'ils découvroient des mouvemens des ennemis, il alla à Péronne pour y détacher des Partis de l'autre côté de la Somme, ne croiant pas qu'il fût possible que les ennemis avançassent vers l'Armée du Roi sans en avoir été averti par Bapaume, ou par quelque'un de ses Partis. Ils avoient néanmoins fait tant de diligence que leur avant-garde avoit passé Bapaume avant la pointe du jour, de manière qu'il ne fut pas possible aux Partis qui se trouvèrent coupés de tous côtés, de donner aucun avis. Les gardes avancées de M. de la Ferté donnèrent la première alarme, que ce Maréchal prit si chaudement; qu'au-lieu de marcher pour occuper le terrain dont on étoit convenu le jour précédent, il fit marcher l'aîle gauche qu'il devoit commander au travers de l'aîle droite, & la fit aller vers Péronne, pendant que cette dernière commençoit à avancer vers le terrain qui lui avoit été marqué. Les choses étoient dans ce desordre quand M. de Turenne retourna de Péronne, lequel trouvant que M. de la Ferté rangeoit sa gauche près du Mont S. Quentin,

1653.

il fit avancer son aîle droite pour la joindre, étant trop tard de marcher au premier poste, parce que les ennemis en étoient déjà fort près, & avançoient avec d'autant plus de joie, qu'ils connoissoient l'avantage qu'ils avoient de trouver l'Armée de France en plaine, où elle ne pouvoit pas éviter le combat. En effet, elle auroit été infailliblement battue, si elle y fût restée: car quoique l'ordre de bataille fût excellent, suivant la nouvelle méthode, la seconde ligne étant à une distance proportionnée à la première, y aiant un bon corps de réserve de douze escadrons & de deux bataillons derrière le tout, & l'aîle gauche étant rangée au pied du Mont S. Quentin; cependant les ennemis étant beaucoup supérieurs en nombre, ils pouvoient prendre la droite en flanc, le premier escadron de cette aîle n'étant qu'à la portée du pistolet d'une colline, dont l'ennemi gagnant la hauteur, pouvoit la désoler de son canon & de sa mousquetterie, & la charger ensuite en flanc.

M. de Turenne n'étoit pas le seul qui connoissoit le danger; toute la droite de l'Armée en étoit dans une consternation extrême, & jamais on n'a vu une crainte d'être battu plus universelle. Il courut aussi-tôt qu'il s'en fut apperçu à M. de la Ferté, pour l'avertir que si l'Armée restoit dans cette situation, elle feroit absolument défaite; qu'il étoit résolu de marcher aux ennemis au haut de la montagne, puisqu'on ne pouvoit être ailleurs dans un terrain plus défavantageux que celui où on étoit; qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de redonner courage aux soldats, & qu'il le prioit de le suivre. Il revint immédiatement à sa droite, à la tête de laquelle il monta aussi-tôt
sur

sur la hauteur , & en y arrivant avec les premiers escadrons , il envoya M. de Varenne, ancien Officier fort expérimenté , qui avoit servi sous lui dans toutes les Campagnes d'Allemagne , & en qui il avoit beaucoup de confiance, pour reconnoître le terrain où on devoit marcher. A peine eut-on avancé un mille , qu'il rapporta à son Général qu'il avoit découvert un poste fort avantageux qui n'étoit pas éloigné. M. de Turenne y fut , & trouva qu'il étoit tel en effet que l'ennemi n'oseroit l'y attaquer. Il y avoit sur la droite un ruisseau qui vient de Roiset , & tombe dans la Somme un peu au-dessus de Péronne ; la gauche étoit bornée par une montagne si escarpée qu'on ne la pouvoit monter ni à cheval ni à pied , & la distance entre deux ne pouvoit contenir que vingt ou trente escadrons. Il y avoit devant un petit vallon , & du côté du ruisseau un ravin que la Cavalerie n'auroit pu passer qu'avec peine : le village le plus près s'appelle Tincour ou Buire.

La différence du poste changea la contenance du soldat : il reprit sa gaieté ordinaire, & les ennemis ne l'y auroient pas attaqué impunément ; car quoiqu'ils fussent presque deux contre un , on travailla aussi-tôt à cinq redans, dont chacun pouvoit contenir cent hommes ; & on plaça toute l'artillerie de manière que les ennemis auroient essuïé le feu de trente pièces de canon avant qu'ils eussent pu voir l'Armée du Roi , qui étant derrière pouvoit les charger à son choix, avec de la Cavalerie ou de l'Infanterie , dans un terrain si étroit que l'alle droite commandée par M. de Turenne formoit quatre ou cinq lignes , qui se soutenoient l'une l'autre, pendant que M. de

1653. la Ferté qui avoit sa gauche rangée le long du haut de la montagne , pouvoit seconder la droite en cas de nécessité.

Ce fut sur les deux ou trois heures après midi qu'on commença de voir l'Armée Espagnole marchant en bataille , & avançant par l'extrémité d'un bois qui s'étendoit depuis la portée du mousquet des redans de l'Armée de France, tout le long du sommet de la montagne qui étoit sur la gauche , & qui resserroit le terrain par où elle croïoit aller l'attaquer d'abord ; mais quand elle en fut environ à une demi-lieue , elle fit alte , & la plupart de l'Infanterie courut au ruisseau pour y étancher la soif ardente qu'elle souffroit , n'ayant point trouvé d'autre eau depuis qu'elle avoit quitté la Somme.

On a su depuis que le Prince de Condé vouloit attaquer en arrivant , mais que le Comte de Fuenfaldagne s'y opposa , représentant la lassitude des troupes , principalement de l'Infanterie, après une marche si pénible dans un país aussi sec que la saison étoit chaude ; qu'elle ne pouvoit combattre que le lendemain , vu la difficulté qu'il y auroit de la retirer de la rivière pour la remettre en bataille ; que le repos d'une nuit la remettroit de la fatigue de la journée ; qu'un si petit délai ne gâteroit rien , puisque l'Armée de France ne pouvoit leur échapper ; que si peu de tems ne pouvoit pas lui suffire pour rien faire qui la mît en sûreté ; & que le reste de l'après-midi seroit employé à la reconnoître , & à résoudre par où on attaqueroit.

Le Prince céda à des raisons si fortes ; l'Armée Espagnole campa la nuit en bataille ; mais les Officiers Généraux trouvèrent le lendemain

celle du Roi si avantageusement postée, qu'ils ne songèrent plus à l'attaquer. Elles furent trois ou quatre jours en présence, dans une escarmouche presque continuelle, qui n'aboutit à rien. Le seize d'Août on entendit à la pointe du jour sonner le boute-selle & battre la générale dans l'Armée ennemie; celle de France se mit aussi-tôt sous les armes, & M. de Turenne alla lui-même avec deux escadrons vers leur Camp pour observer leur marche, & juger quelle Place ils avoient dessein d'assiéger. Etant arrivé à la moitié du chemin entre les deux Armées, il y laissa un escadron, & avançant un peu plus loin avec l'autre il s'arrêta, & envoya le Duc d'Yorck avec M. de Castelnau, & douze autres Officiers & Volontaires parfaitement bien montés, pour approcher des ennemis autant qu'il seroit possible, avec ordre de ne point combattre, & de se retirer en cas qu'on vint à les pousser. Ils entrèrent dans le Camp même des ennemis jusqu'aux huttes de l'Infanterie, avant que l'arrière-garde de la Cavalerie fût dehors. Ils s'arrêtèrent, & observèrent à leur aise le mouvement de toute l'Armée; ensuite ils avancèrent jusqu'à la portée du pistolet des derniers escadrons, sans que de part ni d'autre on se mit en devoir de s'inquiéter; & après avoir reconnu clairement qu'ils marchoient vers S. Quentin, ils vinrent rejoindre M. de Turenne, qui envoya aussi-tôt M. de Beaujeu, un des Lieutenans-Généraux, avec douze cens chevaux & six cens fantassins, pour se jeter ou dans Guise qu'il jugea qu'ils avoient dessein d'assiéger, ou dans telle autre Place qu'il lui parôitroit qu'ils voulussent attaquer. Beaujeu fit tant de diligence, qu'il entra dans Guise au

1653. moment que la Cavalerie des ennemis parut pour l'investir. Se voyant ainsi prévenus, ils abandonnèrent l'entreprise; & après avoir resté quelques jours aux environs de cette Place, ils retournèrent sur leurs pas, & furent camper à Caulaincourt à une lieue de l'Abbaïe de Vermand, & à deux de S. Quentin.

Aussi-tôt que M. de Beaujeu fut détaché, toute l'Armée se mit en marche; on fit passer les bagages au travers de Péronne, & l'ennemi étant à telle distance, qu'on ne craignoit point qu'il vînt tomber sur l'arrière-garde avant qu'on eût passé la Somme, toute l'Armée défila au travers de la Ville; & quoiqu'elle soit assés longue, & qu'il n'y ait qu'un pont, M. de Turenne ne laissa pas d'avancer le même soir avec l'avant-garde jusqu'à Golancourt, à une lieue de Ham: ce qui fit le même effet que si l'arrière-garde, qui ne put y arriver que le lendemain matin, y avoit été en même tems, parce que les ennemis crurent que toute l'Armée étoit ensemble, comme M. de Turenne l'avoit assuré à ceux qui lui représentèrent qu'elle ne pouvoit pas arriver le soir à Golancourt, en leur répondant, qu'étant couvert de la Somme, les Partis ennemis ne pourroient la découvrir & en rendre compte que par les feux, dont le grand nombre ne leur laisseroit aucun doute que toute l'Armée ne fût ensemble. Aussi faut-il lui rendre cette justice, que jamais Général ne prit dans les marches de plus justes mesures, & ne pénétra mieux dans les desseins de l'ennemi. Cette diligence, aussi bien que celle de M. de Beaujeu, empêcha le siège de Guise.

Les Espagnols étant ainsi déconcertés, on ne jugea pas à propos d'avancer plus loin: on

se tint depuis la dernière allarme plus que jamais sur ses gardes, & les ennemis étant venus camper à Caulincourt, sur ce que M. de Turenne fut averti que les fourageurs prenoient l'habitude de passer le ruisseau, derrière lequel étoit leur Armée, & qu'ils alloient vers Ham avec peu d'escorte; il ordonna à M. de Castelnau d'aller avec mille chevaux pour tacher de les surprendre. Il partit le soir avec dix escadrons, & marcha à Ham, où étant arrivé aux portes, au-lieu de passer outre, il s'y arrêta jusqu'à la pointe du jour, qu'il fit passer au travers de la Ville deux petits Partis pour aller à la découverte: il les suivit, & lui aiant été rapporté que les ennemis étoient au fourage, il envoya ordre à sa Cavalerie d'avancer; mais avant qu'elle eût passé la Ville, & qu'on pût aller à eux, ils prirent l'allarme à la vue des Partis, & se retirèrent n'aiant perdu que vingt ou trente hommes. Ainsi ce que M. de Turenne avoit si bien projeté, manqua par la faute du Commandant, qui, quoique galant homme d'ailleurs, & bon Officier d'Infanterie, ne savoit point mener la Cavalerie.

Au-lieu de retourner au Camp, comme il le devoit faire après avoir manqué le coup, il avança dans la plaine jusqu'à une demi-lieue de l'Armée ennemie, & y fit alte pendant une bonne heure: cette faute exposoit le détachement à une défaite inévitable, si les ennemis en eussent profité, comme ils le pouvoient; il n'y avoit pas un seul Officier, ni même un cavalier, qui n'en craignît la conséquence: la plaine étoit si découverte, que les Espagnols pouvoient compter jusqu'au dernier homme, voir au moins qu'à une lieue & de-

1653. mie derrière , il n'y avoit personne pour les soutenir , & rien ne pouvoit les empêcher de passer le ruisseau. M. de Castelnau , après avoir resté là si longtems sans nécessité , se retira , & mit dans un village malhabilement une embuscade de cent chevaux , n'étant pas probable que les ennemis laissassent passer le ruisseau à leurs gens , après une allarme si récente. Cependant M. de Turenne inquiet de ce qu'on tardoit si longtems , vint lui-même avec quatre ou cinq escadrons & environ quatre cents fantassins , passa au travers de Ham , & avançant au-delà , disposa ses troupes de manière qu'elles pussent favoriser la retraite de M. de Castelnau , si les ennemis l'eussent poussé ; mais il ne fut pas longtems sans le voir revenir en meilleur état qu'il ne croïoit.

L'Armée du Roi resta dans ce Camp jusqu'au premier de Septembre , que l'on fut informé que l'ennemi avoit décampé de Caulincourt pour aller assiéger Rocroi , & qu'un gros détachement de Cavalerie avoit pris les devans pour l'investir , & empêcher qu'on n'y jettât du secours. La garnison en étoit foible , & la Place étant située dans une petite plaine environnée de bois , quiconque y est posté le premier peut aisément empêcher d'y passer ; & ce fut inutilement qu'on tenta de la secourir.

On résolut , pendant que les ennemis seroient occupés à ce siège , de faire celui de Mouson. L'Armée passa l'Oise à La Fère , & arriva le neuf Septembre à Remilli , à une lieue de Mouson. Le lendemain on passa la rivière au-dessous de la Ville , & chacun prit ses quartiers ; M. de Turenne au-dessous , & M. de la Ferté au-dessus : la Cavalerie du

premier s'étendoit sur une ligne depuis la rivière jusqu'au haut de la montagne, un peu hors de la portée du canon de la Place, & il campoit lui-même avec son Infanterie & ses Gendarmes dans une petite vallée à demi-portée du canon; & dans un vallon plus étroit & plus près de la Ville, il posta les deux régimens d'Yorck & de Guienne, & y fit ouvrir la tranchée la même nuit. M. de la Ferté commença ses approches en même tems; mais ses troupes se postèrent un peu plus loin de la Place que celles de M. de Turenne.

Moufon est située sur la Meuse, entre Sténai & Sedan; elle a un pont couvert d'un ouvrage à corne; la Ville est fortifiée d'une bonne muraille ancienne, flanquée de tours rondes, dont quelques-unes sont assez grosses, & celle qui est du côté de la montagne l'est plus que toutes les autres; elle a un très bon fossé sec, qui presque par-tout est bien palissadé dans le milieu, & le côté extérieur est revêtu de pierres de taille; le côté de la Ville le plus éloigné de la rivière étant commandé d'une montagne, est défendu d'une envelope de trois ou quatre bastions & d'un demi-bastion; & des deux côtés jusqu'à la rivière, il y a plusieurs demi-lunes & autres dehors.

La garnison étoit d'environ quinze cens hommes d'Infanterie & de deux ou trois cens chevaux: le Gouverneur étoit un vieux Colonel Allemand, nommé Wolf. La plupart de cette garnison avoit été mise dans la Place par le Comte de Briol, un des Officiers du Prince de Condé, qu'il avoit détaché en marchant à Rocroi, avec un Corps de troupes, pour se jeter dans Moufon, Sténai, Clermont & Sainte Ménehoult, qui étoient à lui, ne doutant point

1653.

que l'Armée du Roi n'en assiégeât une; & Briol jugeant par sa marche qu'elle alloit à Moufon, se contenta d'en augmenter la garnison, & garda le reste des troupes qu'on lui avoit données, pour pourvoir à la sûreté des autres Places.

Les approches furent poussées la première nuit assés loin, & avec peu de perte, par le régiment de Picardie, & on éleva une batterie de cinq ou six pièces de canon. La nuit suivante, les régimens de La Feuillade & de Guienne montèrent la tranchée, & l'avancèrent considérablement: dans le même tems, un régiment d'Infanterie qui étoit posté dans quelques maisons auprès du pont, eut ordre d'insulter l'ouvrage à corne qui le couvroit; l'ennemi jugea à propos de se retirer, & il fut emporté sans peine & sans perte. Ce fut le tour du régiment de Turenne la troisième nuit; il poussa la tranchée si loin, que la nuit suivante les régimens d'Yorck & de Palluau arrivèrent jusqu'au bord du fossé des dehors, & attachèrent le mineur à la face du demi-bastion de l'enveloppe, après avoir coupé les palissades du fossé: il travailla jusqu'après midi, qu'il appella pour demander de la chandelle & à boire, sans quoi il ne pouvoit plus travailler: un Sergeant d'Yorck lui porta l'un & l'autre, à la faveur d'un grand feu de mousquetterie qu'on fit pendant qu'il alla & revint. Le régiment de Picardie monta la tranchée pour la seconde fois, la nuit du quatorze au quinze. Ce jour-là le Duc d'Yorck allant à la tête des ouvrages, accompagné de Messieurs d'Humières & de Créqui, & de quelques autres, pendant le peu de tems qu'ils restèrent dans la

première batterie, un boulet de canon tiré de la Place, passa entre trois barils de poudre sans y mettre le feu, qui auroit fait sauter tout ce qui étoit dans la batterie; mais le danger passa si vite, qu'on n'eut pas le tems de l'appréhender. M. de Turenne observant que les assiégés ne faisoient pas si grand feu de l'enveloppe comme de coutume, crut qu'ils y avoient peu de monde, & qu'ils la vouloient abandonner, jugeant que la mine étoit prête à jouer; il ordonna qu'un Sergent, suivi de quelques soldats, montât sur le soir par l'endroit dont la fraise avoit été brisée par le canon, pour reconnoître si les ennemis abandonnoient l'enveloppe: le Sergent y fut, & rapporta que les ennemis s'étoient retirés, comme M. de Turenne l'avoit jugé. On fit feu sur le peu d'ennemis qui y restoient, & ils se retirèrent dans la Ville. Les assiégeans occupèrent aussi-tôt le fossé de l'enveloppe, & se contentèrent de faire des Places-d'armes pour se loger, & faire feu sur la Ville: les ennemis en firent cette nuit-là un fort grand dé dessus-les murailles; mais ce fut sans beaucoup d'effet, parce que les assiégeans étoient à couvert.

Il arriva au Camp le lendemain un bataillon de dix compagnies du régiment des Gardes, commandé par M. de Vantourneu; ils montèrent la tranchée, suivant leur privilège, la même nuit, relevant le régiment de Picardie. M. de Castelnau, qui étoit alors le seul Lieutenant-Général dans l'Armée, fut, suivant sa coutume, pour commander; les Gardes refusèrent de lui obéir, prétendans ne devoir être commandés que par le Général. M. de Turenne étant informé de cette contestation,

1653. fut pour tâcher de l'ajuster ; mais trouvant Vautourneu opiniâtre, il pria M. de Castelnau de se retirer à sa tente, lui disant qu'ayant fatigué beaucoup la nuit précédente, il avoit besoin de repos, & qu'il resteroit pour lui à la tranchée. Castelnau obéît : M. de Turenne demeura ; & ne voulant pas décider la question, il dépêcha un Courier pour en informer la Cour : qui ordonna aux Gardes d'obéir au Lieutenant-Général ; & cet ordre étant arrivé avant que ce fût leur tour de monter une seconde fois, il n'y eut plus de dispute. Celle-là fut avantageuse pour le service du Roi, les Gardes se piquans d'honneur, & étant encouragés par la présence du Général, avancèrent beaucoup leurs travaux : ils firent non seulement une blinde le long du fond du fossé de l'enveloppe, par le moïen des palissades qu'ils y trouvèrent qui s'étendoient directement jusqu'à la grande tour, mais ils y firent encore un logement depuis l'endroit où le fossé de l'enveloppe se joignoit à celui de la Ville, jusqu'à la demi-lune sur la droite, que les ennemis abandonnèrent, & d'où on eut dessein de passer dans le fossé de la ville pour y attacher le mineur.

Jusqu'ici on avoit avancé avec assés de diligence & de succès ; mais on trouva à la descente du fossé de la Place plus de difficultés qu'on n'avoit cru. La nuit suivante, on tâcha de continuer les travaux avec la promptitude accoutumée, en faisant un logement contre les palissades qui étoient au milieu du fossé : lorsqu'on le crut perfectionné, les ennemis en chassèrent les assiégeans avec une grêle de grenades & une pluie de feu d'artifice & de feu ordinaire si continuelle, qu'il fut impossible d'y rester,

Ce mauvais succès ne rebuta point; on suivit opiniâtement le dessein de se loger, mais on y employa deux nuits inutilement; quand l'ouvrage étoit achevé, les ennemis jettoient tant de feux d'artifice & de matières combustibles, qu'ils détruisoient tout ce qu'on avoit fait. On fut obligé de chercher quelque autre expédient moins dangereux: on tenta la nuit suivante la descente du fossé, en poussant obliquement d'où on étoit logé une tranchée; mais on se trouva exposé au feu d'un canon que les ennemis tiroient d'un flanc si bas, que l'artillerie des assiégeans ne pouvoit pas le démonter; & on trouva de plus, quand on fut à moitié chemin, la muraille dont il a déjà été parlé, qui arrêtoit tout court, sans le secours du canon du flanc qui désoloit & qui, dès qu'il fut jour, ruina toutes les blindes qu'on avoit fait. Ainsi il falut avoir recours à la vieille méthode, de creuser un puits dans le logement qui avoit été fait dans le fossé de la demi-lune, pour descendre par ce moyen dans le fond du fossé: on y travailla avec tout l'empressement imaginable, & on s'efforça d'attacher le mineur à la muraille de la Ville, à la faveur des madriers accommodés à l'épreuve du feu: on les poussa jusques contre la muraille; le mineur commença à y travailler, aiant à ses côtés des barils remplis de terre, pour le préserver de la mousquetterie des flancs, pendant que les madriers le garantissoient du feu, des pierres & des grenades que l'on jettoit sans cesse; ce qui n'auroit pu le déloger, si les ennemis ne se fussent avisés d'une nouvelle invention, en attachant une bombe à une chaîne qu'ils firent descendre contre les madriers; le feu y prit si à propos, qu'elle les fit tous sauter, &

1653. ils jettèrent ensuite une si grande quantité de feu, que le mineur fut brûlé.

Celui de l'autre attaque ne fut pas plus heureux : M. de la Ferté voulant se hâter, l'avoit fait attacher au Corps de la Place avant qu'il y eût un logement de fait contre la muraille pour le garantir ; les ennemis le découvrirent, & l'étouffèrent de la fumée qu'ils firent à l'embouchure de son trou, qui étoit déjà si profond, que le feu ne le put point atteindre. Il fit pendant ce siège une pluie continuelle & des tempêtes si violentes, qu'elles renversèrent souvent les blindes, & éboulerent des endroits de la tranchée, qui étoit presque par-tout pleine d'eau, & il se passoit rarement trois heures sans pluie.

Lorsqu'on commença à creuser le puits dans le fossé de la demi-lune, on attacha en même tems le mineur au pied de la grande tour, à la faveur des madriers : il eut plus de bonheur que le premier, il se logea ; mais avant que ses chambres fussent perfectionnées, il envoya avertir M. de Turenne qu'il entendoit les ennemis qui contreminoient, & qu'ils arriveroient à lui dans peu d'heures, & beaucoup plutôt qu'il ne pouvoit finir. On lui ordonna de mettre quelques barils de poudre dans le trou qu'il avoit fait, & de le boucher le mieux qu'il seroit possible ; ce qui fut exécuté. M. de Turenne ne prétendoit que ruiner la contremine des assiégés, & savoit que cela n'abatroit point la tour ; & comme la poudre devoit faire son effet en arrière, il fit éloigner ceux qui pouvoient courir quelque danger, & se retira lui-même avec ceux qui l'accompagnoient, à la première batterie, qui étoit à demi-portée de mousquet de la tour. On mit

le feu à la mine , qui fit tout l'effet qu'on 1653.
avoit attendu ; elle élargit seulement le trou
qu'avoit fait le mineur , tua , comme on le fut
depuis , les contremineurs des ennemis , &
jeta plusieurs grosses pierres avec autant de
violence qu'auroit pu faire le canon : quel-
ques-unes donnèrent contre la batterie der-
rière laquelle M. de Turenne , le Duc d'Yorck
& d'autres s'étoient mis à couvert , & ils en
virent plusieurs voler beaucoup plus loin. On
renvoia ensuite le mineur à son trou , avec
un Sergent pour le défendre , & six soldats ,
qui s'y logèrent sans danger : cela s'exécuta de
jour. Quand il fut nuit , on jugea à propos
d'ouvrir le puits , qui étoit creusé au niveau
du fond du fossé de la Place , car il auroit
falû trop de tems pour continuer à le creuser
jusqu'à la muraille. Sa profondeur le mettoit
à couvert du canon & de la mousquetterie ,
& on ne croïoit pas qu'il y eût autre chose à
craindre que les grenades , les feux d'artifice
ou le feu ordinaire ; mais à peine fut-il décou-
vert , que les ennemis s'en étant apperçus à
la lumière des feux qu'ils avoient allumés pour
voir ce qui se faisoit dans le fossé , qu'ils rou-
lèrent du haut des murailles , le long de deux
pièces de bois qu'ils avoient attaché ensemble ,
une bombe qui tomba dans l'ouverture du
puits , tua quatre ou cinq hommes qui y tra-
vailloient , & ébranla si violemment le loge-
ment qui étoit au-dessus , où M. de Turenne ,
le Duc d'Yorck , quelques Officiers & plusieurs
Volontaires étoient alors , qu'ils crurent dans
le moment qu'il seroit entièrement ruiné : il
subsista néanmoins ; mais on fut plus d'un
quart-d'heure avant qu'on pût y aller travail-
ler , à cause de la fumée & de la poussière ; &

1653. quoique les assiégés continuassent de tirer incessamment dessus, & de jetter une infinité de grenades, de toutes sortes de feux, & des bombes de tems en tems, dont aucune n'adressa si juste que la première, on ne laissa point de pousser la tranchée jusqu'aux palissades qui étoient au milieu du fossé; mais la quantité prodigieuse de feu qui tomboit continuellement, obligea de couvrir le puits de planches, de fascines & de terre, pour la sûreté des travailleurs. Quand on fut au pied de la palissade, on fut obligé de se cacher sous terre, pour éviter les feux que les ennemis y jettoient sans cesse; & enfin on attacha le mineur au corps de la Place.

On perdit cette nuit-là beaucoup de monde; M. de la Feuillade fut blessé d'une grenade à la tête; un coup de mousquet aiant percé le logement, la bale effleura la tête de M. d'Humières, passa au travers de la jambe d'un pionnier, & frappa enfin la botte du Duc d'Yorck, sans lui faire aucun mal. M. de Turenne resta toute la nuit sur la place, & il est certain que sans sa présence la chose n'auroit point réussi.

M. de la Ferté avoit de son côté si fort avancé son attaque, que sa mine étant prête le jour suivant, on la fit sauter l'après-midi: M. de Turenne avec plusieurs de ses Officiers & Volontaires alla par curiosité voir quel effet elle produiroit, mais il n'entra point dans les tranchées. La mine avoit été faite à l'angle entre la tour & la muraille; & l'intention étoit de renverser non-seulement l'angle, mais encore les parties de la muraille & de la tour qui en étoient les plus proches. Quand elle eut sauté & que la fumée fut dissipée, on vit

qu'elle n'avoit abattu que l'angle & la muraille, & que la tour à laquelle il n'y avoit qu'une fente étoit encore debout; mais aiant fait tirer six coups de canon à la fois de la batterie qui étoit sur le bord du fossé, cette partie de la tour tomba & appaîsa la colère de M. de la Ferté. dont l'impatience inquiéta beaucoup le Chevalier de Clerville Ingénieur qui avoit la conduite de l'attaque. La tour n'étant point tombée d'abord, mit le Maréchal en furie; il menaça le pauvre Ingénieur, qui ne se tira d'affaire qu'en abattant avec le canon ce que la mine avoit déjà ébranlé de la tour. La brèche étant bonne, on y fit un logement la nuit; ce qui, joint aux deux mines qui étoient prêtes à jouer à l'attaque de M. de Turenne, détermina le Gouverneur à battre la chamade le lendemain matin: il envoya des Officiers pour dresser la capitulation, & il fut convenu qu'il sortiroit le lendemain avec sa garnison, armes & bagages, pour être conduit à Montmédi.

Ce siège dura dix-sept jours de tranchée ouverte: on y perdit peu de monde, mais beaucoup de chevaux, à cause du mauvais tems & que le terrain où on campoit étoit une terre fort grasse. Il n'y eut personne de qualité tué que le Vidame de Laon, neveu de M. de Turenne, second fils du Comte de Rouffi, qui reçut un coup de mousquet dans la tête en montant la tranchée. La promptitude avec laquelle les François poussent les sièges & prennent les Places, se doit particulièrement attribuer aux peines que se donnent leurs Généraux; au-lieu que le Duc d'Yorck a remarqué que ceux des Espagnols s'en rapportent à

1653.

un Sergent de bataille ou à quelque autre Officier inférieur, par les avis, &, pour ainsi dire, par les yeux desquels ils se gouvernent. M. de Turenne vouloit tout voir lui-même; il alloit reconnoître en personne & de bien près les Villes qu'il vouloit assiéger; il marquoit toujours l'endroit où il falloit ouvrir la tranchée, & y étoit présent; il ordonnoit de quel côté il la falloit pousser, y alloit règlement matin & soir, le soir pour résoudre ce qui étoit à faire durant la nuit, & le matin pour voir si ses ordres avoient été suivis; aiant toujours avec lui un Lieutenant-Général ou Maréchal de Camp qui devoit commander la tranchée, pour l'instruire de ses intentions: il retournoit pour la seconde fois à la tranchée après souper, & y restoit plus ou moins de tems, suivant que sa présence y étoit nécessaire. La diligence du Général excite nécessairement tous les Officiers de l'Armée à une grande application à ce qui est de leur devoir. M. de Turenne n'avoit pas un seul Ingénieur à son attaque: quand il en avoit dans d'autres sièges, il ne s'en servoit que comme d'Inspecteurs sur les travaux: la plupart des Officiers favoient comme on doit pousser la tranchée & faire un logement: il y a un Capitaine de mineurs qui a soin de les conduire suivant les ordres qu'on lui donne. Le Duc d'Yorck a reconnu, non-seulement par sa propre expérience, mais encore par celle des plus habiles dans le métier de la guerre, qu'un Général ne se doit jamais reposer entièrement sur quelque Ingénieur que ce puisse être pour la conduite de la tranchée, parce qu'il n'est pas raisonnable de croire qu'un homme qui doit y être

tre à tout moment, veuille s'exposer autant que des Officiers, qui n'y allant qu'à leur tour, se piquent plus aisément d'honneur & d'émulation pour faire avancer les travaux; outre qu'ils en acquièrent plus de capacité pour tout ce qui regarde un siège. Le feu Prince d'Orange qui suivoit une maxime tout opposée, en se confiant uniquement à ses Ingénieurs; & n'employant ses Officiers qu'à la défense des tranchées, en avoit peu qui entendissent bien à assiéger une Place, à moins que ce ne fût quelque personne dont l'application & l'industrie suppléât au défaut de la pratique: ainsi, peu d'Officiers ont jamais acquis beaucoup d'expérience parmi les Hollandois, & les habiles qui ont servi avec eux avoient appris ce qu'ils savoient dans d'autres pays.

On ne fit point de lignes de circonvallation au siège de Mouson; cela auroit emporté trop de tems, & auroit donné aux ennemis le tems de finir le leur & de venir tomber sur l'Armée du Roi avant qu'elle eût achevé le sien: la petite rivière de Chiers la couvroit du côté du Luxembourg, & empêchoit les ennemis de pouvoir jeter du secours dans la Place. Le jour même qu'elle fut prise, qui étoit le vingt-sept, l'Armée marcha à Amblemont pour tenter de faire lever le siège de Rocroi: elle avança jusqu'à Varnicourt, où on apprit que la Ville s'étoit rendue.

Après ces deux sièges, il ne se passa rien de considérable entre les deux Armées durant le reste de cette Campagne. Outre que la saison étoit trop avancée pour entreprendre un siège de quelque conséquence, les Espagnols avoient beaucoup plus souffert devant Rocroi

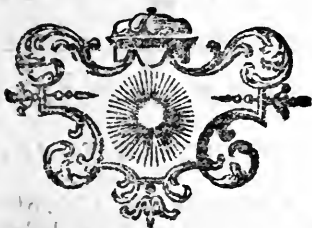
1653. que les François devant Moufon. M. de Turenne les observa toujours de près : ils ne firent que des marches & des contre-marches, consommèrent les fourages sur leur frontière, & les François en firent autant de l'autre côté de la Somme.

Pendant qu'on amusoit ainsi les ennemis, la Cour aiant ramassé quelques troupes, outre celles de la Maison du Roi & quelques autres qui furent détachées de l'Armée, elle fit faire le siège de Sainte Ménéhould. M. de Navaille commandoit la Maison du Roi, M. de Castelnau les troupes que M. de Turenne avoit envoiées, M. d'Uxelles celles qui avoient été détachées du régiment de M. de la Ferté : mais quoique MM. de Navaille & d'Uxelles fussent, généralement parlant, autant capables qu'aucuns autres Lieutenans-Généraux en France, & que M. de Castelnau entendit parfaitement bien à faire un siège, ils ne purent néanmoins jamais s'accorder ensemble ; & le Cardinal fut obligé d'envoier le Maréchal du Plessis Praslin pour y commander en Chef ; après quoi le siège fut poussé avec plus de succès qu'auparavant, M. de la Ferté avec la plupart de sa Cavalerie marcha pour empêcher le Duc de Lorraine de jeter du secours dans la Place, sur les avis qu'on eut qu'il avançoit de ce côté-là avec son Armée.

M. de Turenne aiant fait camper ses troupes derrière la Somme entre Roie & Corbie, le Duc d'Yorck voiant la Campagne finie de ce côté-là, prit congé de M. de Turenne pour aller au siège de Sainte Ménéhould ; mais aiant été obligé de passer par Châlons sur Marne, où étoit la Cour, il y fut arrêté sur tant de

différens prétextes, que malgré ses empresse-
mens la Ville capitula avant qu'il pût partir. 1653.
Ce Prince accompagna le Roi de France au
Château de Ham, à deux lieues de Sainte
Ménéhault, où il fut avec Sa Majesté voir
les approches & la brèche qu'on avoit fait
au Corps de la Place avant qu'elle battît la
chamade.

Fin du premier Livre.





MEMOIRES

D U

DUC D'YORCK.

LIVRE SECOND.

DES GUERRES EN FLANDRE.

1654.

L'Armée de France commandée par M. de Turenne & le Maréchal de la Ferté, ne fut pas assemblée assés-tôt pour empêcher les Espagnols d'assiéger Arras : ils investirent cette Place le trois de Juillet avec une Armée de trente-deux mille hommes, & toutes les choses nécessaires pour une entreprise de cette importance. Il y a beaucoup d'apparence que l'avis qu'ils eurent de la foiblesse de la garnison, les détermina à ce siège ; mais elle ne l'étoit pas assés pour empêcher que le Gouverneur ne pût encore défendre ses dehors, quelques grands qu'ils fussent.

Les deux Généraux firent un détachement d'environ mille chevaux pour jeter dans la Place : S. Lieu y entra le premier avec envi-

ron deux cens maîtres, & passa au travers du quartier du Prince de Condé le premier ou le second jour après qu'elle fut investie. Deux jours après, le Baron d'Equancourt fit la même chose à la tête de trois cens chevaux par le quartier du Duc de Lorraine; & le Chevalier de Créqui avec le reste s'ouvrit peu de jours après le passage au travers du quartier des Espagnols, avant que leurs lignes fussent achevées. On n'osa point tenter d'y faire entrer de l'Infanterie, à cause que la plaine qui règne à l'entour de la ville l'auroit aisément fait découvrir aux ennemis.

1654.

Une autre raison qui fit entreprendre le siège d'Arras, c'est que les François aiant commencé celui de Sténai, les ennemis espérèrent finir le leur, avant que celui-là fût achevé, & qu'il occuperoit tant de troupes, qu'on ne seroit pas en état de les interrompre. En effet, l'Armée du Roi étoit si foible, que n'osant se commettre dans un païs ouvert avec une Armée si supérieure, elle se tint proche de Péronne jusques vers le seize de Juillet, qu'on apprit que les ennemis avoient presque achevé leurs lignes. Le Duc d'Yorck y arriva avant qu'elle se mît en marche, pour servir en qualité de Lieutenant-Général sous M. de Turenne; & prit son jour, suivant la date de sa Commission, comme le plus jeune qui servoit dans cette Armée.

Elle campa le premier jour de sa marche à Sains près de Sauchi-Cauchi entre Cambrai & Arras, à environ cinq lieues de cette dernière Place: le lendemain elle marcha à Mouchile-Preux. M. de Turenne prenoit ce détour pour se couvrir de quelque ruisseau, afin que si les ennemis venoient à lui, il pût éviter le

1654. combat : il eut la précaution, en arrivant au ruisseau qui étoit à demi-lieue de Mouchi, d'ordonner à l'Armée d'y rester en bataille, & de ne le point passer que sur le soir. Il fut avec de la Cavalerie & des Dragons reconnoître le terrain où il vouloit camper, & observer si les ennemis n'avoient pas dessein de l'attaquer. On passa le ruisseau fort tard, & on travailla toute la nuit à se retrancher avec tant de diligence, Cavalerie & Infanterie chacun devant soi, qu'on se trouva dès le lendemain en quelque manière en état de défense : mais quand les lignes furent achevées, il n'y eut plus rien à craindre. Le poste étoit très avantageux ; le front proportionné au nombre des troupes ; le ruisseau couvroit la gauche & la Scarpe étoit à la droite ; & quand même les ennemis fussent venus attaquer l'Armée avant qu'elle fût retranchée, on étoit en état de les recevoir malgré l'inégalité du nombre, parce qu'on avoit assés bonne opinion de la valeur des troupes, pour ne les pas craindre quand ils ne pouvoient point les prendre en flanc en débordant la ligne. Le Duc d'Yorck a entendu depuis étant en Flandre & ailleurs, plusieurs personnes blâmer les Espagnols de ce qu'ils n'attaquèrent point les François le premier jour qu'ils prirent ce poste. Quelques-uns ont prétendu que le Prince de Condé en fit la proposition ; mais cela n'est pas bien sûr : quoi qu'il en soit, on marcha avec la même précaution que si on eût été sûr que les ennemis eussent voulu combattre.

M. de Turenne avoit son quartier à Mouchi, où étoit la plupart de son Infanterie : sa Cavalerie étoit campée sur deux lignes, & s'étendoit avec le reste de son Infanterie jusqu'au

ruisseau. M. de la Ferté avoit le sien à la droite de tout en-bas, du côté de la Scarpe au village de Peule, auprès duquel campoit une partie de son Infanterie : l'autre étoit à Mouchi, & sa Cavalerie sur deux lignes entre l'un & l'autre village : le Corps de réserve étoit dans sa place ordinaire derrière le quartier de M. de Turenne, qui étoit au milieu de tout. Mouchi étoit une hauteur qui découvroit & commandoit le fond où couloit d'un côté la Scarpe, & celui où étoit le ruisseau; tellement que l'ennemi ne pouvoit approcher de jour, qu'après avoir essuïé le feu de toute l'artillerie qui étoit plantée sur cette hauteur; & pour assurer davantage les deux extrémités des lignes, on y avoit posté de l'Infanterie, aussi-bien que dans le centre des aîles de Cavalerie.

Quand les lignes furent achevées, on envoya presque tous les soirs de gros Partis de Cavalerie pour empêcher la communication des convois : car quoique les ennemis, en arrivant devant Arras, fussent pourvus abondamment de toutes sortes de provisions, autant que les Armées avoient coutume de l'être en ce tems-là, un si grand Corps de troupes avoit toujours besoin de quelque chose; soit que la poudre leur manquât, ou qu'ils en voulussent une surabondance de provision. Dès que l'Armée du Roi fut à Mouchi, ils détachèrent continuellement des Partis pour leur en apporter de Cambrai, Douai & d'autres Places voisines : on envoya inutilement des Partis pour les couper; on n'avoit jamais le bonheur de les surprendre, parce que le païs étoit trop découvert. Les Partis étoient rarement de moins de mille ou douze cens chevaux, sous le commandement d'un Lieute-

1654.

nant-Général. Ceux qu'on détachoit de l'Armée de M. de Turenne se postoiént ordinairement entre le Camp des ennemis & Bapaume, dans quelque vallée ou autre lieu où on pouvoit difficilement les découvrir. On avoit de tous côtés de petites gardes avancées qui alloient à la découverte, & des sentinelles par-tout pour n'être pas surpris. M. de la Ferté, dont les Partis alloient entre les ennemis & Lens, faisoit observer la même chose, mais ils ne furent pas plus heureux que les autres.

Néanmoins un convoi des ennemis manqua par un étrange accident. Une nuit que M. de Turenne visitoit avec le Duc d'Yorck les gardes avancées, ils apperçurent une lueur soudaine & violente, semblable à celle de la poudre; il sembloit que c'étoit au quartier de M. de la Ferté: mais en avançant de ce côté-là pour s'informer de ce que ce pouvoit être, les sentinelles qui étoient sur la hauteur de Mouchi, qui avoient vu la même chose, assurèrent que la chose s'étoit passée beaucoup plus loin dans la plaine qu'ils ne s'étoient imaginés, & qu'il falloit que ce fût auprès de Lens. Le lendemain au matin on en fut éclairci, & on apprit qu'un régiment tout entier de Cavalerie de cent-vingt maîtres allant de Douai au Camp des ennemis, & tous les Officiers aussi-bien que les cavaliers portant chacun un sac de poudre en croupé, outre quatre-vingts chevaux chargés de grenades que des païsans à pied conduisoient, avoient tous été brulés, sans qu'on pût savoir d'aucun d'eux comment cet accident étoit arrivé. Ce fut un triste spectacle de voir arriver ces pauvres malheureux, les visages hideux & défigurés, & le reste du

corps brûlé à un point qu'il y en eut peu qui en guérissent. Des Partis qui coururent où ils avoient apperçu le feu , amenèrent au Camp tous les hommes dans lesquels il y avoit encore quelque signe de vie , quelques chevaux des moins brûlés , & la paire de timbales qui appartenoit à ce régiment.

1654

Le Duc d'Yorck trouva depuis en Flandre un Lieutenant de Cavalerie , qui lui expliqua comment cet accident étoit arrivé : ce Prince aiant demandé à cet Officier par quel hazard il avoit le visage brûlé ; il répondit , que c'étoit par de la poudre , dans un tel tems , auprès d'Arras ; & le questionnant sur les particularités , il dit qu'étant à l'arrière-garde du régiment , il apperçut un cavalier qui avoit à sa bouche une pipe de tabac allumé , sur quoi il courut à lui , & la lui ôtant adroitement , il la jeta à terre , & donna quelques coups de plat d'épée au cavalier , qui étant yvre , mit le pistolet à la main , & le lui présenta ; qu'il se jeta promptement à bas de son cheval , appréhendant la suite ; & que le cavalier tirant en même tems sur lui , il mit le feu au sac de poudre qu'il avoit derrière son cheval , qui en sautant le communiqua au sac du cavalier , & successivement à tout le régiment ; mais qu'étant pied à terre , il en échapa mieux que les autres , dont la plupart furent tués sur le champ , & qu'il en fût quitte pour avoir le visage , les mains , & quelques autres parties du corps brûlées.

Le Marquis de Richelieu rencontra un jour un autre convoi des ennemis sous le commandement du Comte de Lorge ; mais le Comte se fit jour au travers des troupes du Marquis , le battit , prit trois ou quatre de ses Capitaines ,

1654.¹ ne perdit que douze chevaux chargés de poudre, & gagna les lignes des assiégeans avec le reste. Une autre rencontre fut beaucoup plus defavantageuse, par la perte qu'on fit de M. de Beaujeu, Lieutenant-Général. Il étoit en Parti avec huit cens chevaux, & aiant été averti que les ennemis vouloient faire passer un convoi dans leur Camp par le chemin de il y alla, y arriva à la pointe du jour, à peu près dans le même tems qu'un Corps des ennemis égal au sien, commandé par M. Droot, Colonel, qui ne savoit point que les François y étoient; & ses cavaliers aiant mis pied à terre en attendant des nouvelles du convoi, sans savoir que Droot étoit si proche d'eux, ils se trouvèrent attaqués si inopinément & si brusquement, que les deux premiers escadrons furent renversés avant qu'ils pussent monter à cheval : Beaujeu fut tué en allant mettre en ordre l'escadron le plus proche, que les ennemis rompirent aussi; & sans le régiment de Beauvau qui tint ferme, & battit le premier escadron des ennemis qui avoit fait le desordre, tout le Parti auroit été entièrement défait. Cet avantage donna le tems aux autres de se mettre en bataille, & de recevoir l'attaque, qui ne fut pas fort vigoureuse, Droot aiant été blessé à celle du régiment de Beauvau. Les ennemis ne sachant point la force du Parti auquel ils avoient affaire, jugèrent à propos de se retirer; les François ne songèrent point à les poursuivre, & auroient cru s'être assez heureusement tirés d'affaire, sans la mort de M. de Beaujeu. Le nombre des tués & des blessés fut petit de part & d'autre; il y eut plus de desordre que de mal, & on peut dire qu'en

ette occasion les deux Partis furent battus. Le Duc d'Yorck étant allé en Parti à son tour enleva un autre Parti des ennemis. Il apprit en retournant vers le Camp, par un petit détachement qu'il avoit fait, que cent chevaux des ennemis s'étoient mis en embuscade un peu devant le jour dans un village prochain; il marcha aussi-tôt de ce côté-là avec tout son Parti, & approchant du village autant qu'il se pouvoit sans être découvert, il envoya quelques cavaliers pour les attirer hors de l'embuscade, avec ordre quand ils avanceroient pour les charger, de se retirer; ce qu'ils exécutèrent avec tant d'adresse, que les ennemis se trouvèrent engagés tout contre les troupes du Roi avant qu'ils s'enapperçurent, tellement qu'il n'en échapa pas un qui ne fût pris.

Pendant que toutes ces choses se passaient hors des deux Camps, les ennemis aiant fini leurs lignes le quatorze, ouvrirent la tranchée la même nuit, poussèrent le siège avec toute la diligence possible, & pressèrent la Place si vivement, que quelque vigoureuse résistance que fit M. de Mondejeu, qui en étoit Gouverneur, & qui étoit secondé avec toute la bravoure imaginable par Messieurs de S. Lieu; de Créqui & d'Equancourt, les Espagnols ne laissoient pas de gagner tous les jours du terrain: ils étoient maîtres le . . . d'Août des ouvrages extérieurs & intérieurs de la corne de Guiche, & le Gouverneur envoioit souvent des Messagers pour informer de l'état de la Place, dont quelques-uns arrivèrent au Camp. Un d'eux aiant avalé la lettre qu'il apportoit, envelopée dans un morceau de plomb, afin qu'en cas qu'il fût pris, on ne pût rien trou-

1654. ver sur lui, & arrivant lorsqu'on étoit fort inquiet d'apprendre ce qui s'étoit passé, ce pauvre homme ne rendant point le plomb, quoiqu'on lui eût donné plusieurs médecines, M. de la Ferté cria tout en colère, *il faut éventrer le coquin*. Ce malheureux qui l'entendit de la porte où il étoit, en eut si grande peur, qu'il rendit dans le moment son plomb; & les nouvelles qu'on y trouva firent différer l'attaque des lignes, jusqu'à l'arrivée des troupes qui étoient devant Sténaï.

Arras n'étoit pas si pressé qu'on l'avoit cru, sur des lettres des ennemis qu'on avoit interceptées, dans lesquelles ils mandoient en Flandre qu'ils seroient maîtres de la Place le jour de la S. Laurent au plus tard; ce qui joint aux nouvelles qu'on eut en même tems que le siège de Sténaï n'avançoit pas autant qu'on l'avoit espéré, & qu'ainsi il n'y avoit point d'apparence qu'on pût avoir les troupes qui y étoient employées avant ce jour-là, avoit fait prendre aux Généraux la résolution de ne les pas attendre, & d'attaquer les lignes sans elles.

On continua sur ce pied les préparatifs, pour s'en servir quand on le jugeroit à propos, & on ordonna aux escadrons & aux bataillons de se fournir chacun d'un certain nombre de fascines & de claies dans deux jours: on fit cette provision, parce que les ennemis avoient creusé devant les fossés de leurs lignes, six rangs de trous d'environ deux pieds de diamètre & de trois de profondeur, pour empêcher la Cavalerie d'en approcher; & on espéroit avec les claies rendre ces trous inutiles. Mais, comme on vient de le dire, ces craintes se dissipèrent par les nouvelles qu'on reçut du Gouverneur d'Arras, & par celles qu'on eut

le jour suivant du Camp devant Sténai que la Place seroit bien-tôt prise.

Le d'Août on eut avis que le Maréchal d'Hocquincourt, qui avoit succédé au commandement de l'Armée depuis que M. Faber avoit pris Sténai, avançoit, & souhaitoit d'apprendre s'il viendrait joindre la grande Armée, ou s'il camperoit dans quelque autre lieu; sur quoi on lui répondit M. de Turenne avec quinze escadrons iroit au-devant de lui, & que s'il vouloit avancer avec sa Cavalerie à un certain endroit, ils iroient ensemble reconnoître un poste sur le ruisseau de Crinchon auprès de Rivières, où on espéroit qu'en se retranchant un peu, l'Armée de M. le Maréchal d'Hocquincourt y seroit en sûreté.

Les deux Généraux se rencontrèrent le dix-sept d'Août à l'endroit dont on étoit convenu; mais au-lieu d'aller reconnoître le poste, sur l'avis qu'ils eurent qu'il venoit aux ennemis un grand convoi par le chemin de S. Pol, sous le commandement de M. de Boutteville, ils marchèrent dans le même instant avec toute leur Cavalerie pour le couper, & envoièrent ordre à l'Infanterie de M. d'Hocquincourt, à son canon, & à ses bagages, qui étoient alors auprès de Bapaume, de marcher en toute diligence vers S. Pol par le chemin de Buquoy, le long des bois, parce qu'ils n'avoient point de Cavalerie pour les soutenir. Mais en arrivant auprès de S. Pol on apprit que les ennemis aiant été avertis de la marche des troupes du Roi, avoient fait rentrer le convoi dans Aire. Les deux Généraux ne jugèrent pas à propos d'aller plus loin: mais pour ne pas perdre tout à fait leur peine, ils résolurent de

1654.

s'emparer de S. Pol , où les ennemis avoient laissé quatre ou cinq cens cavaliers démontés ; & d'attendre l'Infanterie pour l'attaquer , le poste étant de conséquence. C'étoit par-là que les ennemis avoient fait passer sûrement la plupart de leurs convois. Cette Place leur servit pour se rafraichir dans la communication continuelle qu'il y avoit eu entre leur Armée & leurs garnisons circonvoisines. Il étoit important de la prendre , & elle ne coûta que fort peu de tems & de peine ; car dès que l'Infanterie & le canon furent arrivés , & les batteries dressées , les ennemis capitulèrent , & si on ne se trompe , furent faits prisonniers de guerre.

Le lendemain , qui étoit le dix-neuf , l'Armée retourna du côté des lignes , & campa à Aubigny , où étant arrivée de bonne heure , M. de Turenne , suivant sa coutume , prit un escadron ou deux de Cavalerie , & marcha vers les lignes des ennemis. Etant arrivé auprès d'un vieux Camp des Romains , que les gens du païs appellent le Camp de César , où la Scarpe & un petit ruisseau se joignent , il trouva que les ennemis y avoient une garde avancée , qui s'étant retirée de l'autre côté du ruisseau , lui donna la facilité de reconnoître à loisir ce poste , qui n'étoit éloigné des lignes que de deux portées de canon : il le trouva si propre pour son dessein , qu'il proposa à Mr. d'Hocquincourt de s'en saisir , le trouvant beaucoup meilleur que celui de Rivières. Le lendemain on y marcha : M. d'Hocquincourt pour y être plus en sûreté fit tirer une ligne depuis la rivière jusqu'au ruisseau , & trouvant que les ennemis avoient posté environ cinq cens hommes dans l'Abbaïe du Mont

S. Eloi , qui étoit vis-à-vis de l'autre côté de cette rivière , il résolut de l'attaquer le jour suivant , malgré la proximité des lignes des assiégeans ; afin que s'en étant rendu maître, il pût d'autant plus les resserrer. Il passa pour cet effet de bon matin la rivière qui n'étoit pas profonde en cet endroit , & rangea ses troupes en bataille entre l'Abbaïe & les lignes, à la réserve de l'Infanterie qui étoit commandée pour l'attaque. Les ennemis d'abord firent mine de vouloir défendre les murailles du dehors ; mais à l'approche de l'Infanterie ils les abandonnèrent , se retirant dans le dedans de l'Abbaïe qui étoit fermée d'une vieille muraille fort bonne , & flanquée de tours rondes. On fit aussi-tôt dans la muraille du dehors des embrasures pour le canon ; mais comme on trouva qu'il étoit à une distance trop éloignée pour faire une exécution suffisante , on approcha une petite batterie qui n'étoit pas beaucoup meilleure qu'une blinde ; on y conduisit du gros canon qui en peu d'heures fit une brèche. Cependant les Gardes Françoises & Suisses s'étant coulés à la faveur d'une allée d'arbres , & des murs d'un petit jardin , jusqu'à la portée d'un pistolet du pied de la muraille principale, ils y attachèrent le mineur , auquel on porta pendant qu'il se logeoit des planches pour se couvrir : & afin qu'il travaillât avec plus de sûreté, ils s'avancèrent à découvert pendant un demi quart d'heure, faisant grand feu sur les trous de la muraille principale de l'Abbaïe, par où les ennemis tiroient, & se retirèrent ensuite sans avoir perdu que peu de monde. Le régiment de la Marine trouva dans le même tems le moïen de se loger à la faveur d'une petite levée de terre con-

1654. tre la tour, que le canon battoit; ce qui obligea les ennemis de capituler, & de se rendre prisonniers de guerre. M. d'Hocquincourt se retira ensuite au-dessous du ruisseau au Camp de César, & M. de Turenne retourna à son Camp avec ses quinze escadrons & deux compagnies de Dragons.

Il résolut en chemin faisant de reconnoître les lignes des ennemis de ce côté-là. Il y marcha droit en descendant du Mont S. Eloi, & en étant approché à la demi-portée du canon, il les côtoïa toujours à la même distance le long de la Scarpe, jusqu'à ce qu'il les eût observé autant qu'il le jugea nécessaire de ce côté-là: cependant les ennemis firent grand feu de leur canon; il n'y eut point d'escadron qui ne perdit deux ou trois hommes, sans les chevaux; & quelques vieux Officiers murmurèrent de ce qu'on les exposoit ainsi pour rien, à ce qu'ils croïoient. C'est la seule fois que le Duc d'York ait entendu, pendant qu'il a servi dans les Armées de France, blâmer M. de Turenne d'exposer son monde sans nécessité. Mais ces Messieurs reconnurent leur faute après qu'on eut forcé les lignes, puisque ce fut dans ce tems-là qu'il choisit, en s'exposant lui-même aussi-bien que les autres, l'endroit par où on les attaqua; & s'il ne s'étoit pas approché avec toutes les troupes qu'il avoit avec lui, les gardes avancées des ennemis ne se seroient point retirées comme elles firent, & il n'auroit pu reconnoître toutes choses avec tant d'exactitude. Il avança si près avec quelques Officiers Volontaires, que le cheval de Mylord Germain fut tué sous lui d'un coup de mousquet tiré des lignes, dont la balle après avoir

avoir passé au travers du corps de cet animal , 1654.
le blessa rudement à la jambe.

M. de Turenne remarqua que le quartier de Dom Fernando Solis étoit le moins fortifié , & le plus foible en monde , & résolut d'y faire la principale attaque. Pendant qu'on descendoit du Mont S. Elói , quelques Officiers prirent la liberté de lui dire qu'il s'exposoit beaucoup en allant si près des ennemis dans un país découvert , & où ils pouvoient compter jusqu'à un homme , sortir de leurs lignes , l'attaquer & le défaire. Il avoua qu'ils le pouvoient , qu'il n'auroit pas osé hasarder autant du côté du Prince de Condé ; mais qu'aïant servi avec les Espagnols , il connoissoit leur flegme & leur coutume ; qu'il étoit sûr qu'à son approche Fernando Solis n'oseroit rien entreprendre de son chef ; qu'il envoieiroit au Comte de Fuenfaldagne qui étoit Gouverneur des Armes ; que le Comte iroit lui-même , ou en envoieiroit avertir l'Archiduc , qui ne manqueroit pas de faire prier le Prince de Condé , dont le quartier étoit directement opposé au sien , d'y venir délibérer dans un Conseil qu'il feroit assembler pour résoudre ce qui étoit à faire ; & que pendant que ces consultations se feroient entre tant de personnes différentes , on auroit loisir de reconnoître leurs lignes sans autre danger que celui du canon , & de se retirer. Tout se passa comme M. de Turenne l'avoit prévu ; les Espagnols observèrent toutes ces formalités , & résolurent dans leur Conseil de l'attaquer , quand il n'en étoit plus teus. Le Prince de Condé a dit depuis au Duc d'Yorck toutes ces particularités.

Les Généraux reçurent une lettre du Gouverneur , par laquelle il les avertissoit qu'il ne

1654.

lui restoit plus que fort peu de poudre, & que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit forcé de capituler. Ces nouvelles hâtèrent la résolution qui fut prise d'attaquer les lignes: on ne s'y seroit jamais déterminé sans M. de Turenne, qui n'avoit en vue que le bien public & le service du Roi; au-lieu que la plupart des autres Officiers Généraux n'avoient point d'autre motif que celui de leurs intérêts particuliers, qui les firent se déclarer ouvertement contre ce dessein, & opposer toutes les raisons dont ils purent s'aviser. M. de la Ferté, M. d'Hocquincourt Gouverneur de Péronne, M. de Navailles Gouverneur de Bapaume, M. de Bar Gouverneur de Dourlens, & presque tous les autres, à la réserve du Duc d'York & du Comte de Broglio, regardoient cette entreprise comme un coup de desespoir, & ne l'approuvoient point, prétendant se disculper si l'entreprise ne réussissoit pas, en disant qu'ils avoient été d'un sentiment contraire.

M. d'Hocquincourt & ses Officiers proposèrent de ne faire qu'une simple tentative sans pousser l'affaire, comme un expédient pour sauver l'honneur de l'Armée, ne croiant pas qu'il fût possible de réussir. M. de la Ferté, après même que la chose fut résolue, envoya un Trompette à M. de Turenne, dans le dessein de l'intimider, comme il parut par la manière dont il s'y prit: le Trompette entra brusquement dans la tente du Vicomte pendant qu'il soupoit avec plusieurs Officiers, & dit tout haut que son Maître l'envoyoit pour lui rendre compte de ce qu'il avoit vu dans les lignes des ennemis d'où il revenoit; qu'il se croioit obligé en conscience de lui en faire un rapport fidèle; que les ennemis avoient con-

fidèlement élevé leurs retranchemens; que le fossé extérieur seroit très difficile à passer; que par-delà ils avoient creusé tout le long plusieurs rangs de trous, dans les intervalles desquels ils avoient fiché des pieux; que les lignes étoient bien bordées de troupes pour les défendre. M. de Turenne lui commanda de se retirer, lui disant que si ce n'étoit le respect qu'il avoit pour son Maître, il l'auroit fait mettre aux fers pour avoir parlé de la sorte. Cette description faite ainsi publiquement, auroit pu effraier ceux qui l'entendirent, s'ils n'en avoient connu la source & le motif: mais de pareils artifices n'étoient point capables d'ébranler la fermeté de M. de Turenne, & leur foiblesse le confirmoit d'autant plus dans sa résolution. Il convainquit ceux qui s'opiniâtrèrent à ne faire qu'une tentative, qu'au-lieu de sauver leur réputation, elle feroit un effet tout contraire; puisqu'en faisant une fausse attaque sans la pousser, il seroit visible à tout le monde qu'on n'auroit pas voulu combattre, & on les blâmeroit avec justice d'avoir sacrifié inutilement deux ou trois cens hommes qu'on y perdrait. Il représenta qu'en poussant l'affaire tout de bon, on n'attaquoit pas un seul endroit des lignes avec moins de quinze bataillons de front; que quelques-uns ne trouveroient aucune opposition, ou tout au plus un petit nombre de gens dispersés, qui n'étant point capables de résister, on pourroit s'établir, & donner lieu aux troupes prochaines, qui n'auroient pu forcer le côté qui leur étoit opposé, d'entrer par le même endroit, & d'y faire un passage à la Cavalerie; qu'en attaquant la nuit, aucun quartier des ennemis n'oseroit venir au secours d'un autre; que chacun crai-

1654.

gnant pour soi à cause des fausses attaques, personne ne hazarderoit de quitter son terrain, & ne secoureroit tout au plus que son plus proche voisin, jusqu'à la pointe du jour, avant lequel on se seroit fait un passage au travers de leurs lignes : que la seule chose qu'il appréhendoit, étoit qu'il n'arrivât quelque accident ou quelque desordre en marchant aux ennemis; mais qu'il étoit sûr que si on étoit une fois rangé dans les endroits où il prétendoit attaquer, on ne manqueroit point de les forcer. Ce qui donna le plus de poids à tant de bonnes raisons, c'est que la Cour vouloit absolument qu'on entreprît le secours : il fut enfin résolu, malgré les détours & la répugnance de ceux qui s'y étoient opposés. Le jour fut pris pour la veille de S. Louis, & quoiqu'il n'y eût que les trois Généraux qui le fussent, toute l'Armée eut ordre de se tenir prête, de se pourvoir de fascines, de claies, & de toutes les choses nécessaires pour cette entreprise. On fit des prières publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque escadron, pendant plusieurs jours; jamais il ne s'est vu dans une Armée tant de marques d'une véritable dévotion, tant de confessions & de communions.

Peu de jours avant l'attaque, M. de Turenne ne perdoit aucune occasion de s'entretenir avec les Officiers de la manière dont il s'y faisoit prendre, & de la résistance qu'on pourroit probablement trouver. Il les instruisoit de ce qu'il falloit faire, suivant les différentes occasions, & les accidens qui pourroient arriver; il leur recommanda sur-tout de tenir les soldats en bon ordre, quand ils seroient entrés dans les lignes; de ne les point laisser avancer trop vite, parce que ce seroit le moment

le plus chatouilleux; & le tems de crise; d'observer une grande attention & une exacte discipline, y aiant plus de danger d'en être châssé qu'il n'y auroit de peine à y entrer, parce qu'il falloit s'attendre que toutes les forces ennemies des quartiers voisins du lieu qui seroit forcé, y tomberoient sur les attaquans; qu'il ne falloit point songer d'aller droit à la Ville, qu'il falloit au contraire marcher le long de la ligne; & en chasser les ennemis, avant que d'aller aux amis. On pourroit croire que c'est de cette manière d'entretiens des Généraux, que les Historiens leur font faire de grandes & de longues harangues sur le point de donner les batailles; lorsqu'ils y songeoient le moins: au-lieu que ces discours familiers, comme ceux que faisoit M. de Turenne aux Généraux & aux Officiers, paroissent bien plus utiles, & instruisent d'autant mieux, qu'on a le tems de faire les objections, & de les éclaircir. Le Duc d'Yorck est témoin que M. de Turenne en usa ainsi, mais il ne fait pas si les deux autres Généraux firent la même chose de leur côté.

Tout ce qu'il y avoit de personnes de qualité à la Cour capables de tirer l'épée, voulurent partager l'honneur & le danger d'une si grande action. Deux jours auparavant, quelques-uns d'eux qui avoient dîné dans la tente de M. d'Humières avec M. de Turenne, où se trouvoit aussi le Duc d'Yorck, demandèrent de voir les lignes des ennemis; M. de Turenne monta à cheval & fut à peine hors de ses lignes; qu'on apperçut un Parti qui en poursuivoit un des ennemis qui étoit tombé sur les fourageurs qui retournoient au Camp: M. de Turenne les aiant observé, ordonna à ces

1654.

Messieurs de se mettre entre les fuyards & leurs lignes pour les couper, & commanda en même tems à la Garde avancée de les soutenir; mais les ennemis étant bien montés, gagnèrent leur Garde avant qu'on pût les joindre; & comme on les suivoit toujours, ils rentrèrent dans leur Camp & abandonnèrent quelques soldats, qui coupoient des fascines dans un petit bois à demi-portée de canon, & qu'on fit prisonniers. M. de Turenne se servit de cette occasion pour reconnoître cet endroit de leurs lignes qu'il n'avoit pas encore vu; mais il ne put y arrêter longtems, à cause du grand feu de leur canon & de la diligence avec laquelle on les vit monter à cheval: c'étoit le quartier du Prince de Condé. On se retira; on marcha vers le Château de Neuville S. Vât, éloigné d'une lieue, dans lequel on avoit de l'Infanterie; & en descendant la hauteur, on apperçut à environ une lieue l'escorte des fourrageurs qui étoit de douze escadrons, commandée par M. de l'Islebonne, qui retournoit au Camp; & voyant en même tems de la Cavalerie ennemie sortir des lignes, M. de Turenne se détourna un peu de son chemin & marcha vers M. de l'Islebonne, à qui il envoya ordre de venir à lui avec toute la diligence possible; espérant, si les ennemis avançoient, de pouvoir les régaler: car outre l'escadron de la Garde, il avoit encore avec lui environ soixante-dix Officiers & Volontaires. Mais les ennemis restèrent sur le haut de la montagne à la portée du canon de leurs lignes. Le Prince de Condé y vint lui-même avec environ quatorze escadrons, & M. de Turenne voyant qu'ils ne suivoient pas plus loin, envoya ordre à M. de l'Islebonne de retourner au Camp,

renvoïa l'escadron de la Garde à son poste, & s'en alla avec les Officiers & Volontaires au Château de Neuville. Il n'eut pas fait beaucoup de chemin qu'il se détacha quelques coureurs de la hauteur où le Prince de Condé étoit encore, pour gagner le haut d'une autre éminence sur laquelle marchoit M. de Turenne, afin de découvrir quelles forces il avoit derrière lui; ce qu'ayant remarqué, & ne voulant pas que les ennemis pussent voir qu'il n'étoit soutenu de personne, il ordonna à une dizaine de Volontaires d'aller à eux : MM. Germain, Berklei, Biscara, Trigomar étoient de ce nombre; le reste de la troupe escadronna sur la montagne & fit face à l'ennemi : mais les jeunes Volontaires ne s'étant pas contentés de faire ce qu'on leur avoit ordonné, suivirent ces cavaliers écartés plus loin qu'ils ne devoient, jusqu'au fond qui étoit entre eux & les ennemis. Le Prince de Condé détacha aussi tôt un escadron qui étoit le régiment d'Estrées, à la tête duquel étoit le Duc de Wirtemberg, pour leur couper la retraite; ce qui obligea M. de Turenne de détacher son petit escadron pour les dégager : il fit courir derechef après M. de l'Islebonne pour lui ordonner de venir à lui, & envoïa le même ordre à l'escadron de la Garde. Ce fut tout ce qu'on put faire pour débarasser les Volontaires; mais pour les sauver, il falloit charger le Duc de Wirtemberg; dont on défit l'escadron, malgré l'inégalité du nombre. On le poursuivit en-bas dans une petite prairie & sur une petite hauteur, où ses cavaliers faisant volteface, ils firent une décharge de leurs carabines qui arrêta un peu les poursuivans, dont il y eut quelques-uns de tués. Les ennemis reprirent

1654. courage & chargèrent une seconde fois avec tant de vigueur, que le petit escadron plia, fut poussé & obligé de tourner le dos. L'escadron de la Garde qui en retournant à son poste avoit vu le commencement de l'action, arriva au secours; aussi-tôt le Duc d'Yorck & M. de Joïeuse se mirent à leur tête pour les faire charger l'ennemi en flanc: mais à peine eurent-ils commencé, que tout l'escadron s'enfuit & les laissa tous deux engagés avec deux ou trois de leurs domestiques. Dans le même moment, M. d'Arci Gentilhomme de qualité aiant eu son cheval tué sous lui, on tâcha de le dégager: le Duc d'Yorck l'appella; mais voiant un cheval qui n'étoit point monté, il fit ce qu'il put pour l'attraper, & y perdit tant de tems, que bien que ce Prince & M. de Joïeuse fissent leurs efforts pour le mettre à couvert, ce fut en-vain; & pour s'y être opiniâtrés trop longtems, ils furent en grand danger d'être pris, ne se sauvèrent qu'avec peine, & M. de Joïeuse eut le malheur de recevoir un coup de mousquet au travers du bras, dont il mourut ensuite. Le Duc d'Yorck se tira d'affaire sans aucun mal. Mylord Germain pensa être pris en tâchant de sauver un Gentilhomme nommé Beauregard, dont le cheval avoit été tué: il voulut le prendre en croupe sur le sien; mais le cheval ne voulant point porter double, se cabrant & bondissant, il fut jetté bas: Germain lui dit de se tenir à son étrier, & le tira quelque peu hors des ennemis; mais étant poursuivi de trop près, il fut obligé de le laisser, & Beauregard fut fait prisonnier. M. Berklei aida à sauver M. de Castelnau, dont le cheval aiant reçu cinq coups, ne le tira qu'à peine des mains des ennemis: ce que Berklei

étant remarqué, il descendit de son cheval qu'il lui donna, monta celui du Page de Castelnau, & eut beaucoup de peine à se sauver. On fut poursuivi une demi-lieue par les ennemis, jusqu'à ce que M. de l'Islebonne arriva enfin avec ses douze escadrons; les ennemis qui l'aperçurent eurent le tems de se retirer, sans être obligés de courir. Outre d'Arce & Beau-regard, il y en eut d'autres faits prisonniers, & presque tous les Pages qui portoient les manteaux de leur maître; mais il y eut peu de tués & de blessés.

Toutes choses étant prêtes pour l'attaque des lignes, il fut résolu de faire le principal effort sur les quartiers de Fernand Solis, comme étant le plus foible & le plus éloigné de celui du Prince de Condé: ce quartier étoit au Septentrion au-dessus de la Ville, & joignoit celui du Comte de Fuenfaldagne. Pour favoriser ce dessein, il avoit ordonné trois fausses attaques en trois différens endroits, & on devoit commencer une heure avant le jour le vingt-cinquième d'Août. Pour exécuter cette grande entreprise, M. de Turenne & M. de la Ferté commencèrent à passer la Scarpe avec l'avant-garde de leurs troupes, par le quartier de M. de la Ferté, comme le soleil se couchoit. C'étoit le jour de M. de Turenne pour conduire l'Armée. Quoiqu'il y eût loin à marcher pour arriver au lieu destiné pour l'attaque, il n'arriva aucune confusion dans le chemin. La première ligne d'Infanterie passa le pont qui étoit sur la gauche de tout, & le plus près des ennemis: la Cavalerie qui devoit la soutenir passa sur le pont qui étoit au-dessous à la droite de celui-là: sur le troisième, le Corps de réserve de Cavalerie & d'Infanterie;

1654. & sur le quatrième pont , passa l'artillerie avec tout ce qui en dépend : de cette manière , en faisant seulement face sur la gauche , l'Armée se trouvoit en bataille prête à donner. Chaque bataillon avoit ses pionniers & ses détachemens à la tête , & chaque cavalier avoit derrière soi deux fascines pour les porter à l'Infanterie , quand elle en auroit besoin. Le bagage eut ordre de ne point bouger du Camp jusqu'à ce qu'il fît grand jour : on n'y avoit point laissé de troupes , & il devoit suivre comme il pourroit.

Cette marche fut faite avec tant d'ordre & d'exactitude , qu'on arriva précisément au lieu & à l'heure qu'on devoit joindre M. d'Hocquincourt avec ses troupes : on ne fit dans tout le chemin qu'une halte qui ne dura pas longtems ; on ne donna aucune alarme aux ennemis qui pût leur faire appercevoir la marche de l'Armée , & les mousquetaires cachèrent soigneusement leurs mèches allumées. Le Duc d'Yorck eut la curiosité d'avancer à quelque distance de l'Infanterie , pour découvrir s'il paroîtroit du feu , & n'en vit point du tout. A l'égard de l'ordre de bataille , on s'étendra principalement sur les particularités des troupes que conduisoit M. de Turenne. Il divisa également les huit Lieutenans - Généraux entre la Cavalerie & l'Infanterie qui en avoit chacune quatre ; il en posta trois à la première ligne d'Infanterie , composée de cinq bataillons. Le Comte de Broglio commandoit Picardie & les Suisses ; qui étoient les deux bataillons de la droite : M. de Castelnau menoit les bataillons de Plessis & de Turenne qui avoient la gauche ; & M. du Passage celui de La Feuillade qui étoit au centre de la Cavalerie , qui les

devoit soutenir au nombre d'environ vingt-quatre escadrons : M. de Bar menoit la droite derrière M. de Broglie : le Duc d'Yorck étoit à la gauche derrière M. de Castelnau , & M. d'Éclinvillers étoit au milieu : M. de Roncherolles étoit à la tête de trois bataillons qui faisoient le Corps de réserve d'Infanterie , & celui de huit escadrons de Cavalerie étoit sous les ordres de M. de l'Islebonne.

M. de la Ferté qui s'étoit mis à la gauche , avoit une ligne de six bataillons , deux lignes de Cavalerie derrière , & son Corps de réserve n'étoit que de Cavalerie. M. d'Hocquincourt qui étoit à la droite , avoit quatre bataillons soutenus d'une ligne de Cavalerie , derrière laquelle étoit une seconde ligne d'Infanterie de quatre autres bataillons , avec quelque Cavalerie sur les ailes , & un petit Corps de réserve qui n'étoit que de trois ou quatre escadrons.

Il devoit y avoir trois fausses attaques : la première composée des troupes de M. de Turenne étoit de deux bataillons des régimens d'Yorck & de Dillon , & six escadrons , le tout commandé par M. de Traci , qui eut ordre d'approcher le plus qu'il pourroit du quartier du Prince de Condé sans être découvert , de ne point donner qu'il n'entendit qu'on avoit attaqué du côté de M. de Turenne , & alors de marcher droit à la barrière de ce côté-là qu'on lui avoit montré quelques jours auparavant , & de tâcher de s'ouvrir un passage pour entrer dans la Ville. La fausse attaque des troupes de M. de la Ferté , commandée par M. de la Guillottière , devoit tomber sur le quartier du Comte de Fuenfaldagne avec deux bataillons , six escadrons , deux compa-

1654. gnies de Dragons & deux pièces de canon. Celle de M. d'Hocquincourt étoit la moindre; n'étant que de quatre escadrons commandés par M. de S. Jean, qui devoit la faire du côté du Duc de Lorraine.

M. de Turenne étant arrivé au rendez-vous, y trouva M. d'Hocquincourt en personne, qui lui dit que ses troupes arrivoient incessamment, & le pria de différer l'attaque d'un moment. M. de Turenne répondit qu'il ne pouvoit point attendre, vu qu'on étoit si près des lignes, que l'ennemi ne pouvoit pas manquer de le découvrir bientôt; & le pria de le suivre en toute diligence, quand ses troupes seroient arrivées; & les siennes étant rangées, il les conduisit lui-même à cheval pour attaquer.

La nuit étoit belle, le tems serein; la lune qui avoit éclairé pendant la marche, se coucha dans le moment qu'on arriva au lieu destiné: elle avoit à peine disparu, que la nuit devint obscure & qu'il se leva un petit vent frais; ce qui empêcha les ennemis de rien voir ni de rien entendre: ils ne surent rien de la marche, jusqu'à ce qu'on fut à demi-portée de canon de leurs lignes. Ce fut alors que l'Infanterie en bataille découvrant tout d'un coup les mâches allumées, elles formoient une illumination d'autant plus éclatante, que le vent les soufflant, les faisoit flamber au milieu des ombres de la nuit; & les soldats qui marchaient serrés venant à s'entrechoquer, le feu en sortoit avec plus d'abondance, & le vent agitant les étincelles en augmentoit la lumière. Aussi-tôt que les ennemis l'aperçurent, ils tirèrent trois coups de canon & allumèrent des fallots le long de la ligne. L'Infanterie fit

aussi-tôt son attaque; mais sans la vigueur des Officiers qui les menoient , & la Cavalerie qui étant à leurs talons les obligeoit à bien faire , ils ne se seroient point acquittés de leur devoir avec cette bravoure dont jusques-là le Duc d'Yorck avoit toujours été témoin : car jamais ils n'avoient marqué tant de répugnance qu'en cette occasion. Ils marchèrent néanmoins sans s'arrêter jusqu'au pied des lignes , où ils ne trouvèrent point autant de résistance qu'ils se l'étoient imaginé. Les cinq bataillons se rendirent maîtres en peu de tems de l'endroit qu'ils attaquoient. Ceux qui étoient destinés à faire des passages pour la Cavalerie , y travaillèrent aussi-tôt : chaque escadron , après avoir porté ses fascines au pied des trous qui lui étoient opposés , où l'Infanterie les prenoit pour combler les deux fossés , faisoit volte-face & alloit se mettre en bataille à quarante pas en arrière , attendant pour avancer quand les passages seroient faits. Dans cet entre tems , un homme vint dire à l'oreille du Duc d'Yorck à la gauche de l'attaque , que M. de Turenne étoit blessé & que les affaires n'alloient pas bien sur la droite : sur quoi , pour encourager l'Infanterie & leur faire connoître que la Cavalerie étoit près d'eux , ce Prince donna ordre aux Timbaliers & aux Trompettes des escadrons à la tête desquels il étoit , de battre & de sonner ; ce qui fut ensuite exécuté par le reste de la Cavalerie , & anima beaucoup l'Infanterie : mais son escadron & celui qui étoit auprès en souffrirent. Les ennemis qui étoient dans un redan sur la gauche , firent grand feu sur l'endroit où ils avoient entendu le bruit , & le Timbalier de l'escadron où il étoit fut le premier tué.

1654.

Ce fut alors que M. de la Ferté , qui n'avoit pas mis ses troupes en ordre aussi-tôt que M. de Turenne, commença son attaque : mais soit qu'il fût moins heureux, soit qu'il trouvât plus de résistance , quoique les Officiers eussent mené l'Infanterie avec beaucoup de résolution jusques dans le fossé, ils ne purent point forcer les lignes, furent repoussés, s'enfuirent & cherchèrent à se mettre à couvert de la Cavalerie que commandoit le Duc d'Yorck.

Le desordre fut fort grand : les Officiers d'un côté se plaignoient qu'ils avoient été abandonnés de leurs soldats, & ceux-ci croïoient qu'ils avoient suivi leurs Officiers qui n'avoient point fait leur devoir. Ce qui est certain, c'est qu'ils furent battus & que la Cavalerie souffrit beaucoup de leur mauvais succès ; car le feu des mêches de l'Infanterie attira sur les cavaliers toute la mousquetterie des ennemis beaucoup plus violemment qu'auparavant. Cependant l'Infanterie de l'attaque de M. de Turenne aiant achevé un passage pour la Cavalerie, & le régiment qui porte son nom aiant trouvé une barrière qu'il ouvrit & qui lui épargna la peine de faire un autre passage, M. de Turenne qui en fut averti, ordonna à M. d'Eclinvillers de passer le premier avec quatre escadrons que le Duc d'Yorck devoit soutenir : il y entra avec les trois premiers ; & comme le quatrième y entroit aussi, ceux qui avoient battu l'Infanterie de la Ferté étant venus le long de la ligne, arrivèrent à cette barrière, & n'y voyant que cet escadron qui entroit, ils firent sur eux une décharge de mousquetterie & jettèrent quantité de grenades ; & Bodervitz Colonel Allemand qui le commandoit & son Major aiant été blessés

cet escadron fut repoussé & les ennemis firent la barrière sur le Duc d'Yorck, qui ne pouvant point passer, marcha sur la droite le long de la ligne, jusqu'à ce qu'il trouva un autre passage par lequel il entra à la tête du régiment de Cavalerie de Turenne, qui dans cette occasion ne faisoit que deux escadrons, & trouvant les huttes des ennemis en feu, que Bout-de-Bois Colonel de la Feuillade s'étoit avisé fort à propos d'y faire mettre, il avança plus loin pour observer à la faveur de cette lumière, si les ennemis étoient encore en bataille derrière. Ils y avoient effectivement quelque Cavalerie, mais l'obscurité les empêcha réciproquement de se découvrir, & ce Prince passa près d'eux sans en être vu avec deux escadrons; mais le troisième qui étoit du régiment de Beauvau tomba sur eux, les battit & prit leur Colonel qui étoit le Marquis de Conflans. Immédiatement après, le jour commença à paroître : le Duc d'Yorck avançant toujours pénétra jusqu'à la contrevallation, où ne trouvant point de passage vers la Ville, il la cotoïa, l'ayant toujours à sa gauche, & n'en rencontra point qu'en arrivant à la rivière au-dessus de la Ville qui séparoit le quartier de Lorraine de celui de Fernand Solis; & trouvant que personne n'étoit encore entré dans le quartier de Lorraine, il changea d'avis & jugea qu'il étoit à propos de passer le pont & d'y aller; ce qu'il entreprit avec les deux escadrons de Turenne seulement, le reste des troupes qui devoient le suivre s'étant égarées. Il avança jusqu'à la tente du Prince François de Lorraine sans trouver aucune opposition, & ce ne fut que de là qu'il commença à découvrir quatre ou cinq escadrons

1654.

des ennemis en bataille sur une hauteur à la portée du mousquet : sur quoi il fit alte jusqu'à ce qu'il lui vint du secours, rangea ses deux escadrons sur un front qui occupoit la distance qu'il y avoit entre les tentes & les lignes , & envoïa trois ou quatre personnes pour chercher & lui amener la Cavalerie qui lui manquoit. Pendant qu'il les attendoit , le Duc de Buckingham vint lui demander pourquoi il ne vouloit pas pousser la victoire & charger cette Cavalerie qui étoit devant lui : ce Prince répondit , qu'il ne vouloit pas recevoir un affront & se commettre témérairement ; que ce qu'il voïoit d'ennemis étoit double de son nombre , sans ce qu'il pouvoit y avoir derrière la hauteur sur laquelle ils étoient : qu'en avançant , si on étoit battu , les ennemis se rendroient maîtres des ponts qu'on venoit de passer , les romproient , & que par ce moïen ils se sauveroient eux & leur bagage : que s'ils venoient le charger où il étoit , la partie seroit bien égale , parce qu'ils ne pouvoient pas le prendre en flanc , outre qu'il avoit l'avantage du terrain : en un mot , qu'il attendoit à tout moment de la Cavalerie , & que quand elle arriveroit , il iroit charger les ennemis. Les importunités de Buckingham ne servirent de rien ; le Duc d'Yorck resta ainsi quelque tems en présence des ennemis , se regardant l'un l'autre , & la Cavalerie qu'il attendoit n'arrivoit point. Cependant quelques uns de ses cavaliers s'étant écartés tombèrent sur la tente du Prince François , où ils trouvèrent outre sa vaisselle , de l'argent qu'il avoit pour un mois de paie de ses troupes. On pensa le païer bien chèrement : car les autres cavaliers entendant le bruit que faisoient leurs

leur

leurs camarades en prenant cet argent, quittèrent les rangs l'un après l'autre pour aller partager le pillage, malgré les défenses & les menaces de leurs Officiers qui seuls restèrent auprès du Prince ; ce qui se passant à la vue des ennemis, il s'attendoit à tout moment d'être chargé & battu. Etant dans cet embarras, & ne voyant revenir aucun de ceux qu'il avoit envoyé pour lui amener de la Cavalerie, il crut qu'il étoit nécessaire d'y aller lui-même : il recommanda à M. de Montailleur Lieutenant-Colonel de Turenne de tenir bon sur la hauteur jusqu'à son retour, courut & trouva de l'autre côté du pont le second escadron de Villequier qui alloit vers la Ville ; il l'arrêta, & se mettant à la tête il repassa : mais à peine la queue de l'escadron avoit passé le pont, & la tête commencé à escadronner au bout d'une petite chaussée, que la Cavalerie qu'il avoit laissé pour faire face à l'ennemi descendit la hauteur en desordre ; ce qui donna si fort l'épouvante à l'escadron de Villequier, qu'ils prirent aussi la fuite sans qu'il fût possible de les arrêter. Le Duc d'Yorck se trouvant ainsi abandonné & voyant quatre escadrons de l'autre côté du pont, le repassa dans l'intention de revenir & de les amener dans le quartier de Lorraine ; mais avant qu'il les eût pu conduire au pont ; le Maréchal d'Hocquincourt y étoit arrivé avec toute sa Cavalerie & plusieurs escadrons des deux autres Armées qui commençoient à le passer : il jugea qu'il y auroit assez de Cavalerie de ce côté-là, & au lieu de les suivre, marcha d'un autre côté entre la contrevallation & la Ville vers le quartier du Comte de Fuensaldagne avec ses quatre escadrons, deux desquels étoient de Gendarmes

1654. commandés par M. de Schomberg, & les deux autres le régiment de Gefvres sous M. de Querneux. Etant arrivé sur une hauteur d'où il pouvoit voir tout autour de soi, il découvrit sur une autre hauteur entre les deux lignes plusieurs escadrons de Cavalerie en bataille qui faisoient face à l'endroit où il étoit. Ce Prince crut d'abord qu'ils étoient ennemis; mais voyant un escadron vêtu de rouge, il changea d'opinion & les prit pour les Chevaux-Légers du Roi ou pour ses Gendarmes; sur quoi il marcha à eux pour les joindre, jugeant par leur contenance qu'ils faisoient face à l'ennemi, qu'il ne pouvoit pas découvrir lui-même, y aiant sur sa gauche une hauteur qui l'en empêchoit: mais en arrivant en-bas, comme il commençoit à remonter l'autre hauteur, un Officier lui vint dire de la part de M. de Turenne de l'aller joindre incessamment, & que ceux qu'il avoit pris pour amis étoient les ennemis qui lui faisoient face, & qu'il avoit grand besoin d'être renforcé. Le Prince retourna sur ses pas, joignit fort à propos avec ses quatre escadrons M. de Turenne, qui n'en avoit que trois avec lui, & un bataillon de gens ralliés que l'ennemi ou le pillage avoit écarté, & qui n'étoient bons que pour faire montre.

Il est à propos de rapporter ici comment ce Général se trouvoit en cette posture, & ce qui l'avoit amené à cet endroit-là. M. de la Ferté aiant été repoussé dans son attaque, entra, comme il a déjà été dit, par l'endroit où on avoit passé avant lui, & aiant dessein de faire quelque chose de considérable, il se mit à la tête de dix ou douze escadrons, partie de ses troupes & les autres de celles de M. de Tu-

renne. Il étoit déjà grand jour, & il marcha entre les deux lignes vers le quartier du Comte de Fuenfaldagne : il avança dans le même tems avec de l'Infanterie de ses troupes & de celles de M. de Turenne, parmi lesquelles étoit le bataillon des Gardes Françoises qui étoit de l'Armée de M. de la Ferté; mais il venoit fort en desordre le long de la ligne de contrevallation. Il y avoit dans une plaine de la Cavalerie ennemie en bataille, qui ne bougeoit pas; M. de la Ferté l'ayant apperçue, descendit de la hauteur où il étoit pour les attaquer. M. de Turenne qui arriva dans cet entretems dans l'endroit d'où il venoit de partir, fut bien chagrin de le voir ainsi avancer, & auroit bien voulu l'arrêter, mais il étoit trop tard; tout ce qu'il put faire, fut d'arrêter deux bataillons qui le suivoient, & de rallier celui des Gardes : il dit à ceux qui étoient autour de lui, qu'il craignoit fort que La Ferté ne se fît battre, & qu'après cela il n'eût lui-même beaucoup de peine à maintenir le terrain où il se trouvoit. La chose arriva comme il l'avoit prévu. M. de la Ferté fut battu; & dans le même tems que les ennemis le chargèrent, ils détachèrent de la Cavalerie pour dissiper l'Infanterie qui étoit entre les lignes; ils en taillèrent la plupart en pièces, prirent plusieurs Officiers aux Gardes : mais ils ne poursuivirent point leur avantage, & ne firent même pas mine de vouloir avancer sur la hauteur où étoit M. de Turenne, & au contraire se retirèrent dans la plaine d'où ils étoient partis pour charger M. de la Ferté.

Les affaires étoient dans cet état, quand le Duc d'Yorck joignit M. de Turenne, qui lui ordonna d'avancer entre les deux lignes, &

1654.

d'étendre ses escadrons sur la gauche de ceux qui y étoient en bataille : il lui fit le récit de tout ce qui venoit d'arriver, & lui dit qu'il craignoit, si les ennemis pouvoient rassembler de l'Infanterie, qu'ils ne vinssent leur donner de l'occupation, y aiant peu de fond à faire sur celle qu'ils avoient avec eux : il lui demanda ensuite où il avoit été, ce qu'étoit devenu son régiment de Cavalerie ; & ce Prince lui rendit compte de tout ce qui lui étoit arrivé, & aux autres avec lesquels il s'étoit rencontré. Dans ce même tems environ sept pièces de canon étant entrées dans les lignes, joignirent fort à propos M. de Turenne avec quelques escadrons, & on tira sur les ennemis avec succès. Il n'étoit pas néanmoins sans inquiétude, appréhendant toujours qu'ils ne vinssent avec de l'Infanterie : car voiant le peu d'ordre qu'observoit la Cavalerie, & presque toute l'Infanterie en confusion, & occupée au pillage à un point qu'il n'y avoit que le peu de monde qui étoit avec lui qui fût en bonne contenance, ce n'étoit point sans sujet qu'il craignoit une révolution & un retour de fortune, s'il venoit à être battu avec ce peu de troupes. Mais cette inquiétude ne dura pas longtems après que le canon eut commencé à tirer ; car soit que les ennemis ne trouvassent point la place tenable où ils étoient, soit pour quelque autre raison, ils ne jugèrent pas à propos d'y rester : environ demi-heure après qu'on eut tiré sur eux le premier coup de canon, ils se retirèrent. On vit néanmoins une fois paroître leur Infanterie ; mais elle disparut aussi-tôt, & ce fut peu de tems auparavant que la Cavalerie se retirât.

Le Duc d'Yorck a su depuis par des person-

nes qui étoient avec le Prince de Condé, qui fut l'homme qui donna tant d'inquiétude à M. de Turenne, & le seul des Généraux ennemis qui fit ce qui se passa de plus considérable, qu'il eut dessein, s'il avoit pu rencontrer deux bataillons d'Infanterie, de venir charger, comme M. de Turenne l'avoit cru; qu'il avoit une fois ramassé ceux qu'on vit paroître; mais qu'étant venus à la portée du canon, il fut impossible de les faire avancer. C'est une chose digne de remarque, que ces deux grands hommes, sans avoir été avertis ni l'un ni l'autre qu'ils fussent en présence, le jugèrent néanmoins, & le crurent sur leur conduite mutuelle. M. de Turenne assura que le Prince de Condé étoit sur l'autre hauteur, parce que tout autre auroit poussé les troupes qu'il battit, d'une autre manière: le Prince de Condé dit de son côté la même chose de M. de Turenne, & que si ç'avoit été tout autre que lui, il l'auroit assurément chargé.

Cette même considération empêcha M. de Turenne de poursuivre le Prince de Condé quand il se retira, & de le presser sur son arrière-garde; il se contenta de ce qui s'étoit passé, & ne voulut point tenter plus avant la fortune, puisque son principal dessein étoit exécuté. Mais M. de Bellefonds avec quelque Cavalerie de la garnison de la Place, n'eut pas la même discrétion; il voulut faire quelque expédition sur l'arrière-garde du Prince, pendant qu'il passoit la rivière pour entrer dans le quartier de l'Archiduc, & il fut reçu si vertement, qu'il fut obligé de se retirer avec perte. Le Prince passa à son aise; le reste des troupes prit exemple de ce mauvais succès, & ne voulut plus hazarder de le charger. Après

1654. — qu'il eut passé au travers du vieux Camp de M. de Turenne, il rallia ses troupes écartées derrière le ruisseau, & marcha à Cambrai. L'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne se sauvèrent à Douai, avec un escadron ou deux tout au plus; ils passèrent au travers du bagage, où l'Archiduc fut reconnu par quelques domestiques de M. de Turenne; & si on y avoit laissé seulement un escadron, on auroit pu probablement le prendre prisonnier.

Les troupes de M. d'Hocquincourt n'arrivèrent au rendés-vous que comme le jour commençoit à poindre; il insulta les lignes sur la droite de l'endroit par où le Duc d'Yorck étoit entré, & y trouva peu ou point de résistance: la principale occupation de son Infanterie fut de faire un passage pour sa Cavalerie, à la tête de laquelle le Maréchal entra, & marcha directement au pont, qu'il passa pour entrer dans le quartier de Lorraine, après que le Duc d'Yorck en fut sorti. La plupart de la Cavalerie des deux autres Armées le suivit, & il ne trouva point d'opposition qu'en arrivant au ruisseau, qui séparoit le quartier de Lorraine de celui du Prince de Condé; il y trouva M. de Marfin en bataille de l'autre côté avec plusieurs escadrons, qui l'arrêtèrent un tems considérable: les ennemis avoient de l'Infanterie ou des Carabiniers qui défendirent le passage si longtems, que la plupart de l'Infanterie de ce quartier-là eut le loisir de se sauver; & lorsque la Cavalerie qui étoit sortie de la Ville l'obligea de se retirer, il le fit avec tant d'ordre, qu'il sortit des lignes sans être rompu, se servant toujours de ses Fantassins ou de ses Carabiniers, comme il avoit fait au ruisseau: en sortant des lignes, il les plaça derrière, d'où

ils tirèrent sur la Cavalerie des attaquans, qui n'étant point menée en bon ordre, étoit tenue en respect par le feu des ennemis, à la faveur duquel Marfin se retira en bon ordre, & joignit le Prince de Condé dans le tems qu'il rallioit son monde, comme il a déjà été dit.

1654.

Environ dans le même tems que M. de Marfin faisoit sa retraite, M. de Mondejeu, Gouverneur d'Arras, étant sorti de la Place, quelques vieux Officiers l'aïant apperçu, le prièrent de les vouloir mettre en meilleur ordre, parce que M. d'Hocquincourt & les autres Officiers Généraux qui étoient présens, n'avoient pas trop bien fait leur devoir : mais il le refusa absolument, disant qu'il n'étoit venu là que comme Volontaire ; qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il prétendit en aucune manière partager la gloire de ce jour avec ceux à qui seuls il appartenoit de conduire leurs troupes ; qu'à son égard, il avoit acquis assés de réputation dans la résistance que sa Place avoit faite, & qu'il n'étoit venu qu'avec intention de rendre service à ceux qui l'avoient secouru avec tant de bravoure.

Il reste à faire un détail de ce qui se passa aux fausses attaques. Celles de M. de la Ferté & de M. d'Hocquincourt suivirent ponctuellement leurs ordres, & il ne leur arriva rien de considérable, sinon que la première eut la meilleure partie du butin, qui se trouva dans le quartier du Comte de Fuensaldagne qu'elle devoit attaquer. Celle de M. de Turenne ne fut pas si heureuse. M. de Traci qui la commandoit suivant exactement ses ordres, eut un sort bien différent ; car lui aïant été ordonné de marcher sans bruit dans un fond à la demi-portée du canon des lignes, & d'y rester sans

1654. rien entreprendre, que quelque tems après que M. de Turenne auroit commencé la sienne, dont on supposoit qu'il devoit entendre le bruit; il arriva tout autrement, à cause que le vent étoit contraire & assés grand; il ne put rien entendre, & le jour étant venu, il supposa que quelque accident avoit empêché l'exécution du dessein: il résolut néanmoins de rester encore quelque tems dans son poste, & vit enfin de la Cavalerie, qu'il crut que les ennemis envoioient à la découverte. Peu de tems après il apperçut un ou deux escadrons, qu'il prit pour la Garde avancée qui alloit à son poste; mais en voyant sortir encore un plus grand nombre, il crut avoir été découvert par les ennemis, & qu'ils venoient tomber sur lui: sur quoi il donna ordre à ses deux bataillons de se sauver de leur mieux dans le Château de Neuville, qui étoit proche, & avec sa Cavalerie il se retira vers Bapaume. Il fit beaucoup de chemin avant qu'il pût s'appercevoir de son erreur; l'Infanterie qui s'étoit retirée dans le Château la reconnut plutôt que lui; ils remarquèrent que la plupart de la Cavalerie du quartier de Lorraine, & plusieurs de celui du Prince de Condé, se retiroient par le chemin qui conduit à Cambrai: ils détachèrent les Aide-Majors de chaque régiment, avec chacun cinquante hommes, pour escarmoucher contre les ennemis dans leur passage; mais s'étant trop avancés, la Cavalerie des ennemis les environna & les tua tous.

On ne peut pas dire fort exactement ce qu'il y eut de monde de tué de part & d'autre; ce qui en parut dans les lignes n'alloit point à plus de quatre cens hommes: on ne perdit aucun Général.; il n'y eut de Colonel que M.

de Puymarais , qui l'étoit de Cavalerie , qui fut tué : il étoit fils de M. de Bar, Lieutenant-Général, & avoit beaucoup de bravoure. On perdit peu de Capitaines. L'escadron d'Ecclinvilliers qui avoit si mal fait deux ou trois jours auparavant , lorsque M. de Joëuse fut blessé , fut le plus maltraité : il étoit un de ceux que M. de la Ferté avoit avec lui quand il se fit battre ; & voulant apparemment rétablir sa réputation , il chargea alors si vigoureusement , que les autres aiant plié avant lui, il souffrit beaucoup plus , & la plupart de leurs Officiers furent tués sur la place. Le nombre des blessés ne fut pas grand. M. de Turenne reçut une contusion & un coup de mousquet dans ses armes , & eut un cheval tué sous lui. On ne se souvient point que hors M. de Broglio , qui eut la cuisse percée d'une balle, il y eût aucun des autres Généraux blessés ; peu d'Officiers subalternes le furent. Les Volontaires se tirèrent heureusement d'affaire ; il n'y eut que le Marquis de Brevauté & La Clotte qui furent grièvement blessés , & en moururent : ils étoient avec le Marquis d'Humières , qui fut attaqué vivement par un escadron des ennemis. Biscara & quelques autres furent fort blessés , de même que le Chevalier de S. Gé & d'autres Officiers de son régiment.

Du côté des ennemis il n'y eut de leurs Généraux de blessé & pris que le Baron de Bryolle , un des Maréchaux de Camp du Prince de Condé : c'étoit un brave vieillard , qui bien qu'il eut le malheur d'être pris en combattant contre son Roi , montra néanmoins peu de jours avant mourir , qu'il n'étoit point rebelle dans son cœur , & qu'il ne l'étoit que

1654.

par accident : il envoya chercher son fils , qui avoit été fait prisonnier avec lui , lui dit quelques heures avant d'expirer , comment il avoit été entraîné dans le méchant parti , & lui commanda sous peine de sa malédiction , de ne se laisser jamais séduire , sous quelque prétexte que ce pût être , à prendre les armes contre son Souverain : cette exhortation d'un père mourant le toucha si vivement , qu'il protesta vouloir être bon Sujet ; sur quoi il fut mis en liberté.

On fit environ trois mille prisonniers ; on en prit quinze cens dans le quartier de Lorraine ; ils étoient dans une Redoute , où ils se trouvèrent envelopés. On trouva soixante-trois pièces de canon dans les lignes , de toute sorte de calibre , & tout ce qui appartenoit à un si grand train d'artillerie. Tout le bagage des ennemis fut pris : les soldats trouvèrent un grand butin , tous les Officiers Généraux de cette Armée se faisant servir en vaisselle d'argent , & chacun étant obligé d'avoir grand équipage , sans quoi on ne pouvoit subsister dans une si grande Armée. La quantité en étoit si considérable , que quand l'Armée passa l'Escaut quelque tems après sous Cambrai , on compta plus de sept mille tant charrettes que chariots couverts , quoique l'Armée ne fût pas alors de plus de vingt mille hommes ; au lieu que quand on fut pour forcer les lignes , elle étoit de quatorze mille fantassins , onze mille chevaux & quatre cens dragons.

Le jour après que la Ville fut secourue , le Duc d'Yorck fut envoyé avec deux mille chevaux à Péronne , où étoit la Cour , pour l'escorter à Arras , où elle resta quelques jours , pendant lesquels l'Armée campa dans

es lignes des ennemis : on se servit de leurs buttes , & on y trouva une si grande abondance de fourage que les ennemis avoient amassé, qu'il ne fut pas besoin d'en aller chercher pendant qu'on y resta.

Le dernier jour d'Août , l'Armée marcha vers Cambrai , campa à Sauchi-Cauchi , & la Cour retourna en même tems à Péronne. Le trois Septembre l'Armée marcha à Thun S. Martin , où elle passa l'Escaut sur un pont qui y fut jetté. Le lendemain elle avança jusqu'à Saulsoi , à moitié chemin entre Cambrai & Valenciennes. Le jour suivant elle campa à Riévrain , & le seize elle tomba sur le Quesnoi , entre Valenciennes & Landrecies. Il y avoit un Gouverneur ; mais la garnison étoit petite : la Place d'elle-même n'étoit pas forte ; les dehors en avoient été démolis à la manière Espagnole ; c'est-à-dire , pour la mettre seulement hors d'état de défense , & pour la pouvoir rétablir aisément. Cette Ville se rendit dès le lendemain : on fit aussi-tôt travailler à réparer les dehors ; on y ajouta de nouveaux ouvrages : & après y avoir laissé une forte garnison , on marcha à Bavay , & le onzième Septembre on arriva devant Binche , qui se rendit le même jour , n'y aiant que les Bourgeois. On y resta jusqu'au vingt-deux , dans l'intention seulement de manger le païs , & pour donner le tems de fortifier le Quesnoi.

Pendant ces marches , M. de Turenne donna plus d'occupation aux Lieutenans-Généraux qu'ils n'avoient coutume d'en prendre ; avant cela il n'y avoit que celui de jour qui étoit en mouvement , & les autres ne faisoient qu'accompagner le Général ; mais il ordonna alors que de même que celui qui étoit de jour

1654. marchoit à la tête de la Cavalerie de l'avant-garde , celui qui auroit été relevé marcheroit aussi à la tête de l'Infanterie , & celui qui avoit été relevé avant lui , à la tête de l'autre aîle de Cavalerie , qui faisoit l'arrière-garde ; ainsi il y avoit tous les jours trois Lieutenans-Généraux en exercice. Il trouva cet ordre si aisé & si avantageux , que le Duc d'Yorck le lui a toujours vu pratiquer tant qu'il est resté depuis avec lui dans le service de France. Il les avertit de plus , que lorsqu'ils arriveroient à un défilé ou à un ruisseau , ils n'arrêteroient point , jusqu'à ce que ceux qui étoient devant eux fussent passés de l'autre côté , mais qu'ils se feroient un passage particulier sur la droite ou sur la gauche ; observant toujours de mettre l'avant-garde entre eux & le côté par où les ennemis pouvoient venir. Il pouvoit ainsi faire de plus longues marches ; & depuis ce tems-là on passa toujours les défilés par trois endroits à la fois. Les Cravattes des ennemis furent fort importuns pendant cette marche ; il étoit dangereux de s'écarter le moins que ce pût être : ils avoient quelquefois la hardiesse de se fourrer deux ou trois jusques dans les rangs , & quand ils le pouvoient , ils enlevoient toujours quelqu'un.

On s'étonna pendant cette marche qu'une Armée victorieuse & si considérable , n'entreprît pas un siège d'importance cette même année ; mais on ne considéroit pas que la saison étoit fort avancée , & que quoique le Quesnoi ne fût pas de lui même considérable , cette Place favorisoit beaucoup les desseins qu'on avoit pour la Campagne prochaine , pour laquelle M. de Turenne avoit déjà formé son plan ; le dessein étoit hardi de préten-

re conserver cette Place, située au milieu du pais ennemi; & ce fut ce qui rendit le projet des opérations de l'année suivante plus aisé à exécuter, & particulièrement le siège de Lanrecies.

Les ennemis rassemblèrent sous le canon de Mons les débris de leur Armée, d'où ils étachioient continuellement des Partis pour inquiéter les fourageurs de l'Armée de France, pendant qu'elle resta à Binche; mais M. le Turenne y donna si bon ordre, qu'ils ne firent pas grand mal, quoique leurs Cravattes voltigeassent incessamment autour du Camp, & dressassent de continuelles embuscades. Il n'en falut peu qu'ils n'enlevassent un jour une Garde de Cavalerie qu'on avoit avancé du côté de Mons; elle étoit de quatre escadrons postés derrière un ruisseau, & avoit une petite Garde de trente maîtres sur une hauteur de l'autre côté. Le Duc d'Yorck allant la visiter, trouva que quatre autres escadrons la relevoient; il passa le ruisseau à la tête du détachement qui alloit relever la petite Garde, & étant arrivé à son poste, on vit environ trente cavaliers ennemis venir d'un bois qui étoit sur la gauche: mais quand ils furent à demi-portée du canon, ils retournèrent en arrière, comme s'ils eussent craint qu'on ne les suivît. M. d'Humières & quelques autres Officiers de la même Garde qui étoient un peu avancés, se mirent à galoper; & ceux qui étoient plus près de ce Prince aiant proposé de poursuivre les ennemis, & voiant les autres après, coururent aussi sans demander s'il l'approuvoit ou non; sur quoi il courut lui-même à toute bride, & aiant gagné la tête de tous, il eut toutes les peines du monde à ar-

1654.

rêter leur ardeur : ils murmurèrent & se plainquirent de ce qu'il les empêchoit d'enlever tout le Parti ; mais il les assura qu'en les arrêtant , il les avoit garanti d'une embuscade , & qu'il n'étoit pas probable que les ennemis fussent venus si près , s'ils n'avoient eu le dessein de les attirer. En effet , à peine les eut-il arrêtés , que les ennemis firent volte-face , & tâchèrent à les engager en escarmouchant ; mais quand ils virent qu'il n'y avoit rien à gagner , ils se retirèrent vers Mons , & un moment après on vit deux cens chevaux les suivre , qui s'étoient cachés dans un petit fond , derrière un bois qui n'étoit pas loin , & où les ennemis vouloient les surprendre. M. d'Humières & les autres Officiers remercièrent le Prince de ce qu'il n'avoit pas permis qu'ils allassent plus loin ; parce que pour peu qu'ils eussent avancé davantage , ils auroient été pour la plupart faits prisonniers , parce que la grande Garde qui étoit de l'autre côté du ruisseau , n'eût jamais pu venir assés à tems pour les dégager ; le défilé pour passer le ruisseau , & le village au-delà duquel la petite Garde étoit postée , étant si long , que l'affaire auroit été finie avant qu'on eût pu arriver à leur secours.

On a oublié de dire que quand l'Armée partit d'Arras , les deux autres Maréchaux l'avoient quitté. M. de Turenne , après avoir consumé les fourages autour de Binche , jugea à propos de retourner au Quesnoi , & de prévenir les pluies , qui auroient rendu le chemin fort difficile pour le canon & la vaste quantité de bagages qui suivoient l'Armée. Il marcha vers Maubeuge , parce que le pais entre Binche & cette Place est plus ouvert &

moins embarrassé de défilés que le chemin de Bavay , par où il auroit toujours eu à ses trouffes le Prince de Condé, qui l'auroit d'autant plus gêné, qu'il étoit dangereux de faire devant lui un faux pas ; & il étoit à craindre que l'Armée l'aïant sur ses aîles , il ne trouvât quelque occasion pendant la marche de l'attaquer avec avantage.

M. de Turenne le jour qu'il décampa fit marcher les bagages à la pointe du jour avec six ou huit escadrons , & les Dragons de M. de la Ferté , qui marchaient à la tête ou sur les aîles , suivant la nécessité : à peine furent-ils en mouvement , qu'il les suivit avec son avant-garde ; & pour être d'autant plus hors d'insulte , il marcha avec plus d'ordre & de précaution qu'il n'avoit jamais fait : sa marche étoit disposée de manière qu'il pouvoit à toute heure se mettre en un moment en ordre de bataille , sans la moindre confusion.

Sur la droite de tout marchait la première ligne de l'aîle qui avoit l'avant-garde ce jour-là ; sur la gauche étoit la moitié de la première ligne d'Infanterie , sur la gauche de laquelle étoit la seconde ligne de Cavalerie de l'aîle qui faisoit l'avant-garde ; sur la gauche encore marchait l'autre moitié de la première ligne d'Infanterie , sur la gauche de laquelle étoit l'autre aîle de Cavalerie & la seconde ligne d'Infanterie ; & enfin sur la gauche de tout , étoit le Corps de réserve de Cavalerie : de sorte qu'il marchait de front quatre bataillons & cinq escadrons , chaque file ou colonne étant de bataillons & de escadrons.

Le gros canon étoit à l'avant-garde , & quelques petites pièces étoient à l'arrière-garde : quand on venoit à quelque défilé , l'arrière-

1654.

garde faisoit volte-face avec ses pièces de campagne pendant que l'avant-garde défiloit, laquelle étant passée, faisoit aussi volte-face, laissant un espace suffisant aux autres qui devoient suivre, pour se mettre en bataille à mesure qu'ils passaient : ils restèrent en cet ordre jusqu'à ce que tout fût passé, & ensuite toute l'Armée s'ébranloit en même tems pour continuer sa marche. Après qu'elle eut avancé un peu plus d'une lieue, on découvrit environ quarante escadrons des ennemis qui approchoient sur la droite : le gros de cette Cavalerie avança plus près que la portée du canon, y ayant néanmoins un petit ruisseau entre deux : ils se contentèrent de faire passer leurs Cravattes, avec un escadron ou deux pour les soutenir. Les Cravattes approchèrent si près, que plusieurs soldats sortirent de leurs rangs, & se mirent dans les intervalles de la Cavalerie pour escarmoucher : ils ne laissèrent pas de suivre toujours, jusqu'à ce que l'Armée arriva à un passage aisés près de Maubeuge, espérant toujours trouver l'occasion de donner quelque échec ; mais M. de Turenne prit tant de soin & régla sa marche avec tant de précaution, que bien que le Prince de Condé fût en personne à la tête de cette Cavalerie, il ne put jamais mettre un seul escadron dans le moindre desordre. Il fit presser un peu les dernières troupes à ce passage auprès de Maubeuge ; mais voyant la promptitude avec laquelle elles retournoient, & le bon ordre qu'elles gardoient toujours, il se retira & les laissa en repos, desespérant de retirer aucun profit de cette marche : il ne passa point le défilé, pour ne pas s'exposer mal à propos, & retourna à son Camp. Il étoit nuit avant qu'on arrivât à

Mau

Maubeuge ; & quoique le Camp fût marqué entre la Ville & les bois , la grande obscurité & la confusion des bagages fut cause qu'il y en eût beaucoup dans le campement , & d'autant plus que le terrain n'avoit que peu d'étendue : personne ne put reconnoître le quartier qui lui avoit été destiné ; & M. de Turenne n'y pouvant apporter de remède , il plaça deux ou trois bataillons entre les bagages , du côté que les ennemis pouvoient venir ; demeura toute la nuit debout avec eux , & dès qu'il fit jour il remit l'Armée dans son ordre ; & le même jour , qui étoit le vingt-trois , elle marcha à Bavay. Le régiment entier des Cravattes ennemis poursuivit un petit Parti jusqu'à l'avant-garde , & s'engagea si fort , qu'il courut risque d'être entièrement pris : les deux premiers escadrons coururent à eux ; & les poursuivirent si vivement , qu'ils ne trouvèrent pas d'autre moyen de se sauver qu'en se jettant dans les bois ; plusieurs abandonnèrent leurs chevaux pour ne pas être pris eux-mêmes ; néanmoins ils perdirent plus d'hommes & de chevaux dans cette occasion , qu'ils n'ont jamais fait devant & après dans aucune autre.

L'Armée étant arrivée à Bavay , on travailla à démolir les murailles de cette petite Ville ; que les habitans avoient abandonné la première fois qu'elle y campa. Il y a quatre anciens chemins des Romains qui y aboutissent : elle n'est qu'à trois ou quatre lieues du Quesnoi , & auroit pu incommoder , si les ennemis y eussent mis des troupes pendant l'Hiver. De Bavay l'Armée marcha à Baudignies , & campa près du Quesnoi : elle y resta jusqu'au vingt-huit qu'elle alla à Cateau-Cambrésis , après avoir consommé les fourages des

1654. environs du Quesnoi. Pendant le tems qu'elle y resta , les travaux en furent perfectionnés , & les magasins remplis de toutes choses nécessaires , de manière qu'il auroit été très difficile aux ennemis d'y rien entreprendre après qu'on seroit entré en quartier d'Hiver.

Pendant que l'Armée campa à Cateau-Cambresis , une escorte qui couvroit les fourageurs pensa être défaite. Le Comte de Renel qui la commandoit fut fait prisonnier à la première charge , en mettant en bataille les premiers escadrons que les ennemis renversèrent ; & si les autres qui étoient de vieilles troupes , comme La Valette , Grammont , & d'autres , n'avoient soutenu vigoureusement & avec beaucoup de bravoure , tout auroit été taillé en pièces , & les fourageurs en grand péril : mais quoiqu'ils vissent leur Commandant pris , & leurs premiers escadrons en déroute , ils marchèrent fièrement aux ennemis , les obligèrent de se retirer sans rien entreprendre davantage & ramenèrent les fourageurs au Camp sans en avoir perdu aucun. Le Parti qui les avoit attaqué étoit sorti de Cambrai , les forces étoient à peu près égales ; & si les ennemis avoient poussé leur premier avantage , ils auroient défait l'escorte entière , & auroient pris autant de fourageurs qu'ils en auroient pu emmener. Cette aventure obligea M. de Turenne de prendre à l'avenir plus de précaution pour le assurer. Deux ou trois jours après il voulut aller lui-même les couvrir dans le même endroit où M. de Renel avoit été pris : il mena avec lui vingt escadrons , deux bataillons , & quatre pièces de campagne , espérant que les ennemis y viendroient avec le même nombre que la première fois. Il ne se trompa point.

dans sa conjecture. Peu de tems après avoir posté ses troupes pour la sûreté des fourageurs, on aperçut six escadrons des ennemis qui sortoient d'un bois assés proche où ils s'étoient embusqués : ils vinrent au grand galop, comme s'ils eussent eu dessein de tomber sur deux ou trois escadrons de Gendarmes, qui étoient postés dans un petit fond, entre les bois & un village où plusieurs fourageurs chargeoient leur trouffe. M. de Turenne étoit lui-même dans ce village avec une grande partie de sa Cavalerie & un bataillon d'Infanterie ; mais y aiant un petit passage entre lui & l'endroit où étoient les Gendarmes que commandoit M. de Schomberg, si les ennemis l'auroient attaqué brusquement, il auroit été battu avant qu'on eût pu venir à son secours. Ainsi considérant le danger où il étoit, il crut ne pouvoir tirer d'affaire que par une contenance hardie, & marcha droit aux ennemis, qui le voiant avancer avec tant de fierté, & ne pouvant découvrir ce qu'il pouvoit y avoir dans le fond d'où il étoit parti, s'imaginèrent qu'il y avoit, suivant toute apparence, d'autres troupes derrière eux pour les soutenir, & se retirèrent aussi-tôt dans le bois. M. de Schomberg en fut fort aise, & s'arrêta sur une petite hauteur sans se mettre en devoir de les poursuivre, n'étant pas assés fort, & ne pouvant point savoir si les ennemis n'avoient point d'autres troupes dans le bois. On lui envoya d'autres troupes pour le fortifier, & il resta là jusqu'à ce que les fourageurs eurent achevé, & qu'on commença à s'en retourner.

On envoya depuis toujours de grosses escortes avec les fourageurs ; les ennemis n'entreprirent plus de les inquiéter, & le soin qu'on

1654. prit des convois qu'on envoïa au Quesnoi empêcha les Espagnols de songer à les enlever. Le Duc d'Yorck eut le commandement du dernier qu'on y introduisit pendant qu'on étoit à Cateau-Cambresis. On y resta encore quelques semaines sur la frontière où on prit les deux Châteaux d'Anvillers & de Girondelle proche de Rocroi: on les démolit, & ensuite on se retira en quartier d'hiver, la saison étant si avancée qu'il n'étoit plus à craindre que les ennemis entreprissent rien sur le Quesnoi.

1655. Cette Campagne commença par le siège de Landrecies. Aussi-tôt que les François investirent cette Place, les ennemis se postèrent entre cette Ville-là & Guise, dans le dessein de leur ôter la communication avec leur païs; mais la précaution de M. de Turenne, qui avoit fait remplir de bonne heure les Magasins du Quesnoi de toutes les choses nécessaires pour le siège, empêcha les Espagnols de pouvoir beaucoup lui nuire. Les convois alloient & venoient du Quesnoi au Camp sans peine & sans danger, & tout le mal se réduisit à empêcher que quelques Officiers & Volontaires pussent s'y rendre. Le Duc d'Yorck que des affaires avoient arrêté, fut de ce nombre: ainsi on ne fera point de relation particulière de ce siège, ni un détail fort exact de toute cette Campagne, parce que ce Prince a perdu un papier qui auroit beaucoup aidé à sa mémoire en plusieurs choses qu'il a présentement oublié. Il resta à La Fère, attendant l'occasion de quelque convoi qui pût favoriser le desir impatient qu'il avoit de se trouver à ce siège; mais il auroit été trop dangereux de tenter le passage. Il n'y eut que M. de la

Feuillade qui osa le hasarder , & qui fut pris & blessé dangereusement : son mauvais succès ôta l'envie de suivre son exemple , & on ne songea plus à passer , jusqu'à ce que les ennemis décampèrent un jour ou deux avant que la place se rendit.

1655.

Ce siège fut heureux pour les soldats ; les assiégés se contentèrent de se défendre à l'ordinaire & dans les formes. Ils n'entreprirent rien de vigoureux , & on perdit moins de monde qu'on ne pouvoit probablement espérer d'un siège de cette conséquence : ils capitulèrent dès que la mine eut fait brèche à la face d'un bastion , & on ne se souvient pas s'il y fut fait un logement. On ne perdit d'Officier de conséquence que M. de Tracy Mestre de Camp , qui , comme le plus ancien , commandoit la Cavalerie Allemande.

Après que la Ville fut rendue , l'Armée resta encore quelques jours pour combler les lignes , & réparer la brèche & les dehors. Cependant les ennemis se retirèrent chés eux entre Mons & Valenciennes derrière les rivières , & ne se croiant point en état de risquer une bataille, ils ne se proposèrent que d'observer le mouvement des François , & d'empêcher qu'ils ne fissent quelque autre siège de conséquence.

Quand l'Armée fut prête à décamper , le Roi & le Cardinal y vinrent , & elle descendit le long de la Sambre jusqu'à la Bussiére , petite Ville dépendante du païs de Liège , à une lieue de Thuyn. Après avoir employé quelques jours à cette marche , & en avoir resté un ou deux à la Bussiére , on retourna sur ses pas , & passant par Avènes on investit la Capelle. Ensuite n'estimant point qu'elle fût

1655. d'affés grande importance , on changea d'avis ;
on passa la Sambre & on avança dans le Haynaut jusqu'à Bavai , où on arriva le onze d'Août : cette Place est entre Mons & le Quesnoi. On eut dessein d'avancer plus avant dans le païs , & de passer la Haifne ; mais après avoir envoié reconnoître les passages , on trouva que les ennemis y avoient fait de grands retranchemens & parapets , & de distance en distance des Redoutes & des platte-formes à trois ou quatre cens pas les unes des autres , qui régnoient le long de la rivière depuis S. Guislain jusqu'à Condé. Les ennemis ont un avantage particulier pour faire ces retranchemens en Flandre ; car outre leurs troupes qu'ils y emploient , ils y font travailler leurs Païsans , qui apportant leurs bèches & les autres instrumens dont ils savent se servir pour relever leurs fossés , font en peu de jours des travaux fort profonds , & d'une vaste étendue. Ce qui donnoit plus de difficulté à forcer ceux-ci , étoit celle de pouvoir même approcher de la rivière , le païs étant fort bas & rempli de fossés ; & à moins d'y faire de nouveaux passages , il n'y avoit que le chemin de la Chaussée qui conduisoit au Pont de Haifne. Néanmoins dans un Conseil qui se tint en présence du Roi , où se trouvèrent le Cardinal , M. de Turenne , les Maréchaux de la Ferté , de Villeroi , de Grammont & du Plessis , & où le Duc d'Yorck fut appelé , on fut sur le point de résoudre de forcer le passage au Pont de Haifne ; le Cardinal aiant représenté combien il auroit été glorieux de l'exécuter , & d'avoir passé la rivière à la barbe d'une Armée formidable : mais le sentiment de M. de Turenne qui étoit contre cette entreprise , pré-

valut, soit par la complaisance qu'on eut pour lui, soit par la force de ses raisonnemens. Il en fit voir les difficultés telles, que les ennemis avoient un double avantage; il dit qu'on pouvoit, à la vérité, les forcer, mais qu'on y perdrait trop de monde; que cette considération n'étoit pas la seule qui l'obligeoit à dissuader cette entreprise; qu'il croïoit qu'on pouvoit l'exécuter sans hazarder la vie de tant de soldats, en passant l'Escaut un peu au-dessous de Bouchain; qu'on laisseroit Valenciennes sur la droite; qu'on marcheroit à Condé où on passeroit l'Escaut une seconde fois; qu'ainsi on prendroit les ennemis en flanc, & que les grands retranchemens des Espagnols deviendroient inutiles. Ces raisons auxquelles il en ajouta beaucoup d'autres, ramenèrent le Cardinal & tous les autres du Conseil à son opinion: on marcha aussi-tôt de Bavai à Bouchain, & sur l'avis qu'en eurent les ennemis, ils marchèrent en même tems vers Valenciennes.

Le treize sur l'après-midi, l'Armée arriva à Neuville sur l'Escaut: le même jour les ennemis passèrent la rivière à Valenciennes, & se postèrent fort avantageusement, aiant leur droite couverte des bois de S. Amand, & la Ville sur leur gauche: ils avoient devant eux une vieille ligne sur le mont Azin, qui s'étendoit de la Ville jusqu'aux bois; & au-lieu de disputer le passage de la rivière, ils travaillèrent à réparer cette ligne, qui se trouva le lendemain en bon état de défense. Cependant l'Armée de France passa la rivière sur un pont de bateaux, & le quatorze au matin marcha aux ennemis, après avoir laissé des troupes avec les bagages pour les assurer contre les

1655. courses de la garnison de Bouchain ; mais toutes ces peines furent inutiles.

Le Duc d'Yorck a su depuis de quelques Officiers qui étoient alors dans l'Armée Espagnole, qu'ils s'étoient proposé de défendre ce poste ; que le Prince de Condé s'opposa à la résolution qu'on avoit prise d'y marcher , à moins qu'on n'eût dessein de le soutenir quand on y seroit arrivé ; qu'il dit nettement aux Espagnols qu'il ne bougeroit point , s'ils ne lui permettoient de prendre ce parti ; qu'ils lui en donnèrent toutes les assurances qu'il pouvoit souhaiter ; qu'il leur prédit qu'immanquablement les François marcheroient à eux, quand ils seroient dans ce poste-là ; & qu'alors il seroit trop tard de songer à la retraite, puisque par-là on exposeroit l'Armée à une défaite entière : les Espagnols ne laissèrent pas d'insister toujours & promirent de défendre le poste. On les y trouva en effet ; les Partis informèrent de la manière de leur campement ; on marcha à eux aussi-tôt que l'Armée fut mise en bataille , & étant arrivés à une lieue de leurs retranchemens, on fit alte pour attendre le canon & les munitions qui suivoient derrière.

Cependant M. de Turenne marcha avec un escadron ou deux pour reconnoître leurs lignes , & en approcha à la portée du canon. Les ennemis tirèrent sur lui leurs plus grosses pièces , ce qui le confirma dans l'opinion qu'il avoit qu'ils vouloient défendre ce poste : il ordonna à M. de Castelnau de marcher avec son Camp-volant composé d'environ douze escadrons & de deux ou trois bataillons , & de se poster sur la droite des ennemis dans le grand chemin de S. Amand , pour tâcher de les attaquer en flanc lorsqu'on les attaqueroit

de front. A peine M. de Castelnau fut-il arrivé dans l'endroit qu'on lui avoit marqué, qu'il s'aperçut que les ennemis se retiroient vers Condé; & sur ce qu'il en fit avertir M. de Turenne, il eut ordre de donner sur leur arrière-garde pour retarder leur marche, s'il étoit possible, afin qu'il eût le tems de venir lui-même avec le Corps d'Armée. On ne sut que les ennemis se retiroient que par l'avis que M. de Castelnau en donna, parce que le terrain qui est entre les deux Armées étant une hauteur sur laquelle ils avoient élevé leurs lignes, on ne pouvoit voir que les troupes qu'ils vouloient bien montrer.

Il est probable qu'aussi-tôt que l'Archiduc & le Comte de Fuenfaldagne surent que les François avoient passé la rivière & qu'ils marchoient à eux, ils se repentirent de s'être engagés si avant. Quoi qu'il en soit, ils résolurent de retourner à Condé & d'y passer la rivière : ils prirent ce parti sans consulter le Prince de Condé, & le premier avis qu'il en eut, fut par un Ajudant qui vint lui dire que l'Archiduc se retiroit, qu'il le prioit de prendre soin de l'arrière-garde & de couvrir la retraite, quoique ce fût le tour des Espagnols de la soutenir; & pour avoir moins d'embaras, ils firent entrer leur gros canon dans Valenciennes, & ne menèrent avec eux que de petites pièces de campagne.

Si M. de Castelnau eût fait son devoir, comme il le pouvoit, en suivant ses ordres, le Prince de Condé auroit été réduit à de grandes extrémités : il est vrai qu'il ne manqua point du côté du courage, & que ce ne fut que dans la conduite. Il marcha si promptement, qu'étant arrivé au pont de Beverage, où un ruis-

1655. feau qui vient des bois tombe dans l'Escout de l'autre côté de Valenciennes, & où M. de Marfin étoit posté avec quelques escadrons & des Dragons, il n'attendit point son Infanterie, mais s'efforça avec sa Cavalerie seule de forcer le passage. Il attaqua le pont deux ou trois fois, & aiant été repoussé avec quelque perte, il se trouva contraint d'attendre son Infanterie qui n'avoit pu venir assés à tems, à cause que la Cavalerie avoit occupé le chemin devant elle. Quand les ennemis virent approcher son Infanterie, ils se retirèrent & le laissèrent maître du pont, qu'il passa. M. de Turenne arriva dans le même tems avec son avant-garde à l'arrière-garde de M. de Castelnau, auquel il envoia plusieurs ordres réitérés de presser les ennemis pour arrêter leur marche autant qu'il seroit possible, pour les joindre: mais de Castelnau se laissa amuser par quelques Officiers du Prince de Condé, qui étant à la queue de leurs troupes & le voiant avancer à la tête des siennes, demandèrent à lui parler sur parole: à quoi aiant consenti, parce que c'étoient de ses anciennes connoissances, il ordonna à ses troupes de faire halte pour quelque tems, & pendant qu'ils se complimentèrent, le Prince de Condé hâta ses troupes de passer, & de Castelnau fut pris pour dupe: un homme qui étoit resté sur le haut d'un petit côteau aiant fait signe à ces Officiers, ils prirent congé du Lieutenant-Général & galopèrent après leurs troupes. Cette civilité hors de saison donna le tems aux ennemis de passer la rivière avant qu'on pût les joindre. M. de Turenne arriva quelque tems après à l'endroit où M. de Castelnau avoit rangé ses troupes à la portée du canon de la rivière,

au-delà de laquelle il vit l'Armée ennemie en bataille proche de Condé. M. de Castelnau lui fit un récit de ce qui s'étoit passé, & ajouta que le dernier escadron des ennemis avoit été obligé de passer la rivière à la nage pour se sauver. Cette méprise causa quelque aigreur entre M. le Prince & M. de Turenne, par un accident qui arriva quelques jours après.

Les ennemis rompirent les ponts après avoir passé la rivière, & marchèrent, autant qu'on peut s'en souvenir, l'après-midi du même jour vers Tournai. L'Armée de France campa cette nuit-là à Frane près de Condé, & le lendemain on travailla à construire des ponts une lieue au-dessous de la Ville, pour l'attaquer aussi-tôt qu'ils seroient achevés. On résolut d'abord, que les troupes que commandoient MM. de Castelnau & d'Uxelles seroient seules employées à ce siège, pendant que les deux Maréchaux avec le reste de l'Armée le couvriroient & feroient tête aux ennemis. On commença suivant ce projet à faire les approches; mais la première nuit on trouva tant de résistance, la grande quantité de monde qu'il y avoit dans la Place suppléant à sa foiblesse, que les deux Maréchaux étant avertis qu'il y avoit trop d'ouvrage pour si peu de troupes, vinrent eux-mêmes pour pousser une des attaques, laissant l'autre à la conduite de MM. de Castelnau & d'Uxelles.

Les assiégés avoient brûlé les maisons d'un petit fauxbourg qui étoient devant la porte: mais n'ayant point eu le tems d'en abattre les murailles, elles servirent d'un abri fort favorable pour ouvrir la tranchée à un peu plus de demi-portée de mousquet de la Place. Un bataillon des Gardes la monta la première nuit;

1655. Il étoit commandé par Vautourneux, le plus ancien Capitaine des dix compagnies : & à l'attaque du Lieutenant-Général monta le régiment de.

La nuit suivante un bataillon Suisse monta la tranchée à une attaque & le régiment de. . . . à l'autre. On poussa les travaux des deux côtés jusqu'à la portée du pistolet de la Ville, & on perdit au moins autant de monde cette nuit-là que la précédente. La suivante, un autre bataillon des Gardes releva les Suisses à l'attaque des Maréchaux, & à celle des Lieutenans-Généraux le régiment de. . . . On fit une faute à la première, qui causa la perte de bien du monde. M. de la Ferté étoit de jour, & allant sur le soir à la tranchée pour y voir l'état des choses, il crut qu'on étoit assez proche pour faire un logement au pied des palissades, qu'il jugea, aussi-bien que tous les autres Officiers, être endecà du fossé sur le bord. Il ordonna qu'on s'y logeât; on se mit en devoir de le faire dès qu'il fut nuit; mais on arriva au fossé sans y trouver de palissades, & on reconnut qu'elles étoient sur la berme: on ne laissa pas de passer le fossé qui n'étoit ni profond ni large: on s'efforça de se loger sur la berme au pied des palissades: on y trouva beaucoup de résistance; & après avoir perdu beaucoup de soldats & d'Officiers, il falut se retirer & se contenter de faire un logement sur le bord du fossé. Il ne faut pas s'étonner de cette méprise: le fossé étant étroit & les palissades étant ordinairement posées le long de la banquetta du chemin-couvert, on crut qu'elles y étoient; & il eût été très difficile avec les meilleurs yeux du monde, de juger à une certaine distance l'endroit précisément

où elles étoient plantées. Le Comte de Henning, Gouverneur de la Place demanda le lendemain à capituler, & on convint qu'il sortiroit le jour suivant avec armes & bagages. Ainsi il évacua la Place le dix-neuf, avec environ deux mille hommes d'Infanterie & quelque Cavalerie.

1655.

Pendant ce siège, M. de Buffi-Rabutin, Mestre de Camp, fut envoyé escorter les fourageurs avec sept ou huit escadrons: il les posta de l'autre côté de l'Escaut devant les villages où on fourageoit. Sur le soir, quand on eut presque fini, & que la plupart des fourageurs étoient retournés au Camp avec leurs trouffes, Buffi aiant apperçu deux escadrons des ennemis, il lui prit envie de les charger, à quoi il se trouva particulièrement excité par plusieurs Volontaires & personnes de qualité qui étoient avec lui, entre lesquels étoient le Prince de Marillac & le Comte de Guiche. Il marcha à eux avec tous ses escadrons; les ennemis se retirèrent assés précipitamment; & lorsqu'en les poursuivant il les eut presque atteint, ils firent soudainement volte-face, & on découvrit en même tems douze ou quatorze escadrons des ennemis qui sortoient d'un fond où ils s'étoient mis en embuscade. Buffi, aussi-bien que les autres, fut si surpris, qu'il ne trouva point d'autre parti à prendre, que de crier *au défilé*: la partie n'étoit point tenable; tous les escadrons firent d'eux-mêmes la même manœuvre, s'écriant de main en main, *au défilé*: ils se rompirent, coururent à toute bride & se rallièrent en arrivant au défilé: les ennemis se contentèrent de ce qu'ils purent prendre dans la poursuite, & ne les pressèrent pas fort loin. Cette Cavalerie étoit la meilleure de

1655. l'Armée de France, composée d'anciens Officiers & de vieux cavaliers; & s'ils avoient pris tout autre parti, la perte auroit été beaucoup plus considérable: elle ne fut que d'environ cent maîtres & d'un étendart ou deux du régiment Royal, lesquels aiant été pris par les troupes du Prince de Condé, il les renvoia au Roi par un de ses Trompettes; mais Sa Majesté ne voulut pas les recevoir, & les Compagnies qui les avoient perdus marchèrent sans étendart pendant tout le reste de la Campagne.

Ce fut vers ce tems-là, qu'une lettre que M. de Turenne avoit écrite au Cardinal, fut interceptée, par laquelle il donnoit un détail de ce qui s'étoit passé dans la retraite des Espagnols auprès de Valenciennes. Le Prince de Condé entre les mains duquel elle tomba, l'aiant lue, envoia un Trompette porter une lettre qu'il écrivit à M. de Turenne, pleine d'expressions dures. Il marquoit entre autres choses, que s'il n'avoit pas connu son écriture, il auroit plutôt cru la Relation qu'il envoioit au Cardinal faite par un Gazerier que par un Général; & finissoit par cette invective, que si M. de Turenne avoit été à la tête de son Armée, pendant que lui-même étoit à l'arrière-garde de la sienne, il auroit vu le contraire de ce qu'il avoit écrit, puisqu'aucun de ses cavaliers n'avoit été forcé de passer la rivière à la nage pour se sauver.

M. de Turenne fut irrité en lisant cette lettre, & dit au Trompette qu'il ne devoit pas se charger de papiers de cette nature, qu'il l'avertissoit que s'il faisoit une pareille faute à l'avenir, ni sa livrée ni son caractère ne le garantiroient point du traitement qu'il méritoit; qu'il le vouloit bien laisser retourner

pour cette fois, quoiqu'il méritât d'être puni pour avoir osé apporter un papier si injurieux. On croit que le Prince ne fut pas longtems sans savoir que M. de Turenne n'avoit écrit que ce que de Castelnau lui avoit dit : néanmoins il n'y eut plus entre eux les mêmes égards & ménagemens qui s'observent toujours entre des personnes de cette qualité, qui commandent l'un contre l'autre : ils ne vécurent plus avec cette civilité réciproque, comme ils avoient fait auparavant ; & jusqu'à la conclusion de la paix ils ne furent jamais sincèrement réconciliés.

Après la prise de Condé, où on laissa une garnison suffisante, l'Armée marcha le vingt à S. Guislain & en fit le siège. M. de Turenne prit son quartier au village de Horn, & M. de la Ferté établit le sien de l'autre côté de la rivière : le Roi & le Cardinal vinrent à ce siège, & logèrent au Château de Bossut un peu au-dessous de la Ville sur la même rivière. La situation de cette Place est forte, étant dans un pays fort bas : la rivière de Haisne passe au travers, de sorte qu'elle peut inonder la plupart des environs, comme les ennemis le firent alors, ce qui incommoda beaucoup les tranchées. Il fut aussi très difficile de faire les lignes de circonvallation, à cause qu'on ne pouvoit construire les ponts de communication qu'avec beaucoup de peine ; les tranchées se comblèrent d'eau, quand on approcha de la Place : l'eau étant aussi haute que le terrain, on ne pouvoit ni le creuser ni s'en servir pour se couvrir, tellement que les approches n'étoient, à proprement parler, que des blindes de fascines : néanmoins malgré tous

1655.

ces obstacles, la Place fut emportée en trois jours de tranchée ouverte.

Quand les Généraux arrivèrent à leur quartier à Horn, la nuit étoit si noire qu'ils ne furent qu'au matin qu'ils n'étoient éloignés de la Ville que d'une petite portée de canon, qui les éveilla de bonne heure; & les maisons qu'on leur avoit marquées n'étant bâties qu'à la légère, ils en furent bientôt délogés, particulièrement M. du Passage qui fut obligé d'en chercher, comme beaucoup d'autres, hors de la portée du canon. Le Duc d'York fut le seul qui se hasarda de rester dans la sienne, qui n'étant qu'à un peu plus de la portée du mousquet de la Place, ils n'y tirèrent point, supposant que personne ne voudroit y loger; & il y resta fort en sûreté pendant le siège.

Les Gardes Françaises, comme le régiment le plus ancien de l'Armée, montèrent la tranchée les premiers, suivant la coutume. Il arriva dans ce siège une dispute entre M. de Montpezat, le plus ancien Lieutenant-Général, & le Grand-Maître de l'Artillerie, sur ce que le premier envoiant ses ordres à l'autre pour avoir quelques outils dont il avoit besoin pour la continuation de la tranchée, la première nuit qu'elle fut ouverte, le Grand-Maître refusa d'obéir, prétendant qu'il ne devoit recevoir d'ordre que du Général même: M. de Montpezat s'en étant plaint le jour suivant, la contestation fut décidée en faveur des Lieutenans-Généraux. Aussi longtems qu'il resta à l'Armée il ne fit plus de fonction de Grand Maître, on lui donna un Brévet de Lieutenant-Général, & il ne servit qu'en cette qualité.

Or

On perdit peu de soldats en ce siège; on ne se souvient point qu'il y eût aucun Officier considérable de tué. M. le Chevalier de Créqui & M. de Varenne furent blessés, & quelques autres, comme M. de Chavigny Aide-Major du régiment des Gardes, qui depuis s'est fait Père de l'Oratoire. La blessure du Chevalier de Créqui qu'il reçut à la tête fut dangereuse, mais il en guérit: Varenne reçut la sienne dans la cuisse à l'attaque de M. de Turenne, en s'entretenant avec le Duc d'Yorck. On poussa les approches en trois nuits jusqu'au bord du fossé, & le lendemain, qui étoit le vingt-cinq, le Gouverneur de la Place Dom Pedro Savali demanda à capituler.

Pendant que l'Armée de France étoit occupée à ce siège, les Espagnols divisèrent la leur: L'Archiduc & le Comte de Fuenfaldagne, avec la plupart de l'Infanterie Espagnole, & quelque Cavalerie, se postèrent à Nôtre-Dame de Halle; le Prince de Condé avec la plupart de ses troupes à Tournai, les Lorrains à Ath, & le Prince de Ligne avec quatre ou cinq mille hommes à Mons. La saison se trouvant trop avancée, on ne jugea pas à propos de rien entreprendre davantage: on resta plusieurs jours dans les mêmes quartiers qu'on avoit pris au siège de S. Guislain. La Cour partit peu de jours après qu'elle fut rendue. Pendant le séjour qu'on y fit, on s'appliqua à la fortifier, & Condé en même tems; & pour empêcher les ennemis d'assiéger ces deux Places dans l'Hiver, on consumma tous les fourages, & on mangea le païs aux environs; on n'envoia point de détachement pour couvrir les fourageurs qui fût moindre de deux mille chevaux, il y avoit toujours un Lieutenant-Général:

1655. M. de Turenne y alloit quelquefois lui-même; quoique les ennemis fussent toujours aux aguets, ils n'enlevoient jamais qu'un homme ou deux, qui le plus souvent étoient des maraudeurs. Pour relancer & contenir les Cravattes qui donnoient le plus de peine, M. de Turenne ordonna qu'on détacheroit de chaque escadron trois ou quatre Officiers des mieux montés pour accompagner les fourageurs, afin que quand ils les appercevroient ils pussent se joindre vingt ou trente ensemble, qui suffiroient pour dissiper ces coureurs. Les fourageurs se trouvèrent ainsi moins exposés qu'auparavant, & on enleva beaucoup de Cravattes.

Le dernier fourage qu'on fit fut le plus grand de tous, & le plus dangereux : il falut aller jusqu'à Chièvres & à l'Abbaïe de Cambron : le premier endroit n'étoit pas à plus d'une bonne lieue d'Ath. Le Duc d'Yorck commandoit les troupes qui l'escortoient : comme il falut marcher au milieu des quartiers des ennemis, & fort loin du Camp, on lui donna quarante escadrons, cinq bataillons & deux pièces de canon. Ce Prince usa de toutes les précautions possibles. Il envoïa devant le jour un Parti de Cavalerie vers un grand bois au travers duquel il faloit nécessairement passer, avec ordre d'y arrêter les fourageurs, & de les empêcher d'avancer plus loin, jusqu'à ce qu'il fût arrivé avec les troupes qu'il commandoit : cela fut exécuté, il passa au travers du bois, & les rangea en bataille sur la plaine avant que les fourageurs fussent dans le bois. Il y laissa un bataillon pour empêcher que quelque Parti de la garnison de Mons ne pût les enlever à leur tour quand ils seroient chargés. Il leur fit défendre de s'écarter ni de marcher

plus vite que l'escorte, & ordonna de suivre sur le même front à droite & à gauche des escadrons: on marcha dans cet ordre jusqu'à ce qu'on arrivât à environ une lieue de Chièvres. Il y avoit bien dix mille fourageurs, la plupart la faux à la main, leurs Officiers à la tête, & qui formoient un front d'environ un quart de lieue: mais quand ils arrivèrent à la vue du pays qui n'avoit point été fouragé, il ne fut pas possible de les empêcher de se débarrasser, & de fourager avec toute la précipitation imaginable: ce que le Duc ayant observé, il laissa sur la plaine où il se trouvoit alors auprès d'un village, le reste de son Infanterie, & quelques escadrons avec les deux pièces de canon; & avec la plupart de la Cavalerie il courut au grand trot après les fourageurs, & pendant qu'ils étoient à l'ouvrage il se posta devant eux entre Chièvres & Bruges pour les couvrir du côté d'Ath; & envoya le Comte de Grandpré avec de la Cavalerie de l'autre côté, avec ordre de se poster au village de Leuse pour les garantir contre les Partis qui pouvoient venir de Mons.

Il n'est pas hors de propos de faire ici mention du grand ordre & de la justice qui s'observe entre les fourageurs. Celui qui entre le premier dans un champ ou dans une prairie en est dans une possession incontestable, & aucun autre ne s'en approchera qu'à une distance suffisante pour lui fournir de quoi faire sa trouffe; & charger son cheval; & quiconque entre le premier dans une grange, ou vient à une meule de foin; personne ne se présente pour l'interrompre ou pour prendre la moindre chose, jusqu'à ce qu'il ait son affaire: tellement que le premier venu est le premier ser-

1655. vi. Il survint une allarme sur le midi , causée par M. de Rochepair, qui retournoit au Camp avec un Parti de mille chevaux sans avoir fait aucune chose : on crut d'abord que c'étoient les ennemis. Le Duc d'Yorck le pria de rester avec lui , dans la pensée qu'il pourroit en avoir affaire.

Tous les fourageurs aiant chargé leurs chevaux , on retourna au Camp sans autre perte que d'une dizaine , qui aiant passé le ruisseau de Cambron contre les défenses , furent enlevés par un petit Parti ennemi. Ce Prince a su depuis du Prince de Ligne, & de quelques autres Officiers de l'Armée Espagnole , qu'ils avoient résolu de tomber ce jour-là sur les fourageurs de l'Armée de France, & avoient pour cet effet établi un rendés-vous pour la Cavalerie qui étoit à Tournai, Mons & Ath: mais qu'on fit tant de bruit en sortant du Camp avec les fourageurs , que quelques Partis du Prince de Ligne lui rapportèrent que l'Armée étoit en marche ; qu'il en fit avertir les troupes qui s'étoient assemblées au rendés-vous, & qu'elles retournèrent dans leurs quartiers, appréhendant d'être rencontrées par l'avant-garde. Cette erreur garantit , suivant toute apparence , l'escorte d'un grand danger : elle se seroit difficilement tirée d'affaire , si toute cette Cavalerie l'avoit attaquée.

Peu de jours après , tout le païs des environs étant mangé , l'Armée passa la rivière, & campa à Outrage le quatorze Septembre. Le dix-neuf elle marcha à Leuse ; on y resta le tems qu'il falut pour consommer les fourages qui étoient aux environs , & cependant on prit le Château de Briffeil , dont la garnison ne se rendit qu'après qu'elle vit le ca-

non en batterie. On jugea ensuite à propos de sortir du païs ennemi, & on marcha le vingt-six à Pommereuil près du Pont de Haisne. Le lendemain après avoir passé la rivière on campa à Anirt sur l'Haisneau, à environ une lieue de Keuvrain, qui est sur le même ruisseau. Ce quartier-là & les environs avoient été tellement mangés, que dès la première nuit il falut aller fourager à deux lieues pour trouver seulement de la paille; il ne sembloit pas qu'on pût seulement y subsister trois jours: néanmoins on y en resta quinze, sans qu'il manquât aucune chose. Ce fut l'effet de la précaution qu'eut M. de Turenne étant à Leuse, d'ordonner d'y faire provision de grains, dont on ne chargea pas seulement les chariots de l'Armée, mais chaque Cavalier en apporta un sac en croupe; ce qui la fit subsister si longtems dans un si maigre païs, où on n'alla point au fourage plus de trois fois. Le Duc d'Yorck y commanda encore le dernier, & fut obligé d'aller près de Bouchain, avant de pouvoir trouver aucune chose; la plupart des fourageurs n'apportèrent que de la paille.

Après qu'on eut achevé les fortifications qu'on ajouta à Condé & à Saint Guislain, & en avoir rempli les magasins de toutes sortes de provisions, l'Armée marcha le douzième d'Octobre à Barlaimont, & le vingt-deux à l'Abbaïe de Marolles: on crut y rester quelque tems; mais sur ce qu'on fut informé que quelques troupes ennemies venoient de ce côté-là, on trouva à propos de marcher à Vandegies-au-bois, où M. de Turenne reçut ordre de marcher vers La Fère, sur ce que la Cour avoit découvert que le Maréchal d'Hocquincourt étoit en traité avec le Prince de

1655. Condé, pour lui livrer Ham & Péronne, dont il étoit Gouverneur ; & en arrivant le quatre de Novembre à Mouy, il reçut ordre du Cardinal de quitter l'Armée, & d'aller joindre la Cour à Compiègne, pour délibérer sur ce qui feroit à faire, en cas que le Maréchal d'Hocquincourt n'acceptât point les offres que le Roi lui avoit fait faire, & qu'il introduisît les ennemis dans ces deux Places importantes.

M. de Turenne partit, & laissa au Duc d'Yorck le commandement de l'Armée : il étoit le seul Lieutenant-Général qui y fût resté, tous les autres aiant eu congé de la quitter, sur ce qu'il n'y avoit plus d'apparence d'aucune action. Ainsi ce Prince se trouva commander l'Armée dans le même tems que la paix entre la France & Cromwel fut conclue & publiée, & que par un des articles de ce Traité, il devoit être nommément banni du Roïaume. L'Armée resta quelques jours à Mouy : le Duc reçut ordre le dix de la conduire à Mondécour, entre Noïon & Chauni. M. de Turenne y retourna le quatorze, après que par l'accommodement fait avec M. d'Hocquincourt, la Cour fut hors d'inquiétude de ce côté-là, & donna permission à ce Prince de quitter l'Armée.

Le Cardinal le reçut à Compiègne parfaitement bien ; il s'excusa de la paix qui avoit été conclue avec Cromwel, sur ce qu'il y avoit été obligé par une nécessité indispensable pour le bien de l'Etat & la sûreté de la Couronne ; il lui dit qu'il n'avoit conclu une ligue avec lui que pour empêcher l'effet de celle que les Espagnols avoient proposé ; par laquelle ils offroient de l'aider à prendre Calais, pour la lui laisser entre les mains ; qu'il avoit falu prévenir les conséquences d'un Traité si dangé-

reux ; en s'accommodant avec lui ; mais que nonobstant les clauses qui avoient été insérées contre ce Prince dans la paix qui avoit été conclue, il trouveroit toujours le Roi dans les mêmes sentimens d'estime & d'amitié pour lui. Il doit cette justice à la mémoire du Cardinal, d'avouer qu'il auroit été un Ministre fort malhabile, s'il n'avoit, dans une conjoncture si délicate, engagé Cromwel dans les intérêts de son Maître, qui auroit eu lieu d'être fort mécontent de lui, s'il avoit laissé échaper cette importante occasion.

1655.

Ce Prince partit le vingt-trois pour Paris, où la Cour retourna peu de jours après. Le Cardinal, pour ne pas le réduire à la nécessité fâcheuse de sortir de France, considérant combien il étoit proche parent du Roi, & petit-fils comme lui de Henri IV, envoya demander à Cromwel son consentement pour qu'il pût continuer de servir dans les Armées de France : le Ministre craignoit d'ailleurs que si le Duc d'Yorck sortoit du Roïaume, les Irlandois qui étoient dans le service ne le suivissent. Cromwel consentit qu'il servît, pourvu que ce fût en Italie ou en Catalogne, ne croïant pas qu'il fût de son intérêt qu'il se trouvât dans une Armée où il devoit envoyer un Corps considérable de troupes Angloises ; & on lui proposa de commander en qualité de Capitaine-Général sous le Duc de Modène, qui étoit Généralissime des troupes Francoises en Italie.

1656.

Quand la Cour fut retournée à Paris, on témoigna au Duc d'Yorck non-seulement le desir qu'on avoit de le retenir dans le service ; mais que si Cromwel ne vouloit pas consentir aux propositions qu'on lui avoit faites sur ce su-

1656.

jet , la pension de ce Prince lui seroit toujours également païée en quelque endroit qu'il pût se retirer , pourvu qu'il ne servît point contre la France. Il accepta ensuite l'offre qui lui fut faite de servir en Italie comme Capitaine-Général , sous le Duc de Modène, Généralissime des troupes de France & de Savoïe en Piémont : il avoit une forte inclination d'acquérir de plus en plus de l'expérience dans les armes ; & la tendre amitié que sa tante la Duchesse de Savoïe lui avoit témoignée en toutes occasions , lui faisoit embrasser ce parti avec d'autant plus d'agrément , qu'il avoit beaucoup de reconnoissance pour ses bontés , & qu'elle souhaitoit passionnément de l'avoir auprès d'elle.

Au commencement de Février . . . sur la nouvelle que le Roi d'Angleterre étoit allé de Cologne en Flandre , tous les Colonels Irlandois qui avoient servi dans les Armées de France sous M. de Turenne & M. de la Ferté, écrivirent au Duc d'Yorck , pour l'assurer qu'ils étoient prêts de faire en bons Sujets & en gens d'honneur tout ce qu'il leur ordonneroit : il les en remercia , leur recommanda de ne point souffrir en aucune manière que leurs soldats passassent en Flandre par bande ou à la file , quoique les Espagnols vinssent à les en solliciter , à l'occasion de ce que le Roi s'étoit retiré chés eux ; & qu'ils conservassent leurs régimens entiers , tant pour le service de Sa Majesté , quand il en seroit besoin , que pour leur propre avantage : outre que leurs soldats ne pouvoient point se disperser tant qu'il seroit en France , sans porter un grand préjudice à ses affaires particulières ; & que quand il seroit tems de se servir de leurs offres , il les en

feroit avertir.

Quand on fut que le Roi d'Angleterre étoit non-seulement en Flandre , mais qu'il avoit signé un Traité avec l'Espagne , tout le monde crut que le Duc d'Yorck s'y retireroit aussi. Ce Prince avoit coutume de s'entretenir confidemment de ses affaires avec M. de Turenne, qui le conseilla d'écrire au Roi son frère , pour lui représenter qu'ayant servi en France , y ayant reçu son éducation , & contracté amitié avec les personnes les plus considérables à la Cour & dans les Armées, dont le crédit pourroit être un jour utilement employé pour l'avantage de Sa Majesté , il croïoit qu'il étoit de son intérêt de lui permettre de rester en France ; au-lieu qu'en la quittant, il hazardoit d'y perdre & les amis & le crédit qu'il y avoit; qu'il ne croïoit pas pouvoir lui rendre de grands services en Flandre , où il suffisoit aux Espagnols que Sa Majesté & le Duc de Glocester y fussent ; outre qu'il n'avoit été fait aucune mention de lui dans le Traité , & qu'ils n'avoient point témoigné souhaiter qu'il fût de la partie; que s'ils venoient à le demander dans la suite, Sa Majesté pouvoit consentir secrettement qu'il restât en France, & paroître fâché contre lui de sa desobéissance apparente ; que cela satisferoit les Espagnols, & que cette connivence ne seroit connue que de celui qui en porteroit la proposition & le consentement.

Le Duc d'Yorck goûta fort cet avis, le communiqua à la Reine sa mère, qui l'approuva, & il résolut d'envoïer Charles Berkeley en faire la proposition au Roi son frère; mais le Roi, bien loin de consentir à la demande du Duc, lui envoïa immédiatement un ordre ab-

1656. solu de le venir joindre en Flandre avec toute la diligence possible. Il obéit aussi-tôt; & la Cour de France y consentit.

1657. Le commencement de cette Campagne fut fort glorieux au Prince de Condé. Comme il faisoit la revue de sa Cavalerie à la Buftière sur la Sambre, d'où elle devoit aller au rendez-vous général de l'Armée, il fut averti que M. de Turenne & M. de la Ferté avoient assiégé Cambrai, qu'il savoit n'avoir qu'une foible garnison: il marcha immédiatement & sans hésiter pour tâcher de la secourir, avant que les François pussent être informés de sa marche & qu'ils eussent perfectionné leurs lignes. Il prit ses mesures de manière qu'il arriva la nuit; & quoique les François fussent à cheval & en bon ordre, il se fit un passage au travers des deux lignes de Cavalerie, qui se trouvèrent dans son chemin & qui ne purent arrêter un Corps de troupes si considérable, dont l'unique affaire étoit de pénétrer jusqu'à la Ville; ce qui fut exécuté avec fort peu de perte. Il arriva à la contrescarpe, & le Comte de Salazar, Gouverneur de la Place, s'attendoit si peu à ce secours, que le Prince de Condé fut longtems à la palissade avant qu'on lui ouvrit les barrières: cette surprise fut d'autant plus agréable pour lui, qu'il n'étoit pas un grand soldat, que sa garnison étoit foible, & que s'il n'avoit été secouru dans ce tems-là, il alloit abandonner la Ville pour défendre la Citadelle. Cette Place étoit d'ordinaire pourvue de monde, & ce qui causa qu'elle ne le fut point alors, fut l'opinion qu'eurent les Espagnols que Cromwel envoiant six mille hommes de ses troupes pour se joindre aux François, ils avoient dessein d'attaquer quel-

Place maritime. Ainsi ils fortifièrent toutes leurs garnisons de ce côté-là, & le Cardinal eut été informé que celle de Cambrai étoit favorable, crut l'occasion d'autant plus favorable pour la prendre, qu'il avoit de longue-main une forte passion d'en devenir l'Evêque & le Prince : & véritablement sans l'extrême diligence & le parti que prit subitement & par hazard le Prince de Condé de la secourir, elle eût été prise ; car s'il s'étoit trouvé à Bruxelles lorsque les Espagnols furent avertis du siège, les François auroient achevé leurs lignes avant qu'ils eussent pu délibérer & résoudre sur les moyens de le faire lever. M. de Turenne, qui avoit compté sur la lenteur & la gravité ordinaire des Espagnols, fut extrêmement surpris de la promptitude du Prince de Condé ; & ayant appris par quelques prisonniers le nombre & la qualité des troupes qui étoient engagées dans la Ville, jugea à propos d'en lever le siège, & en donna avis à la Cour. Le Prince de Condé y ayant laissé une garnison suffisante, retourna à Bruxelles & envoya le reste de ses troupes au rendez-vous général qui étoit auprès de Mons.

Ce mauvais succès déconcerta les mesures que les François avoient prises pour cette campagne : ils abandonnèrent le dessein d'entreprendre aucun autre siège considérable. Ils divisèrent leur Armée ; M. de la Ferté avec une partie fut attaquer Montmédi, & M. de Turenne avec l'autre marcha du côté de la mer pour joindre l'Infanterie Angloise qui étoit débarquée ; après quoi il retourna sur ses pas pour observer les mouvemens des Espagnols, qui quittèrent le dix-neuf de Juin le voisinage de Mons pour aller camper sur la

1657. Sambre un peu au-dessus de Thuyn. Le vingt-deux, l'Armée passa la rivière; le lendemain elle campa proche de Philippe-ville, faisant mine de vouloir secourir Montmédi. M. de Turenne se hâta de gagner les devants; le dessein étoit de l'amuser & de lui donner le change, en tombant sur Calais qu'on espéroit emporter en peu d'heures par un endroit dont on connoissoit la foiblesse. Les Espagnols médisoient ce dessein dès avant le départ de l'Archiduc, qui avoit envoie des Ingénieurs déguisés pour reconnoître les défauts de la Place. Ils n'avoient pu encore trouver l'occasion de l'attaquer; ils crurent enfin y réussir, & avoient pris des mesures si justes, que l'entreprise paroissoit immanquable: elle fut conduite avec tant de secret, que les ennemis n'en eurent pas le moindre soupçon. On avoit laissé en quittant Mons un Corps de Cavalerie derrière, qui avec l'Infanterie qu'on pouvoit tirer des garnisons voisines, suffisoit pour commencer l'affaire.

Après avoir engagé M. de Turenne à s'avancer vers Montmédi, l'Armée d'Espagne retourna subitement sur ses pas, & se mit en marche vers Calais le vingt-six. Dom Juan, le Prince de Condé & Caracène prirent les devants avec la Cavalerie par le plus court chemin, & laissèrent le Duc d'Yorck & Marfin avec l'Infanterie pour suivre en toute diligence: le bagage & le canon marchoient plus avant dans le païs. Le Prince de Ligne avoit été choisi pour l'exécution de cette entreprise, & pour en avoir la principale conduite: il fut envoie un jour devant la marche de l'Armée, pour se mettre à la tête des troupes qu'on avoit laissées derrière pour cet effet. Le Duc

Yorck marcha la première nuit jusqu'à Tilli avec l'Infanterie ; le vingt-sept il arriva aux auxbourg de Mons , le vingt-huit à Bruxelles ; le vingt-neuf aiant passé l'Escaut à Tournai , il vint camper à Pont-à-Bouvines : le trente-un il marcha le long des murailles de Lille , passa la Lys à Armentières & campa à Nieukerke. Le lendemain premier de Juillet il arriva à Hasebrouck , & le deux à Arques à une lieue de S. Omer , où en arrivant il se proposoit d'être avant la nuit devant Calais ; mais il reçut une lettre de Dom Juan par laquelle il lui mandoit que l'entreprise avoit manqué , & lui ordonnoit de rester à Arques jusqu'à nouvel ordre. Le Prince de Ligne étoit sorti de Gravelines aussi-tôt qu'il fut nuit pour exécuter le dessein à la marée basse , en se saisissant de la partie de la Place hors des murailles qui joignoit au quai , après quoi on se pouvoit rendre maître de la Ville en moins de douze heures : mais il arriva une demi-heure trop tard , & l'eau se trouva si haute qu'il fut impossible de passer , & il fut obligé de se retirer sans avoir fait aucune chose que de donner une chaude allarme à la Ville , & montrer au Gouverneur l'endroit de sa Place le plus foible , qu'il prit soin ensuite de fortifier de manière à ôter aux Espagnols l'espérance de la pouvoir surprendre.

Cette grande marche n'aïant produit aucun effet , la Cavalerie & l'Infanterie se rejoignirent à Querne à une lieue d'Aire le quatre de Juillet , & le canon & les bagages y arrivèrent un jour ou deux après. L'Armée marcha le six à Bouré proche de Lillers , y resta quelques jours & fut camper vers le douze à Brouai , le lendemain à Lens , ensuite à Reu sur la

1657. Scarpe , & le quinze à Sauchi-Cauchy entre Arras & Cambrai; & après y avoir campé jusqu'au vingt-un, elle marcha à Marcoin

Pendant qu'on perdit ainsi le tems à faire tant de marches inutiles, M. de la Ferté continua le siège de Montmédi qui fit plus de résistance qu'il n'avoit attendu, la Place étant forte & aiant une bonne garnison. M. de Turenne de son côté observoit les mouvemens des Espagnols, sans pourtant s'éloigner du siège, pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la Ville. L'Armée étant décampée de Marcoin le vingt-sept, marcha au Catelet, le lendemain à Fervaques, le vingt-neuf à Origni sur l'Oise où elle ne resta qu'un jour : elle alla camper ensuite à Eglancourt jusqu'au huit d'Août, qu'elle marcha à Feron; le lendemain à Maccon proche de Chimai, & le dix à Aublin, à une lieue de Marienbourg, où on fut la prise de Montmédi qui se défendit avec tant de bravoure & d'opiniâtreté, qu'elle ne capitula qu'après que les ennemis se furent logés dans un bastion & y eurent dressé une batterie de six canons. On apprit en même tems que M. de Turenne marchoit en Flandre pour y entreprendre un siège: il falut recommencer à marcher le quatorze, & on n'arrêta point jusqu'au vingt, qu'on arriva à Calonne sur la Lys à une lieue de S. Venant, que M. de Turenne avoit assiégé, & dont les lignes étoient déjà si avancées, que cette considération & la disproportion des forces ne permit point d'entreprendre le secours de cette Place. On s'étudia seulement à couper les vivres aux ennemis, & à empêcher le passage d'un convoi de quatre ou cinq cens chariots qui devoit passer le lendemain de Béthune à leur Armée, On jugea à

propos pour cet effet de décamper & de se poster à Montbernensson , par où il étoit absolument nécessaire qu'ils passassent. Le païs par où on devoit marcher étant fort couvert & entrecoupé de haies & de fossés , on commanda des travailleurs pour marcher avec des bèches & des haches à la tête de chaque régiment , & leur faire des passages , afin que l'Armée pût entrer en bataille dans la plaine qui n'étoit qu'à la portée du canon des ennemis. On étoit prêt à décamper dès la pointe du jour , & néanmoins on ne marcha que sur le midi : la raison de ce délai est d'autant plus difficile à deviner , que le succès du dessein dépendoit de la diligence. On ne manqua point d'en avertir Dom Juan ; & le Duc d'Yorck lui représenta que le moindre retardement donneroit lieu au convoi d'entrer dans les lignes : mais pour tout ce qu'on put dire , l'Armée ne s'ébranla que vers midi. Le Prince de Ligne Général de la Cavalerie étoit à la tête de la droite , le Prince de Condé à la gauche , & le Duc d'Yorck que Dom Juan avoit prié de faire ce jour-là la fonction de Mestre de Camp Général , étoit à la tête de l'Infanterie. Dom Juan & le Marquis de Caracène marchoient devant avec leurs trois Compagnies de Gardes , jusqu'à ce qu'arrivant auprès de la plaine , ils voulurent , suivant leur coutume , faire la sieste.

L'Armée ne pouvoit aller que lentement dans un païs si fourré ; néanmoins le Duc d'Yorck n'avoit plus qu'un enclos à passer pour arriver avec l'Infanterie dans la plaine , lorsqu'il aperçut le convoi des ennemis , qui descendant de Montbernensson marchoit en toute diligence pour gagner les lignes. Ce Prince aiant passé la dernière haie fit mettre son

1657.

Infanterie en bataille, & voïant que le Prince de Ligne étoit auffi dans la plaine avec quatre ou cinq escadrons, il l'envoïa avertir de l'approche du convoi, & qu'il n'avoit qu'à marcher pour le prendre entièrement, les ennemis n'ayant que trois escadrons d'escorte: il répondit qu'il voïoit la chose auffi-bien que lui, que rien n'étoit plus aisé que d'enlever le convoi, mais qu'il n'osoit l'attaquer sans ordre de Dom Juan, ou du Marquis de Caracène. Le Duc fut trouver lui-même le Prince de Ligne, le conjura de ne point perdre une si belle occasion pour être trop scrupuleux: mais il repliqua qu'il ne connoissoit point jusqu'où alloit la sévérité Espagnole; qu'en attaquant sans ordre il pourroit lui en coûter la tête, principalement s'il ne réussissoit pas, ou qu'il vint à recevoir le moindre affront. Le Duc lui répondit qu'il n'y avoit point de mauvais succès à craindre; que M. de Turenne pouvoit bien faire sortir quelque Cavalerie, mais qu'il ne hazarderoit point d'envoïer son Infanterie hors des lignes. Il ajouta que si les Espagnols venoient à l'inquiéter pour cette action, il consentoit d'en prendre tout le blâme sur soi-même, & qu'il pouvoit légitimement s'excuser de ne l'avoir fait que par obéissance pour lui, puisqu'il faisoit ce jour-là la Charge de Mestre de Camp Général: mais toutes ces raisons ne purent rien gagner sur le Prince de Ligne, l'occasion se perdit. Le convoi qui reconnut le danger redoubla sa diligence, & quand la plupart des chariots furent entrés dans les lignes, les trois Compagnies des Gardes vinrent se joindre au Prince de Ligne, avec ordre d'attaquer le convoi. Il ne prit avec lui que la Compagnie de ses propres

pres Gardes. Le Duc d'Yorck y envoia la sienne; mais les quatre premières, conduites par le Comte de Colmanar neveu de Caracène, jeune & sans expérience, marchèrent si précipitamment & en desordre, que si les trois escadrons ennemis eussent voulu disputer le terrain, ils les auroient battus. Berkeley Capitaine des gardes du Duc, qui voïoit leur mauvaise manœuvre, les suivit en bon ordre & leur fut d'une grande utilité; car les trois escadrons François aiant été forcés, ils les poursuivirent avec la même imprudence qu'ils avoient marché à eux, & s'engagèrent avec eux pêle-mêle jusques dans les lignes dont les ennemis n'avoient pas eu le tems de fermer la barrière: mais ils en sortirent plus vite qu'ils n'y étoient entrés, & s'enfuirent sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils eurent gagné la Compagnie de Berkeley, qui s'étoit avancé jusqu'à la portée du mousquet des lignes. Ils se rallièrent & devinrent si prudens & si flegmatiques, que sans se piquer de conserver le poste d'honneur qui leur appartenoit, ils laissèrent à Berkeley celui de faire l'arrière-garde, & ils revinrent dans cet ordre joindre l'Armée qu'ils trouvèrent en bataille dans la plaine à la portée du canon des ennemis, où après avoir resté quelque tems, elle se retira un peu en arrière & fut camper à Montbernensou. Les ennemis ne perdirent point un seul chariot de leur convoi: ils eurent quelques hommes tués, blessés & prisonniers. Le Marquis de Renty, homme de qualité, & Quierneux qui commandoit le régiment de Gesvres, moururent de leurs blessures.

Après avoir manqué le convoi & considéré que les ennemis étoient trop forts pour pou-

1657.

voir espérer de forcer leurs lignes, on délibéra sur ce qui étoit à faire pour les obliger à lever le siège, ou quelle Place on pouvoit attaquer & prendre avant qu'ils l'eussent fini: la chose fut arrêtée dans un Conseil de guerre qui fut tenu le lendemain du jour qu'on arriva à Montbernenson. On résolut d'aller assiéger Ardres, mais on en remit l'exécution jusqu'au vingt-cinq, de peur que les ennemis n'aient point encore ouvert la tranchée, ne quittaient cette entreprise pour venir engager Dom Juan à combattre malgré lui. Ce délai dont la raison étoit foible, fut fort préjudiciable; M. de Turenne ne perdit point de tems, & fit ouvrir la tranchée la même nuit qu'on arriva à Montbernenson. L'Armée en partit le vingt-cinq au matin, & arriva devant Ardres le vingt-sept avant midi. On s'attacha d'abord à établir les quartiers pour empêcher qu'il n'entrât du secours dans la Place, où on savoit qu'il n'y avoit pas plus de trois cens fantassins. On perdit ce jour-là & la nuit à travailler à une circonvallation; qui, au jugement de tout le monde, étoit fort inutile; au-lieu que si on avoit attaqué la Place cette nuit-là, on l'auroit probablement emportée.

Cette lenteur des Espagnols m'engage à une digression qui peut entrer ici fort à propos, pour s'étonner moins des fautes qu'on leur a déjà vu commettre & de celles qui suivront. Dom Juan observoit en campagne les mêmes formalités que s'il avoit été à Bruxelles: il étoit par-tout d'un accès également difficile. Il dormoit, comme il a déjà été remarqué; aussi-bien que le Marquis de Caracène, fort près de la plaine quand le convoi passoit, & leurs

domestiques qui le virent descendre la montagne aussi-bien que le reste de l'Armée, n'osèrent jamais les éveiller pour les en avertir. Mais ce qui doit surprendre davantage, c'est que Dom Juan & le Marquis qui avoient tous deux beaucoup de bon-sens, d'esprit & de bravoure, pussent s'attacher à des formalités qu'ils savoient bien être préjudiciables au service de leur Maître & à leur propre réputation. Le Marquis étoit un fort bon Officier, avoit servi longtems, passé par tous les degrés, & devoit sa fortune à son mérite; & si Dom Juan n'avoit pas eu le malheur, pour ainsi dire, d'être élevé comme Fils d'Espagne, il étoit doué de qualités capables d'en faire un grand homme : mais les scrupuleuses formalités gâtoient tout. Quand l'Armée marchoit, ils n'alloient jamais à la tête que quand l'ennemi étoit en présence. Quand les troupes étoient à moitié forties du Camp, ils montoient à cheval, marchoient à la tête de leurs trois Compagnies de Gardes, droit aux quartiers qui leur avoient été marqués, sans se mettre en peine de l'Armée, ni de reconnoître la situation du terrain, ni de savoir les quartiers des Généraux. Ainsi dans une allarme, ou à l'approche des ennemis, ils ne connoissoient ni le campement, ni même où étoit la grand-Garde ni les Gardes avancées. Dom Juan avoit coutume le plus souvent en arrivant à son quartier, quelque bonne heure qu'il fût, de se mettre au lit; il y soupoit, & ne se levoit pas jusqu'au matin. Quand l'Armée ne marchoit pas, il sortoit, & montoit rarement à cheval.

Mais pour revenir au siège d'Ardres, il se tint un Conseil de guerre au quartier du Marquis de Caracène, pour résoudre par où on

1657. attaqueroit la Place. Quand les Généraux furent assemblés, on les fit tous monter au haut d'une tour qui s'y trouvoit, d'où on les pria de reconnoître la Place avec des lunettes d'approche; & sans examiner la chose de plus près, on résolut que les Espagnols attaqueroient une demi-lune entre deux bastions, que le Duc d'Yorck feroit la sienne à celui de la droite, & le Prince de Condé à celui de la gauche; & que pour ne point perdre de tems, on feroit en sorte d'attacher cette même nuit le Mineur au Corps de la Place.

Le Duc d'Yorck & le Prince de Condé ne se contentant point d'avoir vu la Place du haut de la tour, furent la reconnoître de plus près. Dom Juan & le Marquis n'allèrent point en personne reconnoître leur attaque, ils envoièrent seulement un Major de bataille pour leur en rendre compte, n'étant point la coutume des Généraux Espagnols de s'exposer en de semblables occasions. Toutes choses étant disposées, on commença les attaques dès le soir, après un signal qui fut donné du quartier de Dom Juan. Les assiégés n'ayant point de monde pour défendre leurs dehors, on avança sans peine jusqu'au pied du fossé, où on fit un logement avant de tenter d'attacher le Mineur. Le régiment du Duc d'Yorck fut employé à l'attaque de ce Prince; le Lord Muskery qui le commandoit avoit un Capitaine & quelques soldats des autres bataillons pour le rendre plus fort. Le Duc prit soin de lui envoier des fascines & tout ce qui lui étoit nécessaire; & étant allé ensuite visiter les travaux avec le Duc de Glocester, il trouva que le Lord Muskery avoit tout mis en bon état; qu'il avoit presque fini son logement

au bord du fossé vis-à-vis la pointe du bastion, & qu'il avoit déjà logé le corps du bataillon dans le fossé du ravelin qui couvroit la pointe du bastion. Ce Prince crut qu'il étoit tems d'attacher le Mineur : mais aiant apperçu au clair de la lune qu'il y avoit de l'eau dans le fond du fossé, il envoya un Sergent pour le sonder, qui rapporta que cette eau n'étoit pas assez profonde pour empêcher les Mineurs. Il les fit descendre dans le fossé avec un Sergent & quelques soldats, pour porter les madriers à la faveur desquels ils devoient se loger. Le jour commençant à paroître, ce Prince & le Duc de Glocester se retirèrent & retournèrent à leurs quartiers. On ne donnera point de détail des autres attaques, & on dira seulement qu'aiant eu le même succès & aiant attaché leur Mineur, on ne doutoit point que la Place ne se rendît en moins de vingt-quatre heures. On fut dire à Dom Juan & au Marquis de Caracène, qui étoient en carrosse derrière leurs attaques hors de la portée du canon, que le Prince de Condé & le Duc d'Yorck étoient allés visiter les travaux. Dom Juan répondit : *No hazen ben, Ils ne font pas bien.*

Le matin un peu après le soleil levé, on eut avis de la prise de S. Venant & que M. de Turenne avançoit pour venir secourir Ardes. On assembla immédiatement un *Junto*, & on résolut aussi-tôt de lever le siège. L'embaras étoit de retirer les troupes des attaques ; on n'avoit pas eu le tems de faire des travaux & des tranchées pour la communication, ainsi ils ne pouvoient en sortir qu'à découvert. On commença par retirer les Mineurs, ce qui fut exécuté à l'attaque du Duc par les soins

1657. du Lord Muskery, qui, avant de rien faire connoître aux Officiers qui étoient avec lui, des ordres qu'il avoit reçus, fit dire aux Mineurs de revenir le mieux qu'ils pourroient, & que pour favoriser leur retraite il feroit faire grand feu sur les assiégés. Il fit croire aux soldats qu'il les retiroit, parce qu'il avoit été averti que cet endroit étoit contreminé; & ils arrivèrent au logement à la faveur du grand feu de la mousqueterie, sans aucun accident. Il déclara ensuite l'ordre qu'il avoit reçu, & leur commanda quand il donneroit le mot, de se retirer avec toute la diligence possible jusqu'à un endroit qu'il leur marqua hors de la portée du mousquet, où ils devoient se rallier. Le Duc d'Yorck de son côté commanda trente maîtres avec un Lieutenant pour s'approcher de la Place autant qu'ils pourroient, sans s'exposer, jusqu'à ce qu'il vit les soldats revenir de l'attaque, & alors de galoper parmi eux pour apporter les Officiers ou soldats qui viendroient à tomber. Le Duc les suivit pour voir exécuter ses ordres, & trouva que comme ses soldats se retiroient de l'attaque, le Lieutenant & ses cavaliers se tenoient tranquillement derrière une haie à la portée du mousquet de la Place: le Duc galopa au Lieutenant pour lui réitérer l'ordre qu'il lui avoit donné; il obéit, & pour réparer sa faute, marcha jusqu'au bord du fossé: & quoique les assiégés fissent grand feu, il n'y eut d'Officiers que le Capitaine Keith, & peu de soldats blessés, dont il n'en mourut aucun; ce qui fut aussi heureux qu'extraordinaire. On perdit quelques Mineurs aux autres attaques; & après qu'on se fut retiré par-tout avec fort peu de perte, on fit marcher les ba-

gages vers Gravelines, & toute l'Armée suivit. Cette marche fut extrêmement pénible. En arrivant sur le bord du plat-païs, on fut obligé de faire alte jusqu'à ce que le canon & le bagage fussent sur la seule digue ou chaussée qui conduit de Polincove à Gravelines, que les grandes pluies avoient rendu presque impraticable. La pluie qui continuoît sans cesse, la tempête, l'obscurité de la nuit, le chemin gras & bourbeux, & les fréquentes altes qu'il falut faire, désolèrent les troupes & les mirent dans un si grand desordre, qu'il ne fut pas possible aux Officiers d'empêcher les soldats de se débander & de chercher du couvert où ils pouvoient. Il ne se trouva pas le matin dix hommes ensemble de chaque régiment; tout ce qu'on put faire fut de les rassembler le lendemain. Le trente l'Armée campa à Broukerke; celle de France eut sa part du mauvais tems la nuit qu'ils marchèrent dans la plaine de S. Omer pour venir à Ardres, lorsque celle d'Espagne en leva le siège. Le trente-un on passa la Colme, & on mit les troupes en quartier à Dringam & dans les villages circonvoisins, pour les remettre un peu de tant de fatigues. Le païs étoit si coupé qu'il eût été très difficile d'y camper en bataille, mais l'ennemi étoit si éloigné qu'il n'y avoit point de risque. Le deux de Septembre on marcha vers Mont-Cassel; & les troupes aiant été cantonnées dans les villages aux environs, on y resta jusqu'au sept, qu'aiant appris que M. de Turenne étoit vers la Motte-aux-Bois, on fit marcher l'Armée à Wormhout, où on eut avis le douze que les François avoient pris la Motte-aux-Bois, & qu'ils s'approchoient une seconde

1657. fois de l'Armée. Elle repassa la Colme le jour suivant, dans la résolution de défendre le passage de cette rivière le long de laquelle on campa. Les Espagnols étoient postés depuis le Fort de Linck jusques vers Spicker; le poste du Duc d'Yorck s'étendoit ensuite depuis l'endroit où leur quartier se terminoit, jusqu'à Bergue S. Vinoux; & le Prince de Condé ensuite jusqu'à Bergue même. On rompit tous les ponts, & on fit des travaux derrière les gués, jusqu'au dix-sept qu'on apprit que M. de Turenne avançoit pour les prendre en flanc, aïant passé la Colme au-dessus de Linck. On détacha aussi-tôt la plupart des régimens d'Espagnols natifs avec quelque Cavalerie, pour se jeter dans Gravelines. Les trois régimens Italiens de Dom Tito del Prato qui les commandoit furent envoïés au Fort de Mardyck, & le reste de l'Armée se retira derrière le canal qui va de Bergue à Dunkerque; le Prince de Condé aïant son quartier à Bergue, Dom Juan à Dunkerque, & le Duc d'Yorck à Oudekerke. On planta le canon tout le long du canal, où l'on trouva des batteries toutes prêtes.

Un jour ou deux après que les Espagnols eurent quitté la Colme, les François arrivèrent devant Mardyck & l'assiégèrent. Ce fut en partie en exécution du Traité fait avec Cromwel, par lequel ils s'engageoient de le mettre en possession de quelque Place maritime de la Flandre; & Mardyck étoit la seule qu'ils pouvoient attaquer dans une saison si avancée, vu le soin qu'on avoit pris de munir Gravelines & Dunkerque de toutes les choses nécessaires pour une longue & vigoureuse défense.

Les François en arrivant devant Mardyck travaillèrent immédiatement à leurs lignes du côté de Dunkerque, & à leurs approches du côté du Fort. Les fourages aiant été consommés aux environs, ils furent obligés le lendemain matin d'en aller chercher dans trois grandes Fermes qui n'étoient qu'à demi-portée du canon des retranchemens des Espagnols, & qui avoient été préservées par le crédit que trouvèrent auprès de quelques Officiers de l'Armée les propriétaires de ces maisons: il y avoit même une Garde extraordinaire pour empêcher qu'on y touchât. Celui qui la commandoit ne put pas ne point juger, quand il vit les François en approcher avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, à quelle intention ils y venoient: mais suivant la coutume des Espagnols, il se retira sans oser mettre le feu dans les Fermes, parce qu'il n'en avoit point d'ordre. Le canon des lignes aiant tiré quand l'avant-garde des ennemis approcha, le Duc d'Yorck, dont le quartier n'étoit éloigné que d'un demi-mille de là, y accourut, trouva qu'ils travailloient déjà à se couvrir, & à se retrancher pour se défendre si on venoit les attaquer; & rencontrant le Prince de Ligne qui faisoit ce jour-là la fonction de Mestre de Camp général, il lui demanda ce qu'il avoit dessein de faire, & s'il vouloit laisser fourager les ennemis tranquillement devant ses yeux? Il répondit à son ordinaire, que sans les ordres du Marquis de Caracène ou de Dom Juan, il n'osoit rien entreprendre: & sur ce que le Duc lui repliqua qu'avant qu'ils pussent arriver, les François seroient retranchés & qu'on ne pourroit plus les déloger ni bruler le fourage; il répondit que cela étoit vrai, mais

1657. qu'il n'entreprendroit rien sans des ordres positifs. Le Duc lui dit qu'il alloit donc lui-même attaquer les ennemis avec ses propres troupes, le priant seulement de faire border sa ligne par son Infanterie : mais il répondit encore, que le pont étant dans le quartier des Espagnols, il ne pouvoit pas lui permettre d'y passer, parce que s'il y avoit quelque chose à faire, c'étoit aux Espagnols à l'exécuter ; ainsi toutes les propositions ne servirent de rien. Pendant qu'on attendoit les ordres de Dunkerque, les François fouragèrent sans autre inquiétude que celle du canon qui tira toujours sur eux, dont le bruit fit venir de Bergue le Prince de Condé. Le Duc d'Yorck l'informa aussi-tôt de ce qui s'étoit passé entre lui & le Prince de Ligne : il n'en fut point du tout surpris, & assura le Duc que quand il auroit servi aussi longtems que lui avec les Espagnols, il s'accoutumeroit à leur voir commettre beaucoup de fautes considérables, sans s'en étonner. Les ennemis, après avoir fouragé tant qu'il leur plut, se retirèrent, & laissèrent derrière eux environ cent chevaux que le canon leur avoit tué. On ne sait point combien d'hommes ils perdirent ; mais on ne trouva aucun corps mort, soit qu'ils les eussent emportés, soit qu'ils les eussent enterrés sur la place dans quelque endroit qu'on ne put découvrir.

Deux ou trois jours après, le Fort de Mar-dyck se rendit & fut, en conséquence du Traité fait avec Cromwel, mis le lendemain entre les mains de Reynold ; & peu de tems après les François aiant réparé les brèches & comblé les travaux, se retirèrent en quartier de rafraichissemens & de fourages dans leur país.

L'Armée d'Espagne continua de camper où elle étoit, & on publia qu'on reprendroit Mardyck. La maladie causée par le mauvais air fut si générale, qu'à la réserve des Espagnols naturels, peu d'Officiers & de soldats furent exemts de fièvre, & plus de la moitié se trouvèrent dans un même tems incapables de rendre aucun service. Les troupes que commandoit le Duc d'Yorck en furent les plus maltraitées; il fut presque le seul des Officiers ou Volontaires de qualité & de toute sa maison qui n'en fut point attaqué. Le Duc de Gloucester quitta l'Armée malade; & le Prince de Condé le fut à un point que les Médecins craignirent pour sa vie. Peu de tems après, le Roi d'Angleterre vint à Dunkerque solliciter Dom Juan au sujet de quelques affaires particulières, & pour le faire souvenir de quelques promesses qu'il avoit faites à Sa Majesté par rapport à l'Angleterre.

Les Anglois qui étoient dans Mardyck travaillèrent à réparer les anciennes fortifications autour du Fort, ce qui leur étoit d'autant plus facile, que les fossés n'avoient point été comblés, & que l'on n'avoit applani qu'une petite partie du parapet. Dom Juan en aiant été averti, résolut d'y marcher un soir avec toute l'Armée, pour raser en un jour les ouvrages qu'ils avoient élevé en un mois. C'étoit plus par ostentation & pour faire croire au peuple qu'il avoit dessein de reprendre ce Fort, que dans l'espérance que cela eût aucune suite. Le jour aiant été arrêté pour cette expédition, il sortit de Dunkerque le soir à la tête de l'Armée, accompagné du Roi d'Angleterre : l'obscurité étoit si grande, qu'il falut marcher aux flambeaux. Les ennemis, qui les aperçurent,

1657. crurent qu'on alloit les escalader ou au moins les affièger , & se préparèrent à se défendre , allumant des fallots autour du Fort. Quand on arriva un peu plus près que la portée du canon , l'Armée éteignit les siens. Sa Majesté , Dom Juan & le Marquis de Caracène arrêterent avec la Cavalerie , pendant que l'Infanterie avançoit : les Espagnols étant commandés par Maréchal de bataille , marchèrent à l'endroit des dehors qui regardent Dunkerque ; le Comte de Marfin avec l'Infanterie du Prince de Condé , du côté qui regarde Gravelines ; & le Duc d'Yorck , à la tête de la sienne se posta au milieu des deux. Quand on approcha du Fort , les ennemis firent un feu continuel de canon & de mousqueterie , & les petites Frégates qui étoient dans la fosse ne cessèrent pas aussi de tirer. L'Infanterie en souffrit peu , parce qu'elle se mit d'abord à l'abri des anciens dehors ; mais les balles qui passaient par-dessus elle , tombèrent dans la Cavalerie , & y tuèrent du monde & des chevaux. Sa Majesté s'étant avancée pour voir ce que faisoit l'Infanterie , le Marquis d'Ormond qui l'accompagnait eut son cheval tué sous lui d'un coup de canon. Chaque Corps en arrivant à son poste fit passer ses travailleurs , avec des soldats détachés pour les soutenir : mais le fossé étant trop profond du côté du Duc d'Yorck , il fut obligé de leur faire prendre le tour par l'attaque des Espagnols : cependant il le fit combler avec des fascines , & fit faire un passage pour pouvoir les soutenir , si les ennemis sortoient sur eux. Dans le moment que les travailleurs commencèrent à applanir les ouvrages , les soldats détachés firent un feu continuel contre les enne-

mis, ce qu'ils continuèrent jusques vers la pointe du jour que les dehors étant rasés, on se retira en bon ordre, & on arriva à Dunkerque lorsqu'il commença à faire grand jour. Les ennemis furent assurément plus surpris de la retraite que de l'approche; & ils s'attendoient si peu qu'on les quittât, que les Espagnols étoient déjà partis, que la garnison tiroit encore: il n'y eut pas plus de vingt cavaliers, un Capitaine du régiment de Gloucester & trois ou quatre soldats de tués; il y en eut huit ou dix de blessés. Les Anglois dans le Fort, comme on l'a su depuis, n'eurent qu'un homme de tué: & ils crurent si fort qu'on les alloit assiéger, qu'ils dépêchèrent un courier à M. de Turenne pour l'en avertir: il assembla ses troupes qui étoient en quartiers de fourage, & se mit en marche pour les venir secourir; mais sur l'avis qu'il eut que les Espagnols s'étoient retirés, il retourna dans ses quartiers.

Quelques jours après on fit une tentative pour enlever les Frégates Angloises qui étoient dans la fosse: on avoit eu dessein d'abord de les bruler; mais la chose s'étant trouvée trop difficile, on résolut d'essayer de surprendre les deux plus grosses, *la Rose* & *le Véritable Amour*, de six ou de huit pièces de canon chacune. On arma pour cet effet douze Chaloupes qui sortirent dans un tems fort calme. Dom Juan fit avertir le Roi & le Duc d'Yorck, & ils furent le long de la mer, accompagnés de toutes les personnes de qualité & des principaux Officiers, pour voir quel seroit le succès de cette entreprise: il faisoit une espèce de brouillard. Etant arrivés vis-à-vis des Frégates, on entendit crier en Anglois: *De quel*

1657.

Bord est la Chaloupe? Le Matelot voyant qu'on ne lui répondit point, & qu'une autre Chaloupe alloit aborder la Frégate, donna l'alarme, & tira un coup de canon, qui cassa la jambe d'un des rameurs: cet accident & quelques coups de mousquet qui furent tirés en même tems, donna l'épouvante aux Chaloupes, qui se retirèrent honteusement sans vouloir rien entreprendre davantage.

Le Roi d'Angleterre aiant achevé ce qu'il avoit à faire avec Dom Juan & le Marquis de Caracène, alla à Bruges, & ensuite à Gand & à Bruxelles. Le Duc d'York resta à Dunkerque pour y commander l'Armée. On avoit toujours entretenu les peuples dans l'espérance qu'on reprendroit Mardyck, pour obtenir plus facilement un subside considérable de la Province de Flandre; & pour rendre la chose plus vraisemblable, on fit de grands magasins de fascines, de gabions & de toutes les choses nécessaires pour un siège. Néanmoins il y eut ordre d'envoier les troupes le premier jour de l'an dans les quartiers d'Hiver, & le Duc qui étoit resté à Dunkerque tout ce tems-là, retourna à Bruxelles peu de jours après que Dom Juan & le Marquis de Caracène y furent arrivés.

1658.

Au commencement du Printems, on ne songea plus à Bruxelles, qu'aux préparatifs pour la Campagne; & comme la saison avançoit, les Espagnols s'appliquèrent à munit les Places les plus exposées. On étoit informé de toutes parts que les François entreprendroient cette année un siège considérable: les Espagnols eurent beaucoup d'inquiétude; car n'aiant pas suffisamment d'Infanterie pour garnir toutes leurs Places, il falloit en laisser quelques-

unes avec de foibles garnisons. Le Roi les sollicita instamment de renforcer celles de Dunkerque, leur faisant entendre qu'on lui mandoit d'Angleterre que la première entreprise seroit le siège de cette Place; que Cromwel en sollicitoit fortement les François; que tout se préparoit pour cet effet en France & en Angleterre; & que des lettres qu'il avoit fait intercepter lui confirmoient cet avis. Sa Majesté ne se contenta point de leur donner une fois ces avertissemens; elle les réitéroit chaque semaine sur la continuation des avis qu'elle recevoit d'Angleterre: mais les Espagnols n'y ajoutèrent point de foi, croiant qu'ils étoient faux, & qu'ils étoient donnés dans le dessein de leur faire dégarnir Cambrai, ou quelques autres Places du dedans du païs. Ils étoient encore si allarmés de l'entreprise sur Cambrai de l'année dernière, que toutes les raisons du Roi ne purent point prévaloir sur leurs craintes: tant leur prévention étoit grande que le Cardinal avoit toujours les mêmes vues sur cette Place, & que rien n'étoit capable de lui faire changer ce dessein, quelque engagement qu'il pût avoir avec Cromwel, à moins que la Place ne fût si bien munie qu'il jugeât le succès impossible.

Cette opinion, & plusieurs raisonnemens plus spécieux que convainquans, leur firent croire que Dunkerque ne couroit point de risque cette année. Ils négligèrent d'y mettre une bonne garnison & les munitions nécessaires; & répandant en même tems la plupart de leur Infanterie dans Aire & Saint Omer, sur les frontières du Haynaut, & renforçant la garnison de Cambrai d'un corps considérable de Cavalerie & d'Infanterie, ils négligè-

1658. rent tellement Dunkerque , qu'ils laissent même imparfaits deux Forts à quatre bastions chacun , qu'ils avoient commencé sur le Canal entre Bergue & cette Ville là , qui en auroient rendu le siège beaucoup plus difficile , puisque les ennemis eussent été obligés de prendre l'un de ces deux Forts avant de pouvoir assiéger la Place dans les formes.

On ne peut s'empêcher de faire cette remarque , que de toutes les fortifications de cette nature , ou retranchemens que les Espagnols ont fait pour la défense des rivières , on ne leur en a jamais vu tirer aucune utilité ; soit à cause qu'ils ne les achevoient point à tems ; soit parce qu'ils n'avoient point assez d'hommes pour les défendre ; ou que les François , par des marches imprévues , venoient les attaquer en flanc , comme il a été rapporté en l'année mil six cens cinquante-cinq. Il est véritablement fort difficile d'en faire aucuns dans ce pays-là , dont on puisse tirer avantage : car l'Armée qui est supérieure & maîtresse de la campagne , trouvera toujours , avec un peu de patience , les moyens de forcer les passages , ou d'entrer par quelque autre endroit dans le pays ennemi : d'où il faut conclure qu'un Général ne doit point mettre toute sa confiance sur de pareilles précautions , quoiqu'il y ait des occasions où elles peuvent être nécessaires.

Les François , suivant leur coutume , entrèrent cette année les premiers en campagne , & en marchant à Dunkerque , ils firent prisonniers de guerre le régiment du Duc de Gloucester dans Cassel , où il avoit été imprudemment envoyé , la Place n'étant d'aucune défense , par M. de Bassécour , Maréchal de Bataille ,

taille, qui commandoit toutes les troupes dans les environs. Il fit marcher en même tems le régiment d'Infanterie du Duc d'Yorck, fort d'environ cinq cens hommes, avec quelques autres régimens foibles, & de la Cavalerie qui étoient en quartier à Hondscotte, pour se jeter dans S. Omer, qu'il croïoit que les ennemis vouloient assièger: mais quand par leur marche il découvrit qu'ils en vouloient à Dunkerque, il voulut, mais trop tard, y jeter du secours; tout ce qu'il put faire, fut d'y entrer lui-même avec un peu de Cavalerie.

Le Marquis de Lède, Gouverneur de la Place, s'y jetta presque en même tems avec beaucoup de peine: il avoit été à Bruxelles y solliciter des secours d'hommes & de munitions, & il y étoit encore quand on reçut les premières nouvelles que les François marchaient à Dunkerque. On ordonna alors aux troupes qui étoient à Nieuport, Furnes & Dixmuyde, pour lesquelles Places ils avoient eu de la crainte sans sujet, de marcher à Dunkerque, à la réserve du régiment d'Infanterie du Roi d'Angleterre, d'environ quatre cens hommes, qui étoit à Dixmuyde: mais ils ne purent point y entrer; la Ville étoit déjà bloquée, & le Marquis de Lède s'y trouva assiégé. Sa force consistoit dans de grands dehors qui n'étoient que de terre, & qu'il étoit aisé d'approcher: la garnison n'avoit aucune proportion avec le vaste terrain qu'il falloit défendre, elle n'étoit que de mille hommes d'Infanterie & huit cens chevaux; il n'y avoit que fort peu de poudre & d'autres provisions. La nouvelle certaine de ce siège aiant été apportée à Bruxelles sur la fin de Mai, n'étonna pas peu les Espagnols, principalement quand ils furent qu'il n'y avoit

1658.

aucune espérance d'y pouvoir jeter du secours par mer , parce que la Flotte Angloise commandée par le Général Montaigu, fermoit l'entrée du Port. Le seul moïen qui restoit pour sauver cette Ville, étoit d'assembler l'Armée. On résolut pour cet effet dans un Conseil de guerre où assistèrent tous les Officiers Généraux , que le rendés-vous général seroit à Ypres; les ordres furent envoïés à toutes les troupes d'y marcher en diligence; & le sept de Juin l'Armée & les Généraux s'y trouvèrent. On vint camper le neuf à Nieuport, le lendemain entre Odekerque & Furnes , où le Maréchal d'Hocquincourt arriva : il étoit nouvellement venu de France par Hédin. Cette Ville, après la mort du Gouverneur , s'étoit révoltée à la persuasion du Lieutenant de Roi & de son beau-frère : ils avoient appelé les Espagnols à leur secours , avec lesquels ils convinrent de leur livrer la Place, moyennant une certaine somme , qui leur fut païée , & les Espagnols en prirent possession. Le Maréchal d'Hocquincourt avoit de longue-main une correspondance secrète avec le Lieutenant de Roi , par rapport au dessein qu'il avoit de se révolter , & d'attirer dans son parti la plupart de la Noblesse & des peuples du Vexin & de la Basse Normandie : mais ces menées furent découvertes avant qu'il pût en venir à l'exécution ; tel est ordinairement le sort de semblables entreprises : il se trouva forcé de chercher son salut dans la fuite , & il y trouva la mort. On a cru que si cette Campagne n'avoit été si desavantageuse pour les Espagnols, il y auroit eu un soulèvement en ces quartiers-là.

Pour revenir aux mouvemens de l'Armée

d'Espagne, il fut résolu le onze dans un Conseil de guerre, auquel assistèrent Dom Juan, le Prince de Condé, le Marquis de Caracène, le Maréchal d'Hocquincourt, le Prince de Ligne, (Dom Estevan de Gamare & le Duc d'Yorck ne s'y étant point trouvés par accident,) que le treize on marcheroit dans les Dunes avec toute l'Armée aussi près des lignes des ennemis qu'il se pourroit; qu'on y camperoit pour être en état de les attaquer quand on le jugeroit à propos; que le douze tous les Officiers Généraux marcheroient avec deux mille soldats commandés; pour reconnoître le terrain & marquer le campement.

Mais avant d'entrer plus loin dans ce détail, il faut rapporter ce qui se passa dans le Conseil de guerre, parce que la plupart de ceux qui y assistèrent ont voulu se disculper & s'excuser d'avoir donné l'avis qui fut suivi, ou d'avoir consenti à la résolution qu'on y prit. Le Duc d'Yorck fait ce qui suit, d'une personne qui étoit de ce Conseil, & qui, aussi-bien que les autres, a souhaité de désabuser le monde de l'opinion qu'on auroit pu avoir qu'il y eût consenti. Quand tous les Officiers Généraux furent assis, Dom Juan leur exposa le sujet pourquoi il les avoit rassemblés, qui étoit pour les consulter sur les moyens de secourir Dunkerque. Il leur représenta l'état de la Place, & la nécessité d'en faire promptement lever le siège; & s'étant étendu sur ces deux chefs, il proposa de faire marcher l'Armée à Zudcote, & de camper dans les Dunes le plus près des lignes des ennemis qu'il seroit possible, pour pouvoir trouver l'occasion de les attaquer à propos. Cette proposition fut suivie d'un long silence; & per-

1658. — sonne ne se levant pour s'y opposer, Dom Juan dit : „ Puisque je vois que vous approuvés ce que je viens de proposer, examinons „ présentement la manière & le tems d'y marcher”. Ensuite il fut résolu d'aller le lendemain reconnoître les lignes des ennemis, & le terrain pour camper.

Les Généraux furent envoyés le douze, comme il avoit été résolu, avec quatre mille chevaux & l'Infanterie détachée pour reconnoître les lignes des assiégeans, & choisir le terrain pour le campement de l'Armée. On fit halte à Zudcote pour marquer le Camp : ensuite le Duc d'Yorck, le Marquis de Caracène & Dom Estevan de Gamare traversèrent les Dunes avec quelque Cavalerie jusqu'au bord de la mer, pendant que M. de Boutteville étoit allé avec les Cravattes le long du grand chemin entre les Dunes & les prairies, s'avancant si près vers la Garde de Cavalerie des ennemis qu'il escarmoucha avec eux, & les obligea de reculer ; ce qui donna lieu de reconnoître leurs lignes.

Comme il revenoit pour faire son rapport aux Généraux, il rencontra le Maréchal d'Hocquincourt, qui le pria instamment de retourner encore une fois, & qu'il vouloit charger la Garde de Cavalerie des ennemis. M. de Boutteville eut beau lui dire qu'il avoit observé tout ce qu'on pouvoit souhaiter ; qu'il amenoit même quelques prisonniers qu'il avoit enlevés dans les Dunes : toutes ses raisons ne gagnèrent rien sur son opiniâtreté & il insista si fortement, que Boutteville ne put point le refuser. Cet entêtement ne l'exposa pas seulement au péril, mais attira encore tous les Officiers Généraux à une fort grande distance de leurs troupes ; car

le Prince de Condé le voyant aller aux lignes, le suivit ; Dom Juan apprenant qu'il y marchoit, en fit de même ; & le Duc d'Yorck, quoiqu'il eut observé avec le Marquis tout ce qui se pouvoit, sur ce qu'on lui dit que ces Messieurs alloient vers les lignes, galopapour les rejoindre, & arriva dans le moment que M. d'Hocquincourt pouffoit la Garde avancée des ennemis, & la faisoit reculer. Ce fut dans cette action que Henri Jermin du côté des Espagnols, & le Marquis de Blanquefort neveu de M. de Turenne à présent Comte de Feversham du côté des François, furent tous deux blessés à la cuisse. Le Maréchal d'Hocquincourt s'étoit avancé jusqu'à la portée du mousquet d'une Redoute, quand les ennemis parurent sur une hauteur un peu en-deçà de leurs lignes ; & dans le moment que le Duc d'Yorck approchoit de lui, ce Maréchal reçut un coup de mousquet dans le ventre, tiré de la Redoute, & mourut sur le champ. On se retira, les ennemis avancèrent, & le Prince de Condé n'étant pas sûr qu'on pût emporter le corps, s'empressa d'ôter les papiers qui étoient dans ses poches. Un Gentilhomme du Maréchal pria le Duc de faire volte-face, pour lui donner les moyens d'enlever le corps de son maître : ce Prince fit tête aux ennemis, le corps fut emporté avec beaucoup de peine, ce qu'ils auroient pu empêcher en poussant un peu vigoureusement ; mais tous les Officiers Généraux auroient encore couru grand risque d'être faits prisonniers. Ils n'avoient avec eux que les Cravattes qui n'étoient point capables de soutenir une charge vigoureuse, & ils étoient éloignés du gros de leurs troupes de plus d'un mille. Le Marquis de Caracène vint avec trois

1658. compagnies de Gardes pour les secourir, mais le danger étoit passé : il blâma la témérité avec laquelle on s'étoit exposé. On retourna à l'Armée, mais si étonnés du malheur arrivé au Maréchal d'Hocquincourt, que sans songer à reconnoître davantage les lignes des ennemis, & sans même parler de quelle manière on prétendoit les attaquer, on se retira par Furnes.

Le lendemain l'Armée marcha au lieu destiné pour le campement. Elle avoit sa droite vers la mer, la gauche le long du Canal de Furnes ; l'Infanterie formoit une ligne au devant de la Cavalerie, qui s'étendoit depuis les Dunes les plus proches de la mer jusqu'aux fossés qui sont le long du Canal ; la Cavalerie étoit sur deux lignes derrière l'Infanterie, & on avoit laissé le bagage à Furnes. L'artillerie n'étoit pas encore arrivée, ni tous les outils pour remuer la terre ; à peine y avoit-il de la poudre suffisamment pour l'Infanterie : ainsi dépourvue de tout ce qui étoit le plus nécessaire pour un combat, on campa à une moindre distance des lignes des ennemis que deux fois la portée du canon.

L'avant-garde de l'Armée arriva au Camp sur les onze heures du matin. On a su depuis qu'il étoit nuit avant que M. de Turenne pût croire que les Espagnols eussent même le dessein d'y venir camper ; mais enfin on lui amena un prisonnier qui lui confirma qu'ils y étoient : sur quoi sans balancer un moment, & sans consulter personne, il résolut de marcher le lendemain au matin pour les combattre. Il envoya ordre à ses troupes de se tenir prêtes, & aux Anglois qui étoient vers Mardyck de le venir joindre. Ils marchèrent toute

la nuit aiant un grand circuit à faire, & arrivèrent à la pointe du jour au lieu qui leur avoit été marqué.

Pendant que les François se préparoient tout de bon à donner bataille, les Espagnols étoient aussi tranquilles dans leur Camp que s'ils avoient été fort éloignés de l'ennemi. On ne défendit point le soir d'aller au fourage, comme c'est la coutume jusqu'à ce qu'on sache l'intention du Général; & les Officiers Généraux se doutoient si peu du dessein des ennemis, ou affectoient si fort de ne les point craindre, que le Duc d'Yorck soupant ce soir-là avec le Marquis de Caracène, & témoignant qu'il n'approuvoit point la manière du campement sans lignes & sans la moindre chose qui les couvrît, & qu'il croïoit que si les François ne les attaquoient point cette même nuit, ils livroient infailliblement bataille le lendemain matin; le Marquis & Dom Estevan de Gama-re répondirent *que c'étoit ce qu'ils demandoient*; & le Duc leur repliqua *qu'il connoissoit si bien M. de Turenne, qu'il promettoit qu'ils auroient satisfaction.* En effet le lendemain matin sur les cinq heures, la Garde avancée vint avvertir qu'ils avoient vu de la Cavalerie sortir des lignes des ennemis, & qu'ils croïoient qu'ils venoient attaquer l'Armée. On la fit mettre aussi-tôt sous les armes, & les Généraux allèrent les reconnoître. Le Duc d'Yorck arriva le premier à la Garde avancée, & aiant poussé jusqu'aux vedettes, il vit clairement & distinctement, que l'Armée ennemie sortoit des lignes: leur Cavalerie, avec quatre petites pièces de campagne, avançoit le long du grand chemin entre les Dunes & les prairies; l'Infanterie Françoisé sortoit sur la gauche,

1658. aiant applani quelques endroits de leur ligne autant qu'il falloit pour faire sortir un bataillon de front; & plus sur leur gauche proche de la mer avançoient les Anglois, que ce Prince reconnut par leurs habits rouges. Il retourna sur ses pas pour informer les Généraux de toutes ces circonstances, & rencontra avant d'arriver au camp, Dom Juan, qui lui demanda quel pouvoit être le dessein des François. Le Duc lui répondit qu'ils se préparoient à donner combat. Dom Juan témoigna de n'en rien croire, & dit qu'ils vouloient seulement enlever la Garde avancée. Le Duc l'assura que ce n'étoit point la coutume des François, de marcher avec un si grand Corps d'Infanterie composé des Gardes Françaises & Suisses, des régimens de Picardie & de Turenne qu'il connoissoit par leurs drapeaux, aussi-bien que les Anglois par leurs habits rouges, & avec un si gros Corps de Cavalerie & de l'artillerie à la tête, pour forcer simplement une grande Garde. Le Prince de Condé arrivant dans le même instant, rapporta à Dom Juan les mêmes circonstances que le Duc d'Yorck, & voyant le Duc de Glocester, il lui demanda s'il s'étoit jamais trouvé à une bataille; il répondit que non, & le Prince lui dit : *Dans une demi heure vous verrés comment nous en perdrons une.* On ne pouvoit plus douter du dessein des ennemis. Tous les Officiers-Généraux se rendirent chacun à leur poste, pour les combattre où on étoit avec l'avantage du terrain, qu'on eût perdu en avançant plus loin vers eux.

L'Infanterie au nombre d'environ fix mille hommes, divisée en quinze bataillons, étoit toute sur une ligne, à la réserve de deux ré-

gimens. Elles s'étendoit depuis une haute Dune proche de la mer, tout au travers des autres Dunes jusqu'aux prairies qui sont contre le Canal de Furnes. Les Espagnols naturels avoient la droite de tout : le régiment de Dom Gaspard Boniface étoit posté sur la plus haute Dune proche de la mer ; celui de Dom Francisco de Meneses qui étoit derrière faisoit face à la mer, pour empêcher que les ennemis n'attaquassent en flanc ; sur la gauche de Boniface étoit le régiment de Dom Diego de Gomés, que commandoit alors Dom Antonio de Cordoue ; sur la gauche suivoient les régimens de Seralvo ; ceux du Roi d'Angleterre & du Lord Bristol, qui ne composoient qu'un bataillon ; ensuite celui du Duc d'Yorck, commandé par Muskery. Il y avoit derrière ces deux bataillons les régimens de Richard Grace, & du Lord Willoughby, qui ne faisoient qu'un bataillon qui servoit de réserve ; sur la gauche du régiment d'Yorck étoient trois régimens Walons, un bataillon Allemand composé de quatre régimens, & ensuite sur la dernière Dune tirant vers le Canal de Furnes suivoient le régiment de Guila Allemand, le premier de l'Infanterie du Prince de Condé : & les autres qui composoient trois bataillons étoient rangés entre les Dunes & le Canal, dans les prairies du côté du grand chemin. Toute l'Infanterie qui étoit postée sur les Dunes avoit un grand avantage, en ce que les ennemis ne pouvoient venir à eux qu'en montant ces hauteurs de sable avec beaucoup de fatigue. De huit mille hommes de Cavalerie qu'il devoit y avoir, il y en avoit plus de la moitié au fourage qui ne retourna qu'après la défaite. La Cavalerie Espagnole étoit sur deux li-

1658. gnes derrière l'Infanterie entre les Dunes ; celle du Prince de Condé étoit derrière son l'Infanterie entre les Dunes & les prairies : comme il y avoit plusieurs endroits où on ne pouvoit mettre que trois ou quatre escadrons de front , on ne peut dire précisément sur combien de lignes elle étoit rangée ; & ce fut dans cette situation qu'on attendit les ennemis.

Leur Infanterie étoit sur deux lignes de sept bataillons chacune ; la première commandée par M. de Gadagne Lieutenant-Général , étoit composée d'un bataillon des Gardes Françaises qui avoit la droite , & marchoit le long des Dunes du côté du grand chemin ; ensuite un bataillon des Gardes Suisses qui marchoit sur les Dunes ; le régiment de Picardie & celui de l'Aurenne qui étoit le dernier des troupes Françaises de cette ligne , qui étoit terminée par trois régimens Anglois dont le dernier s'étendoit jusqu'aux Dunes les plus proches de la mer ; & devant chaque bataillon de cette première ligne marchaient les Enfans perdus.

Il y avoit cinq ou six escadrons entre les deux lignes de cette Infanterie ; & leur aîle droite composée d'autant d'escadrons que le terrain en pouvoit contenir , marchoit le long du grand chemin où les Dunes finissoient , commandée par le Marquis de Créqui Lieutenant-Général ; & en beaucoup d'endroits , il n'y avoit que trois ou quatre escadrons de front : quatre pièces de canon , comme il a déjà été dit , étoient à la tête de la Cavalerie de la droite. L'aîle gauche de leur Cavalerie commandée par M. de Castelnau , marchoit le long de la mer avec deux pièces de campagne ; & plusieurs Frégates légères de la Flotte Angloise s'approchant de la côte autant que la

marée le pouvoit permettre, tiroient sans cesse le canon sur les troupes Espagnoles qu'ils pouvoient découvrir dans les Dunes.

1658.

Les Anglois que commandoit Morgan, Maréchal de Camp, attaquèrent les prémiérs; le Général Lockart étant avec M. de Castelnau, à la tête de l'aîle gauche. Un peu avant qu'ils chargèrent, Dom Juan envôia prier le Duc d'Yorck d'aller à la droite, & de prendre un soin particulier de l'endroit où il voïoit avancer les Anglois : il y marcha, & ne prit des troupes du milieu de la ligne où il étoit, que sa compagnie de Gardes, & cent hommes détachés du régiment qui se trouvoit le plus près, avec deux Capitaines & des subalternes, pour en renforcer les Espagnols naturels. Il les posta auprès de Boniface, où il jugeoit que seroit le principal effort, & qu'il étoit le plus de conséquence de soutenir, parce que c'étoit la plus haute Dune, & qu'elle avançoit un peu plus que les autres voisines, outre qu'elle les commandoit. Ce fut tout ce que ce Prince put faire avant que les Anglois attaquaient : ils avancèrent avec beaucoup de fierté & de courage ; mais avec tant de chaleur, qu'ayant devancé les François, ils auroient païé chèrement cette bravoure téméraire, si on avoit profité de leur imprudence : mais ceux qui pouvoient tirer avantage de cette faute, soit qu'ils ne la remarquaient point, soit qu'ils eussent quelque raison qu'on ne fait pas, n'envoïèrent point de Cavalerie pour les prendre en flanc, & laissèrent échaper cette occasion. Ce fut le régiment de Lockart qui chargea les Espagnols de Boniface. Fenwick qui en étoit Lieutenant-Colonel, étant arrivé au pied de la Dune, la trouvant fort escarpée, fit alte

1658.

pour donner lieu à ses troupes, en prenant haleine, de monter ensuite avec plus de vigueur. Pendant qu'ils se préparoient ainsi, leurs Enfans perdus s'ouvrant sur la droite & sur la gauche, pour donner lieu au gros de monter sur la hauteur, firent un feu continuel sur Boniface; & aussi-tôt que le régiment s'ébranla pour attaquer, ils commencèrent par un grand cri. Le Lieutenant-Colonel tomba d'abord d'un coup de mousquet qu'il reçut au travers du corps; ce qui n'empêcha point le Major, nommé Hinton, de conduire le bataillon, qui n'arrêta point jusqu'à ce qu'il fût à la longueur de la pique; & malgré la résistance vigoureuse des Espagnols, qui avoient l'avantage de la hauteur, & qui étoient frais, au-lieu que les Anglois étoient fatigués & presque hors d'haleine d'avoir grimpé les sables, Boniface fut chassé en-bas, laissant sur la place sept Capitaines, de onze qu'il avoit; & Klaugher & Farel, les deux Capitaines du détachement que le Duc d'Yorck avoit joint à ce régiment, & plusieurs Officiers réformés dont la plupart étoient piquiers. Les Anglois, outre leur Lieutenant-Colonel, perdirent beaucoup d'Officiers & de soldats. Après s'être reposés peu de tems, ils descendirent de la Dune; ce que le Duc d'Yorck aiant observé, il fut les charger avec ses Gardes & ceux de Dom Juan, & étant arrivé à la longueur de la pique, il trouva que le terrain ne permettoit pas de les enfoncer qu'avec une peine extrême. Il ne laissa pas de tenter la fortune, mais ce fut sans succès; il fut repoussé: tous ceux qui se trouvèrent à la tête de sa compagnie furent ou tués, ou blessés; & sans la bonté de ses armes qui le sauvèrent, il y seroit demeuré.

Les Officiers de sa compagnie furent plus heureux que ceux de celle de Dom Juan ; il n'y eut que Berkeley , qui étoit Capitaine de la première, qui fut blessé. Le Comte de Colmenero , qui étoit Capitaine de la dernière, fut le seul qui se tira d'affaire sans accident ; tous les autres Officiers furent ou tués , ou blessés , & les Gardes si maltraités, que le Duc ne put jamais les rallier. Il en rassembla quarante des siens , qui étoient encore en état de combattre , avec lesquels il marcha au régiment de Boniface , où Dom Juan & ensuite le Marquis de Caracène avoient tâché de rallier les fuyards ; mais n'ayant pu en venir à bout, ils s'étoient retirés. Quand le Duc arriva à ce régiment , ses premiers efforts ne purent point l'arrêter. Il aperçut un nommé Elvige , Lieutenant du régiment du Roi d'Angleterre, qui étoit du détachement des Anglois dont Boniface avoit été renforcé : il lui demanda ce qu'étoit devenu son Capitaine ; il répondit qu'il avoit été tué avec la plupart de ses soldats, & qu'il étoit le seul Officier qui restât sans être blessé. Ce Prince lui ordonna de rester avec lui , & d'assembler ses soldats. Il leur cria tout haut, que le Duc étoit là : tous ceux qui purent l'entendre, le vinrent joindre. Le Duc vit en même tems le Major du régiment Espagnol ; il l'appella, & lui dit que ses soldats devoient suivre l'exemple de ce peu d'Anglois qu'il voïoit , & que c'étoit vilain aux Espagnols de fuir pendant que les autres tenoient bon. Ce reproche les arrêta , & ils se mirent aussitôt en bon ordre. Le Marquis de Caracène arrivant dans cet entretems , demanda au Duc d'Yorck pourquoi il ne chargeoit point l'ennemi avec sa Cavalerie ; il ré-

1658. pondit qu'il l'avoit déjà fait; mais qu'il avoit été battu. Il ajouta, que dans la situation où étoit l'ennemi, il étoit impossible de l'attaquer; & lui montra en même tems de derrière la Dune voisine, que ce qu'il lui disoit étoit juste.

Le Marquis s'étant retiré aussi-tôt, le régiment de Lockart avança, non pas directement, mais en tournant sur la gauche, & on le perdit de vue, à cause de l'inégalité du terrain & de l'interposition d'une Dune: mais le Duc avoit à peine rassemblé le régiment de Boniface, & le peu de Cavalerie qui lui restoit, que le bataillon Anglois se trouva sur une même ligne avec les Espagnols sur leur droite, & il n'y avoit qu'une Dune entre deux. Le Duc fit face vers la mer; & marchant à la tête de son Infanterie, il vit en arrivant sur le haut d'une Dune, que les Anglois la montoient de l'autre côté. Ce Prince ordonna aussi-tôt au Major de Boniface de les charger de front, pendant qu'avec ses quarante Gardes il alloit les attaquer en flanc; ce qu'il fit si brusquement, qu'il entra dans le bataillon, y fit beaucoup d'exécution & le poussa jusqu'au bord de la dernière Dune le long de la mer. Le bataillon de Boniface voyant les Anglois rompus, au-lieu de les charger, aiant découvert du haut de la Dune que toute l'Armée étoit en déroute, chacun s'enfuit comme il put; mais il ne s'en sauva que fort peu.

C'est une chose remarquable, que quand le bataillon Anglois fut rompu, pas un homme ne demanda quartier & ne jeta ses armes; chacun se défendit jusqu'au bout, & on n'étoit pas moins en danger des coups de croffes de mousquet, que du feu qu'on en avoit

essuïé. Un soldat auroit infailliblement assommé le Duc d'Yorck d'un coup qu'il lui portoit, s'il ne l'avoit rompu en lui déchargeant un coup d'épée sur le visage qui le renversa par terre. L'épée du Duc de Gloucester son frère, qui l'avoit suivi & secondé toute la journée avec une bravoure digne de ses ancêtres, lui aiant tombé des mains par un accident dont on ne se souvient point, un Gentilhomme nommé Villeneuve, Ecuyer du Prince de Ligne, qui étoit auprès de lui, l'aiant vu tomber, descendit de cheval, la ramassa & la donna au Duc, qui, le pistolet à la main, le défendit jusqu'à ce qu'il fût remonté : mais immédiatement après, ce pauvre Gentilhomme reçut un coup de mousquet au travers du corps ; on le tira de la mêlée, & il eut le bonheur de guérir de cette blessure.

Un escadron François étant entré dans les Dunes pendant que le Duc d'Yorck chargeoit les Anglois, il se trouva obligé de se retirer promptement : ils alloient le prendre en flanc, & lui auroient coupé infailliblement la retraite, si dans le même tems le Prince de Ligne ne les avoit chargés. Il ne les défit point ; mais les aiant arrêtés, cela facilita la retraite du Duc, & ensuite le Prince de Ligne se retira lui-même.

Le régiment de Boniface ne fut pas le seul malheureux ; tous les autres régimens d'Espagnols naturels se trouvèrent envelopés par la Cavalerie. Les Anglois ne les chargèrent point, comme ils auroient du, en marchant directement à eux. Deux de ces régimens Anglois voiant la résistance que faisoit Boniface, se contentèrent de marcher sur le flanc, & de tirer sur les autres Espagnols naturels en passant,

1658. & en marchant sur la hauteur de la même Dune après le régiment de Lockart.

Pendant que les choses se passoient ainsi le long de la mer, l'aîle gauche ne fut pas moins maltraitée. Les quatre pièces de campagne que les ennemis avoient fait avancer le long du grand chemin, firent une terrible exécution & sur la Cavalerie & sur l'Infanterie. Les Gardes Françoises & le régiment de la Couronne qui étoit commandé par M. de Montgommery, furent tirés de la seconde ligne par M. de Turenne, placés à la droite des Gardes dans la prairie, & attaquèrent trois petits bataillons des Espagnols entre les Dunes & le Canal, qui, après une foible résistance; s'enfuirent. La Cavalerie Française, pour profiter de ce désordre, avança devant l'Infanterie, faisant un front aussi large que le terrain le pouvoit permettre, & étant conduite par le Marquis de Créqui, Lieutenant-Général: mais celle du Prince de Condé la vint charger si vigoureusement, qu'elle fut forcée de se retirer derrière l'Infanterie, qui avançant en bon ordre empêcha de pousser plus loin cet avantage. Les ennemis furent ainsi repoussés jusqu'à la troisième fois; mais il falut enfin céder, parce que la Cavalerie Française étoit soutenue par son Infanterie, & celle du Prince de Condé avoit abandonné la sienne. Ce Prince se retira, après avoir fait tout ce qui se pouvoit & en Général & en soldat, jusques-là que dans la troisième attaque il fut en grand danger d'être pris.

A l'égard de ce qui se passa sur la droite du Prince de Condé dans les Dunes entre lui & les Espagnols naturels, le régiment de Guiscard ne fit point ferme pour soutenir l'attaque

que des Suisses : il tira pendant que les ennemis étoient encore à une fort grande distance ; une partie prit la fuite, & les quatre bataillons qui étoient proche firent la même chose sans attendre les ennemis. Cette infame poltronnerie, & la défaite de Boniface, jetta l'épouvante dans la Cavalerie qui étoit derrière ; la plus grande partie prit la fuite sans avoir vu l'ennemi ; les Officiers firent inutilement des efforts pour les arrêter : mais le peu qui tint ferme se battit avec beaucoup de valeur, comme on le verra dans son lieu.

Le régiment qui suivoit les trois dont on a parlé, étoit celui du Duc d'Yorck : il tint ferme un peu plus longtems que ses voisins sur la gauche ; mais une voix s'étant élevée derrière, que l'Infanterie eût à se sauver, ce bataillon se rompit, les soldats abandonnèrent leurs Officiers, & prirent la fuite. Le Colonel Grace voyant ce desordre, crut devoir songer à sauver son régiment, fit volteface, se retira en trois divisions, & tenant ainsi tout son monde en bon ordre, il eut le bonheur de gagner le Canal de Furnes, le long duquel il fit sa retraite, sans perdre un seul homme. Mais le régiment d'Yorck eut un sort bien différent : quoique M. de S. Roch avec son régiment de Cavalerie, eût chargé & battu les Gendarmes du Cardinal, tuant de sa propre main Du Bourg qui les commandoit ; ceux qui devoient le soutenir l'ayant abandonné, & voyant d'autres escadrons qui venoient le charger, il fut forcé de se retirer comme il put. La Cavalerie qui le poursuivoit, joignit bientôt après le régiment d'Yorck, dont il ne se sauva pas un homme, hors Mylord Muskery qui le commandoit. A peu près dans ce même tems-là, le vieux Co-

1658. lonel Michel Mestre de Camp Allemand, chargea avec son escadron le bataillon de Turenne : mais il ne put jamais l'enfoncer, & il soutint ses efforts avec tant d'ordre & de fermeté, que Michel fut tué avec la plupart de ses Officiers, & son régiment repoussé, sans autre perte du côté de celui de Turenne, que du Lieutenant-Colonel Betbesé, qui fut tué à la tête de ses piquiers d'un coup de pistolet. Hors ces deux régimens, on ne se souvient point qu'il y en ait eu d'autre de la Cavalerie Espagnole qui ait fait son devoir en cette bataille.

Pour revenir au Duc d'Yorck, il songea à la retraite quand il se vit environné de tous côtés par la Cavalerie Françoisse, sans aucunes troupes pour les combattre; & ne sachant point ce qui pouvoit s'être passé sur la gauche, où étoit le Prince de Condé, il résolut d'y aller : il n'avoit pas avec lui plus de vingt chevaux, le reste de ses Gardes s'étant retiré avec le Lieutenant, après qu'on eut quitté les Anglois. Ce petit nombre contribua plus qu'aucune autre chose à le faire échapper : il en avoit suffisamment pour ne pas craindre les coureurs ennemis & leurs gens écartés, & n'en avoit pas assés pour donner envie de le venir observer. Plusieurs crurent tellement qu'il étoit des leurs, que comme il marchoit il rencontra quatre ou cinq cavaliers qui attaquèrent un de ses Officiers, nommé Victor, qui étoit Lieutenant; il crut que c'étoit de la Cavalerie du Prince de Condé, & leur cria en François, *Laissez-le aller, c'est un de nos Anglois*; sur quoi ils le relâchèrent, lui rendirent son épée qu'ils lui avoient pris, & se retirèrent dans la croïance que le Duc étoit un de leurs Officiers. Ils

étoient de l'Armée de France : on étoit dans 1658.
 l'erreur de part & d'autre, & le Duc ne re-
 connut la sienne, que quand Victor lui dit en-
 suite que c'étoient des ennemis. Ce Prince
 continua son chemin, & fit si bien qu'il passa
 au trot au travers de l'Armée de France, jus-
 qu'à ce qu'il joignit le Colonel Grace & son
 régiment avant qu'il eût traversé les Dunes ;
 passant auprès des régimens de Turenne & de
 Picardie, il trouva en arrivant au grand che-
 min le long des Dunes, toutes les troupes du
 Prince de Condé en déroute.

Le Duc d'Yorck ne se retira d'affaire qu'a-
 vec beaucoup de difficulté ; car la foule des
 curieux étant fort grande dans le village de
 Zudcote, au travers duquel passoit le grand
 chemin, il ne vit point d'autre moyen de se
 dégager qu'en prenant un autre chemin autour
 du village. M. de Morieul, un Colonel des
 troupes de M. le Prince, que le Duc rencon-
 tra en quittant les Dunes, n'ayant pas voulu
 suivre son exemple, fut pris un moment a-
 près. Ce Prince regagna le grand chemin de
 l'autre côté du village, où il trouva Dom Juan,
 le Prince de Condé & le Marquis de Caracè-
 ne : on fut obligé de faire volte-face, pour
 donner le tems à Dom Juan de monter un
 autre cheval, le sien étant devenu boiteux
 par accident ; après quoi on piqua des deux ;
 et on n'arrêta plus que quand les ennemis ces-
 sèrent de poursuivre.

Tous les Officiers Généraux, excepté Dom
 Estevan de Gamare, agirent avec beaucoup
 de bravoure pendant cette bataille. Dom Juan
 resta si longtems, qu'il courut risque d'être pris,
 et le Marquis n'échappa qu'avec beaucoup de
 peine : un cavalier ennemi saisit la bride de

1658. son cheval avant qu'il fût hors des Dunès; mais lui aiant déchargé un coup de canne dans les yeux, il l'étourdit de manière qu'il lâcha les rênes, & donna le loisir au Marquis de se sauver. On a déjà parlé de la vigueur avec laquelle le Prince de Ligne avoit chargé les ennemis, mais on ne se souvient pas comment il se sauva; & quant à Dom Estevan de Gamare qui commandoit en qualité de Mestre de Camp Général, il ne cessa point de courir à toute jambe jusqu'à ce qu'il arriva à Nieuport.

On n'a point encore rien dit du bataillon qui étoit composé du régiment du Roi d'Angleterre & de celui du Comte de Bristol; & ce seroit faire injustice au premier des deux, de passer ce qui suit sous silence. Ils étoient postés, comme il a déjà été dit, à la gauche des Espagnols naturels: quand tout fut en déroute sur leur droite & sur leur gauche, la partie du bataillon qui composoit le régiment du Roi, tous Anglois, demeura ferme, quoique tous les soldats du régiment de Bristol, qui étoient Irlandois, se fussent enfuis aussi bien que leurs Officiers, qui prirent le même parti, quand ils virent qu'ils ne pouvoient point les arrêter, à la réserve de Stroud Anglois qui étoit Capitaine-Lieutenant, qui se vit mettre avec ses compatriotes, dont le Lieutenant-Colonel & le Major les avoient aussi bien abandonnés que les Irlandois; le premier sous prétexte d'aller chercher des ordres, & l'autre pour quelque cause qui ne valoit pas mieux. Il arriva au Lieutenant-Colonel ce qu'il méritoit; car aiant été rencontré par des cavaliers François écartés, ils le blessèrent d'un coup de mousqueton sous l'œil, dont la ba

le lui reffortoit par le col, & il n'en échappa qu'à grande peine; il fut démonté, & aiant été rencontré par hazard par un des Gardes du Duc d'Yorck Irlandois, & le seul qui s'étoit mal comporté dans cette occasion, il le tira d'embarras. Tous ces accidens n'étonnèrent point le régiment du Roi d'Angleterre; ils restèrent dans leur terrain, quoiqu'ils vissent passer sur leur gauche toute la première ligne de l'Armée de France, & sur leur droite les Anglois de Cromwel. M. de Rambure qui commandoit la seconde ligne, avançant avec elle à la tête de son régiment, alloit attaquer le regiment du Roi d'Angleterre: mais le voyant seul, il avança un peu devant ses troupes pour lui offrir quartier: les Officiers répondirent qu'ils avoient été postés dans cet endroit par le Duc, & qu'ils étoient résolus de s'y maintenir aussi longtems qu'ils pourroient; il leur repliqua que leur résistance seroit vaine, puisqu'une toute leur Armée étoit en déroute; ils répondirent derechef qu'ils ne devoient point là-dessus en croire leurs ennemis: sur quoi il leur offrit, s'ils vouloient envoyer un ou deux Officiers, qu'il les mèneroit sur une Dune, d'où ils verroient eux-mêmes que ce qu'il leur disoit étoit vrai. Le Capitaine Thomas Cook & Aston furent détachés; il les mena sur la hauteur, d'où ils virent qu'ils étoient les seuls qui restoient de toute l'Armée: ils furent en faire leur rapport au régiment; sur quoi ils offrirent de mettre les armes bas, à condition qu'ils ne seroient point mis entre les mains des Anglois, & qu'ils ne seroient ni dépouillés ni fouillés: ce qui leur fut accordé; & M. de Rambure leur en aiant donné sa parole, qui fut exactement tenue, ils se rendirent, &

1658. se trouvèrent bien plus heureux que l'autre
régiment qui les avoit abandonné, dont la plupart furent tués, & le reste pris & dépouillé.

Il n'y eut pas plus de quatre cens hommes tués dans cette bataille du côté des Espagnols, dont les principaux furent le Comte de la Motterie, le Colonel Michel, la plupart des Capitaines de Boniface, un de Saralvo, un autre de Gomés, Dom Francisco Romero, avec deux ou trois de ses Officiers. Des troupes du Roi d'Angleterre, trois Capitaines, quelques Lieutenans & Enseignes, & des Brigadiers de la compagnie des Gardes du Duc d'Yorck. Le Prince de Condé ne perdit personne de qualité que le Comte de Meille, Lieutenant-Général & peu de Capitaines. Des Espagnols, furent pris le Marquis de Saralvo, Risbourg, Conflans, Belleveder, le Prince de Robec, Dom Antonio de Cordoue, Dom Juan de Tolède, Dom Joseph Manriqués, Dom Louis de Zuniga, le Baron de Limbec, Darchem & Baïnes, tous Mestres de Camp de Cavalerie, ou Colonels d'Infanterie; M. de Montmorency, Capitaine des Gardes du Prince de Ligne: la plupart ne furent pris que parce qu'ils furent abandonnés par leurs troupes, & qu'ils ne voulurent point s'enfuir avec elles. Il n'échappa que peu de Capitaines & Officiers subalternes des régimens Espagnols naturels, qui se comportèrent en braves gens: mais de leur Cavalerie ils ne perdirent point d'Officiers à proportion. Du régiment du Duc d'Yorck, Mylord Muskery fut le seul Officier qui échappa, & des soldats il n'en revint qu'une vingtaine: le régiment du Roi fut entièrement pris: il n'en revint que très peu de celui du Comte de Bristol, mais il ne perdit que cinq ou six de ses Gardes.

Quant aux principaux Officiers du Prince de Condé, MM. de Coligny & de Boutteville, Lieutenans - Généraux, furent faits prisonniers avec Meille qui mourut de ses blessures, & M. Desfroches, Capitaine de ses Gardes. Il ne perdit que fort peu de son Infanterie, qui ne fit rien qui vaille : elle étoit le long du Canal, ce qui lui facilita les moïens de se sauver. Sa Cavalerie souffrit peu, quoiqu'elle combattît avec beaucoup de valeur, & il ne perdit pas un seul Colonel. On ne sait pas combien les ennemis perdirent de monde, le nombre en fut peu considérable ; ils n'eurent d'Officiers tués que Betbesé, Lieutenant-Colonel du régiment de Turenne Cavalerie, Du Bourg dont on a déjà parlé, & M. de la Berge, Major-Général (1) de l'Infanterie. Des Anglois de Cromwel, Fenwick & Lockart, Lieutenans-Colonels, & deux Capitaines furent tués, & quelques Lieutenans & Enseignes blessés. La reconnoissance oblige de ne pas oublier ici que M. de Gadagne, Lieutenant - Général de l'Armée de France, qui commandoit l'Infanterie, aiant ouï dire après la défaite, que le Duc d'Yorck avoit été pris par les Anglois, il prit deux ou trois escadrons qui étoient commandés par ses intimes amis, & traversa les Dunes pour aller à eux, dans la résolution de le retirer de leurs mains ou de gré ou de force, s'il y avoit été ; mais il eut bien de la joie de trouver que c'étoit un faux bruit. Les Espagnols avoient heureusement laissé le canon & les bagages à Furnes, où en arrivant après la défaite, on crut la perte bien plus

(1) C'est un emploi moindre que Lieutenant-Général, ou Maréchal de Camp.

1658.

considérable qu'elle n'étoit : mais la plupart des Officiers d'Infanterie & des soldats se sauvèrent des mains des ennemis. Dom Antonio de Cordoue & plusieurs Officiers de remarque furent de ce nombre, ceux qui les avoient pris les aiant relâchés pour un peu d'argent.

M. de Turenne après sa victoire rentra dans ses lignes, continua le siège, & la Place ne tarda pas longtems à se rendre. Elle auroit duré davantage, si le Marquis de Lède n'avoit été blessé & ne fût mort peu de jours après. On apprit à Furnes le vingt-six que Dunkerque avoit capitulé, & l'Armée marcha le même jour à Nieuport : en y arrivant tous les régimens se trouvèrent aussi complets qu'avant la bataille, hors celui du Roi d'Angleterre & les Espagnols naturels. On tint aussi-tôt Conseil pour résoudre ce qu'il y avoit à faire : Dom Juan proposa de poster l'Armée le long du Canal entre Nieuport & Dixmuyde, & de tâcher d'en défendre le passage. Ceux qui parlèrent après lui furent du même avis, & les autres ne s'y opposèrent point directement. Mais quand ce fut au Duc d'York à parler, il opina contre, & donna ses raisons, représentant qu'on n'avoit point un Corps d'Infanterie suffisant pour défendre le poste contre une Armée victorieuse ; que les troupes étoient intimidées par une défaite toute récente ; qu'il falloit considérer à quelles extrémités on seroit réduit, si on étoit forcé ; qu'il seroit presque impossible d'assurer & de conserver les grandes Villes ; que les ennemis seroient en état de choisir celles qu'il leur plairoit de prendre, & que beaucoup d'autres inconvéniens résulteroient d'une entreprise si

hazardeuse. Il proposa ensuite de diviser l'Armée, d'en mettre les troupes dans les grandes Villes du voisinage qui étoient les plus exposées; qu'ainsi celle qui seroit attaquée, pourroit faire une vigoureuse résistance, & se défendre au moins si longtems que quand elle viendrait à être prise, il seroit trop tard pour les ennemis d'entreprendre un autre siège, & que pendant qu'ils seroient occupés à en faire un, on auroit le loisir de rassembler les troupes, & de profiter des occasions qui pourroient se présenter. On délibéra sur cette proposition, & il fut résolu de diviser l'Armée, le Duc d'Yorck & le Marquis de Caracène furent laissés dans Nieuport qu'on croïoit que les ennemis assiégeroient, avec deux mille hommes d'Infanterie & autant de Cavalerie. Le Prince de Condé fut à Ostende avec un Corps de troupes suffisant pour défendre cette forte Place. Dom Juan se jeta dans Bruges avec de l'Infanterie & un Corps considérable de Cavalerie; & le Prince de Ligne avec le reste des troupes entra dans Ypres. Le Duc d'Yorck sortant du Conseil de guerre, le Prince de Condé lui demanda pourquoi il se hazardoit à contredire Dom Juan, comme il venoit de faire; il lui répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit pas envie d'être obligé une seconde fois de s'enfuir, comme à la bataille des Dunes.

Les troupes s'étant séparées suivant la répartition ci-dessus, M. de Turenne vint peu de jours après à Dixmuyde, dans le dessein de passer le Canal qui va de Nieuport à Ostende, pour en couper la communication. Tout étoit prêt pour faire le siège de cette première

1658.

Place, lorsque M. de Turenne reçut ordre du Cardinal d'attendre jusqu'à nouvel ordre, le Roi étant dangereusement malade à Calais: cet accident sauva Nieuport. Il n'y avoit pas dans la Place pour quinze jours de munitions quand M. de Créquy arriva dans le voisinage, tant la négligence des Espagnols avoit été extraordinaire: mais deux jours après, il en'arriva d'Ostende. Pour se mettre en état de soutenir plus longtems le siège, on travailla à faire une nouvelle contrescarpe, cinq demi-lunes & une langue de serpent au-delà du Canal, qui embrassoit les anciens dehors, ce qui fut achevé en huit jours. Ensuite on lâcha les écluses pour inonder le païs; mais cela ne fit pas l'effet qu'on avoit espéré, parce que le terrain autour de la Place étoit plus haut qu'on ne croïoit: cependant on en tira encore quelque utilité. L'Armée de France resta à Dixmuyde, & M. de Créquy à la portée du canon de Nieuport. pendant tout le tems que le Roi de France fut en danger. Les Généraux de l'Armée d'Espagne s'assemblèrent dans cet entretems à Plaskendal, village sur le Canal entre Bruges & Nieuport, & résolurent qu'aussi-tôt que l'Armée ennemie quitteroit Dixmuyde, Dom Juan, le Prince de Condé & le Marquis de Caracène assembleroient à Bruges autant de troupes qu'on en pourroit tirer des Places où l'Armée avoit été distribuée, pour observer les mouvemens de M. de Turenne; que le Duc d'Yorck resteroit à Nieuport avec un Corps de Cavalerie pour couvrir, autant qu'il seroit possible, cette Place, Ostende & Bruges. Ce Prince en revenant à Nieuport avec le Marquis de Caracène, eut une chaude allarme qui les fit

galoper tous deux près de trois milles, de peur d'être coupés avant le pouvoir gagner la Ville; ce fut M. de Varennes, Lieutenant-Général de l'Armée de France, qui la lui donna en faisant passer quelques cavaliers de l'autre côté du Canal pour le reconnoître. 1658.

Peu de jours après, l'Armée de France quitta Dixmuyde : mais M. de Créqui ne bougea point de son Camp. Le Marquis de Caracène, en conséquence de la résolution qui avoit été prise, alla joindre Dom Juan & le Prince de Condé, avec quelques escadrons, & l'Infanterie Espagnole qui s'étoit échappée ou rachetée des mains des François. Peu de tems après, M. de Créqui se retira du voisinage de Nieuport pour aller joindre M. de Turenne; mais sans un accident, il ne seroit pas retourné à son aise. Le Duc d'Yorck aiant été averti sur le midi qu'il plioit bagage, il fut lui-même pour le reconnoître, & ordonna en même tems qu'on fit un détachement de six cens fantassins pour le venir joindre incessamment dans la contrescarpe avec toute la Cavalerie, aiant dessein de tomber sur l'arrière-garde de M. de Créqui. Ce Prince découvrit qu'il décampoit effectivement, que les bagages étoient déjà partis, & les troupes en mouvement : il envoya chercher l'Infanterie qu'il avoit fait commander, sa compagnie des Gardes, & deux ou trois escadrons : la Cavalerie arriva, mais l'Infanterie fut si lente qu'avant qu'elle fût venue les ennemis étoient si éloignés de la Ville, qu'il auroit été dangereux de les attaquer. Ainsi il ne se passa qu'une légère escarmouche entre quelques soldats écartés & quelques Volontaires à cheval, qui sans avoir reçu aucun ordre,

1658. chargèrent un petit Parti de Cavalerie qui couvroit l'arrière-garde sur la digue. Un des Pages du Duc qui s'appelloit Littleton, s'engagea si chaudement qu'il fut fait prisonnier.

Le retardement de l'Infanterie empêcha l'exécution du dessein de ce Prince. Un petit Navire chargé de vin & d'eau de vie étant échoué le matin sur la côte, tous les soldats y allèrent à la marée basse, & s'étant enivrés, il ne fut pas possible aux Officiers de les assembler pour le tems qui avoit été ordonné.

Le Duc d'Yorck ne s'étant pas trouvé à ce qui se passa le reste de cette Campagne, on n'en fera point de détail; on se contentera de dire en peu de mots, que le Corps d'Armée que commandoit le Prince de Ligne auprès d'Ypres fut surpris & défait par M. de Turenne, qui tailla en pièces toute son Infanterie, & le poursuivit jusques dans Ypres, qu'il assiégea & prit en peu de jours. Il marcha ensuite à Oudenarde dont il se rendit maître: la Place n'étoit pas forte, mais elle étoit de conséquence. Il y laissa une forte garnison, de même qu'à Deynse & dans la plupart des Places sur la Lys. Ainsi cet échec du Prince de Ligne causa plus de dommage aux Espagnols, que la perte de la bataille des Dunes; car excepté la prise de Gravelines, les François auroient fait peu de progrès pendant le reste de cette Campagne, après l'inaction dans laquelle ils étoient demeurés pendant la maladie du Roi à Calais: mais cette seconde victoire les mit en état de prendre plusieurs Places, comme le Duc d'Yorck en fut informé depuis par une personne qui pouvoit le savoir.

Peu de tems après que le Marquis de Créqui

eut décampé des environs de Nieuport, le Duc d'Yorck marcha avec ses troupes aux faux-bourgs de Bruges, réglant ses mouvemens sur ceux des ennemis, & se tenant toujours de l'autre côté du Canal, pour ne pas s'engager mal à propos dans quelque mauvais pas, en prenant garde sur-tout de se conserver une communication libre avec les Places qui lui avoient été confiées. Le seize de Septembre il retourna à Nieuport, où il reçut l'agréable nouvelle de la mort de Cromwel. Il envoya aussi-tôt prier Dom Juan d'envoier quelque autre prendre le commandement qu'il avoit, parce qu'il étoit absolument nécessaire qu'il allât trouver le Roi son frère à Bruxelles sur ce changement des affaires en Angleterre. M. de Marfin fut envoyé pour le relever, & étant arrivé à Nieuport, le Duc en partit aussi-tôt & ne retourna plus à l'Armée, la saison étant trop avancée lors qu'il fut en état de quitter le Roi, & sa présence ne se trouvant plus nécessaire dans son département; & toutes les troupes s'étant retirées de part & d'autre dans leurs quartiers d'Hiver, il alla voir la Princesse sa sœur à Breda, avec laquelle il resta quelque tems.

La mort de Cromwel & les suites qu'on pouvoit en prévoir (son fils Richard n'aïant ni la vigueur, ni la capacité de son père,) relevèrent le courage des Roïalistes, que le mauvais succès des entreprises qu'ils avoient faites pour le rétablissement du Roi, avoient beaucoup abattu. Ils oublièrent tous les dangers qu'ils avoient courus; & méprisant ceux auxquels ils alloient s'exposer, ils travaillèrent tout de nouveau, & crurent enfin avoir

1658. trouvé le moment favorable d'exécuter leur dessein : mais de nouveau tous leurs projets échouèrent. Le Roi Charles alla *incognito* en Espagne à Fontarabie, où l'on travailloit à la paix des Pyrénées. Le Duc d'Yorck se retira à Boulogne sur mer. Quelque tems après, le Capitaine Thomas Cook lui apporta des lettres de la Reine sa mère. Ces lettres donnoient avis au Duc, que M. de Turenne, qui étoit aux environs d'Amiens, souhaitoit de l'entretenir sur les affaires d'Angleterre. Le Duc se rendit secrettement à Amiens, & M. de Turenne lui dit en arrivant, qu'il auroit bien souhaité de parler au Roi son frère : mais que puisqu'il n'avoit pu découvrir où il étoit, il lui rendroit le même service en la personne du Duc. Il lui offrit son régiment d'Infanterie, qu'il devoit rendre de douze cens hommes effectifs, & les Gendarmes Ecoissois, pour passer en Angleterre avec ce Prince, des armes pour armer trois ou quatre mille hommes, six pièces de campagne, des munitions à proportion, & des vivres pour la subsistance de cinq mille hommes pendant six semaines ou deux mois ; qu'il feroit trouver des vaisseaux pour transporter le tout en Angleterre, & donneroit des passeports pour faire marcher à Boulogne & y embarquer les troupes, que le Duc avoit en Flandre, à mesure qu'on auroit des vaisseaux ; que cependant il les faisoit faire venir à S. Omer, où elles trouveroient les passeports ; & pour faire les préparatifs plus sûrement, il offrit de mettre sa vaisselle d'argent en gage, & d'emploier tout son crédit pour trouver une somme capable de pousser l'affaire avec succès : il conclut d'une manière

te obligeante , en disant au Prince , qu'il pouvoit aisément croire qu'il n'avoit là-dessus aucun ordre du Cardinal , qui étoit à la Conférence ; & que ce qu'il faisoit , étoit par une pure inclination qu'il avoit pour lui & pour la Maison Royale. Le Duc d'Yorck accepta la proposition avec beaucoup de joie , & ne perdit point de tems à choisir l'endroit du débarquement.

Toutes ces choses aiant été ainsi résolues & mises en bon chemin , M. de Turenne donna au Duc une lettre pour le Lieutenant de Roi de Boulogne , auquel il ordonnoit de lui fournir tous les vaisseaux qui se trouveroient dans son Gouvernement , jusqu'aux bateaux pêcheurs. La Reine sa mère lui en procura une autre du Maréchal d'Aumont à la même personne & pour la même fin ; & l'affaire fut ainsi avancée , qu'on étoit à la veille du jour qui devoit être pris pour l'embarquement , & que le Duc Bouillon & le Comte d'Auvergne , neveux de M. de Turenne , étoient venus rejoindre le Prince pour l'accompagner en qualité de Volontaires dans cette expédition ; lorsqu'il reçut nouvelle de la défaite des Roialistes par Lambert : sur quoi il partit de Boulogne pour aller trouver M. de Turenne qui étoit à Montreuil , & qui aiant été informé de cet accident , ne jugea pas à propos qu'on entreprît aucune chose dans cette fâcheuse conjoncture. Il lui conseilla d'avoir patience & d'attendre une meilleure occasion , qui ne pouvoit pas tarder longtems , vu la brouillerie & la confusion qui devoient nécessairement arriver en Angleterre. Le Duc insistoit néanmoins pour y passer , croiant que le Roi

1658. son frère étoit débarqué dans le West ou dans le païs de Galles ; qu'il pouvoit être en danger, & qu'en ce cas il n'y avoit pas de moïen de le tirer d'embarras, & de le sauver, ou de lui donner lieu d'entreprendre quelque chose d'important, qu'en faisant une diversion : mais toutes ces raisons ne purent point gagner sur lui de le laisser partir ; & sur ce qu'il l'en prioit de la manière du monde la plus pressante , il repliqua , qu'il étoit sûr que le Roi n'étoit point passé en Angleterre ; & que quand il seroit vrai qu'il y fût, il n'étoit pas raisonnable que le Duc se hazardât dans une entreprise où il n'y avoit pas la moindre apparence de succès. Il lui conseilla de retourner en Flandre, & d'y attendre des nouvelles d'Angleterre & du Roi son frère ; & sachant qu'il n'avoit point d'argent, il lui donna trois cens pistoles & un passeport. Ainsi finit cette entreprise.

Fin du second Livre.





CERTIFICAT

des Supérieurs du Collège des Ecoſſois à Paris.

NOUS ſouſſignés Prêtres Adminiſtrateurs du Collège des Ecoſſois dans l'Univerſité de Paris, à ſavoir, Louis Ineſſe, ci-devant Premier Aumônier de la feue Reine de la Grande-Bretagne, & Ancien Principal du Collège; Charles Whytford Principal; Thomas Ineſſe Sous-Principal; George Ineſſe Procureur; & Alexander Smith Préfet des Etudes audit Collège; Certifions à tous ceux à qui il appartiendra, que les Mémoires ci-deſſus du feu Roi Jaques II. de la Grande-Bretagne, ſont conformes aux Mémoires originaux Anglois écrits de la propre main de S. M. & conſervés, en vertu d'un Brévet ſigné de ſa main, dans les Archives de nôtre Collège. Et nous ſuſdits certifions en outre que le Manuſcrit ci-deſſus, revu & corrigé par le ſuſdit Roi Jaques, traduit par ſon ordre, donné de ſa main à feu S. A. E. le Cardinal de Bouillon le 27 du mois de Janvier 1696, & écrit de la main du ſieur Dempſter, l'un des Secrétaires de ſa dite Majesté, eſt conforme pour les faits, détails, circonſtances, réflexions, & généralement tout (le tour du ſtile ſeul & l'ordre de

la relation exceptés) à une seconde traduction des mêmes Mémoires Anglois originaux, faite par l'ordre de la feuë Reine de la Grande-Bretagne, signée de sa main, cachetée du Sceau de ses Armes, contresignée par Mylord Caryl Secrétaire d'Etat le 14 Novembre 1704. & donnée le 15 Janvier 1705 par le susdit Louis Inesse à S. A. E. le Cardinal de Bouillon, pour servir à l'Histoire du Vicomte de Turenne. En foi de quoi, nous avons signé les Présentes, & y avons apposé le Sceau dudit Collège. Fait à Paris ce vingt-quatre Décembre mil sept cens trente-quatre.

Signé, L. INESSE. Ch. WHYTFORD.
Tho. INESSE. Geor. INESSE. Al. SMITH.

4
8001-44

